

LES COEURS ALTIERS, par MAGALI

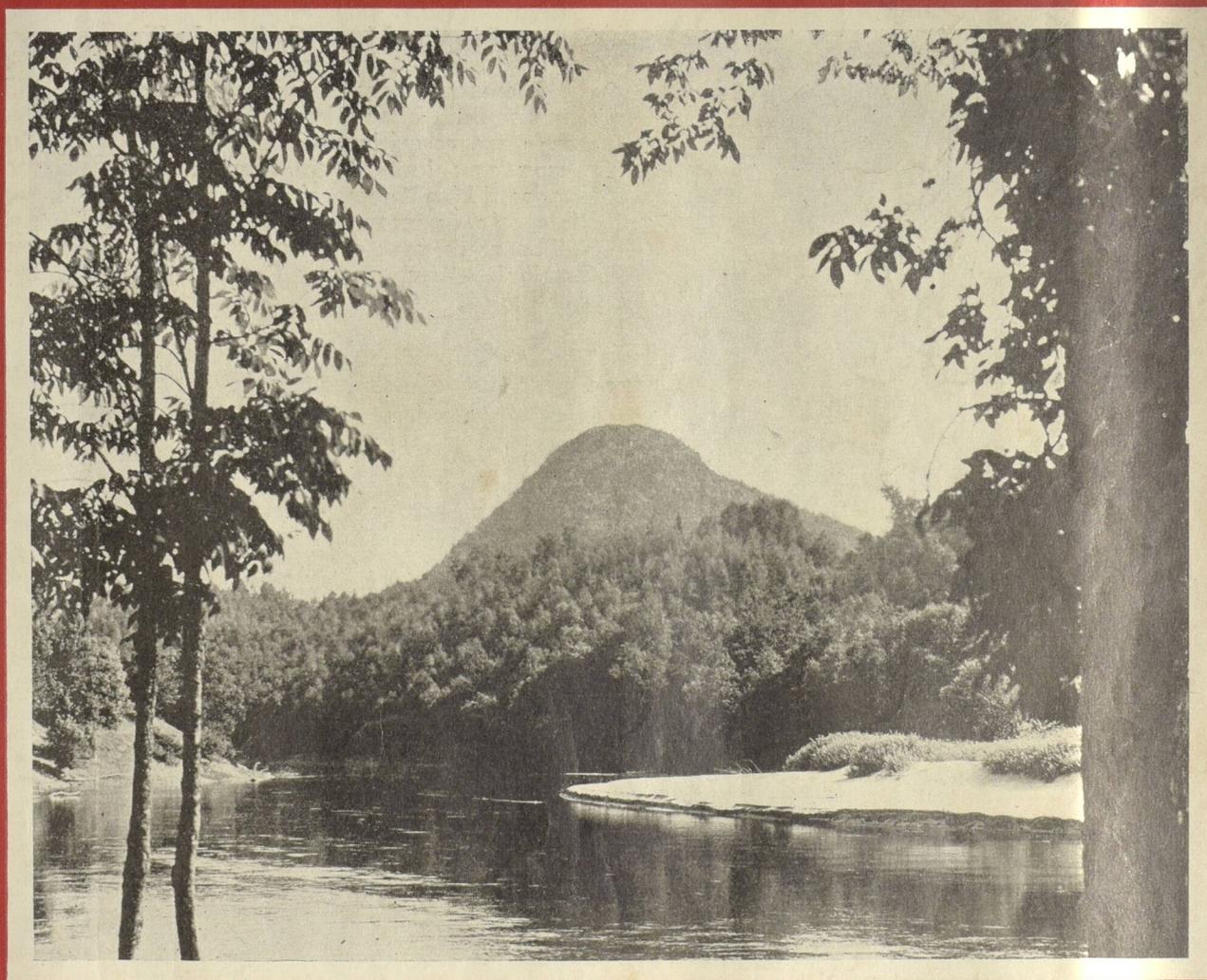
OCTOBRE 1931

La Revue

15¢

Populaire

La plus grande revue canadienne



PAYSAGE DES LAURENTIDES

Photo C.P.R.

ART

LETTRES

SCIENCES

HISTOIRE

Rien que dans 64 villes de France - Les experts en soins de beauté
conseillent cette façon de conserver ce teint de jeunesse

La belle LINA CAVALIERI de Paris

dit pourquoi elle conseille le Palmolive



VOUS n'avez jamais connu de formule de beauté plus répandue que celle-ci ! La France même, ce pays si savant en beauté, a adopté l'emploi quotidien du Savon Palmolive avec enthousiasme... car les experts lui disent qu'il n'y a point de meilleur moyen de conserver ce teint de jeunesse.

Lina Cavallieri, qui a ses salons à Paris, Cannes, Biarritz, Monte Carlo et Le Touquet, est une des personnalités les plus en vue de ce mouvement qui proclame la beauté naturelle. Naturellement, elle recommande ses cosmétiques à elle. Mais de concert avec leur emploi, pour aider la besogne si bien commencée dans ses salons, elle a soin de recommander le Palmolive.

"Avant de vous coucher," dit Madame Cavallieri, "ayez soin d'employer du

Palmolive. Faites un massage de sa douce mousse, la faisant pénétrer doucement dans les pores de la peau, tant de la figure que de la gorge. Rincez-vous à l'eau chaude, passant graduellement à l'eau froide. Après cela, je conseille d'appliquer ma Gelée Camphrée No 5."

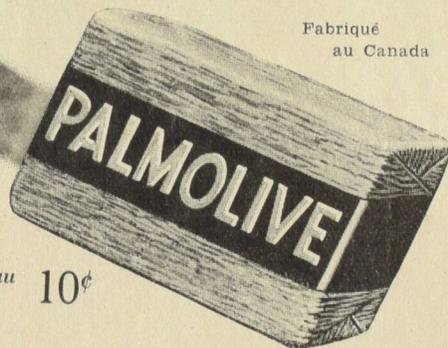
"Le matin déterminez-vous la peau à fond au moyen de ce savon. Puis employez ma Lotion Onctueuse No 7 avant de mettre ma Crème No 2 pour peaux neutres."

"Grâce à ce simple traitement, vous conserverez ce teint de jeunesse."

Paris est en tête! 63 autres villes de France suivent. Et de par le monde entier, dans plus de 1600 villes, la beauté est sauvegardée car les spécialistes ont découvert et recommandent les soins quotidiens au Palmolive.

"Si vous avez cette idée fausse que du savon peut endommager votre peau, c'est parce que vous n'employez pas le savon qu'il faut. La prochaine fois essayez du Palmolive. Je le recommande de tout coeur... pour garder la peau belle et veloutée."

Lina Cavallieri



Fabriqué
au Canada

Prix au
détail 10¢

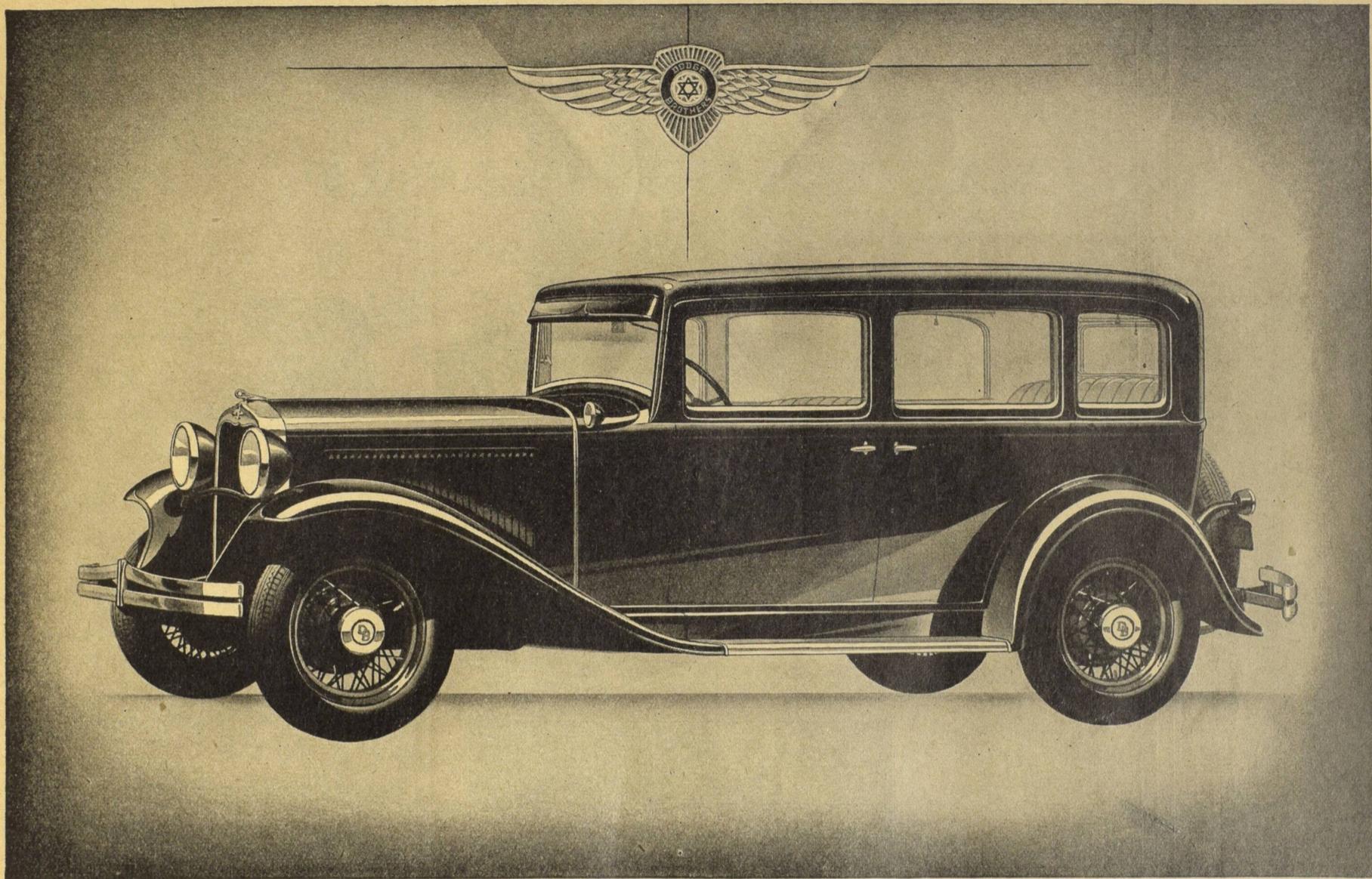


LA JEUNESSE est précieuse! Gardez-la! Conservez-en tous les signes extérieurs. Commencez par ce teint de jeunesse. Les jolies parisiennes ont un teint velouté et crémeux qui est aidé par l'emploi des huiles d'olive et de palme telles qu'elles sont incorporées dans le Savon Palmolive.

HEURE DE RADIOPHONIE PALMOLIVE — Irradiée chaque mercredi soir — de 9.30 à 10.30 p.m., Heure de l'Est; de 8.30 à 9.30 p.m., Heure Centrale; de 7.30 à 8.30 p.m., Heure des Montagnes; de 6.30 à 7.30 p.m., Heure du Pacifique — par les postes WEA, CKGW et 39 postes associés à la "The National Broadcasting Company".

Conservez ce teint d'écolière

INDÉFECTIBILITÉ DODGE



Nouveau Sedan Dodge Six fabriqué au Canada, \$1095, f. à b., Windsor.

Beauté Éclatante

FABRICATION SOIGNÉE

Les autos Dodge sont de bonnes autos parce que l'établissement Dodge Brothers ne peut se permettre de fabriquer des autos qui ne seraient pas bonnes. Chez Dodge, tous les matériaux, métaux, étoffes, procédés et épreuves doivent être absolument conformes à la tradition Dodge. . . Ces autos sont bonnes en vertu des perfectionnements mécaniques qu'elles présentent et qui leur donnent une importance extraordinaire. . . Les autos Dodge ont des carrosseries silencieuses en acier d'une seule pièce. . . le type de construction le plus robuste et le plus sûr qui soit. . . Les autos Dodge ont des freins hy-

drauliques Dodge. . . toujours égalises. . . ne requérant aucun huilage. . . complètement à l'épreuve de la température. . . Les autos Dodge ont un centre de gravité très bas. . . sauvegarde capitale. Le châssis surbaissé "box-type" épouse le contour de la carrosserie. . . ce qui élimine complètement le vacillement et l'oscillation. . . Les autos Dodge ont le Roulement libre facultatif avec transmission facile et positive. Une fois que vous aurez fait l'expérience de ces perfectionnements, une fois que vous saurez ce qu'est la performance Dodge, vous ne pourrez plus vous satisfaire de moins.

Nouvelle Dodge Six, \$1060 à \$1095. Nouvelle Dodge Huit, \$1410 à \$1455. F. à b., Windsor, Ontario, y compris équipement d'usine régulier (transport et taxes en plus). Six roues de broches contre léger supplément. Roulement libre dans toutes les vitesses avant, sur Dodge Six et Huit, pour seulement \$37.50 de plus.

DODGE BROTHERS (CANADA) LIMITED, WINDSOR, ONTARIO

ROULEMENT LIBRE

PERFECTIONNÉ

MAINTENANT DANS LE

DE SOTO SIX

"FABRIQUE AU CANADA POUR LES CANADIENS"

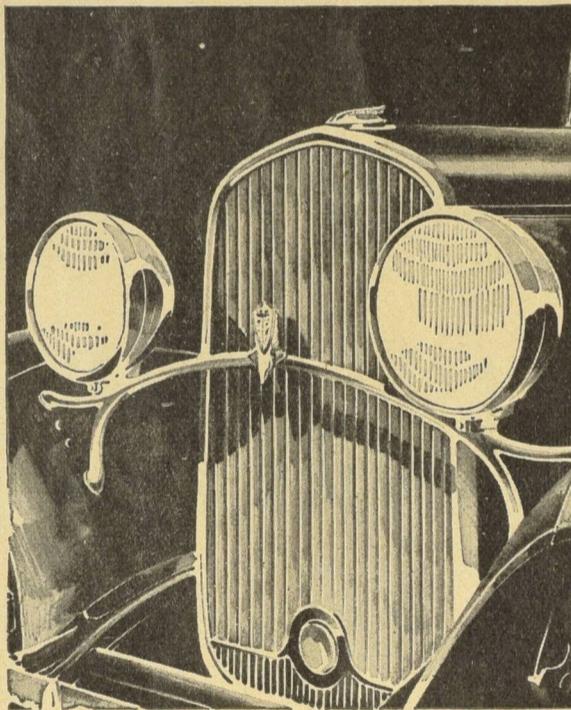
POUR s'en tenir à la politique de progrès et de perfectionnements constants préconisée par De Soto, De Soto offre maintenant le Roulement Libre, comme équipement facultatif du Six. Le coût additionnel en est de \$37.50.

De Soto n'a adopté le Roulement Libre qu'après que les épreuves les plus sévères aient établi que, sous sa forme perfectionnée, cette importante découverte contribue d'une façon décisive à rendre plus économique et plus facile la conduite des autos. Le type de Roulement Libre installé sur le De Soto constitue une amélioration du type précédent.

Tout le monde connaît maintenant les avantages du Roulement Libre. Il diffère en ce qu'il réduit l'emploi de l'embrayage et que l'auto glisse sur sa propre force d'impulsion, libre de toute entrave mécanique quand on presse sur l'accélérateur.

Plus l'auto roule ainsi de lui-même, plus on économise de combustible et d'huile et moins s'usent les pièces mobiles.

L'effort de conduire se trouve sensiblement réduit du fait que, avec le Roulement Libre,



vous pouvez changer de *n'importe quelle* des vitesses avant, à *n'importe quelle* vitesse de l'auto, sans débrayer.

Si vous préférez conduire de la manière ordinaire, vous n'avez qu'à presser un bouton sur le tablier de contrôle pour fermer ainsi le Roulement Libre.

Moteurs puissants et souples — carrosseries tout acier — freins hydrauliques internes à l'abri des intempéries — amortisseurs sur les quatre roues — centre de gravité surbaissé — lignes élégantes et fuyantes — capitonnage et accessoires du meilleur goût — tous ces avantages, et bien d'autres, font du De Soto Six un magnifique auto, même sans le Roulement Libre, et plus beau encore avec cette amélioration. Les propriétaires De Soto mêmes, habitués pourtant à une performance remarquable, seront agréablement surpris de la satisfaction accrue que donne le Roulement Libre.

ROULEMENT LIBRE SUR TOUS MODELES \$37.50 EXTRA

DE SOTO SIX

\$965

ET PLUS, F. A. B., WINDSOR, ONTARIO

y compris équipement d'usine régulier (transport et taxes en plus).

DE SOTO MOTOR CORPORATION OF CANADA, LIMITED
Division de la Chrysler Corporation of Canada, Limited, Windsor, Ontario

La Revue Populaire

Organe de la Société des Arts et Lettres du Canada

ABONNEMENT	
Canada	
Un an	\$1.50
Six mois75
Etats-Unis	
Un an	\$1.75
Six mois90

Vol. 24, No 10, Montréal, Octobre 1931

Directeur: JEAN CHAUVIN.

LA REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 du mois.

Editeurs-Propriétaires:
POIRIER, BESSETTE & CIE
 975, rue de Bullion
MONTREAL — CANADA
 Tél: LANcaster 5819

SOMMAIRE

La plus célèbre gendarmerie du monde	7
Des dessins vieux de plusieurs milliers de siècles	11
Quelques oeuvres de M. Ernest Cormier, architecte	12
Les ports du Canada	14
Le Miel de l'Hymette, par Guy Chantepleure	15
L'Exposition Nationale du Canada	17
Saviez-Vous que?	18
L'élevage du dindon, par A. G. Taylor	19
Livres et Revues	21
L'Opéra de Paris	23
Nuit d'Octobre, par Mme J. N. Roy	24

Notre roman d'amour complet:

LES COEURS ALTIERS

par Magali

Notre roman d'aventures:

CHEZ LES FOUS

par Albert Londres

La mode d'automne	58
Chronique de Francine	59
La bonne cuisine	60
Le caractère par les prénoms	63
Nos vieilles familles canadiennes et horoscope du mois	66

Notre prochain roman d'amour:

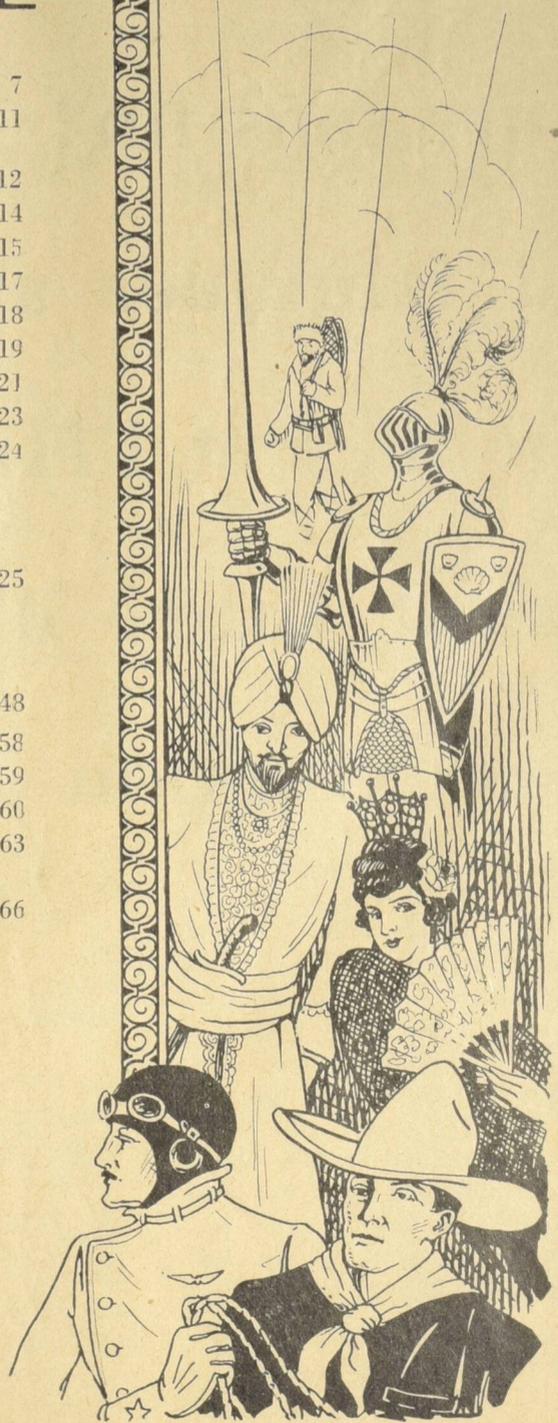
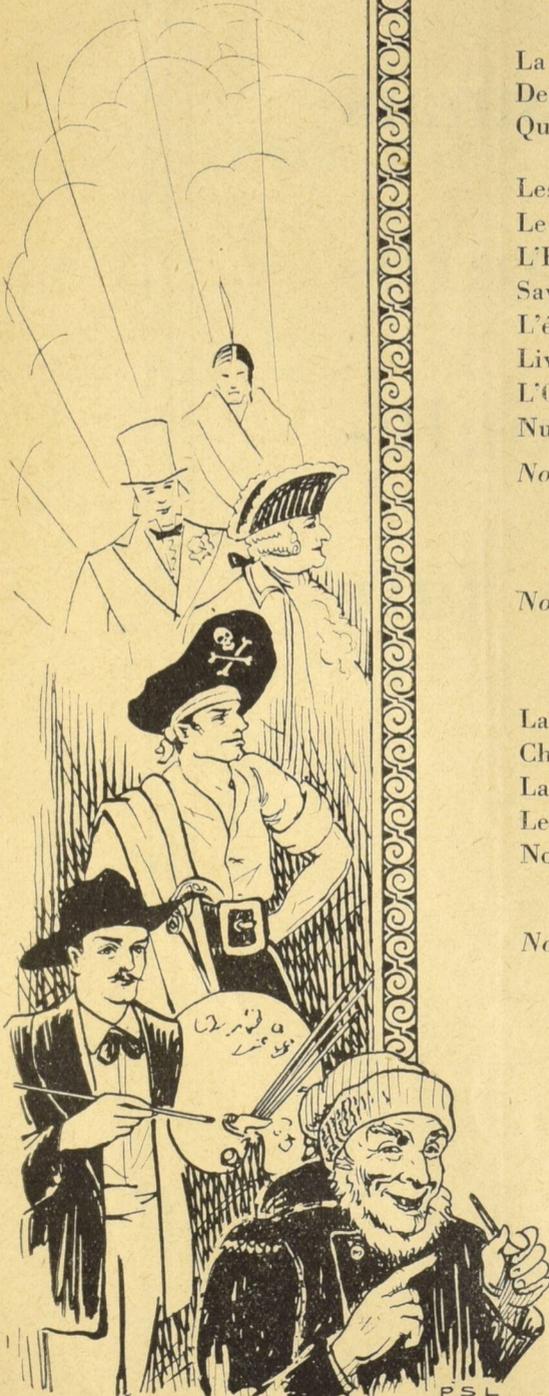
L'AMOUR EST AVEUGLE

par Mlle Trouessart.

TARIF D'ANNONCES FOURNI SUR DEMANDE

Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de dix jours, au moins, et tout changement d'adresse doit nous parvenir avec mention complète de l'ancienne adresse.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A., as second class matter under the Act of March 3rd, 1879.



6

Il est pratiquement impossible d'user une Hupmobile !
Tout comme les vêtements bien confectionnés et les chaussures faites sur commande, son exécution est si soignée qu'elle dure... et dure sans fin ! Nous n'avons jamais su fabriquer autrement nos automobiles et l'Hupmobile à Roulement Libre d'aujourd'hui ne fait pas exception à la règle

HUPMOBILE POSSEDE MAINTENANT UNE USINE A WINDSOR, ONTARIO, OU L'ON UTILISE DES MATERIAUX CANADIENS... UNE MAIN-D'OEUVRE CANADIENNE.... AU SERVICE DES ACHE- TEURS CANADIENS.



UN ESCADRON DE LA ROYALE GENDARMERIE A CHEVAL.

La plus célèbre gendarmerie du monde

VOILA un sujet sur lequel il ne nous déplaît pas de revenir, parce que nous considérons la Royale Gendarmerie à cheval du Canada comme le plus intéressant corps d'élite du monde entier et aussi parce que nos journaux et périodiques n'en parlent pas suffisamment.

L'an dernier, à pareille époque, nous nous inspirions du rapport annuel de la Gendarmerie à cheval (dont le titre officiel était autrefois de Police Montée du Nord-Ouest) pour lui consacrer un article. Comme, depuis lors, Victor Forbin écrivit tout un livre sur ce beau sujet, paru par tranches dans *Vu*, hebdomadaire parisien, nous profitons de cette occasion pour parler, plus amplement encore, de notre gendarmerie fédérale.

Avant d'aborder dans le détail certaines prouesses de la Royale Gendarmerie, il ne serait peut-être pas mauvais d'éclairer notre lecteur sur la constitution, les devoirs et les travaux de ces gendarmes.

Au début de 1930, la Royale Gendarmerie à cheval du Canada comptait 54 officiers, 1,024 sous-officiers et gendarmes, outre 121 gendarmes spéciaux, ce qui donnerait, les gendarmes spéciaux exceptés, un effectif de 1,078. Il est

fort possible que cet effectif soit augmenté cet hiver. C'est du moins ce que l'on dit à l'heure où nous écrivons ces lignes. L'hiver sera dur, craint-on, beaucoup de pauvres gens manqueront de travail et des troubles sont à prévoir. Mais on peut dire que, depuis quelques années, l'effectif a été d'un peu moins de 2,000. Aucun régiment au monde ne recrute ses soldats avec plus de soin. N'appartient pas qui veut à la Royale Gendarmerie à cheval. L'an dernier, pour donner un exemple, son effectif fut augmenté de 87 membres choisis parmi 2,300 candidats...

Les devoirs fédéraux de cette police, comme nous l'avons déjà dit, sont les suivants:

Application des statuts du Dominion; application du code criminel dans les Territoires du Nord-Ouest, y compris l'Arctique, le Yukon, les parcs nationaux et les réserves indiennes; en vertu de certaines ententes, application des lois provinciales, etc., dans les parcs nationaux de la Colombie Britannique et l'Alberta; investigations pour le compte des ministères fédéraux; secours et protection aux ministères fédéraux, aux

autorités provinciales et autres corps politiques.

L'assistance apportée aux divers ministères comprend le concours donné à la douane pour enrayer la contrebande; au Revenu de l'Intérieur pour supprimer les alambics illicites; au ministère de l'Hygiène pour combattre le trafic des narcotiques; au Secrétariat d'Etat pour vérifier les déclarations faites par les postulants en naturalisation; au ministère des Postes pour découvrir les fraudes et vols par la poste; au département des Affaires Indiennes pour protéger les indiens.

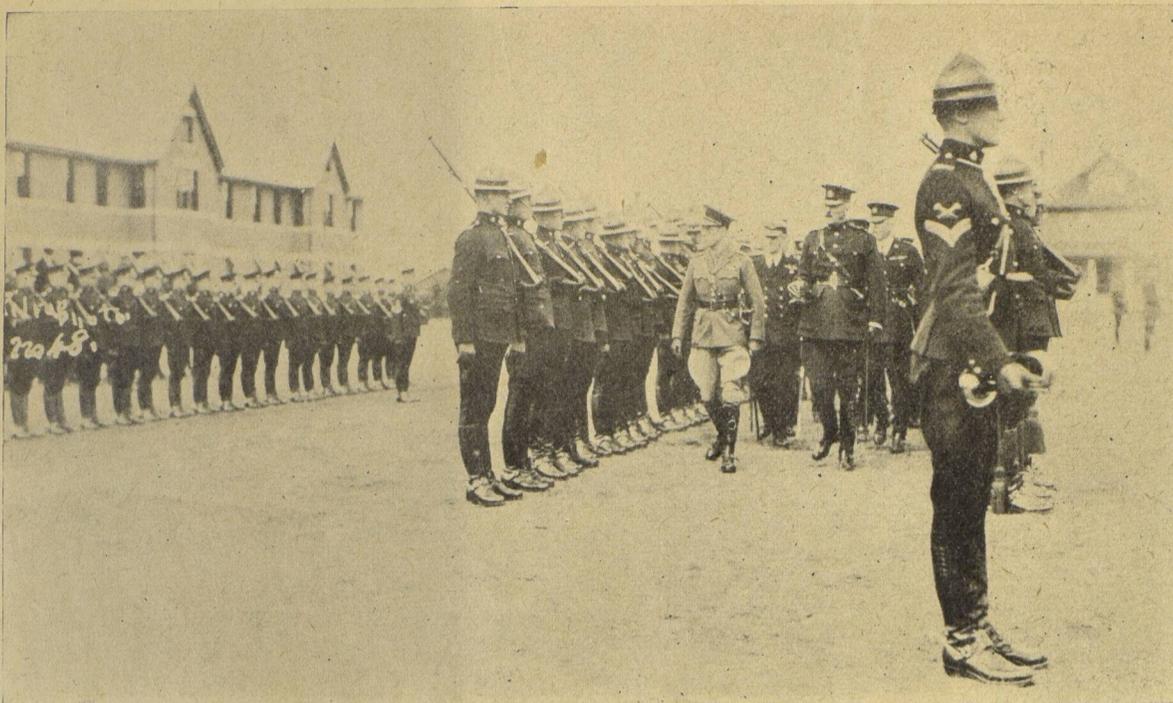
Les "Justiciers du Pôle", tel est le titre de l'ouvrage que consacre Victor Forbin à notre Royale Gendarmerie à cheval. C'est un beau titre, mais un titre incomplet, comme on peut juger par l'étendue de ses attributions.

Les gendarmes à cheval sont des justiciers dans tout le Canada. Mais ils ne sont pas que justiciers. Ils font, si l'on veut, oeuvre de guerre et de paix. On leur confie aussi bien le soin de découvrir des régions, de les explorer, d'étudier leur faune et leur flore, leurs ressources naturelles, etc., tout comme on les charge, à l'occasion, de rétablir l'ordre dans ces mêmes ré-

gions et de rappeler à leurs habitants qu'il y a une justice canadienne.

C'est pourquoi l'on peut dire qu'il n'existe nulle part au monde un corps d'élite comparable à notre Royale Gendarmerie à cheval. L'oeuvre que cette troupe accomplit est une oeuvre hautement civilisatrice, une oeuvre constructive. Chaque homme, simple gendarme, caporal ou sergent, est maître après Dieu, comme le capitaine sur son navire, dans la région où il remplit une mission, scientifique, colonisatrice ou justicière. Les Indiens et les Esquimaux, les blancs tout aussi bien, ont pour lui du respect, de l'estime et de l'admiration. On le consulte sur tout, il peut trancher sur tout. Et jamais un gendarme de ce corps merveilleux n'a manqué à l'honneur ni failli à la tâche. Tous ont l'orgueil de leur organisation; tous aiment leur besogne. On dit d'eux, non seulement au Canada et aux Etats-Unis, mais dans le monde entier: "They always get their man". (Ils attrapent toujours leur homme.)

Voici maintenant quelques traits empruntés au livre de Victor Forbin:



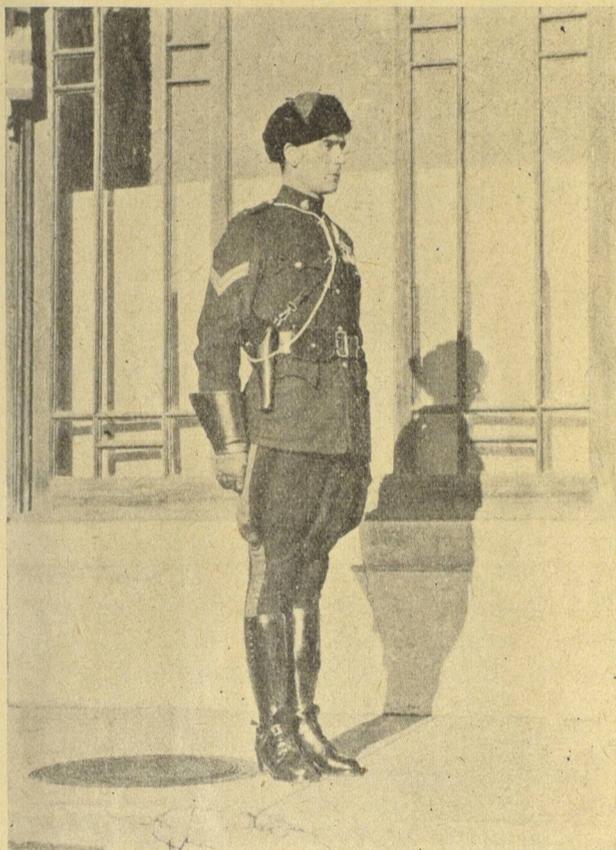
Revue de la Royale Gendarmerie à cheval par le Prince de Galles, à Régina.

“Certains lecteurs pourraient se demander pourquoi cette police de l'extrême-nord du Nouveau-Monde est appelée gendarmerie à cheval alors qu'elle se sert si fréquemment de traîneaux à chiens. En réalité, ses contingents les plus nombreux, stationnés dans les régions colonisées, restent fidèles au titre de leur corps. Le rapport de l'année 1927 nous apprend ainsi que, dans la seule province d'Alberta, qui n'est qu'une section de l'ancien Far-West, le nombre de milles parcourus à cheval par les patrouilles s'est élevé à 47,828 en douze mois.

Durant la même année, les patrouilles exécutées par traîneaux à chiens dans l'extrême-nord ont additionné 10,247 milles, chiffre auquel il conviendrait d'ajouter les distances parcourues en pirogue pendant la saison estivale.

Je crois devoir dissiper une illusion qu'engendre, chez les lecteurs imparfaitement initiés aux choses polaires, l'emploi d'une expression qui ne s'explique pas d'elle-même. *Voyager par traîneau* ne veut pas dire nécessairement que le voyageur se fasse véhiculer par son attelage, ce qui n'est que l'exception. D'une façon générale, l'appareil ne sert qu'à transporter les provisions, les objets de couchage, les outils, les armes, les munitions, et aussi les articles variés (couteaux, barres d'acier, cartouches, etc.), qui tiennent lieu de monnaie d'échange dans les transactions entamées avec les indigènes.

Enfin, *les hommes marchent à côté des traîneaux*, ou même en tête des chiens, soit pour fouler la neige devant le premier attelage, sous les larges et longues raquettes dont ils sont chaussés, soit



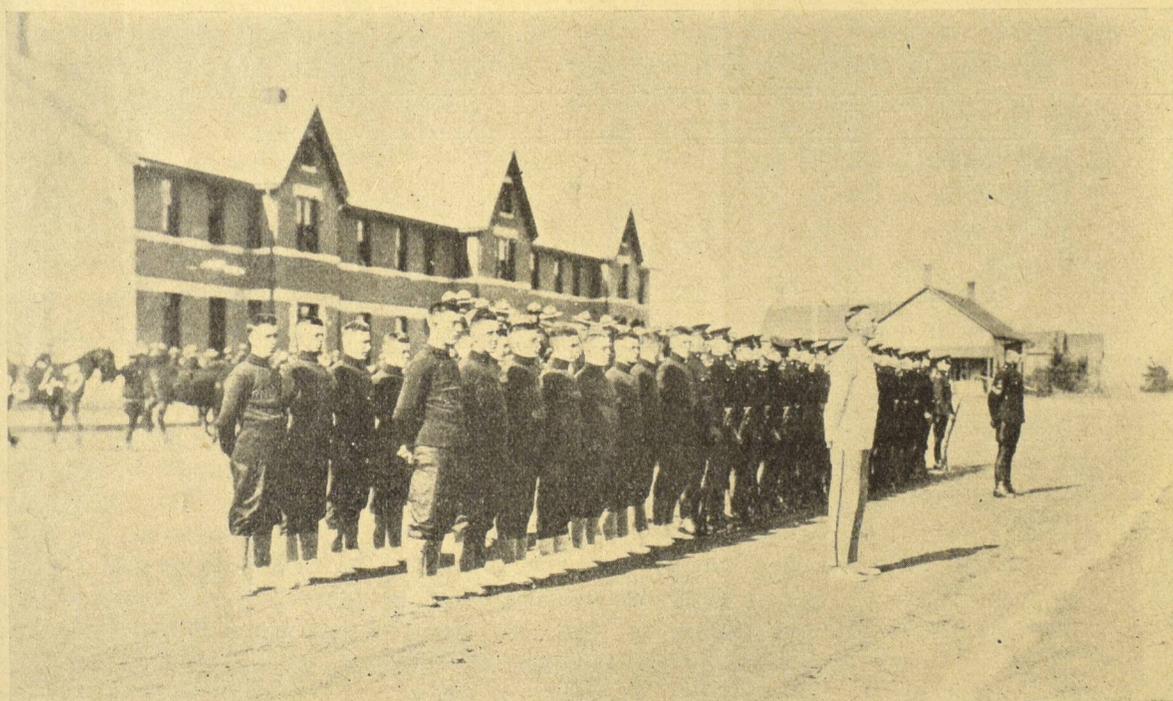
Un sous-officier de la police montée, coiffé du bonnet de fourrure.

pour éclairer la route que peut couper, sous le manteau blanc qui la rend invisible, la traîtrise d'une mortelle crevasse.

Je noterai encore que des patrouilles de la gendarmerie n'ont pas toujours un but très nettement défini. Si certaines sont organisées, soit pour la poursuite de criminels, soit pour les secours que réclament des tribus frappées par une épidémie ou des trappeurs menacés par la famine, soit enfin pour le ravitaillement de postes isolés dans l'Archipel, il en est d'autres qui ne sont que des “missions de propagande”; deux braves constables, accompagnés de deux ou trois Esquimaux ou Indiens, parcourront un millier de milles pour rappeler aux indigènes, éparpillés dans d'immenses solitudes par petites agglomérations de vingt à cinquante âmes, que *l'homme blanc s'intéresse à leur sort*, qu'il est venu dans leurs déserts *pour y rester*, et pour y faire respecter la loi. Incidemment, ces gendarmes-explorateurs recueilleront, en cours de route, des observations scientifiques et s'assureront de l'état des “caches”.

Ces patrouilles de propagande ou d'exploration couvrent fréquemment des distances considérables: par exemple, le détachement de la péninsule de Bache (île Ellesmere), comprenant le sergent-major A.-H. Roy, le gendarme Blain et trois Esquimaux, parcourut, pendant les huit mois d'hiver, 2,115 milles dans l'Archipel Arctique.”

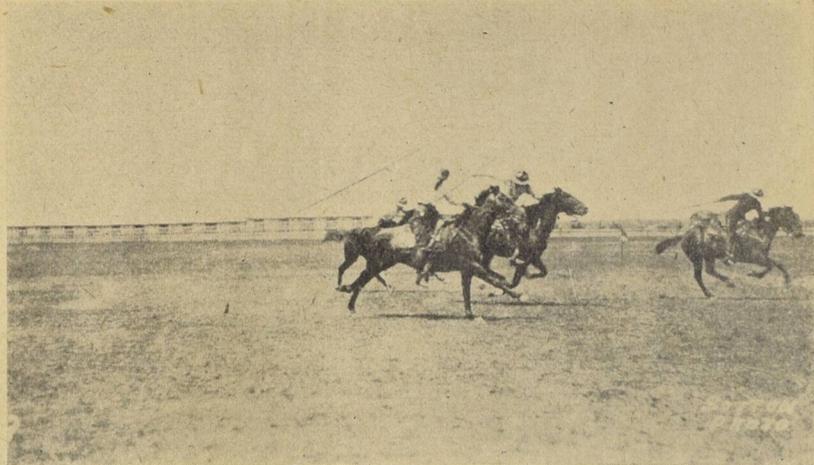
C'est à Régina que la police montée a ses quartiers-généraux. C'est là que les recrues sont soumises à un long entraînement et font même des études assez poussées. Une fois leur entraînement et leurs études terminés, ils peu-



Un groupe de cadets de l'école militaire de Régina où sont formés les futurs gendarmes de notre police montée.



Un peloton pratiquant le carrousel en musique.



A l'entraînement, la police montée pratique tous les sports, à pied et à cheval.

vent être affectés à un détachement, dans n'importe quelle province. Il n'y a pas très longtemps encore, la plupart des membres de la Royale Gendarmerie à cheval du Canada étaient surtout composés d'Anglais et d'Irlandais nés en Europe. Mais, depuis quelque temps, le nombre des Canadiens, anglais, écossais, irlandais ou français, augmente constamment.

Dans certaines provinces comme Québec, Ontario et les Maritimes, les gendarmes de ce corps font surtout fonction de détectives, encore qu'on compte beaucoup sur eux, en ce moment, pour combattre les communistes, mais dans les provinces des prairies et à l'extrême-nord leur rôle est beaucoup plus pittoresque. Et c'est ce qui explique que nous insistions surtout ici, à l'exemple de Victor Forbin, sur le rôle de la police montée au nord du Canada et dans l'Ouest où elle est aux prises avec les Indiens et les Esquimaux, aux prises surtout avec des immigrants indésirables appartenant aux races de l'Europe orientale. Les Canadiens eux-mêmes ne donnent pas beaucoup de mal à notre gendarmerie.

Revenons donc aux gendarmes-explorateurs et au rôle qu'ils jouent dans l'archipel arctique et jusqu'au delà du cercle polaire.

Comme Forbin, empruntons une page au rapport que fit le sergent-major Roy de sa randonnée de huit mois dans l'archipel arctique.

On pourra juger ainsi de la vie que mènent les intrépides gendarmes de notre police montée dans les solitudes du Grand Nord.

Le lecteur voudra bien remarquer que les points de suspension entre chaque paragraphe indi-

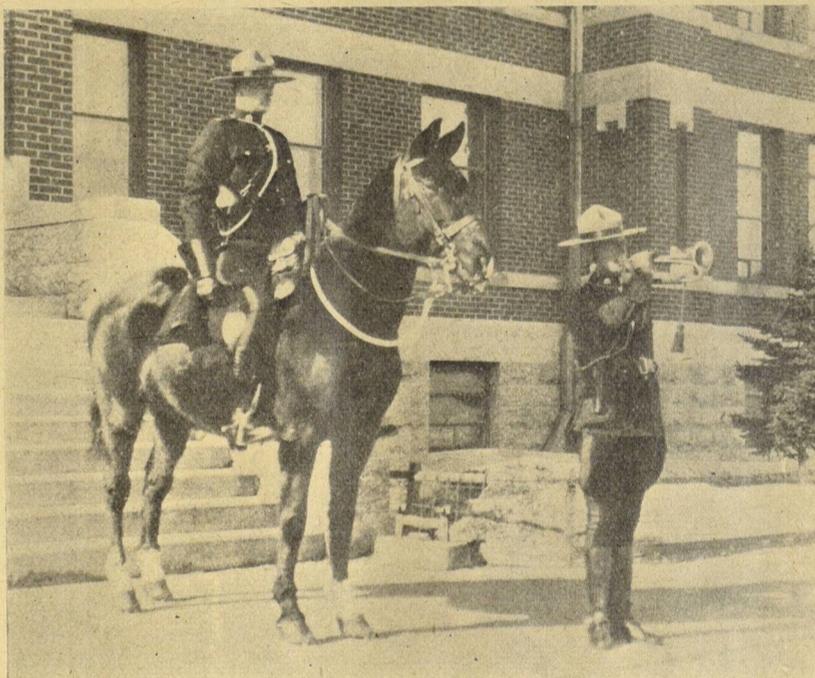
fallait constamment les relever, et, parfois, les porter à la force du poignet pour leur faire franchir des obstacles...

Nous sommes restés toute la journée au camp, dans l'espoir de faire sécher nos vêtements trem-

loup se montra près du camp, dans la soirée. L'Esquimau Oodce tira deux coups à plus de deux cents pieds de distance et le manqua. Je fus fort étonné de sa maladresse car il est très bon tireur. Je provoquai sa mauvaise humeur en lui rappelant qu'il venait de perdre une prime de trente dollars...

... Comme nous nous apprêtions à partir ce matin, nous aperçûmes un loup de forte taille, sur la glace, à quelques centaines de pieds de nous. Nous attendîmes qu'il s'approchât à bonne portée; mais les chiens le flairèrent et se mirent aussitôt à faire un vacarme épouvantable. L'Esquimau Ankeoo tira sur le loup, qui battait en retraite, et il lui brisa une patte de derrière. Nous le suivîmes avec les traîneaux sur une distance de plusieurs milles jusqu'à ce qu'il s'enfonçât dans les collines...

... En entrant dans le fjord Gletscher, nous avons relevé les pistes encore toutes fraîches de six loups; ils avaient dû nous éventer de loin. Nous avons campé de bonne heure sur la rive du fjord, car il s'y trouvait une pesanteur suffisante de neige molle pour y "cacher" nos peaux de caribous et une petite quantité de vivres. A une courte distance de notre iglou, nous avons vu les pistes fraîches de huit boeufs musqués et de deux petits troupeaux de caribous. Les Esquimaux partirent à la poursuite de ces animaux. Ils suivirent



La gendarmerie à pied et à cheval.

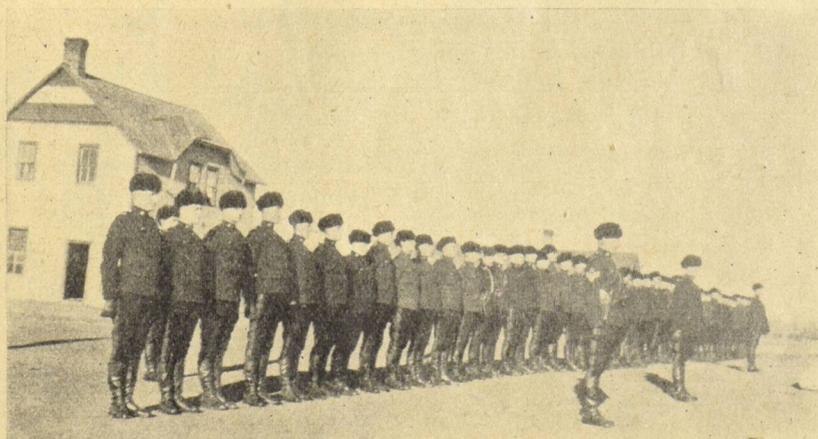
quent un espacement de plusieurs jours ou semaines:

"Le vent nous renversait à tout moment, écrit Roy, et les chiens eux-mêmes ne pouvaient rester sur leurs pattes. Les traîneaux étaient projetés avec violence contre les roches et culbutés, de sorte qu'il

pés de sueur, après la marche pénible de la veille; mais nos efforts ont été vains. Pendant la journée, nous avons vu, à l'ouest de notre campement, un troupeau considérable de boeufs musqués, si nombreux même qu'il nous fut impossible de les compter... Un seul



Un peloton de police montée, en tenue de campagne.



La police montée à l'exercice.



UN GENDARME DE LA POLICE MONTEE DANS LE PARC NATIONAL DE BANFF, ALBERTA.

d'abord le lit d'une rivière; apercevant trois caribous, ils se dirigèrent vers eux à découvert, sur une distance de plus d'un demi-mille. En dépit du bruit fait par les hommes, ces stupides ruminants continuèrent à paître, si bien que les hommes, arrêtant leur attelage à dix ou douze pas, les tirèrent presque à bout portant...

... Pendant que nous retournions au campement avec une carcasse de caribou sur le traîneau, deux lièvres blancs s'élançèrent entre les pattes des chiens qui, brusquement, se précipitèrent à leur poursuite, entraînant le véhicule sur un lit de roches. Le traîneau fut si endommagé qu'il nous fallut perdre toute une journée à le remettre en bon état...

... Les pierres manquant pour édifier un tumulus, afin d'y déposer un mémoire, j'ai logé ma note dans un monticule de terre que j'ai laissé se congeler (le 23 avril). Ma note indique que, manquant de vivres, nous n'avons pu pénétrer plus avant dans l'île du Roi-Christian et avons décidé de nous mettre immédiatement en marche pour le retour...

... Nous avons vu les pistes assez fraîches de quatre ours qui marchaient ensemble. Un de nos Esquimaux les a suivis pendant quatre heures, mais sans résultat. Plus tard, les Esquimaux chassèrent à l'affût et tuèrent un phoque barbu sur la glace. Ce fut une bonne aubaine, car nous avions grand besoin de viande et d'huile. Les Esquimaux ont dû se sentir soudainement pris d'un trouble nerveux, car ils ratèrent les cinq premiers coups de fusil qu'ils tirèrent sur le phoque, à moins de cent pieds. Je fus grandement surpris que l'animal restât là, attendant patiemment de se faire tuer...

... La brume épaisse nous immobilise depuis deux jours... Deux loups sont venus rôder près de l'iglou, alors que nous étions déjà installés pour dormir. L'Esquimau Ankeoo a tué le mâle; la femelle a hurlé pendant des heures dans la brume...

... Le 6 mai, nous vîmes de nombreuses pistes de lièvres sur le rivage. Nous aperçûmes bientôt une bande de quinze de ces animaux

sur le versant de la montagne. Ankeoo se mit à leur poursuite et en tua dix en moins d'une heure. Nous les donnâmes immédiatement en pâture à nos chiens. Vers le soir, nous tuâmes une ourse, et nos bêtes, fatiguées et affamées, purent faire ainsi un festin de viande fraîche..."

Ce rapport n'a rien de sensationnel (on en trouve de plus tragiques dans le rapport annuel de la Gendarmerie à cheval du Canada), mais il vous donne une idée exacte des explorations, pleines de risque et de dangers, que font constamment, et sans y attacher la moindre importance, les héros de notre police montée.

Les gendarmes de la police montée ne se tiennent donc pas qu'au nord du continent américain, comme nous le disions au début de cet article; ils patrouillent le Canada tout entier. On en trouve à Montréal, à Québec, à Toronto, aussi bien que dans les prairies et aux régions polaires. Leur détachement le plus éloigné de la civilisation est celui de la Peninsule Bache, dans l'île Ellesmere, le

poste le plus avancé du nord, à 770 milles du pôle nord seulement. A des milliers de milles de toute civilisation, les gendarmes de la police montée ont trouvé le moyen de s'organiser une vie, nous ne dirons pas agréable, mais confortable. La radio leur apporte même maintenant de la musique des quatre coins du monde. Ils captent aussi bien les postes allemands, japonais ou australiens que les postes canadiens et américains. C'est par ce moyen qu'ils reçoivent les nouvelles du jour et les instructions de leurs chefs.

Le gendarme de la police montée est si bien entraîné qu'au sortir de l'école on peut lui demander de remplir n'importe quelle mission. Quelle que soit la mission qui lui est confiée, où qu'elle se trouve, partout la police montée du Canada commande le respect et l'obéissance. Aucune autre police au monde n'est estimée comme celle-là.

Jules JOLICOEUR.

Des Dessins Vieux de Plusieurs Milliers de Siècles

Ces dessins, gravés sur les murs d'une caverne préhistorique découverte dernièrement à Alpera, au sud de l'Espagne, sont probablement la plus ancienne figuration de guerriers que nous connaissons. Ces dessins datent certainement de plusieurs milliers d'années. On voit à droite les hommes préhistoriques de race noire attaquant les Cromagnons de race blanche, ancêtres des grandes races de l'Europe actuelle.



A droite, l'homme des cavernes de Cromagnon, France, tel que reconstitué par un sculpteur moderne d'après les découvertes archéologiques les plus récentes.



Au cours des explorations qu'il vient d'entreprendre dans les cavernes les plus ignorées du sud de l'Espagne, William B. Gibson, de l'Université de Madrid, a fait des découvertes excessivement intéressantes sur l'art préhistorique.

A la lumière des torches, le professeur Gibson découvrit en effet dans ces cavernes où vécurent pendant des siècles les premiers hommes de l'Europe des dessins et des peintures qui racontent, dans ses détails les plus intimes, la vie de l'homme et de la femme des cavernes.

Il s'appliqua à recopier exactement ces peintures et ces dessins. Ceux

dont nous illustrons cette page sont reproduits pour la première fois au Canada.

On apprend ainsi comment nos lointains ancêtres faisaient la guerre entre eux, armés d'arcs et de flèches, ou de lourdes massues, comment ils faisaient la chasse aux bêtes monstrueuses, à quels plaisirs et à quels travaux ils se livraient, la religion qu'ils pratiquaient, etc. Mais ces inscriptions nous révèlent surtout que des milliers d'années avant notre ère, les Cromagnons, de race blanche, étaient le peuple le plus puissant de l'Europe entière, et que c'est à eux que l'on doit le triomphe de la race blanche sur la race noire en Europe.



Voici comment les artistes cavernaires représentaient la femme. On retrouve ces mêmes profils, hautement stylisés, dans la sculpture égyptienne. Ces dessins ont été photographiés dans une grotte de la province d'Albacete, au sud de l'Espagne.



Au centre, ce que devait être la femme de l'âge de pierre, dans toute sa splendeur...

□ □ □

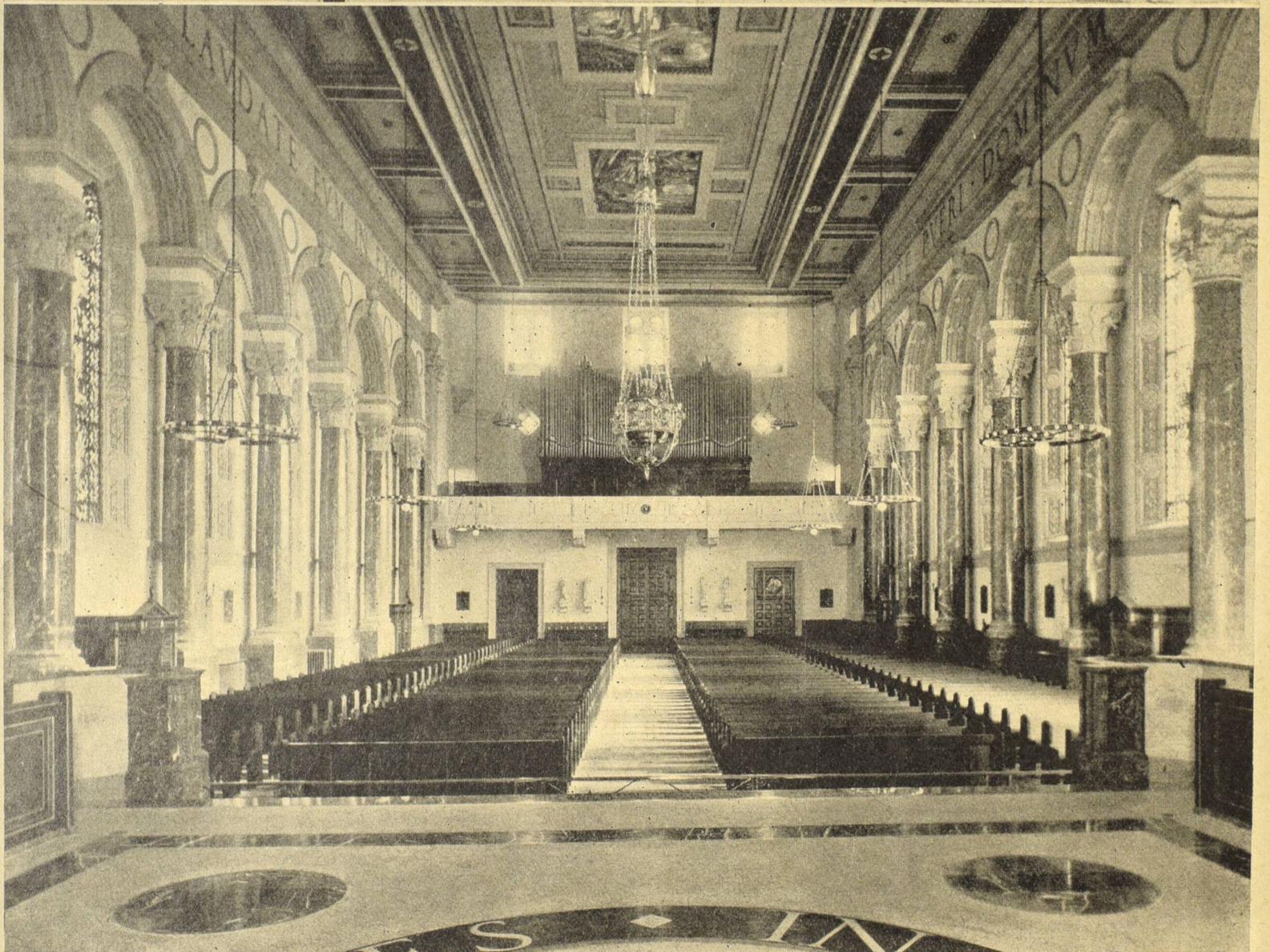
Charles R. Knight, artiste contemporain, imagine ainsi les premiers peintres et dessinateurs de l'époque quaternaire. Il a voulu représenter ici des artistes Cromagnons couvrant de dessins et de peintures les murs de leur caverne.

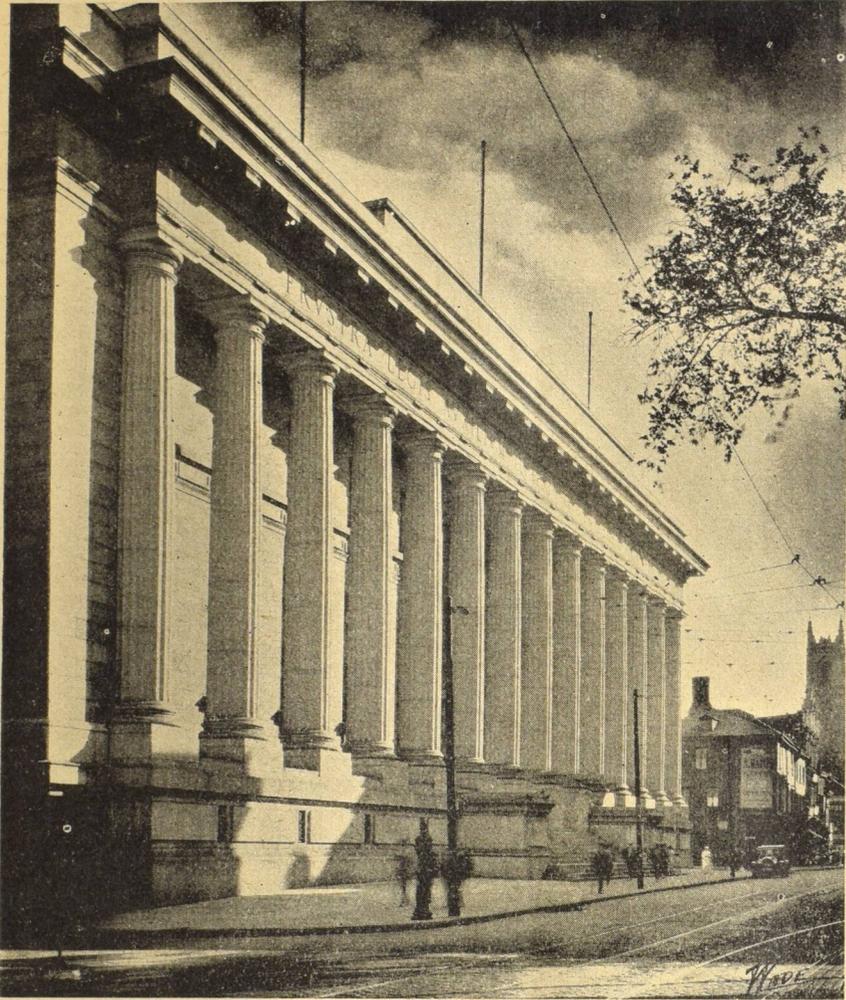


Quelques Oeuvres
de
M. Ernest Cormier
Architecte et Ingénieur

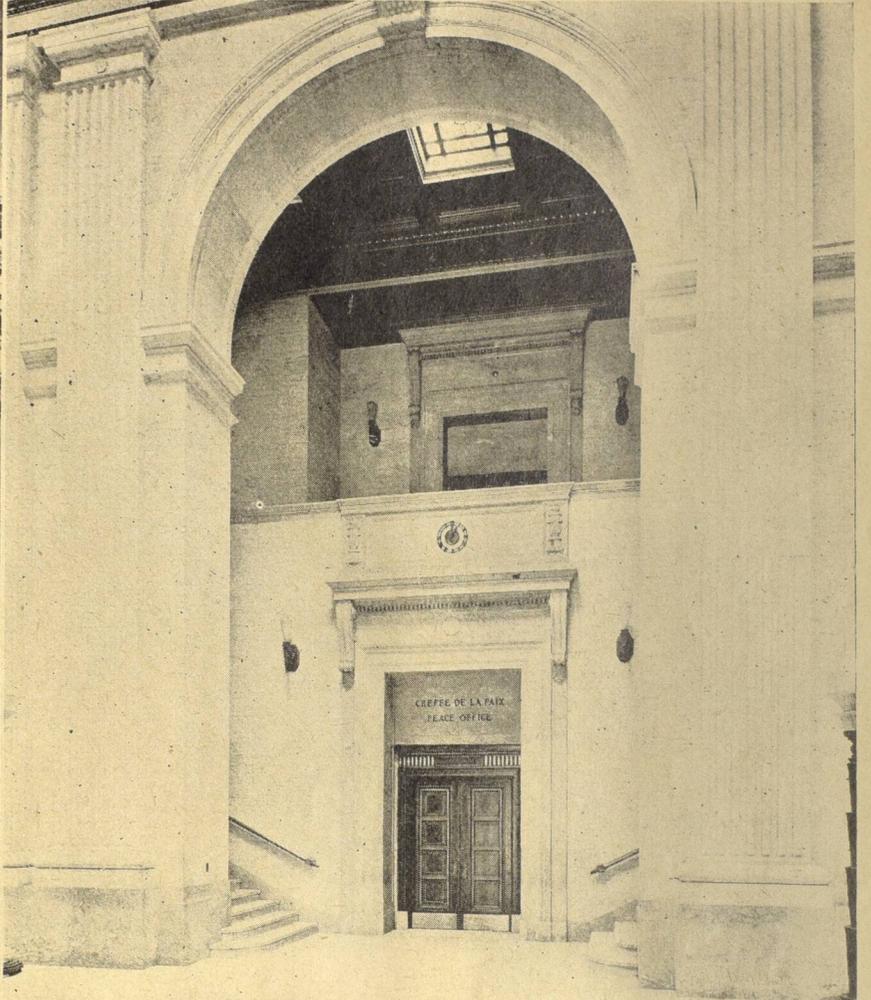
Extérieur de l'église Saint-Ambroise à
Montréal.

Intérieur de l'église Saint-Jean-Baptiste, à
Pawtucket, Rhode-Island.



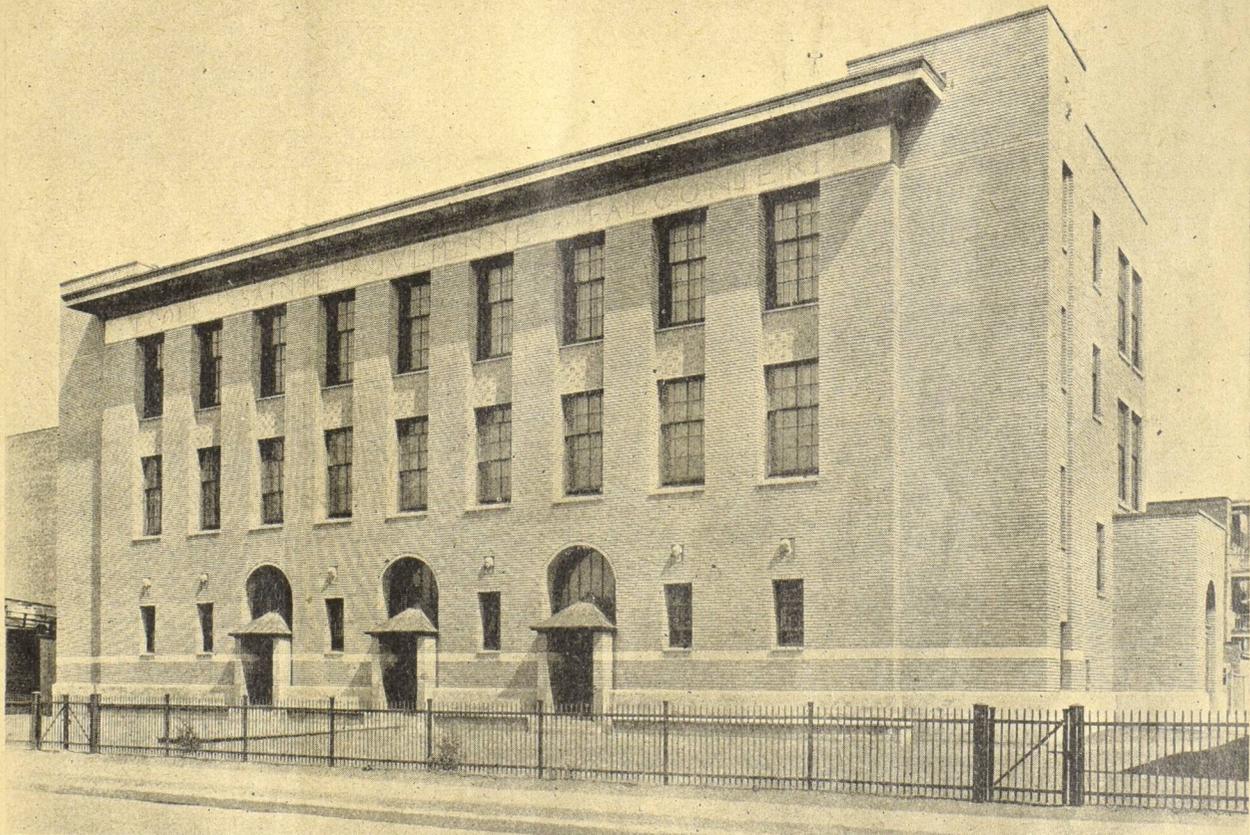


La colonnade du Palais de Justice de Montréal.



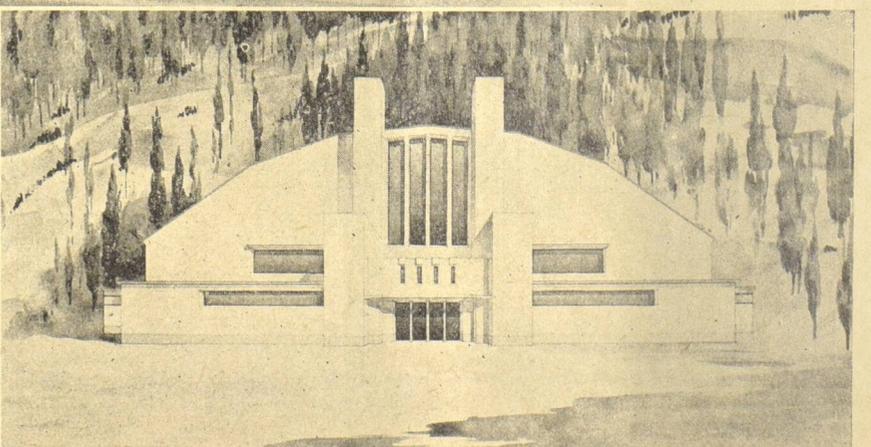
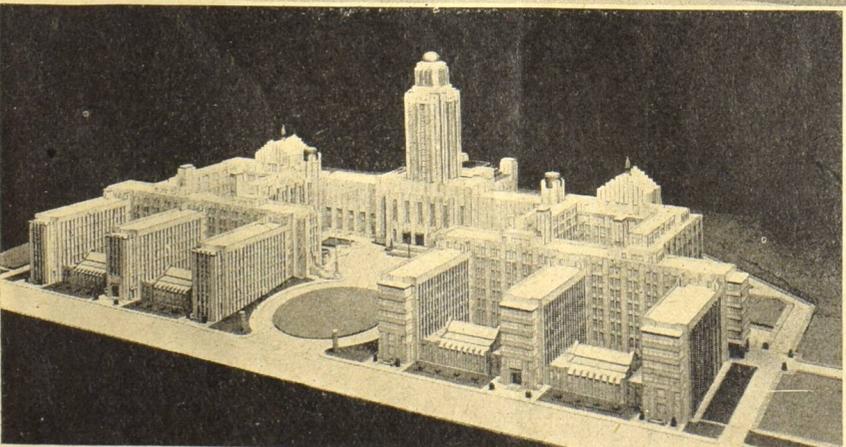
Le vestibule du Palais de Justice de Montréal.

Ecole Sainte-Julienne Falconieri, rue Drolet, Montréal.

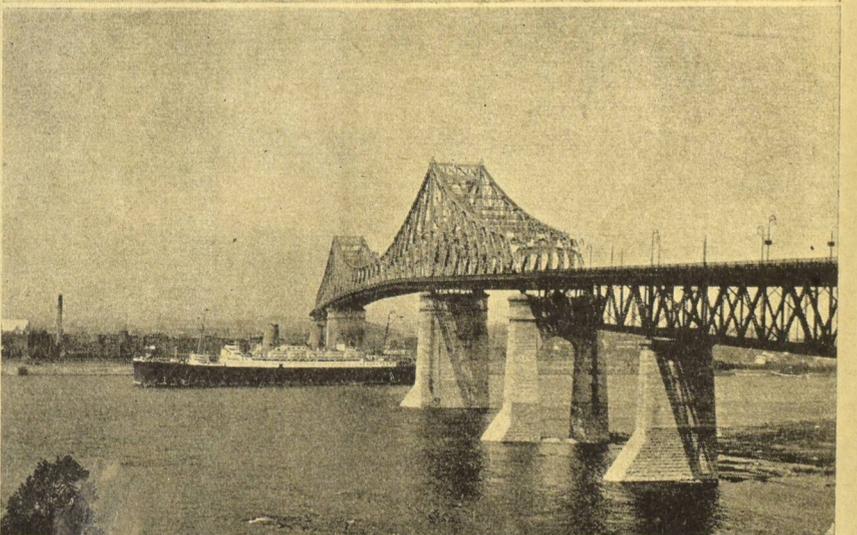
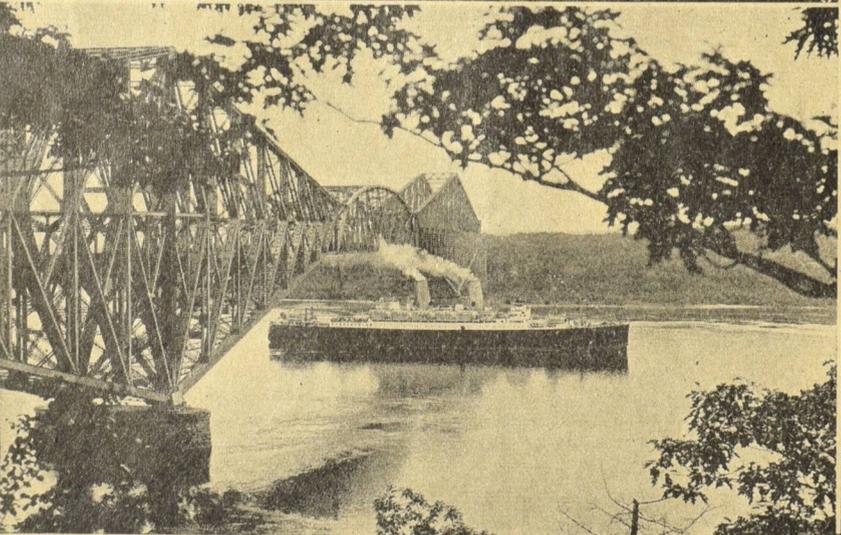
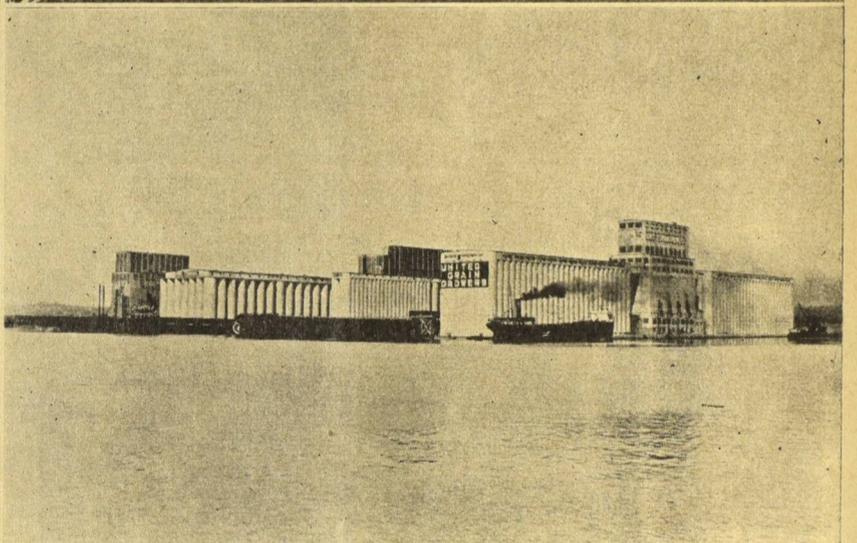
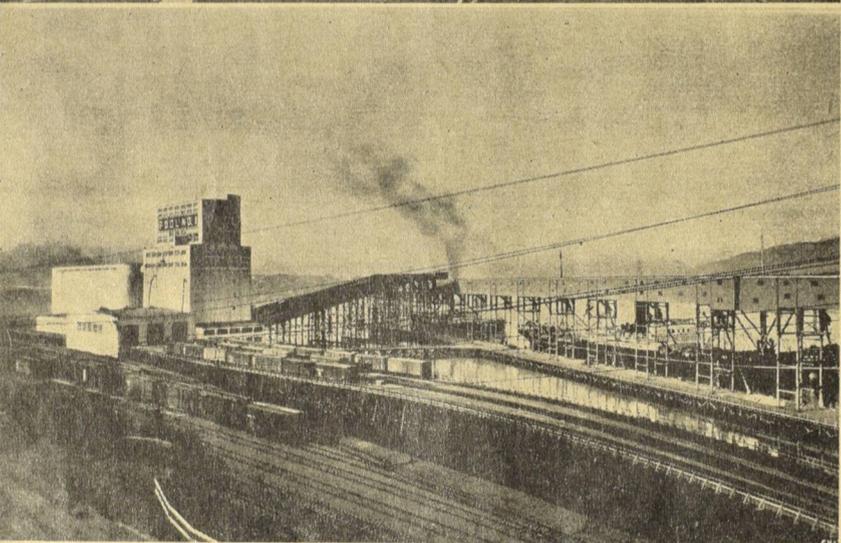
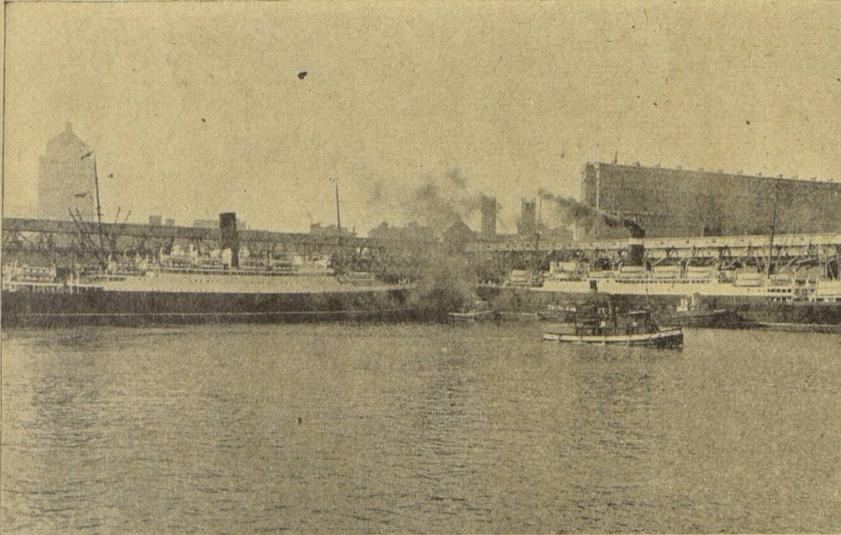


Maquette de l'Université de Montréal.

Projet d'aréna pour l'Université de Montréal. Photos Hayward et Photos Wade.



LES PORTS DU CANADA



De haut en bas: Montréal, Sorel, Vancouver et la "Duchess of Atholl" passant sous le pont de Québec.

Photos du Bureau Cinématographique du Gouvernement du Canada, de l'Associated Screen News et du C.P.R.

De haut en bas: Québec, Victoria, Port Arthur et la "Duchess of Richmond" passant sous le pont de Montréal.

Le Miel de L'Hymette

Par Guy Chantepleure

ET me voici à Athènes, près de vous! L'étrange aventure! Aujourd'hui, c'est vous qui m'avez guidé vers l'Acropole. Autour de nous dans la lumière, l'Hymette, le Pentélique, le Parnès étendaient leurs grands corps nus. Du haut de la colline sacrée, mes yeux ont découvert la plaine attique, le golfe Saronique, Egine Salamine, et la baie d'Eleusis... Des monuments, des sites, rendus familiers à ma mémoire par les livres et les images et, cependant, singulièrement nouveaux à mes sens, me sont apparus si beaux et si purs que j'en demeure encore ébloui et presque déconcerté, comme si je m'étais attendu à les trouver ternis, banalisés par tant de regards de touristes... ou même... un peu "truqués"! L'étrange aventure, en vérité, Rosette amie!

—Ce qui est étrange, c'est que vous soyez venu sans enthousiasme et presque avec déplaisir dans cet admirable pays, François.

—J'y suis venu avec résignation, parce qu'une situation intéressante, avantageuse, m'y était offerte... Quand on a tout perdu...

—Fors l'honneur!

—Fors l'honneur, précisément! L'honneur, en pareilles circonstances, et par ces temps de vie chère, coûte gros!... Un homme qui a été complètement fauché dans une affaire qu'on croyait magnifique et qui, ayant connu les jouissances d'une fortune confortable, se voit réduit à la nécessité de gagner son pain — avec un peu de ce beurre, sans quoi le pain n'est guère mangeable! — a d'autres préoccupations, petite amie, que celle de visiter l'Acropole et de constater la réalité du "miracle grec"... La vie lui paraît triste et morne, le monde bête et laid!

—Pourquoi? L'argent n'est pas tout ici-bas... et même, parfois, on s'étonne qu'il y compte pour si peu de chose! La terre est pleine de beautés et la vie de possibilités de joie qui ne dépendent pas de l'argent... Mais ne parlons plus, voulez-vous, d'un passé pénible et aboli? Vous avez vingt-cinq ans, vous êtes riche de jeunesse, de force agissante, de précieux savoir... Vous avez eu le courage de vous expatrier pour relever votre fortune... Vous travaillez; vos capacités, votre compétence sont appréciées...

—Et surtout, j'ai eu cette surprise merveilleuse de retrouver à Athènes, Rosette Fréhel, ma charmante amie, ma cousine une peu... un peu mon ennemie aussi, et ma danseuse de tout un hiver! Qui me l'eût dit?

—Vous n'aviez pas été pourtant sans apprendre, il y a deux ans, la mort de ma chère mère, et que ce malheur faisait de moi une isolée?... Mais je me suis laissé dire qu'alors, vous étiez fort absorbé par les mérites de miss Glad Grace, une ravissante artiste américaine, émule d'Isadora Duncan... danseuse ou acrobate, je ne sais pas.

—Et moi, je ne sais plus... heureusement! Mais j'ai eu la folie d'aimer cette femme, Rosette... et celle, plus grande encore, de souffrir, quand la ruine m'a séparé d'elle.

—A-t-elle souffert elle-même d'être séparée de vous?

—Oh! pas du tout! Pour cette espèce de femme, un homme vaut ce que représente sa situation financière... Mais le passé est aboli, disiez-vous, Rosette. Et je garde une reconnaissance infinie à ces braves gens du quai d'Orsay qui, après avoir envoyé votre frère aux quatre coins de l'Asie ou des Amériques, se sont avisés, tout à coup, de le nommer consul de France à Athènes!

—Et moi, François, quelle gratitude ne dois-je pas à ce grand frère qui, si gentiment, si affectueusement, m'a emmené à Athènes avec lui! Nous avons uni nos deux solitudes... Et je crois que ma présence lui est douce.

—A qui ne paraîtrait douce, ma petite amie, cette présence adorable?... Oh!

Rosette, quelle époque lointaine, celle où, d'une surprise-party à un rallye, du Palais de Glace au Pré Catelan, du bal des "Berceaux blancs" au bal de Polytechnique, nous allions dansant, légers, brillants, insouciant, comme des papillons dans la lumière!... Vous rappelez-vous? Nous étions souvent en querelle... à propos de tout et de rien! Cependant, il y avait entre nos deux êtres je ne sais quel accord mystérieux qui défiait cet apparent conflit de nos idées. Votre manière de danser s'adaptait singulièrement à la mienne. Et je n'ai jamais reconstruit depuis, une jeune fille dont la grâce en dansant égalât votre grâce... Vous, c'était cette rareté: le naturel dans la perfection!...

—Merci!... Il m'a été répété qu'un jour, vous aviez dit: "Rosette Fréhel est une danseuse remarquable! Dommage qu'elle ait si mauvais caractère!" et que vous auriez même ajouté: "...Et qu'elle ne soit pas plus jolie!"

—Oh! je consens à jurer que je n'ai pas dit cela! Quoiqu'un peu frêle, un peu pâlotte et ne mettant pas de rouge — j'avais la stupidité de le regretter! — vous étiez déjà très jolie... Et vous vous êtes épanouie comme une fleur! Qu'auriez-vous à faire, à présent, des fards, avec ce teint d'églantine?... Mais qu'en ces temps reculés, vous m'avez quelquefois semblée un peu rude... un peu dédaigneuse, que vous m'avez quelquefois rebuté, je n'ose le nier.

—Mon cher, en ces temps reculés, vous aviez passé le concours d'une grande école et conquis un diplôme envié, mais vous meniez une existence absurde! Et il me semblait à moi que vous valiez mieux que cette existence-là!... Prenez-vous-en donc de mes boutades à mon amitié, trop sincère pour n'être pas trop franche, et à la bonne opinion que je conservais — malgré vous! — de votre intelligence et de votre caractère...

—Vraiment, vous n'aviez pas trop mauvaise opinion de moi? Et c'est pour cela que...

—Voici ce que les Anglais appellent *to fish for compliments*... Vous n'attraperez rien cette fois! Buvez plutôt votre thé, François, et ne méprisez pas ce miel doré: le miel de l'Hymette, s'il vous plaît!

Quatre heures sonnent. Dans le salon de thé où ils viennent de s'attabler — l'un des plus élégants de l'Athènes moderne — Rosette Fréhel et François Jouve sont presque seuls. Il fait chaud, mais pas trop. Un peu de soleil filtre

tout à coup la danse invisible de la poussière. C'est le printemps, l'époque où, dans l'Avenue de Képhisia toute proche, les poivriers du Japon déploient des feuilles si fines et si délicates qu'on les croirait fragiles et condamnées à mourir en automne, comme les verdure caduques de nos climats.

Rosette habite Athènes depuis bientôt deux ans; François vient d'y arriver. Et, ce samedi d'avril, à la faveur de la semaine anglaise, Rosette se faisant le cicerone de François, ils ont visité l'Acropole. En vue de samedis futurs, d'autres projets sont ébauchés pour explorer la ville et ses environs.

—Nous reverrons le grand musée... Il faut aussi que nous allions au Céramique... puis au Sunnion, à Daphni et aux ruines d'Eleusis...

A Paris, naguère, Rosette et François ont été d'excellents camarades... Le potin d'un hiver les fiançait! Sans doute pensait-on, lorsqu'ils dansaient ensemble, que l'harmonie charmante de leurs mouvements et de leurs pas, en figurait une autre, plus profonde, celle de leurs pensées et de leurs sentiments. Et, de fait, tout en dansant, ils avaient bien un peu flirté... Mais c'était le temps où François admirait exagérément miss Glad Grace et où Rosette, pleine de sollicitude pour le prestige de l'"Ecole Polytechnique", reprochait à François l'inanité de sa vie de fête... Lui, se montrait

indifférent; elle était moqueuse et parfois agressive.

Ils ne s'étaient pas fiancés et, du potin de l'hiver, peut-être ni elle ni lui n'avaient-ils jamais rien su?

Cependant le Destin qui les avait séparés à Paris, s'était réservé de les réunir ailleurs. Et quand, nouvellement débarqué à Athènes et traversant le vestibule du Consulat de France, François y avait rencontré Rosette, deux cris de surprise heureuse avaient troublé l'atmosphère administrative du lieu, en même temps que l'éclair de deux jeunes sourires en avait illuminé la pénombre... Il y a de cela trois semaines.

—Ne me parlez pas du miel de l'Hymette, après ce qu'on m'en a dit sur le bateau, Rosette! C'est encore une des déceptions de ma vie!... répliqua François d'un air malheureux.

—Que vous a-t-on dit sur le bateau?

—Qu'il n'y avait pas — ou plus — d'abeilles sur l'Hymette!... et que le miel qu'on mange à Athènes — quand il ne vient pas du Pentélique — se fabrique avec du jus de poires ou du moût de raisin!

—Quelle horreur! Votre scepticisme, François, n'a d'égal que votre crédulité... Ce que l'on vous a conté est faux!

—Moi, je veux bien, vous savez! Il y a des légendes charmantes auxquelles on tient... Mais, depuis que je suis ici et que j'ai vu l'Hymette!...

—Le fait est...! Je comprends, admet Rosette.

Tout à l'heure, sur l'Acropole, ils ont admiré dans la limpidité brillante du jour, la belle montagne allongée dont les



... Mais je me suis laissé dire qu'alors vous étiez absorbé par les mérites de Miss Glad Grace, une ravissante danseuse américaine.

flancs, au crépuscule, se couvrent successivement d'un rose si tendre et d'un violet si profond.

La lumière, les parfums, l'ivresse d'avril étaient partout; des fleurs en profusion mettaient en fête la blanche cité d'Athènes. Dans la plaine, les oliviers même du bois que traverse la Voie Sacrée, se paraient de grappes fines et frêles, mais tandis que l'Aegaleos et le Pentélique se voilaient d'une verdure légère, l'Hymette ne laissait paraître aux yeux éblouis que des roches et pierres grises. Comment les abeilles, chercheuses de pollen, de nectar ou, comme disent les apiculteurs, de "maillat" n'eussent-elles pas fui ces hauteurs désertiques?

—Il appert, cependant, m'a-t-on dit, de textes très anciens que l'Hymette a toujours été tel que nous le voyons, constate Rosette. Et la tradition veut que les abeilles y soient nées!... Mais ceci me rappelle une excursion à faire...

—Vous me conduirez au sommet de l'Hymette!

—Non! Nous nous arrêterons au tiers du chemin. Au monastère de Kaisariani où vous verrez les quelques pierres qui subsistent d'un temple antique et, surtout, une église byzantine dont les fresques sont curieuses... Ainsi vous prendrez contact avec l'Hymette... Et, qui sait, peut-être y rencontrerons-nous la dernière abeille?

Ils sortirent ensemble du salon de thé et se quittèrent dans la rue de l'Université, devant les palais néo-grecs, palais de marbre que, sous le ciel d'Attique, la polychromie de leur décoration et tant de statues désolantes qui les ornent, ne peuvent enlaidir tout à fait et dont, à cette heure du jour, les rayons du soleil déclinant, doraient les sages colonnes blanches.

Dans tous les jardins de la ville, les orangers étaient en fleurs. L'air était lourd de leur parfum violent, un peu fou.

—Pour la promenade à Kaisariani, voulez-vous samedi prochain, François?

—Oh! dimanche, plutôt!... Dimanche, demain, naturellement!

—C'est de voir l'église byzantine que vous êtes si pressé?

—Ah! grand Dieu, non!

—C'est de voir l'Hymette?

Il regarda la belle jeune fille qui lui souriait de toutes ses petites dents éclatantes et de ses yeux très bleus.

Et ses yeux à lui sourirent aussi, charmés.

—C'est de vous voir "vous"! dit-il.

Elle haussa les épaules, sourit encore et, avant de s'éloigner, lui jeta comme une fleur, cette jolie salutation grecque: "Khairete!"... ce qui signifie ou à peu près: "La Joie soit avec vous!"

La voiture qui les emporta le lendemain, suivit, un temps, l'avenue de Kephissia, prit, à droite, une rue qui n'était déjà plus qu'une mauvaise route, passa sur un humble pont l'Ilissos dont quelques platanes défendaient mal d'un soleil incendiaire, le lit à peu près desséché, puis, à travers une région de terrains vagues, de maisons disséminées et d'enclos sans verdure, les conduisit jusqu'au point extrême du trajet à faire où le chemin pouvait encore être dit "carrossable".

Les jeunes gens quittèrent sans regrets le véhicule cahotant. Déjà ils s'étaient sensiblement élevés au-dessus d'Athènes, lorsqu'ils eurent l'impression d'aborder la Montagne.

—Ma pauvre petite, votre Hymette est un désert de cailloux! Mon existence même n'est pas plus aride ni mon coeur plus désolé! constata François.

—Mais, fit Rosette, est-il démontré que votre coeur et votre existence soient arides et désolés!

François hocha la tête, mi-rieur, mi-sérieux, et ne répliqua joint. Ce domaine intime de son coeur naguère déçu jusqu'à l'amertume, de sa vie bouleversée, lui semblait-il toujours aussi morne, quand il était près de Rosette et que tous deux échangeaient ainsi, en causant, des rires et des paroles, en se taisant, des pensées et peut-être des rêves?... Il savait bien que non!

—Rosette, dit-il soudain, il n'y aura plus de malentendus entre nous, n'est-ce pas? Il me semble que nous nous comprenons si bien maintenant... quelquefois sans nous rien dire! — et qu'en nous comme autour de nous, tout a changé!

Très bas, elle murmura: "Pas tout..." Mais il ne prit garde qu'à l'assurance espérée.

—Vous avez raison, François, nous nous comprenons... et le temps est fini des querelles.

Ils avaient marché entre deux talus, le long d'un étroit ravin où commençaient de fleurir quelques maigres touffes de lauriers-roses. Mais le sentier s'était dégagé de cette espèce de défilé. Il gravissait avec des détours, une pente plus accentuée.

Et voici que, brusquement, s'arrêtant au milieu d'une phrase, François eut un cri:

—Rosette, oh! Rosette, regardez! Est-ce un miracle?...

Rosette souriait, point étonnée.

—C'est un miracle, dit-elle. L'un des "miracles grecs" que les touristes des croisières et des conférences archéologiques ne connaissent pas. Et chaque année, il se renouvelle! Chaque année, sur cette montagne des poètes, des nymphes et des abeilles, quand vient le printemps de Dionysos et de Perséphone, "les pierres fleurissent!"

On eût pu croire que le sourire de Rosette participait de la radieuse clarté qui l'enveloppait toute. Une douce exaltation donnait des ailes à ses paroles qui, dans ce lieu, ne paraissaient ni affectées ni frivoles.

Un miracle en vérité! Invisible au bas de la montagne, une merveilleuse floraison semblait naître de la roche et recouvrait, colorait, parfumait l'aride versant. Des asphodèles, dont la saison était passée, ne demeuraient plus au bord des sentiers que les hampes mélancoliques. Mais c'était le temps de la grande "miellée" printanière: sauge, lavande, sainfoin, serpolet, menthe, jacinthe, héliotrope, s'épanouissaient glorieusement... Et le thym, le thym fameux de l'Hymette, de fragrance poivrée, ardente et tenace... Et ces petits résédas agrestes, plus fins, plus odorants que tous ceux de nos jardins. Et, plus élevés au-dessus de la terre, buissons enchevêtrés dont les fleurs cachaient les ligneuses ramilles, les cistes blanches, roses ou violacées, fragiles comme des anémones, les rhinantes au nez d'or, le tendre romarin bleu!

Les pierres avaient fleuri.

Comme des enfants, François et Rosette s'étaient pris par la main. Ils continuaient leur chemin parmi les fleurs et dans la lumière. Ils reconnaissaient, modifiés en beauté par les sortilèges de la terre d'Attique, des plantes qui leur étaient familières; à d'autres, ils eussent été incapables de donner un nom. Et, de toutes ces fleurs, de toutes ces feuilles, de toutes ces tiges, émanait une senteur prodigieuse, un parfum prenant, sauvage et délicieux... Les narines, les lèvres, les mains, les vêtements même s'en imprégnaient au passage... On l'emportait avec soi, on l'emportait en soi, tandis que, sur la brousse fleurie, des milliers, des millions d'abeilles butinaient avec un ronron musical. Leur activité faisait courir un frisson parmi les corolles. Par elles, innombrables et joyeuses, la montagne frémissait, s'animait de la base au faite. Leur désir allègre la possédait toute. Leur murmure mélodique était chaude et triomphante comme le soleil...

Ainsi, François et Rosette atteignirent Kaisariani.

Au fond d'une gorge, accessible d'un seul côté et dominée, encerclée par le déploiement des escarpements rocheux de l'Hymette, c'est une oasis étrange, inattendue. Avant d'y avoir pénétré, on ne la pressent même pas.

—Une surprise encore! dit Rosette.

Ils avaient marché sous la brûlure du jour, dans une atmosphère immobile. Maintenant, de grands arbres, une verdure opulente et lumineuse les entourait de toutes parts, les séparait brusquement des sites désertiques de la montagne. La senteur âpre et vivifiante des eucalyptus, des lauriers, d'autres essences, se mêlait à l'arome persistant des plantes fleuries qu'on ne voyait plus. Et, aussitôt, la caresse d'une brise légère et le bruit frais de l'eau furent bienfaisants à leur fatigue ardente.

Ils ne songèrent pas à aller plus loin.

Ils s'étaient arrêtés à l'issue du chemin montant, sur une sorte de vaste terre-plain qu'abritaient des peupliers énormes au feuillage rayonnant.

L'endroit était charmant.

C'était là que s'ouvrait l'enceinte de l'ancien couvent de Kaisariani aujourd'hui désaffecté et dont on apercevait les bâtiments, au fond d'une cour vide. Sur la droite, émergeait des frondaisons vertes, la coupole hexagonale de la petite église huit ou neuf fois séculaire qu'encadraient, de plus haut, et, semble-t-il, de plus près que les autres arbres, d'admirables cyprès, sveltes et droits comme des campaniles.

A l'opposé, informes et pas même nettement dégagés de constructions postérieures, étaient les restes du temple païen, sanctuaire voué à l'Aphrodite syrienne. La source chantante s'échappait de ces ruines. Elle jaillissait d'assez haut jusqu'au sol, par une bouche de marbre sculpté, seul vestige de la fontaine antique, une tête de bélier que le temps avait polie, usée, dont il avait peu à peu effacé les reliefs.

Rosette s'en approcha et à plusieurs reprises, recueillit et but un peu d'eau dans le creux de ses mains unies.

—Cette eau est exquise et d'une transparence de cristal! N'avez-vous pas soif, François? dit-elle.

Elle se tenait debout auprès de la fontaine. Souple et harmonieuse, le corps libre sous les plis légers de sa robe blanche, elle souriait, les yeux brillants, la bouche humide et rouge comme un fruit. Dans cette solitude lumineuse, ce décor de verdure printanière et de pierres antiques où murmurait la fraîcheur de l'eau, n'était-ce pas la nymphe même de la source qui apparaissait au voyageur altéré?

Et François dit:

—J'ai grand soif... oh! Rosette, voulez-vous me donner à boire?

Alors, elle lui tendit ses mains où ruisselait l'eau captive. Il prit la coupe vivante et, avidement, y plongea ses lèvres. Mais sa soif s'attardait sur la tendre chair des paumes offertes, toutes parfumées encore des fleurs du chemin.

Et il ne permit point que Rosette, riante et troublée, les lui retirât.

—Rosette, dit-il, Rosette, je me sens plein de honte et de contrition. J'ose à peine parler... et, pourtant, des paroles m'étouffent!... Je vous aime, petite amie... Je vous aime passionnément... Pardonnez-moi!

Il y eut un court, un très court silence. François sentait frémir les mains qu'il gardait étreintes dans les siennes, tout près de sa bouche.

—Qu'ai-je à vous pardonner, mon ami?

—De ne vous faire cet aveu qu'aujourd'hui... aujourd'hui que je suis pauvre et humilié!... Rosette, si vous avez été naguère assez sévère pour votre ami et peu encourageante, moi j'ai été bien aveugle et bien fou!... Et je n'ai plus que mon amour à vous offrir... Mais c'est un amour merveilleux, Rosette, un amour qui m'a transformé, régénéré... et qui porte en soi tant de force et de joie qu'il saura faire pour vous la vie glorieuse et belle!... Oh! Rosette, pourrez-vous m'aimer?

Le sourire de Rosette tremblait.

—Mais je vous aime, François! Déjà, je vous aimais, quand j'étais si méchante... Et même, si j'étais méchante, c'était parce que je vous aimais!... Je vous ai toujours aimé... Quelle douceur de vous le dire enfin!

Il entourait la jeune fille de ses bras... Elle le repoussa gentiment. Une paysanne sortait du monastère, toute jeune, visage de soleil, yeux invraisemblablement grands et noirs, sous les plis drapés d'un mouchoir blanc, et s'avançait vers eux.

Aux mots qui lui étaient adressés en grec par l'arrivante, Rosette répondit assez couramment, dans la langue vulgaire du pays qu'elle avait apprise pour les besoins de la vie quotidienne, avec les gens de service et à laquelle sa voix fine et sa prononciation un peu hésitante, ajoutait je ne sais quelle grâce imprévue...

La paysanne souriait, séduite. Le dialogue se prolongea de quelques répliques.

—Qu'a-t-elle dit? interrogea François lorsque la jeune femme se fut éloignée.

—Elle a dit que, si nous le désirions, elle nous apporterait des verres, du pain et du fromage blanc...

Rosette avait rougi. Elle s'interrompit un court instant, avant d'achever.

—Elle a dit aussi que l'eau de cette source, la plus claire et la meilleure qui soit au monde, porte bonheur aux jeunes époux... Elle croit que nous sommes mariés.

—Oh! Rosette bien-aimée, un oracle a parlé par sa bouche!... Cette femme est, sous un vague déguisement, la prêtresse du temple... Elle connaît l'avenir! Rosette, je suis heureux!

—François, je suis heureuse! et toute au présent! Cet adorable présent qui était encore l'avenir, hier, ce matin...

Cependant, la paysanne disposait sur une petite table, à l'ombre des peupliers, le repas frugal qu'elle avait annoncé.

—Un repas de bergers, c'est charmant! remarqua Rosette.

Et, comme elle observait le couvert rustique, elle eut un cri joyeux.

—François, dans cette coupe... du miel!... Le miel de l'Hymette, homme de peu de foi!...

—Oh! Rosette, votre ami croit rêver... Jugez!... Un pauvre fou, un grand ignorant dit que la Montagne est abrupte et désolée comme la Vie... Puis une petite main le conduit, il gravit la pente rude; des yeux aimés l'obligent à ouvrir les yeux, il regarde... Alors il s'aperçoit que c'est le printemps, que l'Hymette a gardé ses abeilles...

—...Et que, comme la Montagne, la Vie est tout en fleurs!... Goûtons, ami cher, au miel de l'Hymette.

Sous les yeux amusés de la paysanne, Rosette coupait le pain et, du bout d'une cuillère, faisait tomber dans l'assiette la coulée lourde, fuyante et dorée du miel...

Du miel de l'Hymette, que vous dirai-je, moi?

Il est pur, onctueux, d'une belle couleur d'or, sombre et chaude. Sa saveur est un parfum — un parfum incomparable! On y perçoit l'arome puissant et complexe des belles plantes qui naissent des pierres et celui de l'air qu'on respire sur l'Hymette en fleurs... Et, peut-être, une autre senteur encore, mais si fine, si subtile, si merveilleuse qu'on ne saurait en rendre avec des mots la suavité particulière!... Cette saveur d'ambrosie, songez que l'ont connue des héros, des dieux, des poètes immortels!... Et n'est-ce point ce parfum ineffable dont la magique douceur enchanta les lèvres de Platon nouveau-né, lorsque les abeilles de l'Hymette emplirent de leur miel divin, sa bouche enfantine?...

Mais Rosette et François ne pensaient plus à ces choses...

La paysanne s'était perdue dans les profondeurs du monastère.

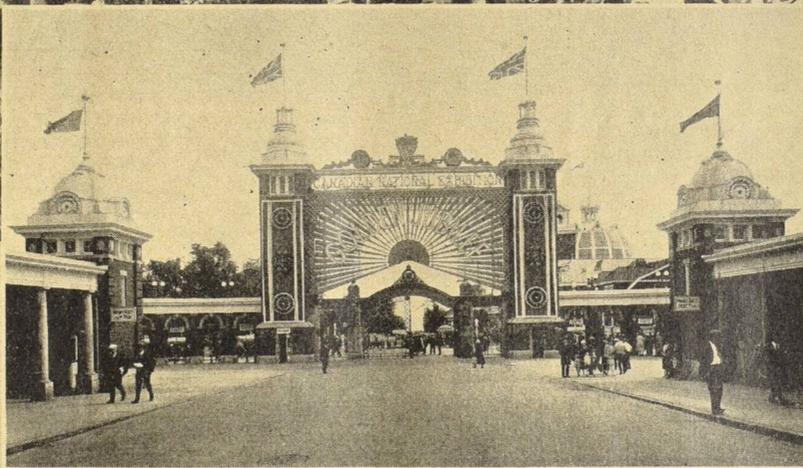
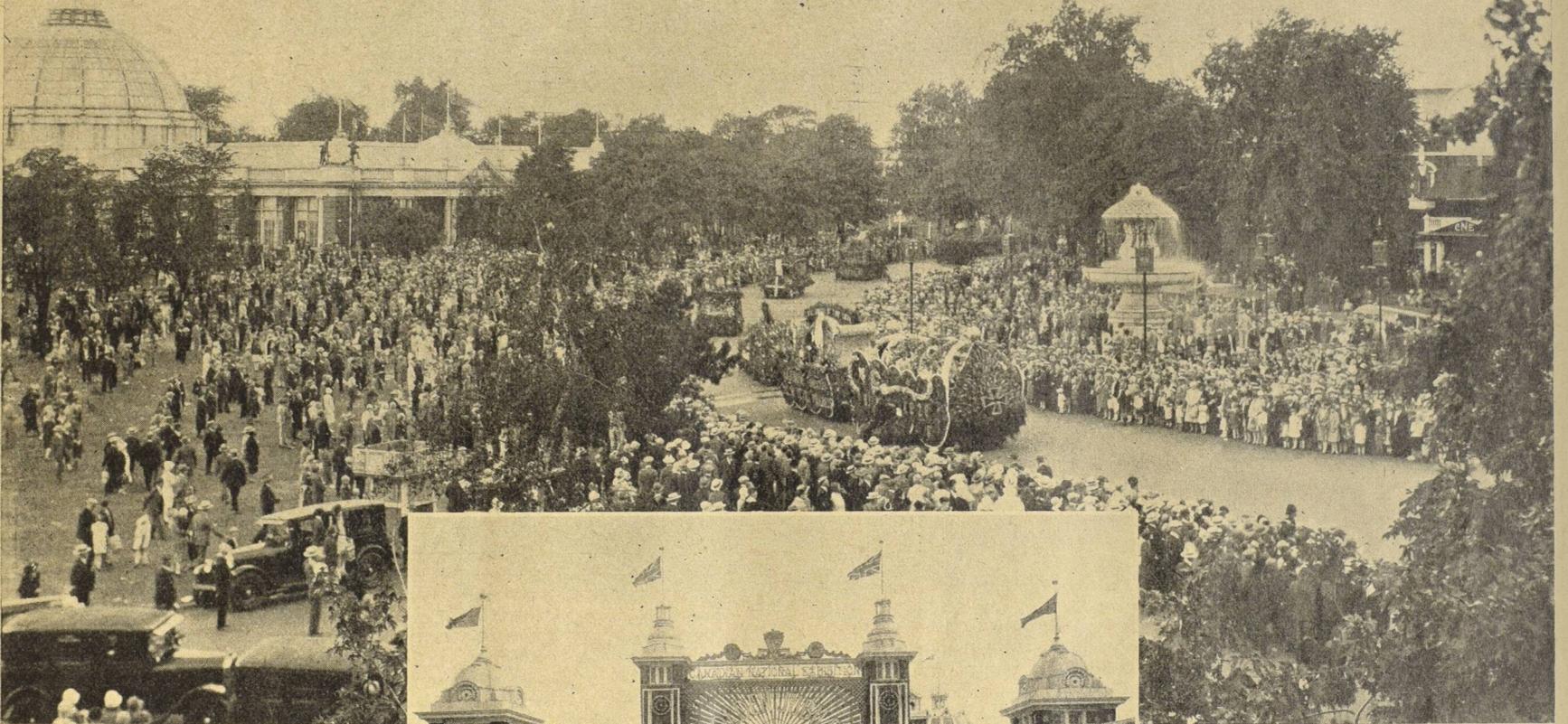
La brise porteuse de parfums, continuait de danser, nymphe invisible, sous les ombrages de Kaisariani. Dans le silence charmé, près des pierres sacrées du temple d'Aphrodite, le jet pur de la source murmurait inlassablement.



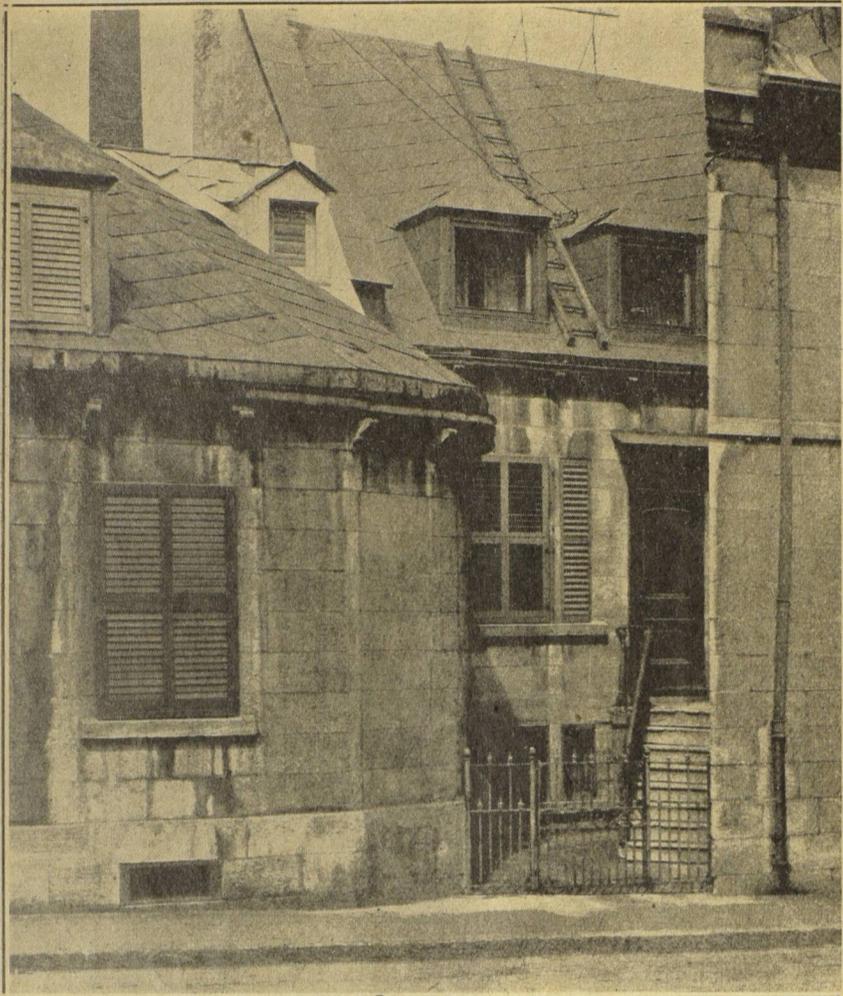
Pour Rosette, pour François, le parfum du miel de l'Hymette fut toujours celui de leur premier baiser.

L'EXPOSITION NATIONALE DU CANADA

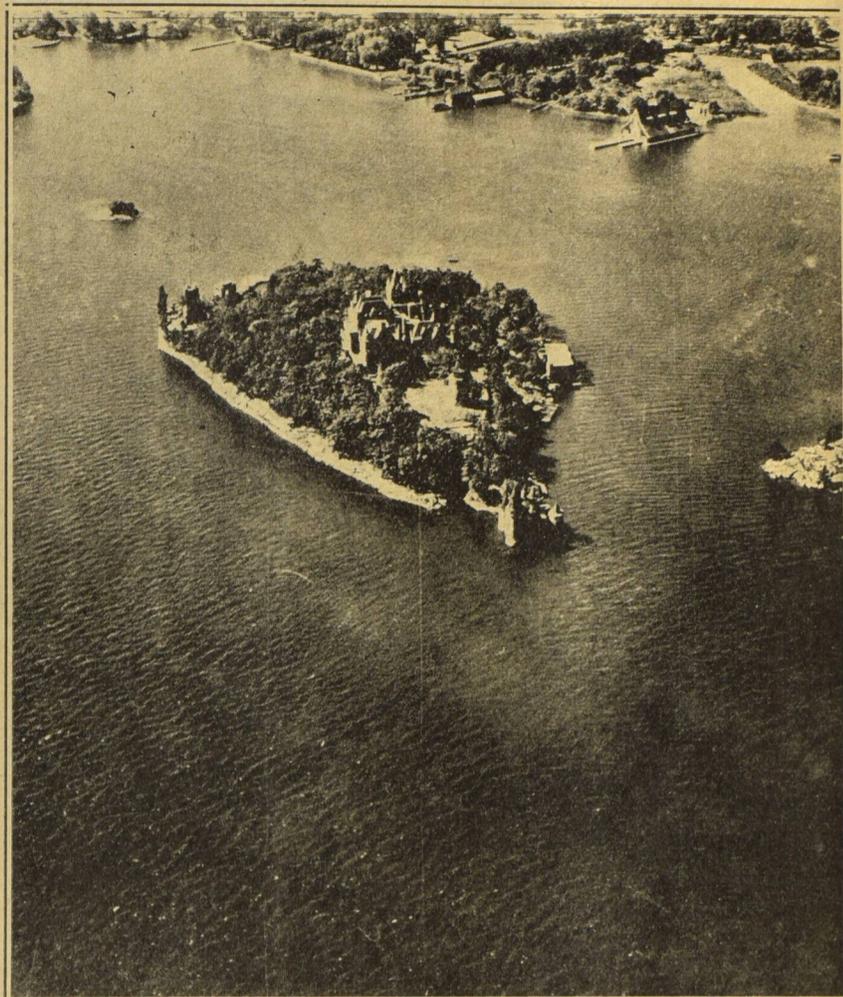
Toronto - Septembre 1931



SAVIEZ-VOUS QUE ? ...



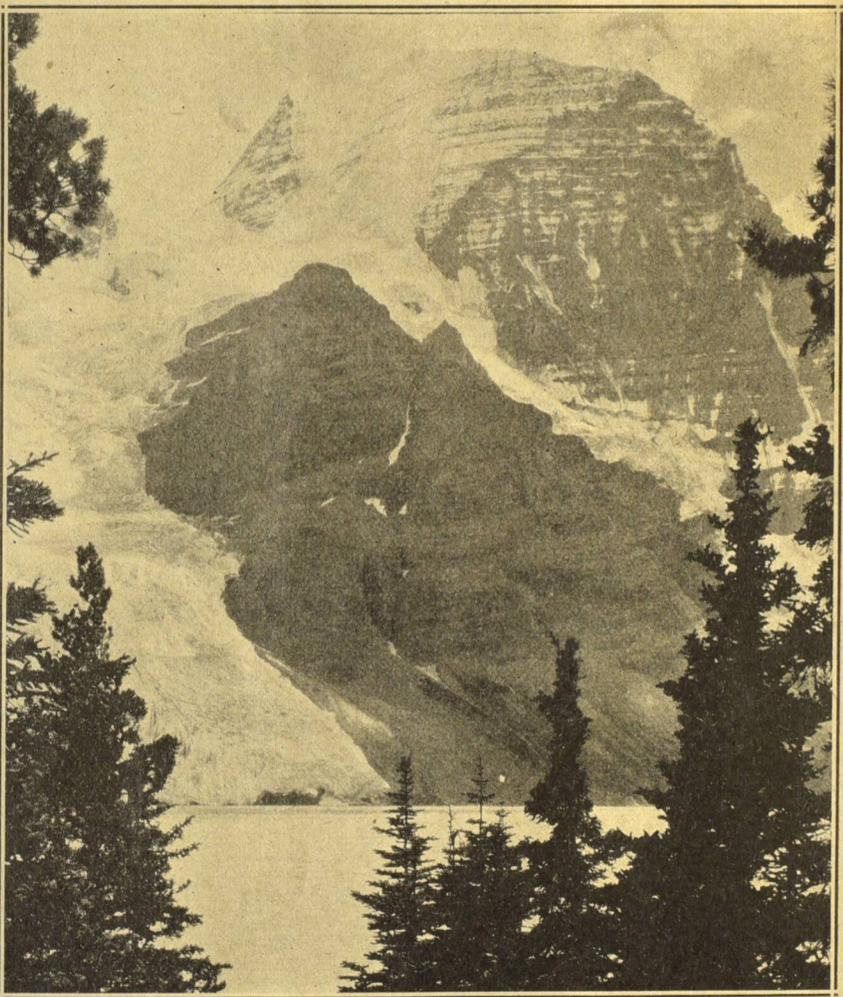
La maison que l'on voit ici, étranglée entre deux autres, est probablement celle qui possède la plus étroite façade en Amérique. Elle fut construite en 1848 sur un terrain donné par Mme de la Peltrie aux Ursulines, en 1659. Elle porte le No 6 de la rue Donnacona, à Québec.



L'Île Coeur, l'une des 1000 îles du Saint-Laurent, doit son nom à sa forme spéciale plutôt qu'à l'histoire qui s'y rattache. On sait en effet qu'un millionnaire américain l'acheta et y fit construire un superbe château de pierre qu'il destinait à sa fiancée. Malheureusement, celle-ci mourut avant que le château fût tout à fait terminé et l'Américain abandonna le château sans l'avoir jamais occupé.

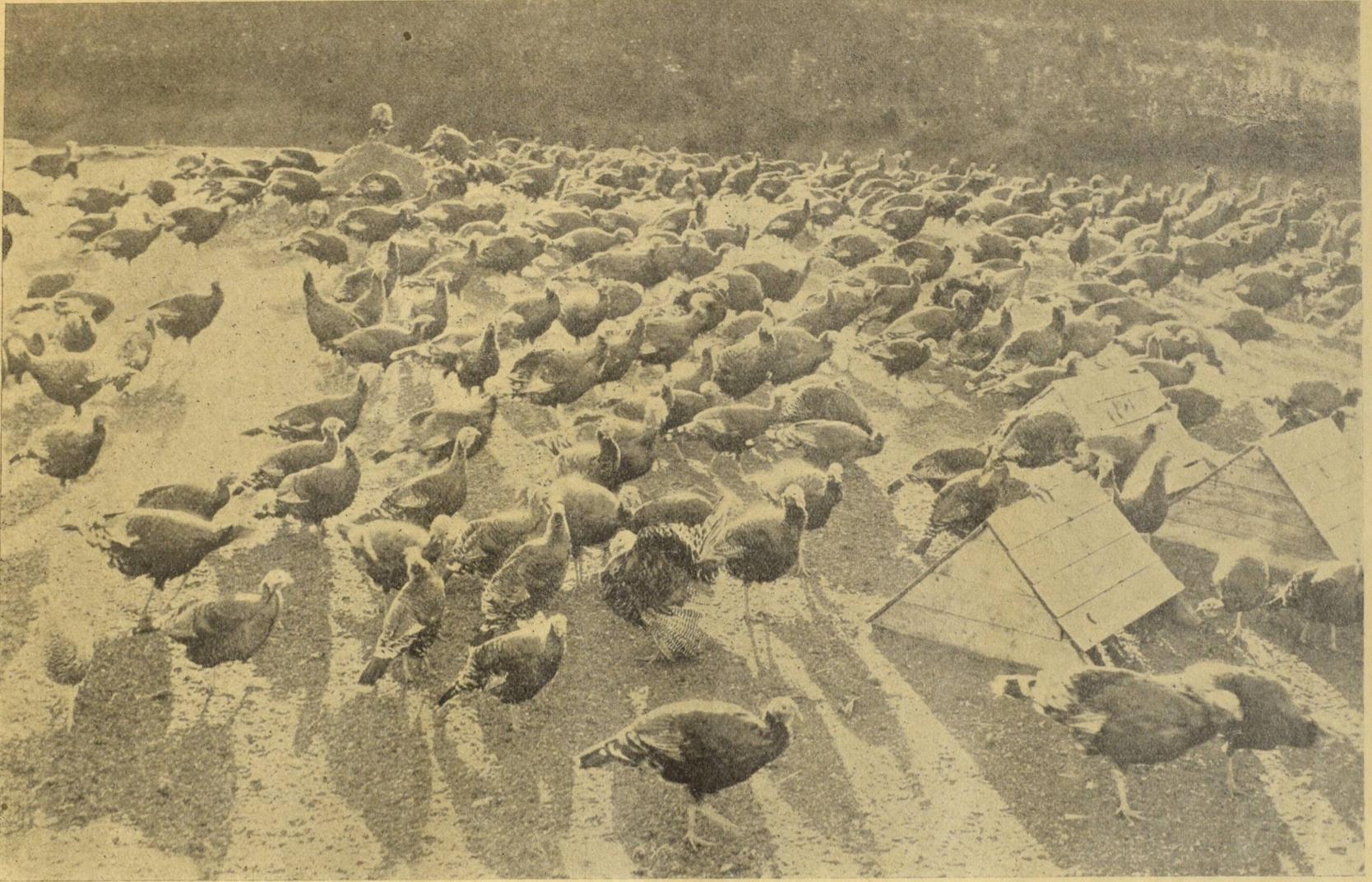


Avant la venue des blancs au Canada, plusieurs tribus peaux-rouges ne tuaient pas le castor. On lui rendait même certains honneurs, entre autres celui de la sépulture. Mais, sous l'influence des blancs, celui-ci perdit de son prestige et fut chassé sans merci pour sa fourrure. Il a encore quelques amis chez les Indiens, témoin cette jeune iroquoise, Pony la Nottaway, qui habite Cacouna l'été. Le petit castor qu'elle porte dans ses bras est le quatrième qu'elle ait apprivoisé.



Le glacier du Mont Robson (le plus haut pic de la chaîne canadienne des Rocheuses) s'effrite continuellement par la base en même temps qu'il se renouvelle par le haut. Ce glacier se termine dans le lac Berg et, sous l'action de l'eau, d'énormes morceaux de glace s'en détachent chaque jour qui flottent ensuite sur le lac sous forme de petits icebergs.

Photos du Canadien National



Une basse-cour de dindons à Fraser Valley, Colombie Britannique, Canada.

L'ELEVAGE DU DINDON

Par A. G. Taylor, B.S.A.

L'ELEVAGE du dindon, encore peu pratiqué chez nos cultivateurs, n'est pas aussi difficile qu'on le croit généralement. Sans doute, certaines conditions sont essentielles au succès; il faut d'abord un bon sol argileux, sablo-argileux ou graveleux, bien égoutté, un grand parcours, des sujets reproducteurs bien développés, sains et non apparentés, et des aliments savoureux, distribués régulièrement et en quantité raisonnable. Une fois ces conditions pourvues, cet élevage est relativement facile. La mise de fonds nécessaire n'est pas forte quand on la compare aux recettes que l'on tire de cette industrie; la somme de travail exigé n'est pas considérable, et les dindons habillés se vendent toujours bien, au Jour d'Actions de Grâce, à Noël et au Jour de l'An. Tous les cultivateurs devraient élever des dindons tous les ans.

ORIGINE ET HISTOIRE

Le dindon sauvage est originaire d'Amérique. Les premiers Euro-

Cette étude de M. Taylor sur l'élevage du dindon est reproduite dans LA REVUE POPULAIRE avec l'autorisation du Service de l'Aviculture du Ministère fédéral de l'Agriculture du Canada.

péens qui ont découvert le continent américain y ont trouvé cet oiseau à l'état sauvage. Il y a trois espèces distinctes de dindons sauvages, le dindon sauvage ordinaire, qui habitait la région du nord et du centre des Etats-Unis ou cette partie du territoire qui s'étend du Maine au Missouri et vers le sud jusqu'en Virginie et le nord du Texas; le dindon du Mexique qui habitait le Mexique et le sud du Texas, et le dindon du centre de l'Amérique qui habitait le centre et le sud de l'Amérique.

On suppose généralement que notre dindon domestique descend du dindon sauvage ordinaire d'Amérique qui était le plus gros parmi les espèces sauvages. Cependant certains auteurs sont d'avis que la variété bronzée vient du dindon mexicain, auquel elle ressemble par l'éclat de sa couleur et les marques blanches qu'elle porte sur la queue et sur les plumes de la queue. Il est certain cependant qu'il a dû y avoir une infusion con-

sidérable du sang du dindon sauvage d'Amérique, par le croisement des dindons sauvages avec les dindes domestiques ordinaires.

RACES DE DINDONS

Les trois races de dindons les plus importantes sont le dindon bronzé, le dindon blanc de Hollande et le dindon Narragansett. Les autres races sont les Noir, Ardoise, et Rouge de Bourbon.

SUJETS REPRODUCTEURS

On choisira les dindons que l'on veut affecter à la reproduction au commencement de l'automne, avant de commencer l'engraissement pour la vente. Les reproducteurs seront pris parmi les oiseaux bien développés, d'un mérite spécial, qui possèdent une bonne constitution et une bonne vigueur. La bonne qualité des oiseaux est un facteur que l'on ne doit pas négliger dans le choix des oiseaux reproducteurs. Il n'est pas nécessaire que l'on choisisse les plus

gros oiseaux mais il faut éviter ceux qui sont petits.

On ne saurait prendre trop de précautions pour obtenir des oiseaux sains et sans maladies, et des mâles qui ne sont pas apparentés aux femelles. Le dindon et la dinde ne sont adultes qu'à trois ans. Ne vous servez donc que de sujets de cet âge pour la reproduction.

On peut donner au mâle jusqu'à dix femelles et le troupeau reproducteur peut faire douze ans sans être changé.

LOGEMENT

Il ne faut pas tenir les dindons reproducteurs renfermés pendant les mois d'hiver; on les laissera se promener à volonté toute la journée. Un hangar à paille ou un hangar entouré leur suffit pour les abriter pendant la nuit. Les logements exposés aux courants d'air doivent être évités, mais tout bâtiment qui fournit un abri contre la pluie, le vent ou la neige, convient très bien. Ne mettez jamais les dindons avec des poules ou dans des abris chauffés, car ils y contracteraient presque infailli-



M. JESSE THROSSELL, le roi de l'élevage du dindon de la Colombie Britannique.

blement des rhumes qui tourneraient plus tard en catarrhe.

ALIMENTATION

Les dindons reproducteurs trop bien nourris ont une tendance à devenir trop gras en hiver. On aura donc soin de limiter leurs rations. On donnera du grain dur, de préférence, au lieu de pâtée et de grain moulu. Un mélange d'avoine, de blé et de sarrasin en parties égales convient très bien pendant les mois froids. On supprimera le sarrasin dès que la température se modère au printemps.

Un repas par jour en hiver est bien suffisant. On éparpille le grain dans une litière (le plancher de battage dans la grange est un bon endroit) pour que les oiseaux prennent de l'exercice en grattant. On fournit également du gravier et des coquilles d'huîtres, que l'on tient dans un endroit à portée des dindons. Il faut aussi fournir de l'eau une fois par jour. On fera bien d'y mettre un peu d'acide muriatique ou hydrochlorique (environ dix gouttes dans une chopine d'eau) afin de prévenir les troubles de la digestion.

Au printemps, on donnera aux sujets reproducteurs deux repas de grain par jour, matin et soir, et un repas de pâtée molle à midi, composée de parties égales de son, de gru rouge, d'avoine moulue et de farine de blé d'Inde, bien mélangés ensemble et humectés avec du lait écrémé sur. Il faut avoir soin de n'en donner que juste la quantité que les oiseaux peuvent consommer facilement à chaque repas. N'oubliez pas qu'il entre dans la nourriture des dindons une certaine proportion de viande crue, moulue et séchée, qu'on ajoute à la pâtée.

PONTE

On commencera à nourrir les dindes en vue de la ponte dès que

le printemps arrive, et elles devraient se mettre à pondre vers le milieu d'avril dans l'Est du Canada et un peu plus tôt dans l'Ouest du Canada, où le printemps est plus précoce, surtout en Colombie-Britannique. On se réglera pour le forçage de la ponte sur l'époque à laquelle la température devient réellement printanière, pour ne pas avoir à conserver les oeufs trop longtemps avant de les mettre à couvrir. Cette question importante doit être laissée à peu près à la discrétion du préposé à la basse-cour. Ce n'est que par l'expérience que l'on peut apprendre à quelle époque il faut faire pondre les dindes et les débutants feront bien d'user de précaution sous ce rapport.

On hivernera les dindes à l'endroit même où l'on désire qu'elles pondent au printemps. Si on les loge dans une grange à paille pendant l'hiver, elles y trouveront un très bon endroit pour faire leur nid quand elles se mettront à pondre. Les dindes sont assez portées à établir leurs nids dans des endroits cachés, à cause de leur instinct sauvage, et si l'on ne prend pas de précautions pour prévenir cette habitude, beaucoup des oeufs seront perdus ou détruits par les bêtes de proie. On fera donc un bon nid vers l'époque où l'on commence à donner de la pâtée molle pour le repas du midi. La construction de ces nids est très facile; on se sert pour cela de planches d'un pouce, de huit à dix pouces de large et de trois pieds de long, faisant une boîte carrée; on peut mettre ces boîtes dans les coins, près du sol, où elles font de bons nids pour les dindes. Il faut avoir un nid pour chaque femelle. On mettra dans chaque nid un oeuf pour attirer l'attention de la dinde. Les dindes pondent généralement un oeuf tous les jours pen-

dant trois jours; elles se reposent un jour puis elles recommencent à pondre le matin suivant. On ramassera les oeufs dès qu'ils sont pondus, surtout au commencement du printemps, pour éviter qu'ils ne se refroidissent. Le nombre d'oeufs pondus par une dinde varie de 15 à 40 même plus, suivant l'oiseau et la saison. La plupart des dindes pondent de vingt-cinq à trente oeufs, puis elles se mettent à muer.

INCUBATION

Lorsque la dinde reste sur son nid deux jours et deux nuits de suite, on peut sans danger lui confier des oeufs. On ajustera le nid avant que la mère ne s'y mette, de façon à ce que les oeufs puissent rester au centre. On l'établira près de terre si possible, mais il faut veiller à ce qu'il y ait au moins deux pouces de paille entre les oeufs et la terre. C'est là un détail important au commencement du printemps, avant que le sol ne se réchauffe. Plus tard dans la saison, les oeufs éclosent assez bien, même s'ils sont posés sur la terre même. On donnera à la dinde de 15 à 20 oeufs, suivant sa taille et la saison de l'année. Le reste des oeufs peut être mis sous des poules ordinaires, à l'époque où la dinde est mise à couvrir. Chaque poule devrait couvrir de 10 à 11 oeufs de dinde. La période d'incubation est de 28 jours.

ALIMENTATION DES DINDONNEAUX

On ne donnera rien à manger aux dindonneaux jusqu'à ce qu'ils aient au moins quarante-huit heures; on peut même attendre soixante heures avant de leur donner de la nourriture; ce n'est pas trop. Pour le premier repas, don-

ner des coquilles d'huîtres, de la grosseur à poussins, éparpillées sur une petite planche, et du lait écrémé sur. Le repas donné le matin suffit pour la plus grande partie de la journée. Vers quatre heures de l'après-midi on donnera un peu d'oeufs cuits durs hachés fin; le lendemain matin, on commencera l'alimentation régulière, un mélange d'oeufs cuits durs et miettes de pain donné trois fois par jour jusqu'à ce que les oiseaux aient atteint l'âge d'une semaine; à cette époque on peut cesser de donner des oeufs et la nourriture se composera de pain seul. Lorsque les oiseaux seront âgés de deux semaines, on pourra ajouter à la ration un peu de gru rouge (petit son) humide, et cesser de donner des miettes de pain jusqu'à ce que la nourriture se compose de gru rouge seul. Tous les changements de régime doivent être faits graduellement, sans quoi ils auraient de mauvais effets. A cette phase, on trouvera que les jeunes dindonneaux ramassent une bonne partie de leur nourriture dans les champs, et ne demandent à être nourris que matin et soir.

On donnera tous les jours, à partir du commencement même, du lait écrémé sur et de l'eau pure, ainsi que du gravier et des coquilles d'huîtres. Ne donnez jamais trop de nourriture à la fois et mélangez toujours la nourriture un repas d'avance. A mesure que les petits se développent, ils couvrent une étendue de plus en plus grande dans leurs courses et mangent de moins en moins à la maison si bien qu'il ne leur faudra plus que très peu de nourriture. Ils profitent mieux sur un grand parcours, tout en ne recevant que peu de nourriture à la maison. C'est pourquoi il est essentiel que les dindons aient beaucoup d'espace pour qu'ils profitent d'une façon économique.



MME W. A. FREEMAN, de Ardenode, Alberta, avec un superbe spécimen qui remporta tous les premiers prix, aux récentes expositions agricoles.



Livres et Revues

Une offensive contre Constantin-Weyer

On se rappelle que Maurice Constantin-Weyer, auteur de quelques livres sur le Canada des prairies qui constituent une véritable épopée canadienne, fut violemment attaqué par M. Donatien Frémont, directeur du journal "La Liberté", de Winnipeg, qui lui reprocha, non pas de mal écrire, mais d'avoir été, pendant son séjour de onze années au Manitoba, un mauvais fermier et un mauvais cow-boy! M. Frémont a visité le petit village de Saint-Claude où vécut Constantin-Weyer et recueilli là pour étoffer son article, tous les méchants petits potins des habitants. Nous tenons à faire remarquer que les Canadiens n'ont pris aucune part à cette offensive contre l'auteur d'Un homme se penche sur son passé.

M. Donatien Frémont est Français, de même que sont Français tous les habitants du petit village de Saint-Claude, Manitoba.

Voici maintenant une réponse à l'attaque de M. Frémont, parue, dans le "Le Canada", quotidien de Montréal, sous la signature de Pierre Wanner:—

BALZAC est entré tout vif dans la légende, avec sa canne à pommeau d'or et ses trente-et-un gilllets. Personne, si ce n'est peut-être son tailleur, n'a songé à lui en contester la propriété. Couché dans le tombeau depuis près d'un demi-siècle, Barbey d'Aureville défait la postérité, drapé dans sa grande cape espagnole doublée de soie cramoisie. Aucun détrousseur de tombes célèbres n'a encore eu l'idée de dépouiller le grand écrivain catholique de sa défroque de Chevalier du Temple.

Maurice Constantin-Weyer paraît moins heureux. Cela tient sans doute à la jeunesse de sa réputation. Vêtu de la chemise de toile rude et du pantalon de cuir du cow-boy, caracolant, rênes aux dents, sur un de ces chevaux à demi sauvages comme l'Ouest en conserve encore, paraît-il, quelques-uns, son entrée dans la littérature, il y a trois ans, a été ce qu'on peut appeler une belle entrée de cirque. Toutes les belles dames assi-

ses aux premières loges de l'actualité parisienne, tombèrent incontinent amoureuses de cet écuyer solide en selle, qui aimait les phrases avec autant d'autorité que le lasso. Et tout Paris voulut lire les livres de cet homme qui avait passé la moitié de sa vie parmi les Indiens et écrivait si bien le français.

Or, ayant eu vent de cette petite comédie, une poignée de braves, du fond des plaines de l'Ouest canadien, élèvent aujourd'hui la voix. Ce sont des gens de Saint-Claude, petit village manitobain que l'écrivain habita durant les dix années de son séjour au Canada. Ils sont là une bonne demi-douzaine qu'on n'avait pas conviés à la fête et qui, cow-boys ou non, réclament leur part de la réputation qu'a su se faire un confrère qui en savait, disent-ils, moins qu'eux dans le métier. Il est vrai qu'il avait sur eux l'avantage de savoir écrire. Ils se sont donc coalisés pour reprendre à Constantin ses chevaux, qui sont, paraît-il, les leurs, et ils n'auront de repos qu'ils ne lui aient, en présence de toutes les belles dames de Paris, retiré de force le pittoresque pantalon de peau de mouton qui lui a valu tant de succès sur le boulevard.

M. Donatien Frémont, rédacteur de la "Liberté" de Winnipeg, par un article paru récemment se fait l'écho de ces plaintes et demande justice au nom des gens de Saint-Claude.

Il nous a paru intéressant d'examiner ici les doléances de ces braves gens.

Maurice Constantin-Weyer, commentent-ils par assurer, était un fermier paresseux que Saint-Claude honora en le tolérant durant dix années sur son territoire. Il n'entendait rien à la culture et passait son temps à lire et à chasser. Cavalier prétentieux, il mon-

trait fort mal et guère que des po-neys pacifiques. En outre, ce grand voyageur, dont les journaux parisiens ont décrit les randonnées des frontières du Mexique au cercle polaire, n'aurait pas quitté le paisible village de Saint-Claude durant tout son séjour au Canada. Enfin ce pionnier était dépourvu de tout courage personnel, et s'il est parti pour la guerre avec les autres en 1914, c'est qu'il redoutait davantage les gens de Saint-Claude que les balles allemandes.

En résumé, ces bonnes gens lui reprochent:

1) De posséder une bibliothèque et de ne pas couper sa provision de bois pour l'hiver;

2) D'être mauvais cavalier et de savoir écrire.

3) De n'avoir jamais quitté Saint-Claude et d'avoir réussi nonobstant à décrire avec quelque vérité la vie de plusieurs provinces du Canada.

Quatrièmement et surtout, d'avoir été un fermier paresseux et de s'être permis, après avoir complètement négligé ses propres affaires, d'écrire en quelques années une demi-douzaine de livres dont deux ou trois sont excellents.

C'est bien ce dernier point, si je saisis très bien le fond de leurs griefs, qui scandalise le plus les gens de Saint-Claude. Ces bons fermiers ne peuvent concevoir qu'un mauvais agriculteur puisse être autre chose qu'un bon à rien. Ils ne peuvent comprendre que cet homme qu'ils ont vu, durant de longues années, mener une vie médiocre, oisive, humiliée, soit aujourd'hui célèbre dans une ville où il est si difficile de l'être. Ils lui en veulent personnellement d'avoir réussi à briser ce milieu étroit, où ses facultés, jugulées, proliferaient pourtant sur un lit de paresse. Ils lui reprochent d'avoir pu, par la magie de son talent, s'émanciper de toute cette médiocrité

et d'avoir, en définitive, créé de la poésie avec l'existence mesquine qu'il a subie pendant dix ans.

Son talent: c'est bien la seule chose que prouve le plaidoyer des gens de Saint-Claude, et M. Frémont l'avoue loyalement. Constantin a mené au Canada une vie dénuée de splendeur. Il ne fut pas le cow-boy aventureux, tour à tour marchand et voleur de chevaux, journaliste et bûcheron fermier et chasseur, que son oeuvre se plaît à nous montrer. Il fut mieux: il en fut le créateur.

Pour composer ses romans, l'écrivain a adopté une forme dont les auteurs contemporains abusent: la forme personnelle. Cette forme, chacun le sait, ne lie pas nécessairement l'écrivain aux accidents réels de sa personne physique. Elle lui laisse la liberté de se peindre comme il lui plaît et de se refaire un personnage à la manière des héros de ses livres.

Si Constantin prête à son héros des qualités que lui-même n'a peut-être pas possédées dans la réalité, c'est qu'il connaît cette loi psychologique qui veut que tout lecteur s'identifie à l'un des personnages de l'action, et c'est ainsi que l'auteur, pour rendre intéressante cette réincarnation spirituelle, doit éviter de faire de son héros un parfait sacripant. Après cela, que le badaudisme littéraire du lecteur moyen en fasse profiter la réputation de l'écrivain, je ne vois pas pourquoi on en tiendrait ce dernier responsable.

Une preuve, selon nous, que l'écrivain n'a pas voulu se mettre en scène réellement, c'est qu'il n'a situé l'action d'aucun de ses livres à Saint-Claude. Il eut tort, certes, car cette attitude, on le voit, a grièvement blessé l'amour-propre de ses anciens "pays". Mais peut-être, ayant vécu dix ans en ce sympathique endroit, Constantin le jugeait-il peu propre à l'inspi-

rer. Tout le monde sait en effet qu'il est très difficile de dépeindre à la fois avec exactitude et poésie un milieu ou des gens trop connus.

Ce n'est pas tout. Les Saint-Claudians, poursuivant leur réquisitoire, reprochent à Constantin de ne faire nulle mention dans ses livres de son mariage avec Dina Proulx, une métisse. Et pourquoi diable auraient-ils voulu qu'il en parlât? Depuis quand un écrivain est-il obligé de faire, dans ses ouvrages, un exposé de son état civil? L'intérêt du lecteur moyen l'exigerait-il? Mais même si vous avez épousé le diable — ce qui n'arrive, en somme, pas tous les jours, — votre propre mariage est rarement sujet à roman et Châteaubriand lui-même, qui avait la manie de changer en papier imprimé tout ce qui entrait dans sa vie, a respecté ce chapitre. Constantin, d'ailleurs, voyait peut-être assez mal la nécessité de mettre tout le monde au courant de ses affaires de famille, alors qu'il savait que d'autres s'en chargeraient avec ivresse.

Pour nous, Maurice Constantin-Weyer fut, durant son séjour au Canada, un de ces paresseux à l'esprit actif, que seuls des gens dépourvus de toute pénétration psychologique peuvent prendre pour des inutiles. Si le travail stupide et mécanique lui répugna parfois, c'est qu'il se sentait doué pour la création intellectuelle. Sans doute était-il de ces malheureux que les gens positifs accusent de manquer d'ambition parce qu'ils ne sont pas, comme eux, occupés sans cesse à gratter un profit quelconque dans les poubelles des réalités immédiates, et de n'avoir ni idéal ni cœur parce qu'ils sont assez intelligents pour sourire des fétiches qu'adorent certains primaires.

Les gens de Saint-Claude nous permettraient — si par hasard ils nous ont suivis jusqu'ici — de leur citer une anecdote. Elle a pour elle d'être authentique et de s'appliquer assez bien au cas qui les intéresse.

Au XVIII^e siècle vivait en France un maître des eaux et forêts qui était fort négligent de ses devoirs d'état. De fait, au lieu d'arroser les chancelleries du Royaume de rapports circonstanciés sur la situation aquatique et sylvestre de son canton, il passait son temps au bord des ruisseaux dont il avait mission de surveiller les cours, couché dans l'herbe, à composer des vers. Pareille légèreté ne pouvait être tolérée longtemps d'un fonctionnaire royal et les officiers

du Contrôle fatiguèrent bientôt le roi de rapports désobligeants, où ils montraient l'indignité du coupable. Louis XIV, qui avait la réputation d'être un roi intelligent, ne voulut pas sévir avant d'avoir entendu Fouquet, son surintendant. Celui-ci, par hasard, connaissait l'homme. Il tendit au roi quelques vers de ce dernier. Le roi lut les vers. Le fonctionnaire ne valait rien, mais ses vers étaient bons. Le roi en fut charmé et pardonna.

Le fonctionnaire paresseux publia par la suite un petit livre de Fables que, par reconnaissance, il dédia au roi. L'opuscule eut du succès et valut à son auteur quelque notoriété.

Ce maître des forêts qui ne connaissait rien à son métier et qui sut peindre la nature avec couleur et vérité s'appelait La Fontaine.

Heureusement pour lui, il n'habita jamais Saint-Claude.

Pierre WANNER.

“LA FIN DE LA TERRE”

par Emmanuel Desrosiers

“La Fin de la Terre” est, croyons-nous, le premier roman scientifique, à la façon de Benson et de Wells, écrit par un canadien-français. L'auteur tente de brosser un tableau de la fin du monde. Qu'advient-il de nous en l'an 2400? Avec M. Jean-Jacques Lefebvre, qui préfaça le livre, nous croyons que “M. Desrosiers a commis une oeuvre qui s'emploie à répondre aux besoins de notre imagination constructive. Résultat de longues recherches, sous la forme d'un récit romancé, ces pages alertes, ces quelques chapitres qui forment autant de tableaux, évoquent de façon saisissante le formidable appareil métallique, le merveilleux progrès mécanique qui caractériseront les cadres où se déroulera la vie humaine des temps futurs”.

Le livre de M. Desrosiers est une contribution importante à notre littérature. Il inaugure un genre nouveau, qui devrait se développer davantage, avec les découvertes de plus en plus fantastiques de la science moderne. Ajoutons que l'absence d'éléments féminins dans ce roman n'affaiblit pas la vigueur de l'intrigue. Ce n'est pas un mince mérite.

“La Fin de Terre” est enrichi de six illustrations de l'artiste Jean-

Paul Lemieux et se présente sous une jolie couverture en trois couleurs. Il est en vente chez l'éditeur, Albert Lévesque, 1735 rue St-Denis, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies, au prix de \$0.50 l'exemplaire franco.

“LES ORPHELINS DE GRAND'PRE”

par Maxine

M. Albert Lévesque, éditeur, présente aujourd'hui un nouveau livre de Maxine, intitulé “Les Orphelins de Grand'Pré”.

Ce roman historique est un épisode de la déportation des Acadiens par les Anglais, en 1755. Deux petits orphelins, Villebon et Maia, élevés par leur oncle, le notaire Leblanc, sont brutalement séparés l'un de l'autre lors de la dispersion. Mais un fidèle serviteur veille sur eux et Villebon est confié à la garde d'un indien; tous deux s'enfuient du pays où il est désormais impossible de vivre sans s'exposer à la mort ou à la captivité. Comment le jeune homme réussira-t-il plus tard à retourner au pays natal et à retrouver sa petite soeur? Maxine y répond, mais non sans faire passer le lecteur par une série d'aventures où se déploie tout son riche talent de romancière.

Tous aimeront cette évocation d'une époque d'héroïsme et d'aventures où les enfants eux-mêmes savaient être braves et courageux. Le livre contient dix jolies illustrations de Mlle Alyne Gauthier et est orné d'une couverture en trois couleurs. Il est en vente chez l'éditeur, à la Librairie d'Action Canadienne-française, 1735 rue St-Denis, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies, au prix de \$0.50 l'exemplaire franco.

CONTES DES MERS DU SUD

par Jack London

(Traduction de Paul Gruyer et Louis Postif.)

Scènes de la vie guerrière des indigènes, épisodes empruntés à la rude existence des hommes blancs que l'appât du gain ou l'attrait de l'aventure a retenus dans les îles du Pacifique, tragique odyssée d'un jeune missionnaire qui veut évangéliser des cannibales, tels sont ces “Contes des Mers du Sud” que Mme E. Sainte-Marie Perrin a

qualifiés d'admirables dans la belle étude sur Jack London que publia, il y a quelques années, la “Revue des Deux Mondes”.

Dans ce même article, Mme Sainte-Marie Perrin a très justement remarqué que Jack London faisait penser “à Stevenson, pour la poésie de ses histoires des îles océaniques; à Conrad, pour le goût profond de la vie maritime ou pour un même arôme de fumée dans les cabarets de marins des grands ports; à Kipling, pour des accents aigus et brefs dans la description et le dialogue”. — Librairie Hachette.

“L'ILE DU CHATIMENT”

par Edison Marshall

(Traduit de l'anglais par Louis Postif, roman.)

Las de ne rien faire, Ned Cornet, fils d'un milliardaire américain, cède aux conseils à la fois sévères et malicieux de son père qui lui propose d'aller, par mer, chez les Esquimaux, échanger contre des fourrures une cargaison de robes démodées.

Ned Cornet s'embarque donc sur une goélette, à destination des Iles Aléoutiennes, en compagnie de sa fiancée Lénore, de la mère de Lénore, d'une jeune ouvrière et de quelques caisses de whisky.

L'expédition commence bien; mais le malheur veut que le capitaine prenne peu à peu goût au whisky et s'entête à tenir la barre, droit au nord, en pleine tempête, jusqu'au premier récif où le bateau, ivre, va se briser.

Là commence la véritable, la terrible aventure de Ned Cornet. Une île glaciale et déserte va l'accueillir, lui, sa fiancée et Bess, la jeune ouvrière. Un ancien forçat russe, seul habitant de l'île avec sa “squaw” indienne, les y reçoit et leur offre une hospitalité d'une ironie féroce. Il a une revanche à prendre sur le beau monde. Ils seront ses esclaves, soumis aux pires supplices, jusqu'au jour où... Mais nul compte rendu ne peut donner la juste idée de cette farouche histoire.

Roman d'aventures, mais aussi roman social où s'affrontent l'oisif et la brute, la jeune fille du monde et la fille du peuple, et où triomphent à la fin la droiture et l'énergie. — *La Nouvelle Société d'Édition.*

L'Opéra de Paris

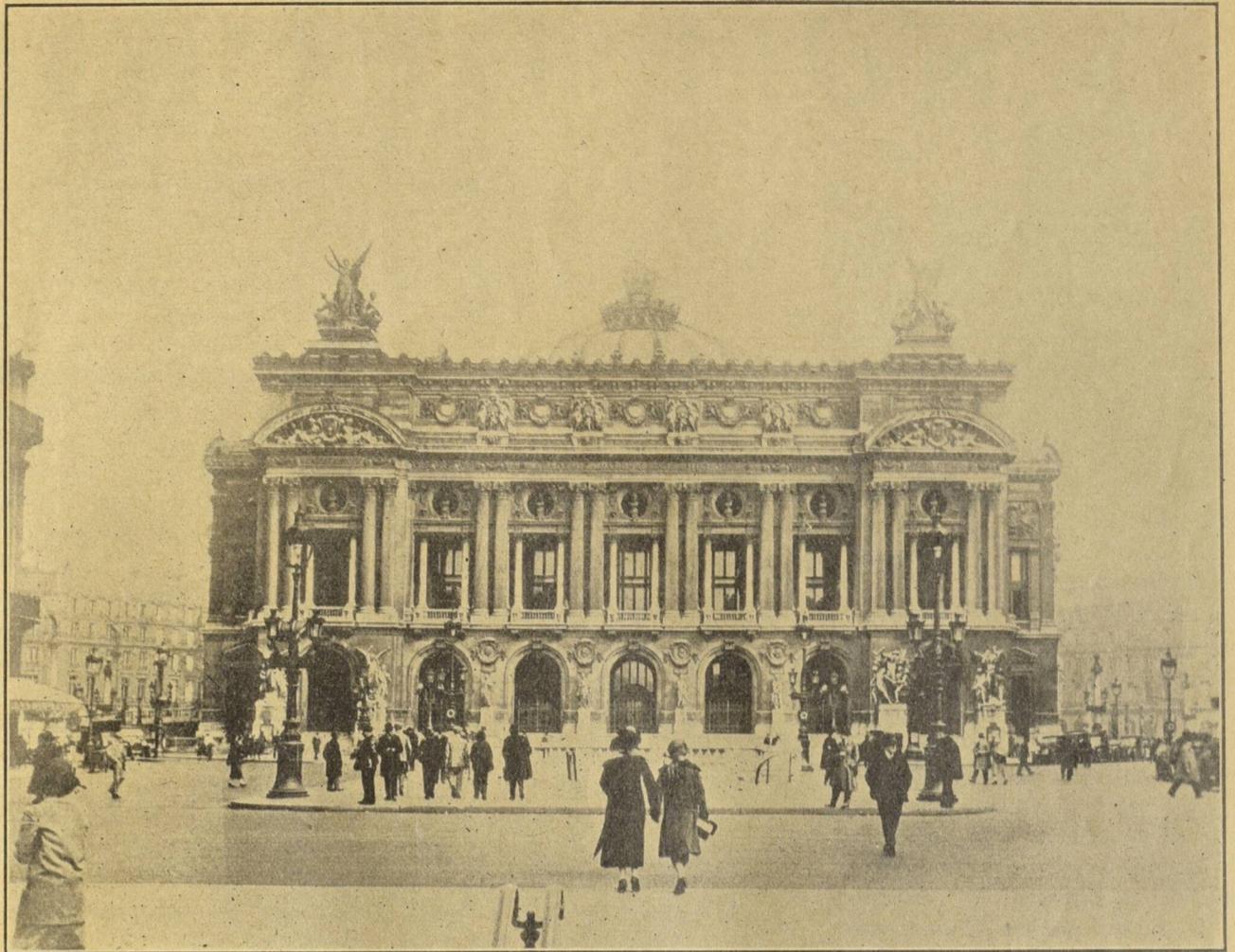
NOUS ne voulons pas parler ici de l'Opéra de Paris comme du plus beau théâtre du monde, mais comme du plus somptueux, du plus vaste et du plus connu.

Il est l'oeuvre de l'architecte Charles Garnier qui, sur l'ordre de l'empereur Napoléon III, en commença la construction en 1862. Ce ne fut qu'en 1875, à cause de la guerre de 1870, que put avoir lieu l'inauguration. Elle fut le prétexte d'une fête magnifique à laquelle assista, entre autres personnages, le lord-maire de Londres, dans son costume d'apparat et précédé de ses massiers.

Nous en donnons ici la meilleure photographie qui existe. Comme on peut voir, la façade principale de l'Opéra comprend un rez-de-chaussée élevé au-dessus des marches d'un perron et percé de sept arcades. Il est surmonté d'une loggia formée de seize grandes colonnes en pierre, reliées par des balcons et complétées de dix-huit colonnes en marbre. Le tout est décoré d'un attique richement sculpté. Toute cette façade est ornée de bustes, de statues et de groupes par les sculpteurs suivants: Falguière, Dubois, Aizelin, Chappu, Guillaume, Jouffroy, Perraud et Carpeaux.

Les façades latérales sont pareillement décorées de bustes de musiciens et de figures symboliques. A l'intérieur du théâtre, il faut surtout admirer le grand escalier d'honneur, véritable chef-d'oeuvre, et les fresques du plafond. La salle elle-même a cinq étages de hauteur. La scène en est immense et le foyer du public, le plus célèbre au monde, est décoré de statues et de peintures murales de Paul Baudry.

L'Opéra abrite l'Académie nationale de musique et de danse. D'après Jean Diaz qui nous fournit les statistiques les plus précises et les plus intéressantes sur l'Opéra de Paris, ce palais occupe non seulement une troupe de chanteurs fort nombreuse, mais encore une armée de danseurs, danseuses, musiciens d'orchestre, habilleuses, électriciens, machinistes, costumiers, perruquiers, figurants, ou-



L'OPERA DE PARIS, LE PLUS GRAND THEATRE DU MONDE.

vreuses et huissiers, soit en tout près de 900 personnes.

Pour bien comprendre l'Opéra de Paris, il faut savoir qu'il est divisé nettement en deux parties; celle où accède le public et qui comprend le foyer et la salle, et une autre, face au boulevard Haussmann, qui comprend les loges d'artistes, la scène, les services administratifs et les locaux de l'école de danse.

Le grand escalier d'honneur est si colossal qu'on aurait fait à l'architecte Garnier le reproche d'avoir construit un théâtre pour son escalier et non un escalier pour son théâtre. Les architectes se montrent encore beaucoup plus cruels pour Garnier qui incarne, à leurs yeux, toute l'architecture confuse et prétentieuse du Second Empire. Il est bien permis de ne plus aimer ce grand escalier, ni le foyer du public, mais il n'en reste pas moins, comme écrit encore Jean Diaz, "que cet escalier monumental aux marches et aux balustres de marbre, que ce foyer immense aux lambris et au plafond surchargés de dorures, sous les lumières, forment un cadre resplendissant aux manifestations de la vie mondaine".

Quant à la grande salle elle-même, elle est décorée de sculptures dorées, dans le goût des super-cinemas d'aujourd'hui, soutenue de pilastres et de colonnes tout dorés pareillement. Les fauteuils et les

tentures des loges sont de velours cramoisi. L'ensemble est surchargé à souhait. Et c'est pour toutes ces raisons que nous ne voulons pas en parler ici comme un des plus beaux théâtres du monde.

Mais, s'il n'est pas le plus beau, il est le plus vaste. Il pourrait contenir deux fois plus de fauteuils peut-être, autant certainement que les plus grands cinémas américains, mais ici on a surtout songé à la qualité. On voit partout beaucoup d'espace perdu. Chaque loge, par exemple, est pourvu d'un salon où les habitués se rendent visite pendant les entr'actes. Mais cette perte d'espace est voulue. Tout cela devait contribuer à en faire ce qu'il est, "un théâtre mondain et aristocratique".

Il contient tout de même 2165 places.

Quant à la scène, elle est si vaste qu'elle peut très rarement être utilisée tout entière. La plupart des décors exigent, au contraire, qu'on réduise son cadre.

De 1875 à 1917, soit pendant une quarantaine d'années, toute la machinerie de l'Opéra fut mue à la main. C'est le directeur actuel, M. Jacques Rouché, qui, en pleine guerre, réussit à moderniser l'énorme machinerie de son théâtre.

Avant 1917, les rideaux et décors étaient hissés du sous-sol au moyen de "tambours" dans lesquels les machinistes roulaient comme des écureuils. On se sert aujourd'hui

de moteurs électriques, et la besogne se fait plus rapidement, moins péniblement et sans danger pour personne.

L'électrification de l'Opéra a aussi permis le montage d'une scène tournante, semblable à la plaque tournante des gares de chemin de fer. Trois ou quatre décors différents peuvent être montés en même temps sur ce disque. Cette plaque tourne, sans que tombe le rideau, et le décor change instantanément pour les besoins de la pièce.

Au point de vue administratif, l'Opéra a été régi tour à tour par des directeurs agissant à leurs risques et périls, soit par des fonctionnaires le dirigeant pour le compte de la ville de Paris ou au nom de la liste du souverain. A l'heure présente, il est aux mains d'un entrepreneur, nommé par le ministre, et qui reçoit de l'Etat une forte subvention annuelle, à la condition de se soumettre aux clauses d'un cahier des charges qui lui est imposé pendant que dure son privilège. Ce même cahier des charges oblige encore le directeur à monter tous les ans des pièces nouvelles, dont les oeuvres des compositeurs Prix de Rome. L'entretien d'un pareil théâtre coûte excessivement cher. Il ne peut se maintenir que grâce aux énormes subventions de l'Etat.

NUIT D'OCTOBRE

Par MME J. N. ROY

AVEZ-VOUS parfois passé une longue soirée solitaire, enfermée dans une maison vide et silencieuse?

Ne vous est-il pas arrivé, durant ces nuits, où l'on a la sensation d'exister tout seul au monde, d'être surpris par la caresse soudaine d'une phrase musicale sortie d'un violon quelconque ou d'un piano lointain?

Si oui, vous devez vous rappeler quel charme mystérieux recèlent ces accents étouffés qui semblent sourdre des murs. On oublie qu'un archet arrache aux cordes ce motif languide, on ne veut pas penser que des doigts humains font jaillir d'un clavier ce thème angoissé. On jouit de cette musique perdue, errante, comme de l'émanation directe d'une harmonieuse pensée; on reste seul, et c'est uniquement un parfum d'âme que l'on accueille, comme une odeur de roses par-dessus la clôture d'un jardin.

J'étais absolument seule pour y passer la nuit, dans une grande maison de province qui, depuis plusieurs siècles, faisait le coin d'une rue débouchant sur un quai et mirait pensivement le haut de ses pignons dans l'eau morte d'un canal flamand.

Je n'expliquerai pas par quelle suite de circonstances j'avais été amenée à quitter Paris pour habiter huit jours cette vieille propriété de famille. Ce que je dois dire, c'est qu'il faisait froid ce soir-là, que portes et fenêtres étaient hermétiquement closes, que j'avais un grand feu de bois dans la cheminée d'une chambre au premier étage, et qu'habitée à vivre isolée, je n'étais nullement effrayée de me trouver seule sous ce toit pendant cette étrange soirée.

La pièce que j'allais habiter était ancienne mais confortable. Un vieux reps vert empire, encore frais, tendait les murs et drapait les fenêtres à longs plis droits. Un lit à colonnes torsées, à baldaquin vert, une armoire "renaissance", un bureau empire, une commode et quelques jolies peintures composaient un mobilier hétéroclite mais de bon goût. Sur la cheminée, une grosse pendule style "restauration" occupait la place d'honneur, flanquée de deux hautes lampes coiffées de taffetas, dont le doux rayonnement se mêlait à celui du foyer, laissant dans

l'ombre de vastes coins de la pièce.

Ayant quitté mon costume de voyage et revêtu une robe d'intérieur longue et molle, j'allais et venais, de la commode à l'armoire, du bureau à la cheminée, tranquillement affairée par ma fortuite installation. Mes choses rangées, je m'assis au coin du feu, et me mis à songer aux événements qui m'apportaient en Flandre. L'âtre rougeoyait ardemment, et les bûches, mal séchées, chantonnaient en perdant leur sève qui gouttait en côté dans la cendre. Aucun bruit ne montait du quai désert, un calme absolu régnait autour de moi.

Soudain, insidieusement, le son d'un piano pénétra, étouffé, lointain, parfaitement net cependant, et dans lequel je reconnus tout de suite, avec l'inimitable facture de Chopin, les accents de la III^{me} Sonate.

J'aime passionnément la musique, je suivis donc avec un profond intérêt le développement de cette pièce d'une indicible poésie, d'une si poignante tristesse, détaillée par une main sûre avec un goût infini.

D'où venaient ces ondes calmes, cette harmonie diaprée qui semblait ruisseler du mur vert en face de moi? Mystère! Toutes mes préoccupations disparurent, et je tombai entièrement sous l'étrange puissance du son qui nous déroba au monde réel, et nous entraîna vers ces régions que je ne puis définir, mais où, dans un morne paysage des ombres favorables nous accueillent, où l'on n'éprouve plus ni joie ni peine, rien qu'un grand apaisement et un remarquable détachement pour les objets extérieurs. L'âme humaine est-elle là au seuil de quelque "nirvana" portée par le divin pouvoir des compositeurs? Je ne sais!

Cependant les derniers accords me surprirent dans l'espèce d'extase où nous plongeant les combinaisons mystérieuses de la vibration.

Le silence se refit complet, pendant lequel, tout en recherchant certains passages qui m'avaient particulièrement émue, je me pris à désirer entendre une seconde fois l'oeuvre entière. Alors, comme si ma pensée en communication avec celle du pianiste ébranlait sa vo-

lonté dans une direction dont j'avais le commandement, les premières notes de "l'Allegro maestoso" retentirent, éloignées, sonores et graves, et pour la deuxième fois j'entendis la III^{me} Sonate.

Ma surprise fut grande et, amusée, je souris toute seule à ce que je pris pour la plus curieuse coïncidence. Il n'y a pas de pianiste, me dis-je intérieurement, jouant à me mystifier moi-même. Je suis en correspondance directe avec l'esprit du maître, je n'aurai, ce soir de veine, qu'à demander pour recevoir. Eh bien, je commande le II^{me} Nocturne.

Il est au moins inutile d'ajouter que j'étais loin de m'attendre à ce qui allait arriver. Je n'avais pas formulé ce souhait en moi-même, qu'avec une stupeur qui me dressa debout devant le rouge brasier, je perçus, infiniment léger, le prélude des basses de la première mesure — "Lento sostenuto"!!

Et à travers le mur émeraude, une à une, comme distillées, les notes de ce chant inspiré tombèrent pures comme des perles dans un bassin d'or.

Je n'avais plus de souffle. La peur, la peur stupide, irraisonnée, me tenait à la gorge, et me rejeta tremblante dans le fauteuil que je venais de quitter. Avec une rare maîtrise, le Nocturne fut exécuté tout entier.

Je n'osais bouger. Mes yeux affolés, rivés au mur vert, attendaient quelque chose d'inouï, jusqu'à ce qu'enfin, possédée par je ne sais quel démon pervers, je murmurai, la sueur au front la bouche desséchée: "La V^{me} Etude"!!

Il y eut une attente. La fièvre battait dans toutes mes artères. Les coins sombres de la pièce, l'obscurité du lit abrité sous le baldaquin brodé d'or faiblement scintillant me semblèrent, peuplés soudain, de formes grouillantes et diaphanes.

Et à travers la pierre, habillée de reps tendu, jaillirent les premiers accords de la main gauche, qui semblent préluder à la danse bondissante d'un jeune faune, excité par le rythme enragé de la main droite qui simule la flûte aérienne et capricieuse, allant, venant, tourbillonnant, folâtrant.

Les dernières notes évanouies, ma pensée se fixa invinciblement

sur la VII^{me} Valse posthume. Aussitôt en do dièze mineur, goutta, mesure par mesure comme une cascade pleureuse la Valse évoquée, pleine d'un charme morbide et d'une si prenante originalité. Puis ce furent les "Mazurkas", les vingt-quatre "Préludes", l'"Agitato", le "Lento", le "Cantabile", puis les autres "Nocturnes", la II^{me} Sonate, dont le début est entrecoupé, haletant, comme les spasmes d'inconsolables pleurs, etc., etc.

J'entendis ainsi toute l'oeuvre du plus grand des romantiques.

Des heures passèrent ainsi au cours desquelles je crus être devenue folle; je vis ma personnalité dédoublée, luttant moitié contre moitié, l'une jouant à terrifier l'autre. Je ne pouvais endiguer le cours tumultueux de ma pensée qui, dès qu'elle se fixait sur une oeuvre en obtenait immédiatement une magistrale exécution.

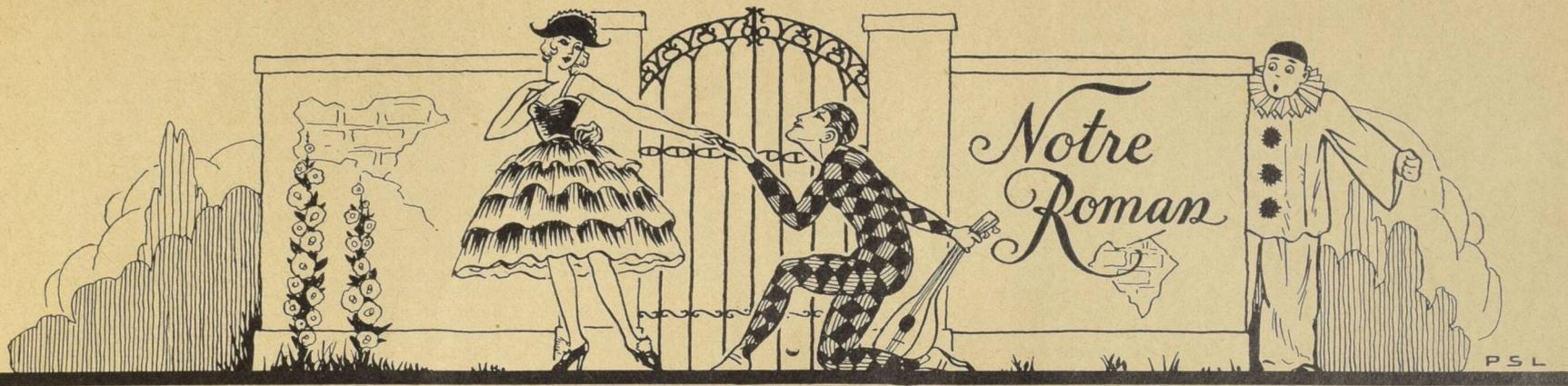
Je ne pouvais plus douter, à ce moment, de la présence toute proche d'un merveilleux interprète dont la pensée lisait dans la mienne avec une précision qui m'épouvantait. Clouée sur mon siège, n'osant faire un mouvement, l'idée de sortir de la chambre pour chercher d'où venait ce diabolique concert ne me vint même pas. Les yeux rivés sur la porte, je redoutais par-dessus tout de la voir s'ouvrir sous la seule impulsion de ma volonté dont le contrôle m'échappait.

L'équilibre des choses étant rompu cette nuit-là, à quoi ne pouvais-je pas m'attendre!

Je me remémorais, au milieu de ce grand désarroi, le peu que je savais des phénomènes psychiques, de la transmission des pensées, des états anormaux des esprits près de quitter un corps, et dont les étranges incursions à distance sont choses si souvent constatées. Je pensais spécialement à l'extrême sensibilité nerveuse du chien qui, en langage vulgaire "hurle à la mort" et qui simplement, pour les initiés, flaire autour des maisons où cette mort va passer, la présence rôdeuse et occulte de ces esprits que des fils de plus en plus ténus rattachent aux fibres humaines dont la dissolution est proche.

Quelqu'un agonisait-il devant un clavier, quelqu'un dont la pen-

(Suite à la page 57)



LES COEURS ALTIERS

Roman inédit par

MAGALI

Sur le roof fleuri tel une serre de palace, presque toutes les tables de bridge sont occupées, disséminées dans les palmiers et les hortensias comme en des îlots inaccessibles... Au centre, dans l'espace laissé libre, un couple s'agite, inaffigable, aux sons d'un invisible jazz...

—S'en donne-t-il du mal, le nouveau flirt de miss Rosamonde, remarqua moqueusement un jeune gentleman attablé devant un cocktail... Par cette canicule, le charleston manque de charme...

Son interlocuteur regarda les danseurs qui s'épuisaient en mesure et rythmaient le parquet miroitant des claquements de leurs semelles vengeresses.

—Bah! fit-il, désignant le cavalier en casquette plate et uniforme sombre, un midship... Ça n'a rien à fiche à bord... Faut bien que ça s'amuse avec les passagères... surtout quand elles sont de marque comme celle-là.

L'autre se mit à rire et avec une bourrade amicale:

—Eh! Harry, old boy, vous en parlez avec amertume... Votre échec vous est-il resté sur le cœur?

Les yeux d'Henry, derrière les hublots cerclés d'écaïlle, eurent un éclair de colère.

Il toisa l'imprudent:

—Mon échec?... qu'est-ce qui vous parle de mon échec, Jim?... Miss Rosamonde n'a pas dit son dernier mot que je sache?...

Jim fit claquer ses doigts et montra dans un large rire ses dents de jeune carnassier:

—Hello! vieux garçon, je sais ce que je sais...

—Vous savez quelque chose, vous?

Harry paraissait incrédule et considérait avec un peu de pitié ce jeune fat, cet infime inconnu qu'il avait admis dans son intimité, pour tromper l'ennui de la traversée, et qui prétendait maintenant en connaître plus long que lui-même, Harry Mac Gregor, fils de Ralph Mac Gregor, le roi des Farines, propriétaire d'un des plus beaux buildings de 5th Avenue, et millionnaire comme il se doit.

Jim rapprocha mystérieusement sa chaise du fauteuil de son compagnon.

—Voilà presque une semaine que nous sommes sur le "Léviathan", chuchotait-il... J'ai eu le temps de faire ma petite enquête sur tous les passagers.

—Vous êtes détective? laissa flegmatiquement tomber le fils du roi des Farines.

—Ne plaisantez pas toujours, by God, c'est insupportable, s'irrita le jeune Jim. Eh bien, que ma tête soit coupée si votre Rosamonde ne vient pas en France pour s'y marier. Parfaitement.

—Idiot! émit simplement Harry.

—Quoi?...

—Je dis: idiot.

Et comme Jim le regardait le sourcil froncé:

—Si c'est là ce que vous a appris votre enquête, je le savais avant que vous l'ayiez commencée.

—Bon! rétorqua l'autre vexé, mais ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'elle veut épouser un mari... titré. Si son père a gagné des millions de dollars en vendant des chapeaux haut de forme aux nègres du Kentucky, elle y a gagné, elle, à ce qu'elle prétend, le droit de porter couronne... une couronne ouverte

ou fermée, peut-être même un simple tortil... Or, vous, mon mieux, vous ne pouvez lui offrir le moindre parchemin, même pas un portrait d'aïeul dans quelque vieux manoir en ruines.

—J'ai des millions qui achèteraient tous les titres du monde, cria Harry en serrant les mâchoires, tel un sanglier qui sent l'attaque.

—Pas si haut, mon cher... Et puis, des millions... peuh... à quoi bon?... elle en a autant que vous.

Parce que le jazz; subitement, s'était tu, Harry ne répliqua pas. Son œil dur suivait la silhouette de la danseuse qui évoluait à travers les tables, saluée à la ronde de bravos discrets, de sourires et de saluts et les recevait comme une reine reçoit les hommages.

—Au fond, elle n'a pas tort de réclamer un titre et une couronne, murmura Jim admiratif. Qui la porterait plus royalement?

Harry fumait toujours en silence.

Il toucha soudain l'épaule de son compagnon.

—Dites donc, Jim, votre enquête ne vous a rien appris sur le gentleman assis là-bas, à gauche des parasols... oui... ce jeune sauvage, cette sorte d'ours qui fut si insolent avec miss Rosamonde, les premiers jours de la traversée...

—Le Français?

—Ah! il est Français?

—Oui... et pas dangereux. Il s'appelle Giroux... Alain Giroux, aucune noblesse comme vous voyez.

—Comment l'avez-vous su?

—J'ai consulté le livre de bord. Et il est pauvre par surcroît, acheva Jim avec une moue. Il ne met pas de smoking le soir et ne boit jamais de champagne.

Harry rejeta sa cigarette et se mit à siffloter l'air guerrier de "When Johnnie comes marching home again..." ce qui était chez lui l'indice de la plus haute jubilation. Seulement, comme l'orchestre s'était arrêté et qu'il ne sifflait pas précisément à la manière d'un oiseau léger, il y eut des "chut" énergiques aux tables les plus voisines, où les joueurs, troublés dans leurs combinaisons, auraient envoyé à tous les diables ce millionnaire importun.

Pendant ce temps, celle qui était le sujet de tant de controverses se tenait appuyée au bastingage debout et face à la mer miroitante. De tous les regards convergeant vers elle, de tous les sentiments divers qu'elle inspirait — envie, désir, jalousie venimeuse des femmes, convoitise passionnée des hommes, — de toute cette admiration qui l'enveloppait d'une sorte d'atmosphère trouble où il y avait de l'encens et de la poudre elle ne sentait rien, ne voulait rien sentir...

Ainsi dressée sur l'horizon avec sa robe qui palpitait autour d'elle comme une aile, et son corps fier qu'on eût dit jailli d'un bloc de marbre pur, sous le ciseau divin du sculpteur, elle évoquait

ces victoires qui menaient autrefois les navires vers leurs glorieux destins...

Certes, elle n'avait rien des filles d'Amérique qu'a popularisées l'écran; ni la sveltesse précieuse et menue, ni le visage rieur, ni la grâce puérile. Elle portait haut sur son profil de médaille antique, un casque de cheveux d'or roux, des cheveux surprenants qui avaient la couleur des forêts automnales tantôt éteints et pâles comme un étang sans reflet, puis soudain s'allumant au moindre rayon de toute une coulée de métal.

Ainsi était miss Rosamonde Cartier, la fille très chérie du multi-millionnaire Jonathan Cartier... ni une nymphe, ni une fée, une amazone peut-être, ou une Diane, orgueilleuse et farouche comme sa beauté.

—Miss Cartier, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder ce tango?

Elle se retourna, contrariée qu'on eût troublé sa rêverie.

—Merci, répondit-elle sèchement.

—Le prochain alors?... implora la voix masculine.

—Ni le prochain, ni aucun autre. J'ai assez dansé ce soir.

—Oui, avec le midship...

Elle haussa ses sourcils impérieux:

—Vous dites?

—Rien... oh! rien... mais vous êtes dure avec moi, miss Rosamonde, songez qu'on débarque demain et que...

Le front de l'amazone eut un pli orange.

—J'en suis ravie, monsieur... et je bénis cette arrivée qui va enfin me débarasser des importuns.

Sans un mot de plus, elle tourna le dos au jeune homme effaré.

—Hum!... fit une voix tout près d'elle. Voilà qui s'appelle remettre proprement quelqu'un à sa place. C'est égal, Rosy, il me semble que vous êtes bien peu aimable avec le prince Ferazzi. Vieille noblesse italienne, vous savez. Je me suis déjà renseigné par sans-fil.

—Oh! père, j'aime mieux un rien du tout français.

—Comment! un rien du tout?

—Enfin je veux dire un Français qui n'ait aucun titre plutôt qu'un Italien qui les aurait tous... Ça n'a pas l'air sérieux les princes italiens, depuis le temps que ça court le monde. Il y en a trop sur le marché. Ça s'est déprécié.

Jonathan Cartier caressa la joue de sa fille avec des mines de géant qui manie un saxe:

—Vous ferez ce que vous voudrez, "dearest..." Vous savez bien que ni Mme Cartier ni moi ne chercherons jamais à vous influencer... Et ce ne serait pas si facile, eh? eh?...

Il s'éloigna avec un rire indulgent.

Le "Taciturne..." C'est Rosamonde qui l'a baptisé ainsi, le premier jour de la traversée, alors qu'elle s'étonnait de voir toujours ce grand jeune homme solitaire s'obstiner à ne pas grossir le nombre de ses soupirants.

—Et... il vous a remarquée?

—Croyez-vous que je m'en soucie? et que je l'autoriserais à lever les yeux sur moi, rétorque Rosy hautaine. Quel être suffisant et insupportable! Il m'a empoisonné tout le charme de ce voyage.

—Bah! console Charlette, demain il aura disparu de votre horizon.

Rosy fait signe que ce ne sera point malheureux.

—Car c'est demain que nous arrivons, Rosemonde "dear"!

Charlette renverse la tête sur son rocking-chair comme pour mieux suivre la vision de ce "demain" prestigieux.

Elle murmure, la voix changée par l'émotion:

—Demain! demain, c'est la France, mon doux ciel de Touraine, le sourire mouillé de ma maman, ma ferme du Clos des Bouleaux... ah! demain!

Rosy regarde avec curiosité cette petite exaltée qui a de si tendres yeux exaltiques sous le méchant béret de velours.

—Oui, dit-elle après un silence; demain c'est votre cousin Guy.

—Oh! fait Charlette soudain rose, vous abusez de mes confidences, méchante!

—Pas du tout... pas du tout. Je vous taquine, Charlette, parce que vous m'amusez. Vous êtes un si curieux mélange d'enthousiasme, de naïveté, de crédulité.

"C'est bizarre, achève-t-elle, songeuse... comment avez-vous fait pour garder cette âme ingénue, en Amérique, chez nos fabricants de cochon salé. Je n'aurais jamais cru qu'on puisse, comment dirais-je... travailler... enfin, gagner sa vie et rester aussi... "jeune fille d'autrefois". fois".

—Pourquoi? interroge Charlette, les yeux très limpides. Vous oubliez que j'étais fiancée, Rosamonde. J'ai accepté ce poste d'institutrice, parce que cela nous permettait, Guy et moi, d'avancer la date de notre mariage. Cela coûte cher aujourd'hui de se mettre en ménage. Vous évidemment, Rosamonde, vous ne pouvez pas savoir.

Rosamonde fronce les sourcils. Ces questions matérielles l'importunent. Elle n'arrive pas à leur donner dans l'existence de ses concitoyens une part quelconque.

—Evidemment, reprend la petite, j'ai eu un peu de mal à m'expatrier parce que nous autres, les Français, n'est-ce pas, nous sommes tellement attachés à nos vieilles pierres... Et moi, le premier soir que j'ai passé hors du logis pour la première fois, sur cette grande maison flottante qui m'emportait vers l'inconnu, j'ai eu le cœur déchiré. J'étais comme un pauvre morceau de bierre qu'on vient d'arracher à sa muraille, je tendais les bras dans le noir pour me cramponner à nouveau... Et puis, j'ai pensé à Guy, à notre foyer futur que j'allais contribuer à édifier, et alors, cela m'a donné du courage.

—Et votre mère n'a jamais eu peur pour vous?

—Peur? mais puisque j'étais fiancée.

—Mais enfin, s'impatientée Rosamonde, il n'était pas derrière vous, votre fiancé, pour vous protéger des insolences... ou des tentations. Qui vous a protégée alors?

Charlette dit simplement:

—L'amour.

A cette réponse inattendue, Rosamonde éclate de rire.

—L'amour?

Et avec une pitié presque tendre:

—Française, va!

—Comment! s'insurge Charlette, vous ne me croyez pas?

—C'est à l'amour que je ne crois pas, petite fille "dear". L'amour! mais pour quoi pas les lampes à huile tant que vous y êtes, ou les chaises à porteur... L'amour! mais c'est ce qu'on fait de plus démodé comme vieille balançoire. Il faut ranger ça avec les lous garous et le jeu de grâces de nos grand-mères.

—Vous ne croyez pas à l'amour, à votre âge!

Charlette est scandalisée.

—Que cherchez-vous alors dans le mariage?

—Ce que nous cherchons... eh bien, un mari, un associé qui nous apporte de l'argent si nous n'en avons pas, ou, si nous en avons, quelque chose d'aussi précieux: un titre, un nom célèbre, des talents spéciaux pour faire fructifier notre fortune... Voilà.

—Mais... le cœur...

—Le cœur... qu'elle est amusante! Ma chérie, le cœur continue de battre et la terre de tourner.

—Pourtant, se révolte Charlette, pourtant, tous ces... messieurs, tous ces hommes qui s'empresent autour de vous, qui vous admirent, qui vous dévorent du regard et se battraient pour une rose de votre corsage, ce n'est pas de l'amour, ça?

—Ça! du flirt, à peine. Que croyez-vous donc qu'ils cherchent tous ces beaux lovelaces? En dehors de ceux qui ne feraient point la petite bouche — c'est bien ainsi que vous dites en France? — pour s'offrir les millions que je représente, les autres seraient flattés d'avoir une compagne qui passe pour belle et qui se refuse obstinément à leurs congénères: jalousie, vanité, orgueil du triomphe, voilà les trois leviers qui poussent un homme à la conquête d'une femme, il n'y en a pas d'autres...

—Comme vous êtes amère! murmure Charlette.

—Depuis six ans que j'ai commencé à aller dans le monde et que je passe tous les soirs une robe nouvelle, j'ai eu le temps de nourrir le bagage de mes observations. Cela m'a donné une précieuse expérience dont je ne me plains pas.

Le ton veut être moqueur; mais Charlette y sent vibrer une sourde irritation. Elle pose sa petite main sur le bras de Rosemonde:

—Prenez garde, dit-elle, vous parlez ainsi parce que vous n'aimez pas. Mais un jour luira, pour vous aussi, où l'amour vous emportera pieds et poings liés sur ses ailes victorieuses; il vous soulèvera, dans un enveloppement si fort et si doux que vous ne songerez même pas à vous défendre et vous serez sienne absolument.

—Bêtises! s'insurge Rosamonde. Visions romanesques de petite fille. Je n'admets pas qu'un sentiment soit plus fort que ma volonté. Sachez, Charlette, que personne encore ne m'a jamais fait faire ce que je ne voulais pas... ni mon père, ni personne. J'ai été habituée à aller jusqu'au bout de mes désirs et je n'ai que des désirs raisonnables. Mais votre amour, Charlette, votre amour qui se présente comme un maître et comme un vainqueur, soyez sans crainte, il ne m'asservira jamais.

Rosamonde avait élevé la voix avec une sorte d'âpreté.

—Chut! fit Charlette un doigt sur la bouche, le visage soudain empourpré.

Rosamonde se retourna vivement.

Le "Taciturne" était sur le pont, à quelques mètres d'elle. Son pas silencieux — sans doute à cause des semelles de caoutchouc — n'avait pas révélé sa présence. Était-il là depuis un moment? Avait-il entendu la conversation des jeunes filles? Elles n'auraient su le dire. Du bout de sa lorgnette, il semblait suivre attentivement les évolutions d'un transatlantique qui dessinait au large ses trois panaches de fumée...

Furieuse, après un pincement rageur qui marquait son énervement, Rosamonde tourna les talons et courut s'enfermer dans sa cabine. Le "Léviathan" filait toujours, emportant dans sa carène, entre le ciel infini et la mer insondable, pêle-mêle, les passions, les haines, les calculs, les désires troubles, les rancunes et les rêves de ce petit monde en miniature, image restreinte de l'autre, le grand,

celui dans lequel il se jetterait demain, comme le fleuve va se perdre dans l'Océan infini.

II

Alain Giroux pénétra sous le hall de la grande poste. On ne voyait guère à cette heure, entre ses colonnes vernissées, qu'une clientèle plutôt féminine: employées que le sarrau noir faisait plus blondes, dactylos aux cols impeccables sur des jaquettes bleu foncé; jeunes femmes en tailleur du matin, le sac à provisions au bras.

Alain caressa de l'oeil ces silhouettes gracieuses, comme pour une reprise de possession. L'une d'elles, qui avait des yeux tendres sous un canotier de paille claire, lui sourit du regard.

Il adoucit ses prunelles à son adresse.

—Ah! mes Françaises, pensa-t-il avec élan, il faut revenir du pays des Yankees pour apprécier leur charme inimitable.

Mentalement, il sourit à un autre visage, stéréotypé dans sa pensée et dans son cœur: cheveux noirs moussants au-dessus d'un front étroit de poupée, des yeux tabac d'Espagne allongés à l'orientale et plus grands que la bouche en cerise, teint de pêche d'espallier, par là-dessus, un air ingénu et confiant... Hélène de Tirlemont, sa fiancée.

Comme si ce souvenir était un encouragement, il se hâta vers le guichet de la poste restante.

Pressé, il tendit sa carte:

—Mon courrier, s'il vous plaît?

Après avoir examiné longuement la carte dans tous les sens, un vieil employé à barbiche compulsa les paquets qui se trouvaient dans les casiers.

Enfin, il tendit deux lettres au client impatient:

—Voilà, monsieur, c'est soixante centimes.

Alain paya. Il avait distingué sur la fine enveloppe mauve une écriture bien connue. Un peu d'émotion colora ses joues pâles.

Il pensa, déjà attendri:

—Chère Hélène! elle a voulu être la première à me saluer à l'arrivée.

Et avec un haussement d'épaules, comme s'il essayait de secouer des soucis importuns:

—Bah! qu'importe tout le reste... et la vilaine figure de l'adversité qui s'obstine à me faire la nique, puisque je la garde, elle...

Incapable d'attendre plus longtemps, il alla s'accouder dans un renforcement, derrière le tambour de la porte et décaçeta sa lettre.

Aux premières lignes, une stupeur figea ses traits. Il lut le sourcil froncé:

Mon cher Alain,

Mon père vient d'apprendre que la vente de votre château de Notre-Dame-aux-Bois était définitive et que vous ne songiez pas à faire appel, puisque le notaire qui a effectué cette vente affirme avoir reçu des ordres de vous. C'est donc que vous n'avez pas réussi là-bas. Dans ces conditions, père s'oppose absolument à notre mariage? Je suis bien obligée de m'incliner. Que nous resterait-il?

Même hypothéqué, même grevé de charges, Notre-Dame-aux-Bois, c'était encore un domaine où nous pouvions faire figure. Lui parti, vous n'avez même pas un toit pour vous abriter.

Je suis navrée, mon ami; mais c'est hélas! la seule solution raisonnable; obéir à mon père. Je préfère ne pas vous revoir. J'ai trop de chagrin.....

Celle qui aurait voulu être votre Hélène.

Il froissa la feuille d'un geste rageur:

—Ah! ça, c'est le bouquet!

Il resta une seconde immobile, regardant sans le voir la foule aller et venir dans l'immense salle, puis avec un haussement d'épaules qui voulait être désinvolte:

—Après tout... ça vaut peut-être mieux.

Mais il crânait pour lui-même, sans conviction.

—Et dire, se prit-il à murmurer tout haut, sous les ombrages du boulevard dire que je l'avais demandée, alors qu'elle était sans fortune, fille d'un avoicillon raté... qu'elle portait des gants de filosselle et des bas de coton.

A nouveau, il évoqua la silhouette qui l'avait conquis, un soir, au bal de la sous-préfecture, à cause de son charme

simple et de cette ingénuité qui était en elle. Avec quel enthousiasme vaniteux on l'avait accueilli, avec quelles courbettes, dans cette famille qui prétendait le dédaigner, maintenant qu'on le croyait irrémédiablement coulé! Trois ans de cela... et en trois ans, que de choses!

Il eut un geste de rage contenue. Il pressa le pas, désireux de se retrouver seul dans sa chambre d'hôtel, hostile au mouvement de la rue et même aux passantes. Il acheta les journaux, avant de monter, jeta fébrilement son chapeau sur son lit, s'immobilisa un instant, songeur... puis, avec la ferme résolution de ne pas se laisser davantage importuner par ses rancœurs et ses obsessions, se jeta dans la lecture...

Mais il n'arrivait pas à fixer sa pensée...

Tout à coup, des mots, des bribes de phrases happèrent son regard. Il lut tout haut, machinalement: "Le distingué avocat, Me de Tirlemont, euh... les fiançailles... les fiançailles de sa fille Hélène... Ah! ah! c'est trop drôle! J'étais déjà remplacé avant même d'être averti qu'on me déraquait... Oh! Hélène, vous êtes de force, ma belle!..."

Raymond Léguevague? Qu'est-ce que c'est que ça... l'honorable négociant de notre ville... ah, bon! elle fait alliance avec le commerce. Eh bien, mais voilà qui est parfait, elle fera très bien derrière un comptoir. C'est égal! Une Tirlemont se vendre pour des gros sous... pouah!

Il rejeta le journal, les yeux soudain noircis, ce qui donnait une singulière expression de dureté à sa physionomie hautaine.

—Ah! les femmes, toutes les mêmes, sous tous les ciels! s'exclama-t-il, la lèvre méprisante.

Comme un éclair, une image traversa son cerveau... figure altière de Walkyrie aux yeux provocants qui ne baissait jamais les paupières... Encore une qui voulait se vendre, celle-là... ou plutôt, c'était sa fortune qu'elle mettait aux enchères.

—Mes millions pour une couronne!

L'orgueilleuse créature! Quel plaisir il avait éprouvé à la braver en face, à lui montrer qu'au milieu de ce troupeau de chiens couchants qu'était toute sa cour servile, lui ne s'inclinait pas devant son caprice, et gardait sa dignité, toute sa dignité d'homme.

Il revoyait la scène avec une satisfaction vengeresse... le silence stupéfié de l'assistance et sa voix à lui martelant les mots comme du métal:

—Je n'ai pas l'habitude de m'en laisser imposer par une petite fille mal élevée.

Monsieur, vous oubliez que vous parlez à une Américaine.

—Je n'aurais pas eu besoin de parler ainsi à une Française, en effet.

—Monsieur, vous m'insultez!

—Attendez d'être quelqu'un avant de croire que les insultes puissent vous atteindre. Vous n'êtes qu'un enfant insupportable et prétentieuse, je ne suis pas fâché de vous le dire.

Elle était devenue blanche jusqu'aux lèvres. Plusieurs de ses sigisbées avaient esquissé le geste de s'élançant pour punir l'impertinent. Alain, les attendait, prêt à la lutte, tous les nerfs tendus.

—Messieurs, je vous prie de vous tenir tranquilles. Que personne ne bouge! et surtout...

Elle avait promené autour d'elle ses yeux qui flambaient:

—Que mon père ne sache rien de tout ceci. En tout cas, il n'appartiendrait qu'à lui de châtier ce... cet individu.

Et, méprisante, elle avait tourné le dos à l'individu qui la regardait narquois.

N'avait-il pas eu raison, après tout, de lui donner une leçon? De quel droit lui adressait-elle, depuis le premier jour de la traversée, quolibets et railleries? Justement il n'était point d'humeur à plaisanter.

Sans doute, s'était-il montré un peu brutal; mais si tous les hommes agissaient ainsi avec ces outrecoiffantes pécores qui se croient tout permis, peut-être cela les guérirait-il de leur insupportable orgueil.

A présent, il en venait à se demander pourquoi il avait mis tant de violence dans ses ripostes. D'ordinaire, il était plutôt galant avec les femmes... et, en somme, cette jeune fille était une femme... plus même, une étrangère. Que lui avait-elle dit ce jour-là pour le piquer à ce point?... Mon Dieu! comme

il refusait de "faire un quatrième au bridge", elle avait laissé tomber, railleuse:

—Monsieur, n'aime pas perdre...

La sottise! la stupide péronnelle! Il n'aimait pas perdre... Cela avait été pour lui comme l'aiguillon en pleine chair vive.

Après tout, pouvait-elle savoir? Pouvait-elle savoir qu'il avait laissé des fortunes, bêtement, follement, sur les tables de jeu... et pouvait-elle deviner que s'il refusait de s'attabler en face de ces jeunes gens, c'est qu'il ne possédait plus que quelques centaines de francs pour tout avoir?...

Il soupira, les ongles crispés:

—Ah! l'argent... l'argent! la sale chose! Dire qu'on ne se résout à lui donner une valeur que lorsqu'on n'en a plus.

Ah! elle était bien venue, cette jeune écervelée, rutilante de dollars, avec ses impertinences! Eh bien, pour une fois, elle avait trouvé à qui parler...

Et puis, il avait assez pensé à elle maintenant... D'autres réalités le prenaient à la gorge.

Il s'étonna de tant souffrir de la défection d'Hélène... Cette année passée au loin, à essayer désespérément — et si vainement! — de refaire, avec des bribes, sa fortune croulante, n'avait-elle donc pu estomper le souvenir de son infidèle amie?...

Il murmura rageusement:

—Tant mieux! Au moins, je n'entraînerai que moi dans la débâcle.

D'un air las, il ouvrit la seconde lettre qu'il avait jetée sur la table en arrivant.

Son oeil, d'abord terne, s'alluma... il parut fort intéressé par sa lecture... puis un pli de contrariété barra son front. Il eut quelques exclamations:

—Ah bah?... Mais il est fou... Ah! non... non, non!...

Il tourna la page, fébrilement et continua:

Ne dis pas non avant d'avoir réfléchi. Songe que tu as une occasion unique de poursuivre les recherches dans la bibliothèque du château... et qui sait si elles n'aboutissent pas? Quelle chance, mon vieux, si tu pouvais enfin retrouver les formules que tes lointains aïeux enfermèrent entre les parchemins des vieux grimoires... Tu sais combien passionnément je m'intéressais à tes espoirs... Aujourd'hui, ce serait pour toi la fortune... la célébrité. Et cela ne vaut-il pas mieux que de devenir rond-de-cuir dans quelque salle moisie de ministère, rôle auquel ton éducation première t'a si peu préparé...

Alain songeait, tout le visage crispé de préoccupation. Soudain, il haussa les épaules avec une sorte de colère:

—C'est de la bouffonnerie!... Moi... secrétaire au château de Notre-Dame-aux-Bois... chez moi!

Il reprit, amer:

—Chez moi! c'est vrai que je n'ai plus de chez-moi désormais...

Une voix chuchotait en lui, timide-

ment:

"Pourquoi pas après tout?... La domesticité a été entièrement renouvelée, ainsi que tout le personnel. Personne ne saura qui tu es... On te connaît peu dans le pays: tu resteras Alain Giroux pour tous... Et tes recherches..."

Ah! ces recherches! ses recherches dans lesquelles il s'était jeté à corps perdu, trop tard hélas! alors que sa ruine était déjà aux trois quarts consommée! Il avait tenté d'arracher aux vieux manuscrits reliés de cuir précieux les secrets de ses ancêtres, les gentils-hommes, verriers du moyen âge et de la Renaissance, les artistes merveilleux qui surent l'art de fabriquer les verres translucides aux transparences d'aurore et d'éclairer nos cathédrales de féériques vitraux... Leur nom fut célèbre entre tous dans le passé, et ce domaine de Notre-Dame-aux-Bois d'où étaient sortis des chefs-d'oeuvre avait gardé à travers les âges l'aurole de la renommée.

Mais ceux qui créèrent de si pures merveilles ont emporté avec eux leurs formules inestimables...

Alain, qui avait poussé très loin ses études latines et qui connaissait à fond le vieux français, entreprit un jour de déchiffrer les grimoires dont la bibliothèque du château était emplie. Il était venu se réfugier à Notre-Dame-aux-Bois pour échapper à la meute d'huissiers qui le poursuivaient à Paris, devenu in-

habitable pour ce viveur invétéré qui ne comprenait l'existence qu'appuyée par trois cent mille livres de rentes... Il mit à ses recherches la passion qu'il apportait à tout... "Certainement, se dit-il, c'est là que se trouve la clef du mystère... Ces gens-là avaient des procédés spéciaux, des recettes qu'ils ont dû inscrire sous une forme particulière pour qu'elle restât connue d'eux seuls. Avec de la patience et du temps, je trouverai!"

Le temps lui avait manqué. Sa fortune, obérée déjà fortement par son père, entamée davantage encore par lui, s'était effondrée au premier cataclysme financier. Tout ce qui lui restait, les terres et les châteaux, était trop chargé d'hypothèques pour qu'il pût obtenir un crédit quelconque. Du jour au lendemain, il s'était trouvé en face de la ruine absolue, irrémédiable, obligé de laisser tous ses biens et jusqu'au domaine de Notre-Dame-aux-Bois entre les mains des corbeaux pillards...

Ah! comme il avait regretté alors sa jeunesse dissipée, ses années vides. C'est à peine s'il commençait à connaître la beauté et l'intérêt que peut apporter dans l'existence une tâche pour laquelle on se passionne. Il fallait la quitter, entreprendre la lutte pour la vie quotidienne... Il fallait aussi reculer les projets d'avenir... son mariage avec Hélène.

Il ferma les yeux, pris par l'évocation de ce passé si proche, de sa maison natale, cette maison qui lui avait révélé un jour la bienfaisance du travail, la puissance de l'enthousiasme... Avec quelle angoisse il s'était arraché d'elle, de ses souvenirs et de ses espoirs... Il lui semblait qu'il laissait là tout l'autrefois et tout le futur...

Et Georges parlait de l'y faire rentrer, non comme un maître, par l'escalier de marbre du perron que gravirent tous ceux qui le précéderent sur cette terre que tant de générations avaient fait sienne, mais par la porte de service, avec les valets...

Son orgueil blessé cria en lui, plus fort que tout... Il grinça des dents, les poings crispés et répéta:

—Non!... Ça jamais! J'aimerais mieux aller casser des cailloux sur les routes...

Cependant, une pensée qu'il aurait voulu chasser, mais contre laquelle il n'avait point de défense, revenait s'insinuer en lui, furtive et tenace.

Il se prit la tête à deux mains et cria très haut avec un ricanement:

—Et puis... et puis, tout cela serait très bien, mon cher Georges, si vous ne me donniez pas, comme acheteurs de Notre-Dame-aux-Bois... les seules gens que je n'accepterai jamais pour maîtres... le richissime Jonathan Cartier et sa noble famille... Ah! ah!... Miss Rosamonde, quelle revanche, hein? Votre adversaire intraitable du "Léviathan" venant aux ordres comme un modeste salarié!

Brusquement, il releva la tête et, avec une expression de hauteur intraduisible:

—Et après?... Depuis quand l'argent a-t-il prime sur la race?... Ah! ah! je vous montrerai, moi, miss Rosamonde Cartier, qu'il y a quelque chose que tous vos millions ne peuvent acheter: un orgueil d'homme.

III

Rosamonde arrêta net sa monture, naseaux fumants, devant la haute grille aux flèches dorées.

—Allons!... là... ma belle, un peu de patience...

La bête, sous la blessure saignante du mors, piétinait sur place, ses sabots grattant le sol, nerveusement.

Rosamonde la flatta de la main... Puis, dressée sur ses étriers, à la manière d'une écuyère de cirque, elle interrogea la longue allée de hêtres rouges, profonde comme une nef de cathédrale, qui aboutissait au perron du château.

Elle eut un froncement de sourcils contrarié... Les deux doigts dans la bouche, ainsi que font les gauchos dans les prairies du Far-West, elle modula un sifflement strident et prolongé autant qu'un sifflet de locomotive...

Quelques minutes passèrent... La jument arabe, frémissante, dansait sur place, retenue par la main de fer de sa cavalière.

Enfin, un groom apparut au bout de l'allée, se hâtant de toutes ses petites jambes agiles...

Avec empressement, il ouvrit la grille, et baissa le nez sous le regard irrité de l'amazone.

—Pourquoi cette grille n'est-elle pas restée ouverte, ainsi que je l'avais recommandé?

—Mademoiselle... ce doit être le chauffeur qui a refermé tout à l'heure en rentrant.

Rosamonde s'étonna:

—Mon père est sorti cet après-midi?

—Non, Mademoiselle... Francis seulement, à qui Monsieur avait donné l'ordre de ramener un monsieur de la gare...

—C'est bon.

Elle rendit légèrement la main à sa bête qui l'emporta à travers l'allée d'un galop souple et retenu.

Un monsieur?... Quel était donc cet invité dont son père ne lui avait pas annoncé la visite?... Sans doute un télégramme était-il arrivé en son absence?

Au bas du perron, elle descendit lestement, attendit que le groom hors d'haleine fût tout près d'elle:

—Dis à Jim de faire un pansage soigné... Elle a très chaud.

Les flancs de la jument se soulevaient en soufflet de forge. Rosamonde lui caressa les naseaux, d'un geste presque tendre.

—C'est bien, la Favorite. Tu t'es bien conduite, ma belle. J'irai moi-même te donner ton avoine tout à l'heure.

La Favorite eut un hennissement joyeux, comme si elle comprenait le prix d'une telle faveur.

Déjà, Rosamonde avait escaladé l'escalier de pierre aux marches verdies. En

—Bonne promenade, darling?

—Oui, fit laconiquement Rosy.

Les paupières plissées, Jonathan Cartier examina sa fille:

—Vous êtes fraîche comme un fleur, Rosy... un vrai bouquet... Réellement, l'air de ce pays vous avantage.

Rosamonde ne répondit pas. Elle examinait les tableaux de chasse accrochés au mur.

—Ah! ce n'est pas comme votre mère, soupira le gros homme, avançant une lippe qui lui donna soudain l'air d'un bébé boudeur. Elle a encore eu "ses migraines!" Je ne l'ai pas vue depuis le déjeuner.

—Maman ne sort pas assez, répliqua Rosy d'un ton péremptoire.

—Et je le lui dis pardieu bien, approuva Jonathan Cartier... Mais autant essayer de faire entendre raison à une mule.

—Un temps de galop, tous les matins, sur un cheval bien dressé et je vous jure, père, qu'elle se porterait mieux. Vous devriez exiger cela d'elle... puisque c'est pour son bien. Mais, acheva-t-elle, avec une moue de dédain, vous n'avez aucune volonté.

L'Américain se mit à rire:

—Eh... vous avez pris toute celle de la famille, très chère... il n'en reste plus pour aucun de nous. By God! vous auriez dû naître garçon...

Impatiente, Rosamonde haussa les épaules.

—Heureusement pour moi, fit-elle, le verbe sec, je ne suis pas une chiffre molle... Quel goût peut-on trouver à

—Giraud... Giroux... quelque chose comme ça...

—Je ne vois pas, dit-elle sincèrement.

—Oh! nous l'avons à peine aperçu...

Il ne se mêlait pas aux autres...

"Vous ferez connaissance au dîner, conclut-il en reprenant son cigare.

Songeuse, elle monta lentement l'escalier.

Puis, elle haussa les épaules, comme si elle voulait se débarrasser d'un souci importun.

Allons donc!... elle était folle de s'imaginer... Est-ce qu'un modeste secrétaire voyage sur un paquebot de luxe?... dans un élégant costume de yachtman? Sur-tout... est-ce qu'un modeste secrétaire se permet des airs impertinents et dédaigneux?...

Et puis... Giraud... Giroux... voilà un nom plébéien qui n'allait pas à l'allure du "Taciturne" Car, il avait beau être un insolent personnage, elle devait au moins lui reconnaître cela: sa distinction, sa... morgue... sa race, enfin.

La silhouette altière du passager du "Léviathan" s'évoqua dans son esprit. Elle revint son masque hautain et ses yeux ironiques qu'il appuyait sur elle avec un dédain si marqué.

Nerveuse, elle enleva sa jaquette d'amazone et gourmanda Maud, sa femme de chambre, qui n'était pas accourue assez vite à son appel.

* *

Une heure plus tard, Rosamonde descendit au salon.

Elle avait l'habitude de s'habiller toujours pour le dîner, même quand elle savait devoir être seule. Ce jour-là, elle avait apporté un soin inaccoutumé à sa toilette, non qu'elle fût ce qu'on peut appeler "coquette". Elle ne possédait pas, très outré, ce goût des chiffons, apanage tout féminin... Elle détestait les stations chez la couturière et les courses dans les grands magasins.

Mais elle avait, sans qu'elle s'en rendit bien compte elle-même, le désir naturel de plaire. Elle se savait belle, originale, attirante et ne dédaignait pas se parer pour envelopper sa beauté d'un écrin digne d'elle...

Elle avait revêtu une somptueuse robe de lamé qui s'enroulait autour de son corps comme les écailles d'un serpent fabuleux. Un pan de tulle, léger et mousseux, retenu à l'épaule par une agrafe de strass, s'envolait au rythme de sa démarche et ajoutait une grâce aérienne à son allure de souveraine en rupture de trône...

Au bas des marches, elle s'attarda une seconde devant la haute glace qui tapisait tout un panneau...

Allons... le commensal inconnu ne pouvait manquer d'être ébloui. Cette idée ne lui eut pas plutôt effleuré l'esprit qu'elle rougit, irritée contre elle-même.

Qu'est-ce qui lui prenait donc de s'occuper ainsi de ce petit monsieur sans importance, elle si insoucieuse d'ordinaire de l'effet qu'elle produisait... Si ce modeste subalterne pouvait se douter que la jeune maîtresse de maison se mettait ainsi en frais pour lui, il aurait de quoi exercer sa fatuité.

Elle pénétra dans le salon, la tête haute, l'air plus lointain que jamais. Tout de suite, elle le reconnut... et en ressentit une étrange crispation au cœur. Fut-ce surprise? contrariété ou plaisir de tenir cet orgueilleux jeune homme à sa merci?... Elle n'eut pas le loisir de s'interroger, occupée qu'elle était à figer sur ses traits leur expression marmoreenne.

—Ah! darling, fit joyeusement Jonathan Cartier, je vous présente mon nouveau secrétaire, M. Alain Giroux.

Elle s'était arrêtée, impassible, attendant son salut. Il s'inclina, raide et cérémonieux, courbant son long corps souple dans un mouvement où elle ne put trouver, quelque désir qu'elle en eut, aucune servilité.

Elle marqua à son adresse un signe de tête bref, puis, sans un mot, alla s'asseoir sur une causeuse et s'empara d'un livre dont elle se mit à découper les pages, attentivement.

—Mme Cartier ne descendra pas. Elle a ses vapeurs, annonça l'Américain, pour rompre les chiens.

Alain Giroux esquissa un geste poli qui exprimait ses regrets. Rosamonde ne souffla mot.

Un valet galonné, ouvrant la porte à deux battants, vint annoncer solennelle-

Dans
La Revue Populaire
 de Novembre
L'AMOUR EST AVEUGLE
 par
Mademoiselle Trouessart

haut du perron, elle s'immobilisa, une minute, face à l'horizon vermeil.

"Que c'est beau!" murmura-t-elle, tandis qu'un soupir voluptueux lui gonflait la gorge.

Le dernier adieu du soleil s'attardait sur les frondaisons du parc, dorant les pelouses, par endroits, de nappes blondes, rosissant les marbres qui érigeaient, autour du bassin et dans les massifs, l'harmonie classique de leurs formes pures... Il y avait un étang, à droite, d'où émergeaient de grandes fleurs jaunes qui éparpillaient leur image à l'infini sur le miroir profond de l'eau.

Le regard de la jeune fille alla aux collines mauves, maintenant assombries, qui formaient le cadre de ce tableau féerique.

Elle répéta d'une voix contenue, comme si sa pensée allait plus loin que les mots:

"Comme c'est doux, un clair paysage de France!"

Une émotion adoucissait ses traits fiers...

Elle s'arracha à sa contemplation et pénétra dans le hall. Un nègre de bronze, grandeur nature, ses dents d'émail mettant un éclair de vie dans sa face noire, lui tendait ses deux poings dressés. Elle coiffa l'un de son feutre empanaché, accrocha à l'autre sa cravache, et alla frapper à une haute porte de chêne.

—Entrez! dit une voix joviale.

Dans la grande salle lambrissée, Jonathan Cartier au balancement de son rocking-chair, fumait béatement un énorme cigare.

l'existence lorsqu'on s'incline toujours devant le caprice d'autrui, lorsqu'on ne sait que dire "amen" à toutes les opinions ridicules émises par la foule d'imbéciles qui s'agitent de par le monde.

"Dieu merci! j'ai mes idées et je sais les défendre..."

Le son grêle d'une horloge ancienne ponctua sa phrase, égrenant les heures avec des sonorités de cloche.

—Bon! s'exclama Rosy changeant de ton, sept heures... J'ai juste le temps d'aller m'habiller.

Elle gagna la porte, puis se retourna:

—A propos, nous avons un invité de marque? Robe décolletée, n'est-ce pas... et mes perles?...

Jonathan Cartier eut un rire amusé.

—Robe de dîner, comme tous les jours, chérie. L'invité est... mon secrétaire.

—Vous avez un secrétaire? demanda-t-elle, étonnée.

—Eh oui, c'est le notaire de Miliane qui me l'a procuré... Il paraît que c'est un ami de son fils. Excellentes références. Je l'ai reçu tout à l'heure... et j'ai été bien étonné.

—Parce que?

—Parce que je le... "nous" le connaissons... de vue tout au moins...

—Ah! fit-elle indifférente, en s'éloignant. Un compatriote?

—Que non pas... un Français. Il était sur le "Léviathan" avec nous.

Elle s'immobilisa, sur le seuil, attentive soudain:

—Son nom?

ment que "mademoiselle était servie", ce qui dispensa le nouveau châtelain de trouver d'autres phrases pour meubler le silence.

On passa à la salle à manger... C'était l'heure où Jonathan Cartier devenait prolix. Fort bavard de sa nature, il l'était plus particulièrement en face d'une table bien dressée, et il parlait d'abondance, sans pour cela perdre une bouchée.

Il remarqua que son secrétaire paraissait examiner avec attention des belles boiserie de chêne sculpté, patinées par les siècles... Il se méprit sur ce regard et s'exclama, en tapant familièrement sur l'épaule de son hôte:

—Hein!... qu'est-ce que vous dites de ça, jeune homme?... Ça vous a une crâne allure... Ah! j'avoue que nous n'avons pas cela en Amérique... "Et vous n'avez rien vu! Vous vous rendrez compte demain... le parc, les chenils, les écuries, où vingt-deux chevaux pouvaient tenir de front, à ce que dit le lad..."

Il ajouta avec un gros rire:

—Après tout, j'ai fait mieux, moi... J'en ai mis cent seize dans la remise, cent seize, pas un de moins!

"Ça vous épaté?"

—Mon Dieu!...

—Tenez...

Et comptant sur ses doigts comme un écolier qui explique une devinette:

—Ma 100 chevaux de Dion... la Buyck de ma fille: 10 chevaux... et sa petite six chevaux pour les courses au village... Vous voyez, cent seize exactement.

Il s'esclaffa à nouveau, ravi de sa plaisanterie. Mais voyant que celle-ci n'avait pas tout le succès qu'il en attendait, il reprit, se servant une énorme portion de foie gras:

—Et le pavillon de chasse tout tapissé de cuir de Cordoue... avec des dépouilles de bêtes, des trophées et des armes bizarres de tous les temps et de tous les pays... et la salle des armures où je n'entre jamais parce que ces hommes de fer m'impressionnent... Et le temple, de... comment appelez-vous ça, Rosy?

—...de Terpsychore.

—Ah! oui... drôle de nom... Tout en marbre rose, mon cher, avec des femmes nues en guise de colonnes...

Il philosofa, la bouche pleine:

—Dire que tous ces gens-là ont mis des générations à entasser des merveilles, pour que nous, les rois d'aujourd'hui, les grands seigneurs de l'argent, nous en ayons la jouissance par la force de nos millions.

"Hé... hé! voilà qui vous chatouille agréablement l'amour-propre! Qu'est-ce que vous en dites, monsieur Giroux? Le jeune homme souriait bizarrement. Rosamonde crut percevoir de l'ironie sur son visage.

Elle répliqua, maussade:

—Je ne suis pas de votre avis, père... Ce vieux château incommode n'a que l'agrément que nous voulons bien lui accorder. Sans notre personnel qui met un peu d'animation dans ces paysages, et nos autos qui nous transportent rapidement dans les villes, au centre du progrès et de la vie, ces vieilles pierres ne seraient vraiment pas habitables.

Elle ne disait pas ce qu'elle pensait. Elle avait été très sensible, au contraire, dès son arrivée à Notre-Dame-aux-Bois, au charme suranné et émouvant de "ces vieilles pierres" et du parc historique tout parfumé de souvenirs... Mais elle réprouvait le besoin de piquer cet hôte muet, qu'elle devinait hostile, dans sa sensibilité de latin.

Il ne la regarda point. Il rétorqua d'une voix calme, affectant de s'adresser seulement à son amphitryon:

—Il est évident que les "rois de l'argent" sont habitués à plus de confort et que vos palaces et vos gratte-ciel de New-York n'ont rien de comparable à nos modestes demeures, fussent-elles seigneuriales.

Ce que nous aimons ici, nous, les fils de la vieille Europe, c'est... mon Dieu! presque rien en somme: tout un passé qui dort là au creux des arbres moussus et dans les allées centenaires... c'est l'histoire, toujours vivante pour nous, des générations évanouies qui contribuèrent, au cours des siècles accumulés, à mettre sur notre sol, sous notre ciel, un peu de beauté et d'art. — cet art et cette beauté que vous essayez d'acquiescer à coups de dollars et de bank-notes — c'est l'âme de nos aïeux, éparse dans nos tournelles et nos les clochers de nos églises ou enfermée dans les lambris assombrés par les ans de nos manoirs et de nos

gentilhommières... toutes ces choses qui n'ont d'autre valeur que celle que notre souvenir leur donne et qui, pour les étrangers, ne sont en réalité, comme le disait Mademoiselle tout à l'heure, qu'un amas de vieilles pierres...

Sa voix avait vibré pendant sa tirade, mais il prononça les derniers mots d'un ton détaché où Rosamonde ne put démêler s'il y avait de l'indifférence ou de la raillerie.

Ses yeux foncèrent, chargés d'orage.

Eh quoi! ce petit monsieur se permettait de lui donner une leçon?... Elle conclut:

—Idées de rêveurs... et d'illuminés. Nous ne nous endormons pas dans des réminiscences vaines; nous, nous voyons le présent en face et cherchons à conquérir l'avenir... Ce qui nous permet, acheva-t-elle, ironique, de restaurer ces "témoins du passé" comme vous dites qui, sans nos dollars et nos bank-notes, ne seraient bientôt que décombres, utiles tout au plus à abriter les oiseaux de nuit...

Le secrétaire ne répliqua pas. Il était fort occupé, semblait-il, à découper un morceau de rôti...

Piquée de ce silence où elle voulait voir du dédain, Rosamonde se tourna vers son père et affecta de s'isoler avec lui dans une conversation toute particulière qui excluait "l'étranger".

Elle parla du domaine, des fermiers qui l'exploitaient mal, des tracteurs qu'il faudrait acheter pour "remuer" les étendues de friches qui entouraient Notre-Dame-aux-Bois.

—Quant aux bois eux-mêmes, conclut-elle, ils sont inextricables... C'est à peine si je peux y galoper à cheval.

A propos, êtes-vous toujours contente de votre nouvelle jument?

Une lueur d'enthousiasme éclaira les prunelles sombres.

—Oh! épatante!... Elle a un sang!... C'est toujours une lutte nouvelle pour en venir à bout. Mais je l'ai matée tout de même aujourd'hui: elle a sauté trois fois le ravin Bleu, annonçait-elle triomphalement.

—Vous êtes folle! sursauta Jonathan Cartier le visage en émoi. Le ravin Bleu! mais je vous défends bien de recommencer, par exemple!... Rosy, vous nous ferez mourir de souci...

Le secrétaire avait fait un mouvement... et il y eut une sorte de curiosité dans le regard, très vite détourné, qu'il leva sur la jeune fille.

—Voilà trois jours qu'elle renâclait, continua Rosamonde sans s'émouvoir; mais il fallait bien qu'elle arrivât à céder. Ce soir, elle a sauté... Une seconde, j'ai bien cru que nous exécutions toutes deux la grande pirouette... j'ai fermé les yeux... et, quand je les ai ouverts, je me suis trouvée de l'autre côté, sur la Favorite qui avait pris le galop à travers le bois.

"Alors, je l'ai ramenée de nouveau. Elle se cabrait et cherchait à me désarçonner; mais vous savez, père, si je tiens bien en selle... Elle ne m'a pas eue!"

—Elle montait déjà comme un cowboy, à l'âge de quatre ans, expliqua Jonathan Cartier, chez qui l'orgueil paternel dominait l'inquiétude.

—La troisième fois, c'est allé tout seul, termina Rosamonde tranquillement. Le tout est de vouloir.

"C'est égal!... elle m'en a donné du mal... Je l'ai ramenée, les flancs saignants sous l'éperon... Pauvre Favorite! elle en fera voir de cruelles à Jim, ce soir, lui qui a d'elle une si belle peur!..."

Elle esquissa une moue ironique.

—En attendant, grommela Jonathan Cartier, vous vous tuerez, quelque beau jour, à vouloir jouer les dompteuses...

"Enfin on n'a pas idée de ça, monsieur Giroux. Le ravin Bleu!... un vrai précipice que les meilleurs cavaliers se refusent à franchir. Elle va sauter ça avec un cheval à demi sauvage... que personne ici n'ose monter.

Rosamonde eut un rire clair:

—Bah! où serait le plaisir s'il n'y avait pas de danger?

Derechef, le regard du secrétaire croisa celui de la jeune fille. Impertinente, elle levait le menton, et il put lire dans les prunelles, soudain durcies, qui le défiaient:

—Vous m'avez traitée de "petite fille" sans importance. Voilà ce dont je suis capable: ce que peu d'hommes osent tenter, ce que vous-même, écrivillon raté, bon tout au plus à grifonner toute la journée durant sur un coin de bureau,

prisonnier dans une atmosphère close, ne risqueriez jamais...

Il ne baissa pas les paupières, indifférent, semblait-il, ou fermé à ce langage muet. Seulement, comme l'Américain répétait, le prenant à parti:

—Je vous demande un peu, monsieur Giroux, si cela a du bon sens d'aller exposer sa vie, pour une simple fantaisie... par pure bravade...

Il répliqua, de sa voix mordante:

—Fanfaronnade serait plus exact. Je ne vous cacherai pas, monsieur, puisque vous me demandez mon humble avis, ce que j'ai toujours pensé: dans ce soi-disant amour du danger que professent tant d'hommes, amateurs de sensations rares, — et peu de femmes, Dieu merci, car elles sont, en France du moins, trop amies de la mesure, de l'harmonie et de l'élégance du geste pour trouver goût à ces manifestations violentes — eh bien, dans ce prétendu mépris de la mort ou de l'accident, il entre beaucoup plus de vanité, de désir d'épater la galerie que de vrai courage.

—Ah! ah!... s'exclama le millionnaire. Voilà qui s'appelle "ne pas mâcher les mots!" M. Giroux ne vous l'envoie pas dire, hein, Rosy?...

Alain protesta:

—Oh! je ne parlais pas pour Mademoiselle. J'exprimais mon opinion en général.

D'un geste, il la rejetait hors du débat.

Une rougeur de colère empourpra le visage de Rosamonde.

Elle riposta, méprisante.

—Que voulez-vous que me fasse l'avis de votre secrétaire dont c'est le métier de demeurer entre les murs d'une pièce close, parmi des paperasses et des bouquins poussiéreux? Que peut-il bien connaître en fait de danger... et de courage?

Cette fois l'attaque était directe. Elle le regardait les yeux flamboyants, attendant sa riposte, prête à la lutte. Ses lèvres tremblantes retenaient avec peine les mots qui se pressaient à sa bouche.

—Voyons... voyons, Rosy, qu'est-ce qui vous prend? balbutia Jonathan Cartier, interloqué de l'accent agressif de sa fille.

Alain Giroux, impassible, ne bougea pas. Elle ne put savoir si l'injure l'avait atteint. Il pelait précautionneusement un fruit et s'absorbait dans cette opération délicate. En vérité, on eût juré que les paroles de Rosamonde ne s'adressaient point à lui...

Un petit silence suivit... à peine troublé par les "hum!... hum!..." de l'Américain qui humait l'orage, épars dans l'atmosphère, et qui, ne sachant à quoi l'attribuer, demeurait fort embarrassé de son personnage.

"Bizarre! pensait-il... mon secrétaire ne paraît pas beaucoup plaire à Rosy. Dommage! il me convient, ce garçon... Il parle bien et à l'air très entendu. Il m'a sorti à l'heure des considérations sur les causes du développement commercial en Amérique qui étaient fort bien trouvées, ma foi... Bah! ma fille est changeante... Ça lui passera."

Rosamonde égrenait nerveusement une grappe de raisins dorés dans sa coupe de champagne.

Ce secrétaire était vraiment d'une outrecuidance sans pareille. Voyez-vous ça, ce bourgeois à peine dégrossi, obligé de travailler pour vivre en s'occupant à des besognes obscurs, qui se permettait de trancher sur tout! Il parlait des manoirs et des gentilhommières, comme s'il avait eu un intérêt quelconque à les défendre. Ah! ah! ah! la "race" d'Alain Giroux!... s'était-elle assez grossièrement trompée sur son compte, et elle lui accordait, ce faisant, beaucoup d'honneur.

Et voilà qu'il osait critiquer ses faits et gestes, à elle! C'était bouffon, décidément. Car elle ne s'y trompait pas... c'est bien à elle que s'adressait le petit discours de tout à l'heure. Quelle audace! Le rouge lui en montait à la face...

Le ferait-elle chasser par son père, en lui révélant que ce... singulier personnage l'avait insultée sur le paquebot devant tout un groupe de personnes?... Non... il serait encore capable de trouver ce geste-là... vulgaire... mesquin... Voyez-vous ce grand seigneur!...

Certes, elle le détestait de toute son âme; mais elle ne supporterait pas qu'il ait une raison de la mépriser, lui... Parler à son père de l'incident du bateau, c'était s'abaisser à une petite vengeance indigne d'elle... Alors... alors, le mieux

était de se draper d'indifférence et de paraître l'ignorer. Après tout, qu'était-il dans la maison?... un modeste employé qu'elle saurait bien remettre à sa place...

Le troisième acteur de cette scène muette, soliloquait, lui aussi:

"Je ne m'étais pas trompé... une orgueilleuse, vaine de sa fortune et de sa personne. Certes, on ne peut nier qu'elle ait du caractère, cette ombrageuse Walkyrie qui saute le ravin Bleu sur un pur-sang indompté, comme s'il s'agissait de franchir un simple fossé... Elle n'en est pas plus sympathique pour cela... Tout à l'heure son regard lançait des flammes. Ah! miss Rosamonde, vous auriez bien voulu ma mater comme vous mater vos chevaux rebelles... Tout doux, ma belle amazone! Cette fois, votre caprice se trompe d'adresse. Vos velléités de dompteuse doivent s'arrêter au dressage de la Favorite. Vous aurez beau faire, vous n'arriverez pas à courber devant vous cet infime personnage que représente, à vos yeux, Alain Giroux, le secrétaire praticulier du tout-puissant Jonathan Cartier, votre père..."

IV

Alain Giroux à

M. Georges Roy,
notaire à Miliane.

"Mon cher vieux,

"Me voilà donc, de par ta despotique volonté, réinstallé dans ce Notre-Dame-aux-Bois que j'avais renié d'un trait de plume, à mon corps défendant, il est vrai.

"Tu es arrivé à tes fins, entêté! J'ai toujours dit, au reste, que tu avais l'ambition tyrannique..."

"Je ne te reproche pas, au demeurant, de m'avoir poussé en pareille aventure. Tout au plus t'avouerai-je que je me sens assez mal à l'aise dans ce cadre trop familial où je reviens, après deux ans d'aisance, dans des conditions aussi... originales que peu reluisantes..."

"Tu vas me trouver idiot; mais il me semble que les choses... ces "objets inanimés" dont parle Lamartine et qui sont d'après lui en concordance secrète avec les fibres intimes de notre être, me regardent avec un air choqué.

"Les arbres du parc s'étonnent, eux qui ont connu ma jeunesse arrogante, de me voir suivre docilement, un livre à la main, un crayon à l'oreille, le gros homme à l'accent nasillard qui s'arrête à tous les ronds-points et s'écrite d'un ton convaincu:

"By God! savez-vous, monsieur "Halain" — il dit "Halain", en aspirant l'h très fort et cela donne à mon nom un petit accent exotique qui achève de me déroter — savez-vous qu'il y en aurait là pour une forte somme?"

"Et il désigne, pendant qu'un frisson d'angoisse m'égratigne les omoplates, les sveltes fûts alignés comme des colonnades..."

"Ne parlait-il pas, hier, d'installer une scierie au bois de Chamerande? Une scierie!... Pour débiter les magnifiques hêtres rouges dont s'enorgueillirent mes... ascendants — c'est bien ainsi qu'on dit, en termes de basoche? — pendant des générations... Toute la nuit, cette menace a pesé sur moi, m'oppressant comme un cauchemar..."

"Que veux-tu?... j'ai en vain cherché à me débarrasser de cette sentimentalité ridicule et démodée qui n'est plus de mise aujourd'hui; je ne peux me résoudre, de gaieté de coeur, à sacrifier sur l'autel du Veau d'or tout ce qui fait le charme et la grâce de nos campagnes latines..."

"Des futaies frissonnantes, de la mousse pour velouter les pas dans les clairières où tombent, ainsi que des fruits trop mûrs, les branches mortes; un paysan qui sème, d'une geste magnifié par le soir, dans le décor d'un champ solitaire, une charrue qui tend son bras de prière ou de gratitude vers le ciel proche, toutes ces visions sur lesquelles s'ouvrirent, peu à peu, les yeux de mon enfance, ont encore sur moi une puissance d'émotion.

"Quel beau tapage ferait Jonathan Cartier si je lui exposais mes scrupules! Son rire irait éveiller tous les échos du voisinage... et il se contenterait de me décocher une formidable tape sur l'épaule en m'appelant "funny old boy", ce que je pourrais traduire, assez justement je crois, par "vieil idiot sympathique..."

«Aussi, je me contente de marquer, d'un crayon résigné, sur le petit carnet de fiches à cet effet, les coins de Notre-Dame-aux-Bois destinés au sacrifice.

«Il y a tout le bosquet derrière la ferme des Trois-Chênes qui va disparaître: Jonathan Cartier prétend y faire venir des exotiques... La clairière de Belle-Fontaine est pareillement condamnée; on va y bâtir une ferme pourvue de tout le confort moderne: chauffage central, boxes cirées et vernissées, et un moteur pour la traite des vaches. Je présume que l'odeur d'étable, sera, elle aussi, remplacée par un parfum chimique, crésyl ou eau de Javel, au choix...

«Ah! Jeannette de mes jeunes années, Jeannette en cotillon court et bonnet à pois, qui aviez de si beaux bras blancs pour me tendre le bol de lait mousseux enlevé par vos mains expertes aux vaches pacifiques éparpillées dans le pré, où donc êtes-vous?...

«Et pourtant... j'aurais mauvaise grâce à critiquer. Sans doute... ces nouveaux propriétaires de Notre-Dame-aux-Bois qui arrivent avec des méthodes neuves et rajeunies, sont-ils plus à la page que nous ne le fûmes.

«Ceux qui m'ont précédé, — par esprit de routine, — moi, — par mon insouciance, — nous avons laissé périliter un magnifique domaine qui méritait un meilleur sort. J'en subis aujourd'hui les conséquences. Evidemment... évidemment... Je le constate... j'essaie de m'en convaincre... et dès que je vois, dans les vastes écuries transformées en garages, ces énormes tracteurs silencieux dont le corps de métal enferme les forces inertes, je pense avec regret aux perchons de mon père, aux chevaux athlétiques qui, dès l'aube, piétinaient le sol de leurs sabots lourds, emplissant tous les hangars d'une rumeur de vie.

«Par contre, si les bêtes de travail, remplacées par les machines, ont disparu, les bêtes de luxe sont à l'honneur. Ces anciens trasteurs de "caps" s'y connaissent en matière de cheval, autant que Tom Mix lui-même. "T'avouerai-je que, de tous les petits désagréments du métier, c'est celui-là qui me paraît le plus dur: ne pouvoir reprendre mes chevauchées matinales?..."

«Que de fois, tous ces matins-ci, passant devant la sellerie, j'ai éprouvé, comme un réflexe, le désir d'entrer et d'aller seller, moi-même, ma monture, ainsi que je le faisais, il y a deux ans encore. Heureusement la brusque réalisation de mon véritable état arrêta mon geste. Vit-on jamais un secrétaire se permettre de monter à cheval sur le domaine de ses patrons, sans y avoir été convié?... Et puis, est-ce que cela comprend quelque chose à l'équitation, un secrétaire? Tout au plus est-il bon à jouer le rat de bibliothèque ou le scribe machinal qui dénombre sur le bloc-note, indispensable à ses attributs, les coupes de bois prochaines ou inscrit les ordres à transmettre au maître d'hôtel!...

«Amer?... non, je ne le suis point. Blagueur, tout au plus. La vie m'a appris de bonne heure à donner à chaque chose sa réelle importance... Et rien n'a de l'importance... même pas les blessures d'amour-propre.

«Et puis, l'amour-propre est très relatif. Ce qui pourrait m'humilier, dans ma nouvelle position, ce serait de voir autour de moi des témoins de mon passé. Or, il n'y a plus de témoins... que ceux qui sont muets et immuables: les pierres, le ciel, le décor... A part eux, aucun visage familier; tu sais, autant que moi, qu'on a remplacé toute la domesticité et jusqu'aux gardes-chasse...

«Du reste, Notre-Dame-aux-Bois aussi a changé d'aspect. La nouvelle châtelaine, — je ne parle pas de mistress Jonathan Cartier qui passe sa vie derrière la fenêtre de son boudoir à lire des romans anglais et à se plaindre du climat et de ses migraines, — la nouvelle châtelaine, miss Rosamonde en l'espèce, s'est chargée d'introduire dans le vieux domaine abandonné, l'animation et le bruit.

«Elle s'est découvert d'innombrables relations — ces Américains, décidément font tout en vitesse! — tant yankees que françaises, et les réceptions n'arrêtaient pas.

«Ils arrivent dans des autos étourdissantes, tous gaz dehors, mènent grand tapage dans la cour d'honneur, vont pêcher des poissons rouges dans les bassins ou flirter derrière les statues du parc... On a macadamisé le terrain de tennis, et

une équipe d'ouvriers est actuellement occupée à transformer en link la grande pelouse.

«Les vieux marbres verdissent regardent tout cela avec effarement... et j'imagine que l'âme de mes aïeules, qui vinrent jadis rêver par les allées silencieuses, s'est enfuie effarouchée par cette invasion de barbares d'un nouveau genre.

«Moi je me réfugie dans la bibliothèque pour ne plus ouïr les infernales appels des claxons et essayer d'oublier, en activant fiévreusement mes recherches, que mon logis romantique perd chaque jour un peu plus de son charme pour devenir un palace cosmopolite où s'agite, de quatre heures à minuit, une bande trépidante de jeunes sauvages menés par une écervelée plus sauvage que les autres, qui boit des cocktails en guise de thé russe, fume le cigare et siffle entre ses doigts des airs d'american-bar...»

A cet endroit de sa lettre, Alain posa sa plume, énervé. A travers la fenêtre ouverte, son regard alla chercher la silhouette blanche qui bondissait, biche enragée entre les grilles du court.

Le claquement mat de la raquette sur la balle lui arriva en même temps qu'une exclamation sonore:

—Hurrah! Rosamonde. "You have got a lovely service to-day."

—Oui, je me sens en forme, cria la voix joyeuse de la jeune fille. Harry, cher vieux garçon, à vous de changer de côté. Ce soleil m'aveugle.

—Cela vous étonne? C'est parce qu'il est jaloux de vous... fit une autre voix.

—Jaloux? dit Rosamonde, interrogative.

—Mais oui, vous savez bien... les deux astres qui ne peuvent se regarder en face.

—Oh! oh! M. d'Orlonge, ça n'est pas nouveau, mais c'est assez galant.

Celui qui venait d'échanger avec elle ces dernières répliques, sans le moindre accent étranger, riposta avec un rire gêné:

—Evidemment, plaisanterie banale... Mais en vérité, mademoiselle Rosamonde, devant vous je n'ai plus d'esprit. Positivement, vous... vous m'impressionnez.

Les phrases, jetées d'un bout à l'autre du terrain, arrivaient, nettes et détachées, jusqu'à Alain.

Excédé, il se leva, alla fermer la fenêtre, d'un geste sec.

Il revint vers la table, haussant les épaules:

"Quel cuisire!..."

De plus en plus, il se félicitait de s'être si bien, autrefois, "ensauvagé" dans sa maison, pendant le court laps de temps qu'il avait vécu à Notre-Dame-aux-Bois. Ainsi, tous les hobereaux du voisinage, que Rosamonde avait déjà recueillis dans son sillage, ne risquaient pas de le reconnaître, si jamais par suite d'un événement fortuit, il se trouvait en leur présence.

Songer, il s'accouda à son bureau.

Il était dans la "chambre de la tour", cette chambre qu'on lui avait allouée pour "home" et où il retrouvait, sans que personne s'en doutât, ses souvenirs de petit garçon fantasque et choyé.

Il s'y enfermait souvent, lorsque le brouhaha et les allées et venues des visiteurs l'obligeaient à fuir la bibliothèque.

Depuis leur premier contact, Rosamonde et lui n'avaient pas eu d'autre algarade. Elle affectait, à table, de l'ignorer. Lui, sans aucune peine gardait son masque impénétrable et lointain.

Pourtant, lorsqu'il se retrouvait seul, parfois une vision le poursuivait: le coin de bois familier, le coin sauvage ou le ravin Bleu creusait sa brèche redoutable. Et il y voyait, dressée sur sa bête cabrée et frémissante, une cavalière hardie et farouche aux cheveux couleur de forêt d'automne.

Alors, il évoquait le fin visage d'Hélène, les clairs yeux bleus tout remplis d'une séduisante câlinerie. Combien différente de l'autre était celle qu'il avait rêvé d'installer en souveraine au château ancestral. Quel charme simple et féminin était en elle!... quelle douceur avait son regard!

Il soupira, repris par son amertume: —Et pourtant, ce regard mentait... et je n'ai pas su voir ce qu'il y avait de lâcheté dans la suavité des prunelles, de pensées calculatrices derrière le front pur!

A nouveau, son amour-propre blessé cria plus fort que son coeur meurtri.



“Nous
avons
nos secrets
mon parfum et moi”

dit JOAN BENNETT

“Vous commencez d'abord par croire qu'il est si naïf... si modeste... si discret... mon nouveau parfum, le Seventeen.

“Mais comme il connaît la vie! Il me raconte les plus drôles de choses... il me cause de magie... me grise de jeunesse... il m'invite, il me tente, il m'ensorcelle... m'entraînant toujours... me rendant plus gaie, plus insouciant... il me fait vivre!

“Mon parfum exige tant! Et je ne saurais le lui refuser... JE DOIS être jeune... et gaie... toujours!”



Rouge Youthtone Seventeen vous donne un teint charmant... Poudre de Riz Seventeen qui fait fondre les teintes pour vous donner la radieuse beauté de la jeunesse... Egalement: Parfum Seventeen, Poudre de Toilette, Compact, Brillantine, Sachet, Eau de Toilette.

Seventeen

Bah!... les femmes... toutes pareilles, qu'elles s'appellent Hélène ou Rosamonde... toutes prêtes à abandonner les plus fidèles tendresses, à dédaigner les plus sincères sentiments pour courir follement après le hochet, — glorieuse ou fortune — qui flatte leur puérile vanité. Avec elles, les hommes sont toujours sûrs d'être victimes.

Aussi, l'idéal n'est-il pas de savoir se tenir à l'abri de leur charme décevant, et, comme le sage, de les regarder s'agiter, poupées écervelées paradant pour un public de fantoches, sans jamais se laisser prendre à leur manège de marionnettes dépourvues d'âme?

V.

Que pensez-vous de ce M. d'Orlonge? dit à brûle-point, cet après-midi-là, Jonathan Cartier à son secrétaire.

Depuis trois mois que ce dernier habitait le château, l'Américain l'honorait de sa confiance. Jovial et bavard, il trouvait dans Alain un confident discret et point moqueur, devant qui il se laissait à penser tout haut et à exprimer les multiples étonnements dans lequel le plongeait le nouveau genre de vie que sa fille l'obligeait à mener à Notre-Dame-aux-Bois.

Alain parut un peu surpris de la question.

Il rétorqua:

—M. d'Orlonge? Mais je le connais très peu... Je l'ai à peine entrevu.

—Bon! il ne doit pas vous plaire... puisque vous hésitez à en dire du bien.

—Comment... mais...

Jonathan Cartier se mit à rire.

—Giroux, my boy, ne faites pas cette tête-là. C'est très comique, really...

Il arpenta le bureau, les mains aux poches.

—Si vous ne connaissez pas d'Orlonge, reprit-il avec force, moi, je vous connais. Ce type ne vous est pas... comment dites-vous... sympathétique...

—Sympathique...

—C'est ça... sympathique.

—Mais voyons, protesta Alain, ennuyé, je ne peux pas savoir... M. d'Orlonge...

—Nonsense! Depuis un mois, il est toujours fourré ici. Il joue au golf, il flirte, il bridge, il dîne... enfin, c'est un habitué. Vous m'avez accompagné à Orlonge la semaine dernière, quand Rosy a voulu aller visiter le vieil historique château... Il est bien décrépi, le vieil historique château... et M. d'Orlonge ne serait pas fâché de le mettre dans la corbeille de Rosy... pour que je fasse les réparations nécessaires... Ah! ah!...

Jonathan Cartier parut enchanté de sa plaisanterie.

Alain demanda:

—M. d'Orlonge a des intentions?...

Son interlocuteur haussa les épaules.

—Of course! fit-il avec simplicité... Comme tous les autres. Seulement, celui-là a plus de chance que les autres.

—Ah?...

—Oui... parce qu'il est d'Orlonge.

—Ah! oui... le titre...

—C'est ça, le titre comme vous dites... Voyez-vous, Giroux, c'est toujours la même histoire: la politique d'échange...

En France, vous avez des titres et pas d'argent... En Amérique, nous avons de l'argent et pas de titres... voilà... Nous achetons.

Alain Giroux eut un ricanement amer.

—Permettez-moi de vous objecter, cher monsieur, qu'il y a en France, même aujourd'hui, des gens qui n'envisagent pas le mariage à ce point de vue uniquement commercial et qui se refusent à mettre aux enchères, et leur nom et leur personne.

—Ils sont rares!... heureusement. Les Français ne sont pas aussi arriérés qu'on le croit. Je suis assez de l'avis de Rosy qui prétend que tout s'achète, à condition d'y mettre le prix.

—Ah! Mlle Rosemonde prétend que...

—Parfaitement... et elle a son expérience, croyez-moi. Jusqu'ici, cependant, elle était restée assez froide aux avances de ses admirateurs. Mais cette fois, M. d'Orlonge a des chances... de sérieuses chances...

—Ah!...

—Un grand-papa qui remonte aux Croisades... une antique maman qui a été jeune à la cour d'un Louis.

—D'un Louis?

—Certainly... d'un Louis V ou Louis XV ou Louis XVIII, je ne sais plus... C'est d'Orlonge qui nous a raconté ces détails en nous montrant sa galerie de

portraits... Ah! oui, il n'a plus beaucoup de vieilles tapisseries, ni de meubles qui tiennent debout, mais des portraits... ça, il y en a!...

Et Jonathan Cartier envoya une bourrade amicale à son secrétaire, en riant aux éclats.

Alain restait songeur.

Ainsi, ce d'Orlonge, parce qu'il possédait quelques vieilles murailles qui portaient son nom, avait réussi à conquérir le cœur de l'orgueilleuse jeune fille... Il en éprouvait une sorte de malaise. En vérité, quelque peu de sympathie qu'il éprouvât à l'endroit de cette fillette mal élevée, qui ne lui cachait point, elle, son hostilité, il ne pouvait se défendre d'un peu de pitié.

Certes, Rosamonde méritait mieux que ce fantoche imbécile. Elle n'était point dépourvue de finesse, en dépit de ses manières d'échappée du ranch; parfois, il l'avait entendu discuter, à table, avec des invités, et il l'avait jugée intelligente, instruite, érudit même. Jonathan Cartier lui avait confié combien Rosamonde était curieuse des choses de l'esprit et qu'elle avait eu une culture plus poussée que ne l'ont d'ordinaire les jeunes filles de son pays. Le goût des sports ne lui avait jamais enlevé le goût de l'étude.

Et Alain s'étonnait qu'avec une telle nature, Rosamonde s'intéressât à un Jacques d'Orlonge, aussi vide, aussi plat, aussi peu "noble" d'allure, en dépit de son nom et de son élégance outrée de mannequin... Mais, était-ce la faute de la jeune fille si, n'ayant jamais eu personne pour la conseiller, elle s'était fait du mariage et de la vie, une conception absolument faussée?... Était-ce sa faute si, à cause de sa prodigieuse fortune, et parce qu'elle était une magnifique proie pour toutes les convoitises déchainées, elle n'avait jamais rencontré autour d'elle que de plats valets au lieu d'amis?

Jonathan Cartier, devenu sérieux, se planta devant lui:

—Écoutez, Giroux, il ne me suffit pas, à moi, comme à ma fille, de savoir que M. d'Orlonge met une particule devant son nom. Répondez-moi en toute franchise... seriously... comme un homme... Ce M. d'Orlonge est-il, d'après vous, un gentleman?...

—Monsieur... votre confiance m'honore... mais enfin, vous ne me connaissez pas beaucoup plus que M. d'Orlonge... Je ne suis que votre secrétaire... Je ne peux donner mon avis en ces circonstances aussi délicates.

—Giroux, cela est... how do you say? une... une reculade... Il ne me faut pas si longtemps pour juger les hommes, boy. Là-bas, dans le Kentucky, j'avais tout de suite vu... et quand j'avais vu...

Un coup impérieux frappé à la porte interrompit brusquement la tirade.

Sans attendre le "entrez" habituel, Rosamonde fit irruption dans la pièce.

Derrière elle, son soupissant, Jacques d'Orlonge, qui décidément ne la quittait pas, montra son éternel sourire.

Jonathan Cartier regarda les intrus d'un air contrarié.

—Je vous demande pardon, père, fit Rosy cavalièrement, mais j'étais très impatiente... Je vous ai vu revenir de Miliane.

—Ah... oui.

Elle reprit, la voix pressante:

—Alors?...

Son père eut un geste impuissant.

—Alors... non.

—Non?... Il refuse? cria impéteusement Rosy.

—Absolument.

—Vous l'avez vu?... Vous lui avez parlé, vous lui avez dit que...

—Je ne l'ai pas vu. Il se dérobe toujours à mes invites. Il m'a fait transmettre sa réponse par le notaire. Bref, ce monsieur ne veut rien savoir.

Rosamonde rougit de colère.

—C'est un peu fort!

Elle apostropha d'Orlonge, le ton irrité:

—Concevez-vous cela, vous? L'ancien propriétaire de Notre-Dame-aux-Bois, complètement ruiné, se refuse à nous vendre la parcelle de terrain enclose dans le domaine, sur laquelle se trouve la chapelle...

—Mais, objecta d'Orlonge, imortant, quand vous avez... quand Monsieur votre père, veux-je dire, a acheté...

—Quand nous avons acheté, coupa sèchement Rosamonde, nous ne nous som-

mes pas préoccupés de ce détail... et nous avons eu tort, voyez-vous père.

Elle tourna vers Jonathan Cartier ses prunelles courroucées.

—Enfin!... Eh bien, continua-t-elle, parlant plus pour elle-même que pour d'Orlonge, qui l'écoutait avec une attention servile, dans le contrat de vente, ce monsieur se réservait la chapelle et le terrain, clos de murs, qui l'entoure...

—Comme c'est infime et que le bâtiment est placé tout au bout de la propriété, que, par conséquent il ne nous gêne en rien, nous avons accepté la chose sans y attacher d'importance...

—Seulement...

—Seulement?

Elle éclata:

—Seulement, moi, à ce moment-là, je n'avais pas vu la chapelle. Et maintenant que je l'ai vue, à travers la grille de fer forgé... eh bien, je la veux!...

Sa voix avait tremblé de si intense désir sur les derniers mots qu'Alain la regarda, surpris.

Étrange créature!... Elle avait prononcé ce "je la veux" puérilement, à la manière d'une enfant gâtée qui implore un jouet ardemment convoité et qui s'irrite de ne pas se voir immédiatement obéie.

—Et pourquoi la voulez-vous? s'enquit, d'un ton léger, le sémillant d'Orlonge.

—Parce que...

Elle allait répondre, les yeux éclairés soudain. Mais elle parut tout à coup se raviser. Elle regarda son sigisbée avec une expression bizarre, puis articula, brusque:

—Qu'est-ce que ça peut vous faire?

—Mais, balbutia d'Orlonge, interloqué, bien qu'il fût habitué aux rebuffades de la jeune fille, mais je... Ah!... bien... je vous demande pardon, mademoiselle...

—Evidemment... évidemment... je suis tout à fait de votre avis, asquiesça timidement d'Orlonge, avec un coup d'oeil repentant vers Rosy toujours hostile.

—C'est curieux... oui, curieux, murmura Jonathan Cartier pour détourner l'orage, que ce monsieur s'obstine à ne pas accepter nos offres.

—Car nous lui avons fait des offres, monsieur d'Orlonge, des offres splendides... magnifiques.

—Que ferait-il donc de ce terrain?...

—Evidemment... évidemment... je suis tout à fait de votre avis, asquiesça timidement d'Orlonge, avec un coup d'oeil repentant vers Rosy toujours hostile.

—Il ne peut pas espérer la vendre plus cher à quelqu'un d'autre? Personne n'achètera cette chapelle enclose dans nos propres terres. Pour nous seuls, elle peut avoir quelque valeur.

—Voulez-vous que je vous dise, père, trança Rosy; eh bien, ce bonhomme est jaloux.

—Jaloux?

—Evidemment, jaloux. C'est un raté, le descendant dégénéré d'une famille de hobereaux ruinés. Il est furieux de voir à sa place des gens qui, eux, ont de la fortune... S'il n'avait pas gaspillé le reste de son avoir sur les tables des bouges et dans les mauvais lieux...

—Quoi! qu'avez-vous à sourire, d'Orlonge? Est-ce que vous croyez que les mots me font peur et que je ne sais pas ce qu'ils valent, ces beaux messieurs dédaigneux?

—Mais, mademoiselle, je ne ris pas... au contraire, je vous trouve très... très originale. Vous raisonnez de cela d'une manière... assez libre assez hardie, mais très sensée...

Rosy ne l'écoutait plus. Une rancune dans la voix, elle reprit:

—Et puis, qu'est-ce que ce mystérieux personnage qui refuse de se faire connaître? Il n'a pas assisté à la vente, il n'est pas venu pour l'inventaire... On lui demande une entrevue pour discuter de cette cession de la chapelle: il répond non, catégoriquement, sans même vouloir discuter.

Jonathan Cartier appuya:

—Est-ce ainsi que se traitent les affaires, je vous le demande?

—Peut-être regrette-t-il d'avoir été dans l'obligation d'abandonner la maison de famille à des étrangers... fit lentement Alain, sortant pour la première fois de son mutisme.

Le regard droit de Rosamonde vint s'appuyer sur lui, agressif:

—Des étrangers... plus capables que lui-même de faire valoir les terres qu'il laissait en friches, riposta-t-elle sèche-

—Enfin, Giroux, vous ne trouvez pas extraordinaire, étant donnée sa situation surtout, le refus de ce monsieur? interrogea Jonathan Cartier.

Rosamonde ne laissa pas à Alain le temps de répondre.

Elle haussa les épaules avec impertinence.

—Voyons, père... vous savez bien que M. Giroux est plus français encore que ses compatriotes. Il s'est fait le chevalier de toutes les vieilles idées retardataires. Il n'aime que les manoirs en ruines, habités par les hiboux, et les jeunes filles aux cils baissés qui font de la dentelle au crochet et de la tapisserie... Je le vois très bien avec une guitare, roucoulant une romance au clair de lune, en haut de quelque tour démantelée... Non! c'est trop drôle!...

Elle pouffa pendant que d'Orlonge, courtisan, retenait mal un petit rire d'ironie.

Alain avait baissé les yeux sur son bloc-notes. Il semblait très attentif à tracer des hiéroglyphes... La mine du crayon, maniée nerveusement, se cassa avec un bruit sec.

Jonathan Cartier eut pour sa fille un regard de reproche. Elle n'y prit pas garde; mais, piquée du silence dédaigneux d'Alain, elle l'apostropha:

—Eh bien, monsieur le Don Quichotte, vous avez peur d'émettre votre opinion?... Sans doute lui donnez-vous raison à ce... comment dites-vous en français?... vous avez un mot très amusant... ah! oui, à ce "purotin"... de faire de la sentimentalité imbécile?...

—Je trouve, mademoiselle, qu'il est permis à quiconque de ne pas vouloir monnayer des souvenirs qui seraient... profanés par des gens qui n'ont ni la compréhension, ni le respect des choses respectables.

Il avait articulé toute la phrase froidement, se forçant au calme, mais avec une expression dans le regard qui donnait aux mots toute leur portée.

—Ah! permettez... permettez, fit Jonathan Cartier, éberlué de la riposte.

Les narines de Rosy battaient comme celles d'un cheval belliqueux. Ses mains tremblantes de colère, repoussèrent avec bruit, sur la table, le coupe-papier avec lequel elle jouait.

—Laissez donc, père, dit-elle, la gorge sèche.

Des mots cinglants lui venaient aux lèvres. Elle les retint, se forçant à rester calme pour écraser cet adversaire si maître de lui.

Un sourire méprisant effleura ses lèvres.

—Sans doute M. Giroux s'imaginait-il, lança-t-elle avec une mordante ironie, que je cherche à acheter la chapelle afin d'y installer, à la place, un court de tennis ou un manège pour dresser les chevaux?... et, naturellement, il se fait le chevalier du passé et de l'art en péril. C'est touchant!

—Seulement, pour jouer ces rôles-là... il lui manque la lance... et le costume. M. Giroux — elle appuya avec emphase sur le nom bourgeois — aurait dû naître au temps des paladins de la Table ronde, dans une famille de preux. Aujourd'hui, il eût mieux fait de choisir un métier moins... tranquille que celui de rond-de-cuir...

—Rosy!... cria Jonathan Cartier qui sentait venir l'orage.

—Ah! ah! mais laissez donc, miss Rosamonde est trop drôle!... ricana d'Orlonge, se pliant en deux dans une subite crise d'hilarité... Elle trouva...

Il s'interrompit, pâle soudain.

Alain Giroux était devant lui, la face orageuse, les lèvres serrées.

D'Orlonge eut peur de l'expression de cette pâle physiologie et, machinalement, recula.

—Monsieur, articula Alain, marchant sur lui, votre rire m'importune. Je n'ai pas l'habitude de permettre à quiconque de s'amuser à mes dépens.

Le chétif d'Orlonge considéra avec un peu d'inquiétude cet adversaire à qui il n'avait jamais prêté attention. Alain le dépassait de toute la tête, et l'on sentait, dans son attitude menaçante, toute une force retenue qui, débandée, devait être redoutable.

Il balbutia:

—Mais, monsieur...

Du regard, il quêta une approbation, l'assurance d'un secours proche.

Jonathan Cartier ne fit pas un mouvement... Ses yeux pâillaient sous les sourcils en broussaillant. Quant à Rosy,

sidérée, elle regardait la scène avec stupeur.

D'Orlonge risqua :

—Vous êtes fou!...

—Un mot de plus, et vous recevez ma main sur votre blême figure de pître...

La voix d'Alain avait des intonations sèches qui claquaient comme le bruit d'un pistolet qu'on arme.

La main fébrile d'Orlonge avait saisi le bouton de la porte. Plus rassuré, il reprit courage :

—Mon petit monsieur, je crois que vous osez...

—Vous intimer silence. Parfaitement... A moins que vous ne préfériez régler dehors avec moi ce petit différend.

—Que je... quoi! ah! non... c'est de la démenche... je ne me bats pas comme ça, moi...

—Je le crois sans peine, monsieur.

—Quoi? que voulez-vous dire?... Non, je ne me bats pas avec un...

Il allait prononcer "un employé". Prudemment, il s'interrompit et, haussant les épaules :

—Oh! et puis tout ça, c'est encore du roman... On ne se bat plus de nos jours... Un duel, vous vous fichez de moi...

—Un duel... Vous n'y êtes pas, monsieur d'Orlonge, riposta railleusement Alain. Aussi peu moderne que je sois, je n'ignore pas que le sport a remis la boxe à la mode et que vous pouvez, sans déchoir, vous mesurer avec moi. De nos jours, sur le ring, il n'y a que la valeur de l'adversaire qui compte, sa valeur de sportif; sa personnalité disparaît...

Donc, si le coeur vous en dit... Puisque vous semblez apprécier les choses originales, voilà une combinaison qui ne peut manquer de vous agréer...

—Allons... quand vous voudrez...

Il s'avancait, très résolu, toute son expiration antérieure bouillonnant en lui comme une eau furieuse.

Mais déjà, d'Orlonge avait ouvert la porte.

—Ecoutez, permettez... je ne vous ai rien dit, moi, après tout... Expliquez-vous avec Mademoiselle...

Il se toucha le front, les yeux au ciel, — si le secrétaire de M. Cartier était "piqué", il n'y pouvait rien, n'est-ce pas?

— puis, vivement, referma la porte, et on entendit son pas s'éloigner hâtivement dans le couloir.

Dans le silence embarrassé, Jonathan Cartier, les bras levés, conclut avec une moue :

—Quelle pitié!...

* * *

Alain Giroux, resté maître de la place, se trouva fort embarrassé de son personnage.

—Bon Dieu!... mais qu'est-ce qui m'a pris, se disait-il, tandis que, pour se donner une contenance, il rangeait les papiers épars sur le bureau...

Rosamonde avait détourné la tête... Quant à Jonathan Cartier, il sifflotait une marche guerrière assez en accord avec la situation.

Mais, la marche terminée, il se tut et Alain pensa qu'il fallait parler pour rompre ce silence, lourd de gêne.

Il alla à l'Américain.

—Monsieur Cartier, fit-il d'un ton ferme, je viens d'outrepasser mes fonctions chez vous... Je ne l'ignore point... mais je revendique la responsabilité de tous mes actes.

Jonathan Cartier plissa ses petits yeux vifs.

—Cela signifie? interrogea-t-il, rallumant lentement son sigare.

—Cela signifie que...

—Que vous allez dire des bêtises, my boy, trancha le gros homme, gouailleur. Les mains aux poches, il fixa le jeune homme :

—Nous autres, en Amérique, nous ne sommes pas des sentimentaux, master Giroux, articula-t-il gravement... Entre un invité qui n'est qu'un invité et un gentleman qui fait notre affaire... nous n'hésitons pas. Vous êtes ce gentleman... alors, je garde.

—Mais, monsieur...

L'Américain l'interrompit :

—J'aurais bien voulu voir d'Orlonge accepter votre défi, fit-il avec une nuance de regret... Dear me! quel beau punching! Vous le mettiez knock-out dès le premier round.

Un peu confus, Alain s'excusa :

—Je regrette seulement que cette scène ait eu lieu chez vous, monsieur Cartier, mais...

—Allons, allons... Don't mention it... Cela est sans importance. J'aime assez qu'un jeune homme ait le sang vif et ne se laisse pas intimider par... un imbécile.

Il acheva entre ses dents :

—Un imbécile mené lui-même par une petite fille...

Il avait jeté un regard désapprouvateur à Rosamonde.

Elle était toujours devant la fenêtre, les yeux perdus. Alain voyait son profil immobile et le galbe fin de ses joues pâles que les cils, par instant, effleuraient d'un battement.

Il prononça :

—Ma présence au château semble paraître indésirable à Mademoiselle... Je crois décidément, Monsieur Cartier, que je ferais mieux...

—Taratata! dit Jonathan Cartier avec un haussement d'épaule, vous prenez Rosy au sérieux. Il ne faut pas.

—N'est-ce pas, darling, que M. Giroux se trompe quand il affirme...

—Que ma présence déplaît à Mademoiselle. C'est la vérité, acheva Alain, agacé.

Elle le fixa de ses prunelles irritées. Il crut qu'elle allait se rebeller, lui lancer de nouvelles invectives... Il lut sa révolte dans ses yeux.

Cependant, elle se domina :

—Ce n'est pas ce que j'ai dit, fit-elle seulement.

Elle traversa le salon, ouvrit brusquement la porte.

Sur le seuil, elle hésita un instant, puis, d'une voix un peu rauque, prononça avant de disparaître :

—Je regrette ce qui s'est passé... Veuillez accepter mes excuses, monsieur.

VI

Rosamonde ouvrit précautionneusement la porte de la remise.

Derrière elle, le petit jour hésitant éparpilla sa grisaille. Des stalles noyées d'ombre, montait une haleine chaude et, par endroits, le poil luisant des bêtes à l'attache réfléchissait la confuse clarté, comme un miroir...

Une jument hennit, allongeant vers la nouvelle venue, le triangle de sa tête fine.

—Oui... ma belle, dit Rosamonde, allant à elle... Nous partons.

La Favorite parut comprendre et se réjouir, car elle secoua impatiemment son licol.

—Allons, allons... paix! protesta Rosamonde, tu vas tout casser... et amener les lads.

—On voit bien que nous ne sommes pas sorties depuis trois jours... Tu t'ennuyais, hein?

En un clin d'oeil, la Favorite fut selée, et, suivant docilement sa maîtresse, elle traversa l'écurie d'un pas victorieux.

L'air vif du dehors sembla la griser. Elle s'ébroua et gratta le sol nerveusement.

Rosamonde s'accrocha à l'encolure, et, légère, à la manière des écuyères qui font une exhibition, elle s'enleva...

Elle revêtit pour ses promenades matinales une simple culotte de cheval, et allait tête nue, sans autre parure que ses cheveux rejetés en arrière, qui la coiffaient d'un casque d'or bruni.

Elle mit sa monture au trot, désireuse de sentir la brise fraîche lui fouetter le visage, la brise du bois matinal qui sentait le pin et l'amnada amère.

Comme elle aimait ce pays, l'odeur de sa forêt, la couleur de son ciel, l'ombre de ses arbres... toutes ces choses à quoi elle n'était point accoutumée mais qu'une lointaine ascendance lui rendait attachantes, presque amies...

Même, elle s'en voulait un peu, en ses heures de franchise morale.

—Aurais-je par hasard l'âme poétique? se disait-elle avec dépit.

Cela lui paraissait une faiblesse inconcevable, une infériorité... La femme d'aujourd'hui ne se doit-elle pas d'acquiescer de mâles vertus, et non de laisser se développer en elle cette "petite fleur bleue" désuète et encombrante?... La vie n'est pas un songe, n'est-ce pas? c'est une réalité et il convient de nourrir cette réalité avec des choses positives.

—Là... là... doucement, la Favorite, murmura-t-elle.

Elle était arrivée près d'un terrain un peu à l'écart du parc, où des chênes vénérables formaient une manière de bosquet.

Elle immobilisa son cheval.

Tous nos romans d'amour sont intéressants et nouveaux

LA REVUE POPULAIRE a une réputation à soutenir. Tous ses romans doivent être intéressants, pour tout le monde, et nouveaux. Tous ses romans peuvent être mis entre toutes les mains.

Nous recommandons particulièrement notre grand roman d'amour de novembre :

L'Amour est aveugle

par Mlle Trouessart

~ ET ~

Une enquête sensationnelle sur les asiles d'aliénés par

Albert Londres

intitulée

CHEZ LES FOUS

LA REVUE POPULAIRE, avec son riche papier illustré de gravures nombreuses et choisies, avec l'abondance et la variété de sa matière à lire, avec ses romans d'amour et d'aventure, tous plus intéressants les uns que les autres, est appelée à doubler sa circulation déjà énorme.

En vente dans tous les dépôts de journaux :

15 sous

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, RUE DE BULLION, MONTREAL, Can.

—Le Bois Sacré, dit-elle, souriant involontairement à cette réminiscence de ses études classiques.

N'était-ce pas en effet un bois défendu, ce coin du domaine, le seul qui n'appartint pas à son père?... A cause de cette circonstance, il prenait du prix à ses yeux... C'était le petit point minuscule sur lequel venait se briser son caprice...

Ainsi, il existait au monde quelqu'un qui ne voulait pas lui céder quelque chose, à n'importe quel prix... Cela dépassait son entendement.

Bien qu'en étant largement pourvue, Rosamonde avait eu de bonne heure le respect de l'argent, l'argent devant qui plient toutes les volontés, capitulent toutes les forces... Pour une fois, cette toute-puissance, en quoi elle avait cru, faisait faillite...

Elle poussa son cheval sur le sentier pierreux qui menait au bosquet...

On devinait, à travers les arbres, une masse de pierres grises qui étaient les restes précaires de la chapelle médiévale à demi ruinée. L'îlot d'arbres lui-même était clôturé par un mur qui fermait, ainsi qu'une agrafe précieuse, une superbe grille en fer forgé, travaillée comme une dentelle.

Vraiment, lorsqu'on jetait un coup d'oeil à travers les balustrades, on s'expliquait l'engouement de la jeune fille. Cette bâtisse archaïque ne manquait pas de style avec ses ogives pures où le lierre mettait des guirlandes, à la place des vitraux disparus, et son jardin en friche, si feuillu et luxuriant qu'on eût dit un jardin enchanté.

La jeune fille mit pied à terre et alla coller son visage contre la grille.

Soudain, elle eut une exclamation.

—Mais... ai-je la berlue? Je ne me trompe pas... On dirait une fumée qui monte du toit...

Elle suivait des yeux la spirale légère, si diaphane qu'elle se confondait avec la vapeur molle flottant entre terre et ciel.

Elle murmura, avec un étonnement sans bornes:

—Mais alors... il y aurait donc quelqu'un dans la chapelle?... Qu'est-ce que cela peut dire?

Un peu impressionnée, elle restait à l'affût.

Une voix railleuse éclata tout à coup derrière elle, dans le silence:

—Je vous demande pardon, mademoiselle, de vous troubler dans votre contemplation...

Rosamonde tressaillit. Brusquement tournée, elle toisa l'intrus avec colère.

Un cri lui échappa:

—Comment, vous, monsieur?

Dans le chemin, Alain Giroux s'avancait, tenant par la bride un alezan doré que la jeune fille n'avait jamais vu dans les écuries paternelles.

Très aisé, le secrétaire expliqua:

—Je viens de trouver ce fer sur la route... là... à quelques mètres... J'ai pensé qu'il devait venir de la Favorite... J'ai eu peur que vous ne vous soyiez pas aperçue de l'accident et je me suis permis de vous avertir...

Furieuse d'être surprise en flagrant délit de curiosité, elle le dévisageait sans aménité.

Elle examina le fer qu'il lui tendait.

—Oui, dit-elle, c'est bien celui de la Favorite. Elle a dû le perdre tout à l'heure... C'est bizarre... Je n'y avais pas pris garde.

Et, désireuse d'expliquer sa présence en cet endroit, elle désigna la chapelle entre les arbres:

—Je viens de voir une fumée sortir de là, annonça-t-elle...

Il prit un air incrédule.

—Une fumée?

—Mais oui, je vous assure!... J'ai été aussi intriguée que vous-même... Personne ne peut pénétrer dans ce bâtiment dont mon père n'a pas la clef...

—Vous vous serez trompée, mademoiselle, affirme-t-il. Vous aurez pris pour une fumée le brouillard matinal.

—Vous croyez?...

—Evidemment... Regardez donc.

—En effet... on ne voit plus rien maintenant.

Cependant, elle n'est point convaincue.

—C'est étrange!... Tout à l'heure...

—Voyons, reprit-il avec un sourire, on ne fait pas la cuisine dans une chapelle, que je sache?...

—C'est vrai, avoua-t-elle, confuse.

Ils restèrent silencieux, elle gênée, bien qu'elle s'appliquât à ne le point paraître, lui, impénétrable.

C'était la première fois qu'ils se parlaient depuis la fameuse scène qui avait éclaté dans le bureau de M. Cartier. Alain n'avait pas revu d'Orlonge et il avait évité à Rosamonde, autant qu'il l'avait pu, l'embarras de sa propre présence.

Le revirement de la jeune fille la lui avait, décidément, rendue plus sympathique. Pour qu'elle ait fait des excuses à celui qu'elle détestait visiblement, il fallait qu'en elle le sentiment de la justice soit plus fort que son orgueil qui n'était pas mince...

Et Alain avait conclu:

—Reconnaître ainsi ses torts et s'imposer une piquante blessure d'amour-propre pour les désavouer publiquement, c'est assez joli, ma foi... Elle a du caractère...

En connaissanceuse, elle examinait l'alezan, le flattant de la main.

—Je ne savais pas que mon père avait acquis un nouveau cheval, déclara-t-elle.

—Mais il n'appartient pas à M. Cartier...

—Tiens! à qui donc?

Elle leva vers lui ses yeux surpris:

—C'est le vôtre?

—Le mien, pas précisément... Mon ami Georges Roy a bien voulu me le prêter pour quelque temps et les fermiers du château l'ont pris en pension avec l'autorisation de Monsieur votre père. Je l'ai seulement depuis deux jours.

Elle n'objecta rien et se disposa à se remettre en selle.

—Si vous voulez Soliman, mademoiselle, offrit-il.

—Non, merci.

Son regard dédaigneux montre clairement que ce cheval ne lui paraît pas digne d'elle. Sans doute, il a belle allure; mais, pour que M. Giroux le monte, ne faut-il pas que ce soit un mouton?...

Sur un léger signe d'adieu, elle file dans le sentier et s'éloigne vers les bois proches.

—Du train dont elle y va, murmure Alain, je ne lui donne pas une demi-heure pour que la Favorite boîte si fort qu'elle oblige sa cavalière à descendre...

A son tour, il prit le galop à travers la futaie.

* *

Il était dans une de ces journées de névrose où du fond obscur de l'être monte le remous des souvenirs amers. L'image d'Hélène, si vivante pour lui à certaines heures, le hantait... Il lui venait au coeur une aversion de son existence fade...

Essayant d'oublier ce fâcheux état d'esprit, il éperonna son cheval... Il voulut se donner l'illusion que tout le passé était aboli. Ne montait-il pas Soliman, son fidèle camarade de randonnées — celui-là même qu'il avait cédé deux ans plus tôt à Georges? — Ce pays n'était-il pas le sien... et cette forêt fraîche et odorante... et ce ciel, et ces routes sauvages où il retrouvait partout, embusquée, l'ombre de sa prime jeunesse?...

Ah! pouvoir chasser enfin la pensée obsédante de la femme qui l'avait déçu, en qui il avait cru de toute sa foi fervente et par qui lui était venue sa plus lourde rancœur, son dégoût de vivre...

Plus vite! Soliman... mon beau cheval impétueux... dans les fourrés obscurs, sur la route sombre où le soleil, parfois, fait pleuvoir ses illusives sequins d'or... Va, de ton galop furieux, semblable au cheval-fantôme qui emportait sur le chemin d'épouvante son blanc cavalier poursuivi par les djinns redoutables... Va... Les souvenirs sont des guêpes harcelantes, plus effrayantes que les djinns...

Et il n'est pour les vaincre que le mouvement rapide qui endort la pensée et apaise les nerfs et l'ivresse du danger qui vous met un goût funèbre à la bouche...

Plus vite! sur la pente glissante qui vous donne la sensation éperdue de voler à l'abîme... Hop! par-dessus le fossé traîtreusement placé au détour du bois... En avant dans la montée vertigineuse qui semble escalader le ciel devenu brusquement accessible...

Qu'importe la caresse brutale du vent sur le visage en feu et celle, plus cinglante, des branches...

Alain meurtrit follement les flancs de Soliman qui bondit par-dessus les obstacles...

Une amazone, immobile au bord de la route, regarde passer comme un éclair l'étrange cavalier.

—Mais il est fou, s'exclame-t-elle... Il va se tuer dans le ravin...

A son tour, Rosamonde éperonne sa monture... Mais Alain va un train d'enfer... Si bonne cavalière qu'elle soit, la jeune fille se laisse distancer. Elle en éprouve un dépit qu'aiguillonne son désir de vanicre...

Eh quoi, ce petit secrétaire, à qui elle n'a pas épargné les sarcasmes, monterait aussi bien et mieux qu'elle? Ce serait trop fort!...

—Nous verrons bien s'il saute la brèche, pense-t-elle.

Malgré les efforts de Rosamonde, la Favorite, gênée par sa boiterie, arrive au but juste au moment où, d'un élan souple, Soliman a franchi la crevasse.

Cet exemple n'émeut pas la jument, qui, arc-boutée sur ses pattes frémissantes, se refuse à suivre son rival...

Rosamonde a beau l'encourager de la voix: elle demeure rétive, les flancs houleux...

De l'autre côté du ravin, Alain s'est arrêté pour laisser souffler l'alezan. Il vient d'apercevoir sa poursuivante mais n'a pas sourcillé. Seulement, un éclair d'ironie passe dans ses prunelles...

Rosamonde, l'oeil en éveil, saisit cette nuance fugitive. Ah! par exemple!... Il se permet de se moquer d'elle, maintenant?...

Furieuse, elle cravache la Favorite, qui se cabre...

—Attention! crie Alain, effrayé, le terrain est glissant...

Il n'a pas achevé sa phrase que la Favorite, cinglée à nouveau, saute la brèche si malheureusement que, manquant l'obstacle de l'avant-midi, elle s'abat, projetant sa cavalière sur le sol.

Alain s'est élançé.

Etourdie par le choc, la jeune fille l'entend lui murmurer d'un ton inquiet:

—Vous n'êtes pas blessée, mademoiselle?

Le son de cette voix la galvanise. Elle se dresse, et rageuse:

—Mais non... je ne suis pas blessée. Et puis, qu'est-ce que ça peut bien vous faire?

Il ne réplique pas et l'observe, attentif. Elle est un peu pâle, mais sa volonté la met debout immédiatement. Il ne doute pas qu'elle ne souffre d'une courbature sérieuse: la chute a été rude. Cependant, pas un muscle de son visage ne tressaille.

Tranquillement, elle alluma une cigarette, évitant de le regarder pour qu'il ne lût pas sa confusion dans ses yeux.

Tout à coup, un cri lui échappa, soulignant le bruit d'un galop rapide:

—Oh!... la Favorite!...

C'était bien la Favorite, en effet qui, moins résignée, sans doute, que sa jeune maîtresse à boire devant témoin l'humiliation qu'elle venait de subir, planait là les trois autres acteurs de la scène, sans plus se soucier de Rosamonde que si celle-ci n'avait jamais existé.

Alain et sa compagne occasionnelle la virent filer d'une allure folle, criériste au vent à travers les taillis; et le martèlement de ses sabots durs se répercuta dans la forêt, éveillant de multiples échos.

—Ça, par exemple, c'est le bouquet! fit la jeune fille avec un geste de dépit.

—Vous voilà forcée d'accepter mon offre de tout à l'heure, dit-il. Soliman est toujours à votre disposition...

Elle le regarda, un peu troublée, et lui sut gré de triompher aussi discrètement. Il n'y avait pas l'ombre de raillerie sur le visage sérieux du jeune homme.

—Je ne veux pas vous priver de votre cheval, murmura-t-elle.

—Alors, vous serez obligée d'accepter mon escorte jusqu'au château. Je ne saurais vous laisser aller seule.

Allons, c'est tout de même un gentleman malgré son nom roturier, jugea Rosamonde.

Elle s'humanisait.

Un sourire adoucit ses traits et Alain ne put s'empêcher de remarquer combien ce sourire, entr'ouvert sur des dents éclatantes, lui donnait de jeunesse et de féminité.

Il pensa:

—Au fond, c'est une enfant... mais une enfant courageuse. Tout à l'heure, en tombant, elle n'a pas poussé un cri.

Il se dirigea vers Soliman, qu'il prit par la bride et s'enquit:

—Vous n'êtes pas inquiète au sujet de la Favorite?

—Non... Elle est sûrement retournée à l'écurie.

Longtemps, ils marchèrent, côte à côte, muets tous deux.

Pour rompre ce silence, qui devenait embarrassant, Alain risqua:

—Cette jument est douée d'un esprit de décision tout à fait remarquable. Est-ce la première fois qu'elle vous joue de ces tours?

Elle secoua orgueilleusement la tête.

—Oui... c'est la première fois. Elle n'a pas l'occasion de se livrer à son humeur indépendante... ou fantaisiste... Elle fait tout ce que je veux, d'ordinaire.

Pouvait-elle lui dire, ce qu'elle ne savait pas bien elle-même, que la fausse manoeuvre d'aujourd'hui était due à sa maladresse... et à ce que, si bonne écuycère d'habitude, elle n'était plus en possession de tous ses moyens, parce qu'il y avait en elle une nervosité, un émoi inexplicables?...

Attentif à lui éviter les heurts, il faisait rouler du bout de sa cravache les pierres du chemin... Elle fut touchée de cette sollicitude et avoua:

—J'aurais dû vous écouter tout à l'heure... et ne pas forcer mon cheval...

Et elle ajouta, prise par un besoin de sincérité:

—Vous êtes un très bon cavalier... Je ne l'aurais pas cru...

Il rit, amusé de sa franchise:

—Vous ne me le cachez pas, mademoiselle. Avez-vous assez blagué le "rond-de-cuir"!

Elle rougit:

—Vous conviendrez que j'avais des raisons de ne pas vous "encaisser" — comme l'on dit chez vous — ripostait-elle.

Il pensa à la scène du bateau... Ne lui avait-il pas été trop sévère, ce jour-là? En somme, elle est ainsi que sa destinée l'a faite. Trop gâtée par la vie, est-ce uniquement sa faute si elle s'imagine que tout doit plier devant sa jeune volonté?...

Il prononça, le ton léger:

—Bah!... des remarques, même... désagréables, émanant d'un personnage aussi infime que moi, ne pouvaient guère vous atteindre...

C'est à son tour de demeurer silencieuse. Elle regarde vaguement le ciel lointain, et, parfois, chancelle un peu, comme si la marche lui devenait pénible.

—Vous ne voulez toujours pas monter Soliman? demanda-t-il. On dirait que vous souffrez...

—Non... laissez, fit-elle, impatiente.

Il n'insista point, mais lui offrit son bras, qu'elle prit machinalement.

Il s'enquit bientôt:

—Me permettez-vous de vous poser une question, mademoiselle?

—Une question... Laquelle?

—Je ne me suis pas expliqué que vous n'avez pas... parlé à Monsieur votre père de... l'incident auquel vous venez de faire allusion... Il vous était facile cependant de me desservir auprès de M. Cartier et de satisfaire ainsi votre animosité... une animosité que je comprends fort bien, croyez-le.

Ses cils battirent, plus rapides.

Elle rétorqua:

—Je ne me sers pas de ces armes-là, monsieur.

Elle ajouta, tandis qu'il la regardait, intéressé:

—Et puis, n'était-ce pas assez vous prouver que les paroles que vous m'avez adressées sur le Léviathan ne m'avaient pas touchée?

Il pensa que, si elle y était restée aussi indifférente qu'elle l'affirmait, elle ne lui aurait pas manifesté, dès leur première rencontre, à Notre-Dame-aux-Bois, une telle hostilité... mais il se garda d'en faire la remarque.

Elle poursuivit:

—A mon tour de vous poser une question... Pourquoi vous être montré si... désagréable avec moi, le... jour du Léviathan?... Les plaisanteries que je m'étais permises à votre endroit étaient assez anodines, je crois, et ne justifiaient pas une semblable sortie...

—Mon Dieu!...

—Oh... j'ai cru comprendre... Il vous déplaisait que je tiennne en laisse cette bande ridicule d'imbéciles, jeunes et vieux, qui bêlaient autour de moi comme un troupeau de moutons dociles...

Il avoua sèchement:

—J'ai horreur des polichinelles... je suis honteux de voir mes semblables accepter ce rôle-là... et, quand j'ai l'occasion de dire son fait à la poupée qui agite les ficelles, je n'y manque pas.

Outrée, elle fit un mouvement pour dégager son bras. Il ne la retint point, mais corrigea :

—Je retire "poupée" en ce qui vous concerne, mademoiselle. A ce moment, je ne vous connaissais pas.

Elle haussa les épaules. Il lut sur ses lèvres un "que m'importe" dédaigneux... Cependant, elle ne le proféra pas.

Et, après un instant, elle interrogea d'un air innocent :

—Et... aujourd'hui?

Blagueur, il sourit :

—Aujourd'hui... vous êtes vraiment trop bonne de paraître vous préoccuper du vague subalterne que je suis.

Elle se mordit les lèvres, rougit violemment, mais ne broncha pas. N'est-il pas dans son droit?... Ne l'a-t-elle pas remis cent fois à sa place?... A nouveau, un petit silence tombe entre eux.

Changeant de conversation, il reprend :

—J'espère que vous m'avez pardonné mon... algarade de l'autre jour...

Elle haussa les sourcils.

—Votre algarade?

—Oui... cette histoire ridicule avec M. d'Orlonge. J'ai été stupide de prendre la mouche... et j'en suis d'autant plus confus que... depuis ce jour, M. d'Orlonge n'a plus reparu au château.

—C'est moi qui l'ai prié de ne pas revenir, dit-elle lentement. Je n'aime pas les lâches...

—Mais...

—Ah! vous n'allez pas le défendre, maintenant? Il s'est révélé au-dessous de tout... Décidément, la noblesse ne confère pas toujours le courage...

Il achève :

—Et un monsieur titré n'est pas toujours un gentilhomme...

—Je commence à le croire, acquiesce-t-elle... Au surplus, rien ne me plaisait en lui que cela... son titre... et je savais qu'il était monnayable...

—C'est-à-dire, expliqua-t-elle, en réponse au regard interrogateur d'Alain, que M. d'Orlonge ne demandait pas mieux que de troquer son blason rapé contre une dot en espèces trèsbuchantes...

—J'imagine, affirma-t-il, que votre personne était pour quelque chose dans les assiduités de ce monsieur?...

Elle eut un haussement d'épaules méprisant.

—Ma personne!... Quand la statue est vêtue d'or, on ne voit pas son visage... on est bien trop ébloui par l'éclat de son manteau...

Intrigué par cette âme insondable de jeune fille, il demanda :

—Les satisfactions d'orgueil sont-elles donc les seules qui comptent à vos yeux?... L'amour, à quoi rêvent toutes les adolescentes, — s'il faut en croire le poète, — n'a-t-il pour vous aucune valeur?...

Elle eut un petit rire sec :

—L'amour... Ah! vous êtes bien tous les mêmes, les Latins, pauvres illuminés qui cherchez à vous payer de mots et ne pouvez regarder aucune réalité sans vouloir aussitôt l'habiller de mensonge... Mais oui, ce mensonge que vous appelez, vous, sentiment.

—Eh bien, continua-t-elle en s'animant, sachez bien ceci : dans une certaine catégorie d'individus, il n'y a plus de sentiment, il n'y a que des chiffres.

—Un hasard heureux ou... ma mauvaise chance — appelez cela comme vous voudrez — m'a placée dans cette catégorie-là...

Elle a mis un peu d'amertume dans sa dernière phrase.

Il l'examine à la dérobée, surpris de trouver une telle maturité d'esprit en même temps que tant de scepticisme chez une si jeune fille...

Il s'avoue qu'il y a dans ses affirmations une grande part de vérité. Lui-même, a-t-il su autrefois ce que valait l'amour? mais non... Il était trop pris de multiples soins, trop blasé sur tous les plaisirs de l'existence, trop dégoûté de tout, ayant goûté à tout... il brûlait trop sa vie pour avoir le loisir d'écouter chanter son cœur...

Car l'amour, le vrai, celui qui vous enchante et qui vous meurtrit, veut éclore dans une âme pensive, fleur merveilleuse que l'atmosphère desséchante des palaces et des dancings à la mode, flétrit avant qu'elle puisse s'épanouir...

Il a fallu à Alain le recueillement de Notre-Dame-aux-Bois pour comprendre cela; et, c'est alors seulement, au début de son séjour dans sa Thébaïde, qu'il a choisi Hélène... Et c'est parce qu'il lui apportait une âme renouvelée, que le sentiment qu'il lui a voué est devenu tout de suite si fort, si ardent, si... inguérissable...

Cependant, Rosamonde parle, du même ton désabusé :

—Je sais que tous les hommes qui m'approchent sont surtout grisés par ce que je représente, en dollars... Eh bien, je ne veux pas un marché de dupes... Donnant, donnant... Toutes les femmes, même pauvres, peuvent choisir un homme qui leur plaît... moi je demande à cet homme quelque chose de plus... quelque chose qui se paie, vous comprenez... Voilà. Ainsi, je n'aurai pas l'illusion fâcheuse... que j'ai achetée... mon mari, mais seulement son nom. C'est une difformité qui a son prix... à mes yeux.

—Seulement, pour d'Orlonge, j'aurais payé trop cher, conclut-elle.

Elle a fléchi sa taille un peu lasse. Il y a sur son visage une gravité inaccoutumée.

Perdu sans ses pensées, il est soudain surpris de l'entendre prononcer, d'une voix songeuse, comme à regret :

—Après tout, peut-être y a-t-il quelque chose qui compte plus que la gloriole de porter un nom orgueilleux?...

Elle semble l'interroger... attendre sa réponse.

Il affirme farouchement, songeant à la défection d'Hélène :

—Mais non, mais non... vous avez raison... Ce qui compte, c'est réussir... augmenter sa valeur... commerciale, si je puis m'exprimer ainsi, se donner la joie de vaincre, de remporter une victoire matérielle... Celles-là seules ont quelque prix...

—L'amour... l'amour est une chimère décevante, et ceux qui croient en elle sont dévorés.

Elle le regarde intensément. Il semble qu'elle s'émeuve de sa véhémence... Mais non... c'est la fatigue de cette longue course à pied qui met sur ses traits cette crispation étrange.

Il s'en aperçoit :

—Voyons... mais vous êtes très lasse... Ne refusez pas...

Il n'acheva point. Elle était extrêmement pâle et il vit qu'elle serait à peine capable de se tenir en selle. Ses yeux allèrent à la cheville qu'elle frictionnait machinalement. Il constata qu'elle était toute gonflée... énorme.

—Oh! fit-il, c'est de la folie... Pourquoi n'avez-vous rien dit?

Sans un mot de plus, il la prit dans ses bras robustes.

—Non... laissez, balbutia-t-elle... Je marcherai.

Elle essaya un mouvement pour se dégager; mais il coupa, impérieux :

—Ne dites donc pas de bêtises... Vous voyez bien que vous êtes à bout...

D'autorité, il la hissa sur la selle.

Elle s'abandonnait, épuisée par l'effort qu'elle venait de fournir pour lutter contre la lassitude.

Cette voix mâle et autoritaire la troublait plus qu'elle n'osait se l'avouer.

Une minute, elle avait senti battre, contre sa poitrine, ce cœur d'homme si calme, d'un même mouvement mesuré.

Et elle se dit avec effroi, tandis qu'attentif à lui éviter les heurts, il menait lentement le cheval par la bride, qu'elle avait proféré des paroles vaines, et qu'à l'heure même où elle le niait, l'Amour vindicatif, prenant sa revanche, venait de pénétrer, triomphant dans son cœur.

VII

—Cigarette, monsieur Roy?

Georges Roy prit une cigarette dans le coffret de marquetterie. Il regarda la jeune fille, occupée à faire jaillir la flamme d'un minuscule briquet d'argent.

—Ah! ces briquets! dit-elle, impatientée, avec un coup d'oeil vers la porte de la terrasse par où venaient de sortir Jonathan Cartier et Alain Giroux, ils sont capricieux comme une jolie femme.

—J'admire, mademoiselle, fit avec conviction Georges Roy, comment vous êtes arrivée à parler français sans l'ombre d'accent... Vous maniez déjà fort bien notre langue, à votre arrivée... mais aujourd'hui... on ne croirait jamais, à vous entendre, que vous n'êtes pas née en pleine île de France.

Elle sourit.

—J'avais des dispositions... Au reste, on me l'a apprise dès le berceau... Oui... ma grand-mère paternelle, une Vendéenne d'origine, qui n'avait jamais pu obtenir de papa qu'il parlât avec elle la langue de son pays...

—Aussi, ajouta-t-elle, un peu moqueuse, dès que mes lèvres ont pu balbutier quelques mots, elles ont dit "grand'maman" en même temps que "Granny"...

—Oh! alors, je ne m'étonne plus...

—Et puis, fit-elle avec enthousiasme, j'aime tant le français, "ce langage si doux qu'à le parler, les femmes, sur la lèvre, en gardent un sourire"...

—Tiens!... vous connaissez aussi Musset?

—Je connais tous vos poètes, monsieur Roy: Hugo, Musset, Leconte de Lisle, Saimain et le doux Verlaine...

—Ah! ah!... je vous croyais pourtant une jeune fille très "positive", pour employer l'expression dont vous vous servez souvent...

—Cela n'empêche rien, rétorqua-t-elle. Ce n'est pas parce que j'aurai admiré une charmeuse de serpents s'entourant le cou d'un boa constrictor que je m'amuserais à en faire autant...

—Vous avez des comparaisons... inattendues, dit Georges Roy, riant de bon cœur.

Il la suivit sur la terrasse où ils trouvèrent Jonathan Cartier, confortablement installé dans un "rocking-chair" et fumant son éternel cigare...

Alain était appuyé à la balustrade de pierre, face à l'horizon.

—Vous avez l'air bien gai, maître Roy, remarqua le gros homme avec bonne humeur. Qui a dit que les notaires étaient des gens graves?...

—Miss Rosamonde m'amusait en comparant les poètes aux charmeurs de serpents... expliqua le jeune homme.

—Ou aux jongleurs, si vous préférez, corrigea la jeune fille. Ils jonglent avec les rêves, et c'est très dangereux, ce petit jeu-là, pour qui n'est pas initié.

Elle interpella Alain qui s'isolait volontairement de la conversation :

—Prenez garde à vous, monsieur Giroux, vous êtes un rêveur, vous aussi... un idéaliste. Cela pourrait vous jouer de vilains tours...

Il haussa les épaules :

—Bah! fit-il avec une apparente insouciance... je suis immunisé. Le vaccin... il n'y a que ça...

Elle le regarda curieusement, une ombre au fond des yeux...

—Eh bien, maître Roy, demandait Jonathan Cartier à son hôte, cette chapelle?... Vous n'êtes pas arrivé à décider son propriétaire?... Il ne veut toujours pas la céder aux excellentes conditions qu'on lui propose?

—Hélas! répondit Georges, en glissant un regard de côté vers Alain, non...

—Je la crois très ancienne, fit Rosamonde... d'après ce que j'ai pu en juger à travers la grille... car il est difficile de s'en approcher: elle est défendue comme une forteresse...

—Qui sait? poursuivit-elle en riant... il y a peut-être un trésor caché...

—Qui sait? répéta le jeune notaire, baissant les yeux...

—Elle doit dater du XIII^e siècle, je présume, à en juger par son style?... Georges Roy se déclara fort peu compétent en matière d'architecture.

—Mon ami Giroux est plus versé que moi là-dedans, déclara-t-il. Il pourrait certainement vous renseigner.

Alain, ainsi mis en cause, se retourna :

—Vous avez probablement raison, mademoiselle, en ce qui concerne la chapelle. Pour le château, il a sûrement été reconstruit...

—Sans doute quand les propriétaires se furent enrichis, émit Georges Roy.

—Enrichis?... Comment cela? s'enquit Rosamonde.

—Dans l'industrie du verre, très florissante dans ce pays jusqu'à la Révolution.

—Dans l'industrie du verre! s'exclama-t-elle... il y avait donc une usine ici?

—Une usine, c'est beaucoup dire, sourit Georges Roy, mais des fours, certainement.

Il rencontra, fixé sur lui, le regard désapprobateur d'Alain et se mordit brusquement les lèvres.

Rosamonde restait songeuse.

—Alors, remarqua-t-elle au bout d'un instant, les premiers propriétaires de Notre-Dame-aux-Bois n'étaient pas nobles... puisqu'il paraît que la noblesse de

France ne pouvait exercer d'autre métier que celui des armes?

—Oh! oh! miss Rosamonde, plaisanta le jeune notaire, vous me posez de véritables colles... et vous paraissez fort bien connaître notre histoire. Pour une fois, vous ne prenez pas ma modeste science en défaut!... Sachez que le métier d'artiste-verrier était le seul qui ne fût pas tenu en ostracisme... Ah! évidemment, ils furent raillés et jalouxés comme en témoin ce sixtain, qui m'est resté en mémoire :

Il déclame, blagueur :

*Votre noblesse est mince
Et ce n'est pas d'un prince
Daphnis, que vous sortez...
Gentilhomme de verre
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualités!...*

Alain haussa les épaules :

—Petits coups d'épingle de hobereaux villageois qui prirent ombrage des prérogatives qu'exerçaient les gentilshommes verriers de l'époque, lesquels étaient toujours de très bonne souche, affirmait-il. N'oubliez pas que les premiers artistes nous vinrent d'Italie où, les nobles pouvaient être verriers...

Rosamonde se tourna vers lui :

—Vous paraissez très au courant, monsieur Giroux... Dites-moi, pourquoi ces gens n'ont-ils pas continué à exercer un métier qui les avait enrichis?

—Mon Dieu! mademoiselle, il en fut de cela comme de toutes choses... L'art de la verrerie a évolué, s'est vulgarisé, est devenu une véritable industrie... Les progrès de la chimie moderne ont révélé à la masse les secrets que les maîtres verriers gardaient jalousement et se transmettaient de père en fils...

—Et puis... l'architecture elle-même s'est transformée... L'art du vitrail a connu sa splendeur au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, au temps où s'élevaient partout des cathédrales et où chaque artiste pouvait exprimer son âme dans son oeuvre... Plus tard, il fut abandonné...

—J'ai ouï dire, remarqua Rosamonde, que, malgré les découvertes de la chimie moderne, on n'avait pu refaire certains de ces vitraux?...

—Oui... fit lentement Alain... il y a, en effet, une composition qu'on n'a pas retrouvée... C'est ce qu'on appelle les "couleurs de grisaille"... On n'a jamais obtenu les teintes chaudes, jointes à la finesse incomparable que présentaient certains ouvrages que des générations ont admirés pendant des siècles...

—Qu'importe! fit la jeune fille, puisque vous prétendez que l'art du vitrail n'aurait pas d'applications aujourd'hui... j'entends d'application pratique...

—Je n'ai pas dit cela... Jusqu'à ces dernières années, il est exact que cette industrie fut un peu délaissée. Aujourd'hui, la vulgarisation de la construction de fer, créant dans les édifices de larges baies, doit favoriser la renaissance du vitrail...

—Et songez, reprend-il, tandis qu'une flamme anime ses yeux, à ce qu'on pourrait faire avec les verres d'aujourd'hui, supérieurs comme qualité aux anciens, puisque moins fusibles, plus solides et moins susceptibles de s'altérer, si l'on retrouvait le secret des "grisailles" grâce auxquelles nos pères créèrent de purs et rayonnantes oeuvres d'art...

—Je suis sûr, dit-il pensivement, que l'homme qui découvrirait ce procédé, le seul qu'on ignore encore actuellement, ferait une fortune...

—Mâtin! s'exclama Georges Roy, voilà que tu ne parles plus au seul point de vue de l'art pur... Tu deviens utilitaire, ma parole!

—C'est l'influence de Rosy, déclara Jonathan Cartier en se levant.

La jeune fille rougit. Alain n'avait pas sourcillé.

—Allons, sur ce, je vais faire ma sieste coutumière, annonça l'Américain qui bâilla depuis quelques minutes...

—Et moi je cours me préparer pour rejoindre Harry au tennis...

Dès que la jeune fille se fut éloignée, Georges regarda son ami avec un sourire :

—Hé... hé, il me semble, fit-il, que Rosamonde et toi, vous êtes devenus une paire d'amis. Elle te parle presque... fraternellement... L'orgueilleuse Diane se ferait-elle agnelle, par hasard?

—Ne dis pas de stupidités, grommela Alain.

—Pourquoi, des stupidités?... Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que miss Rosamonde, qui est intelligente et observatrice, revenue de ses préventions contre toi — préventions qui n'étaient peut-être qu'un dépit déguisé — fasse la différence entre l'homme que tu es et tous les fantoches qu'elle a fréquentés jusqu'ici?...

—Eh! que m'importe!...
—Comment! que t'importe? Mais ce serait merveilleux! Songe...

Alain arrêta son ami, du geste.
—Je t'en prie, dit-il... Tu me crois donc capable de me vendre... comme d'autres l'ont fait avant moi?... Entre la ruine matérielle et... la ruine morale, il y a tout de même un fossé. Eh bien, ce fossé, je ne suis pas disposé à le franchir...

—La ruine morale... la ruine morale!... s'impacienta le jeune notaire, quels grands mots! Tu as des idées d'un autre âge... Sois un peu moderne, sapristi!
—Et que faut-il faire pour être moderne, selon toi? prononça Alain, sarcastique.

—Mon Dieu!... ne joue pas l'innocent. Où serait le mal si tu cherchais, comme tant d'autres, à réussir un... un beau mariage, quoi!... Miss Cartier ne recherche pas la fortune... Elle en a pour deux... Toi, de ton côté, tu peux lui apporter le titre auquel, à tort ou à raison, elle attache une valeur. Vous seriez quittes, c'est la loi du libre-échange...

Alain eut un rire amer:
—Décidément, toi, tu t'américanises! Il me semble entendre parler la fille de mon noble maître, le roi des "caps" du Kentucky... Les affaires sont les affaires... et tout est affaire dans l'existence, hein?...

—Je ne dis pas cela, mais enfin, il faut envisager les choses, non en paladin d'autrefois, mais en homme d'aujourd'hui... Sans compter que tu ne serais pas si mal partagé, toute question de dollars mise à part... C'est une créature peu banale que Mlle Rosamonde... une beauté...

—Revêtu d'or... Oui... c'est elle qui dit ça... Oh! son péché mignon n'est pas la modestie...

—Enfin, l'épouserai-tu si elle était pauvre?

—Pas davantage...
—Et si elle t'aimait?

—Si elle m'aimait! raila Alain... Alors, tu en es encore là... toi, mon mentor?... Tu ne connais point ces produits "nouvelle Amérique" auxquels les produits "nouvelle France" ne sont pas loin de ressembler... Elle m'a expliqué posément l'autre jour, que pour elle et pour ses congénères, une seule chose comptait: les chiffres... la valeur marchande. Je pense que c'est assez clair?

—Bah! se connaît-elle seulement?
—Le cœur a des raisons que la raison...

—Oui... vieille histoire...
—Mais non, histoire toujours vraie... Et la preuve, c'est que miss Rosamonde a changé vis-à-vis de toi. Tu ne nieras pas cela? Voilà plusieurs fois que je dîne au château et je n'ai pas les yeux dans ma poche. Je sais lire dans le jeu d'une femme, même aussi étrange et originale que celle-là...

—Eh bien... j'ai noté mille détails qui ne trompent pas...

—Tiens... l'autre jour, tu as parlé toi-même, tu as vanté le charme de la jeune fille qui s'habille simplement, sans excentricités... Aujourd'hui, j'ai remarqué qu'elle avait transformé sa mise... Ma parole! elle voudrait te conquérir qu'elle n'agirait pas autrement...

Alain regarda son ami avec pitié.
—Mon pauvre vieux! C'est toi qui es aveugle! Toi qui te vantes de connaître les femmes, tu ignores celle-là, sois-en convaincu. Ce qu'elle aime, c'est la victoire, c'est jouer la difficulté... Je suis le seul à ne pas m'être incliné devant sa supériorité de jolie fille et de fille riche... elle s'est piquée au jeu. Elle voudrait ne pas rester sur une défaite, défaite qui lui est d'autant plus sensible qu'elle lui est infligée par un homme qu'elle juge... inférieure, socialement.

—Mais le jour où elle aurait réussi à me troubler, à me faire sortir de cette indifférence qui l'irrite et la vexé, je n'aurais plus aucun intérêt à ses yeux...
Il approche son visage durci du visage attentif de Georges:

—Seulement... fait-il avec une sorte de joie mauvaise, elle n'y réussira pas, com-

prends-tu? Pas plus elle qu'une autre... Je suis vacciné, te dis-je... vacciné.

Véhément, il avait élevé la voix.
Georges prit un air grave:

—Vacciné, peut-être... mais pas guéri, dit-il lentement.

Et, après un temps:
—Sais-tu qu'Elle est ici?

Alain pâlit:
—Hélène?...

—Mme Léguevague, oui... Sa belle-mère a acquis une propriété près de Miliane — les Roches Noires, tu sais bien? — Il paraît que le jeune ménage doit l'habiter tout l'été...

Une contraction de souffrance passe sur les traits d'Alain.

Hélène si proche de lui!... Mais devait-il s'en émouvoir?... N'était-elle pas toujours présente à sa mémoire... vivante dans son cœur, en dépit de tous les efforts qu'il faisait pour chasser le cruel et cher souvenir...

—Mon pauvre ami, fit affectueusement Georges, je t'aurais cru moins fidèle à une décevante chimère...

—Elle est venue me voir...

Alain lui pose brusquement la main sur le bras et, d'une voix troublée:

—Ne me parle plus d'elle, veux-tu?...

VIII

Rosamonde à Charlette

—Vous souvenez-vous, Charlette, de ce soir rose du Léviathan où je vous disais, devant la mer toute frémissante, — d'un rire contenu sans doute: "L'amour ne m'asservira jamais..."

"Il y a plusieurs mois de cela... A cette heure, vous avez conquis, vous, la chère domination qui vous tentait... Autour de vos poignets avides de chaînes s'est refermé le tendre étau auquel vous offriez, par avance, des bras d'esclave heureuse... Votre Guy vous a, enfin petite prisonnière qui soupiriez ingénument après la prison!..."

"Quand nous nous sommes séparées, sur le quai houleux encombré de gens pittoresques et de bagages hétéroclites, dans le mouvement fourmillant du port, je vous ai demandé de m'écrire. Vous m'avez répondu avec cette moue choquée qui met parfois une expression grave sur votre enfantin visage:

—"Oh! non... vous vous moqueriez de moi... Vous vous moqueriez de Guy... et je ne veux pas qu'on m'abîme ma belle tendresse..."

"Et vous avez ajouté, secouant la tête: —"Vous n'avez pas la foi, Rosamonde... C'est dommage!"

"Aujourd'hui, je viens à vous, Charlette, sinon comme une néophyte, du moins comme une adepte possible, une catéchumène si vous voulez, une catéchumène qui se révolte, qui se défend, et qui a peur de se résigner bientôt avec trop d'enthousiasme..."

"Ah! j'ai changé depuis le Léviathan... depuis ce voyage qui nous fit amies. Et je m'étonne de me trouver, chaque jour davantage, des idées transformées, des sentiments inconnus..."

"Le pire est que je commence à aimer mon mal: ainsi, un hôte qu'on n'attendait pas vous devient familier... Mais je m'effraie de sentir que, bientôt, je ne me révolterai plus contre ces états d'âme qui m'épouvantent, et que j'accepterai, d'un cœur léger, l'inévitable joug!..."

"Dites, est-ce cela, la foi?"

"Déjà, s'élabore en moi le travail inconscient qui me fait lentement esclave. Peu à peu, ma personnalité se détache de moi, comme ces écorces que le temps effrite... Ma volonté s'en va..."

"Ce soir, je change ma coiffure... demain, je renoncerai aux robes que j'adorais, parce qu'il les aime... La semaine prochaine, je monterai à cheval, posément, sagement, "à la française"... et j'aurai, sur la terrasse, à côté de mon fauteuil de rotin, des écheveaux multicolores pour broder des coussins interminables ou tracer, dans de la toile écarue, ces agaçants petits trous où excellèrent nos aînées..."

"Et puis... et puis, au lieu de secouer la tête, pareille à une pouliche rebelle, l'anathème aux lèvres et des éclairs aux yeux... je tendrai à mon tour mes poignets dociles, avec le tremblant désir de les voir emprisonnées... Comme vous, Charlette, comme toutes!... toutes celles que je baptisais "dindes" et "pécotes", dans mon ignorance des lois inéluctables qui régissent notre misérable cœur..."

"Charlette, je vous le dis très bas... je crois que je l'aime... Il est orgueil-

leux, maussade, indifférent, toujours hostile... Il n'a jamais paru s'apercevoir que j'étais belle... Il a opposé à mes tentatives de conciliation une attitude glaciale, à mes avances un visage fermé, à mes injures un air dédaigneux..."

"Il n'est ni comte, ni marquis, ni riche, ni haut placé... Il est tout uniment... Alain Giroux, dit le Taciturne — vous souvenez-vous?... — notre insupportable compagnon de voyage, qui, par le jeu capricieux du Destin, est devenu le secrétaire de papa."

"Vous êtes étonnée, Charlette?... Moins que moi qui ne peux l'être davantage et qui regarde avec des yeux toujours plus ahuris cette autre Rosamonde se révéler si résolument, que l'ancienne lui cède résolument la place..."

"Alors, avant de m'abandonner complètement à ce vertige, j'ai besoin que vous me disiez, Charlette, vous qui avez pu acquérir au cours de ces derniers mois l'expérience de votre nouvelle vie: est-ce cela le bonheur?... Et l'amour auquel vous avez cru, d'instinct, religieusement, vous a-t-il donné tout ce que vous attendiez de lui?"

"O petite fille confiante, puissiez-vous ne pas avoir été déçue!... C'est la grâce que vous souhaitez — un peu égoïstement — en attendant d'en recevoir de votre plume l'heureuse confirmation, votre trop lointaine amie,

"ROSAMONDE."

IX

Rosy interrompit la chanson qu'elle fredonnait:

—Père... à propos, fit-elle, l'air détaché, est-ce que M. Giroux est libre, demain?

—Non, j'aurai des lettres à lui dicter... et un plan à mettre au net...

Une moue de désappointement fronça la bouche de la jeune fille.

—Ah!...

Elle ne put s'empêcher de soupirer, en remarquant que son père s'absorbait dans la lecture de son journal:

—Tant pis!...

Jonathan Cartier leva les yeux:

—Pourquoi tenez-vous à savoir cela, dear?

—Parce que j'aurais voulu lui demander...

—Oh! interrompit insoucieusement Jonathan Cartier, demandez-lui tout ce que vous voudrez... Je ne suis pas autrement pressé, en vérité...

Il indiqua:
—M. Giroux doit être dans la bibliothèque.

Rosamonde se leva.
Elle alla encadrer, dans le miroir ancien qui ornait la cheminée, son beau visage impérieux, eut une moue à l'adresse de ses cheveux rebelles, qu'elle s'appliquait en vain à ramener en "cran" sur ses joues...

Puis, elle dit, répondant à une secrète préoccupation:

—Que pensez-vous qu'il fasse dans cette bibliothèque, tout le long du jour?

Un haussement d'épaules agacé indiqua l'ignorance de l'Américain et sa parfaite indifférence à ce sujet. Jonathan Cartier n'aimait pas être importuné dans ses lectures.

Nullement émue, Rosamonde soliloqua:

—C'est pourtant vrai... Dès qu'il a une minute, il court bouquiner, portes et fenêtres closes.

"Au début, je lui croyais un tempérament paperassier... Mais je sais, maintenant, qu'il aime comme moi la lumière, le plein air, le mouvement... Il pourrait employer autrement ses loisirs, il me semble..."

—Peut-être prépare-t-il quelques... exa-

mination, émit Jonathan Cartier...

—Examen, rectifia Rosy.

—Vous pensez qu'il songeait à nous quitter? fit-elle vivement.

—Of course... Vous n'imaginez pas que ce garçon va finir sa vie dans la peau d'un secrétaire... même d'un secrétaire payé en dollars.

Rosamonde parut subitement interdite.

—Le boy, reprit son père, a autre chose dans le ventre... Je veux dire qu'il a tout ce qu'il faut pour faire un self-made man... Il n'a accepté cette situation que comme pis aller... Je suis sûr qu'il vise à mieux que cela...

"Il est ambitieux, réellement, et ça ne me déplaît pas..."

Un éclair de satisfaction traversa les prunelles tigrées:

—Ah! il est ambitieux, vous croyez? questionna la jeune fille, intéressée.

—Mais, naturellement... Ce n'est pas votre avis?

—Oui... peut-être...

Elle sourit à sa pensée, songeusement, peureusement, comme si elle avait peur de voir s'envoler quelque espoir imprécis...

—Je vais lui parler, décida-t-elle.

Sans attendre la réponse de son père, elle s'élança dans le couloir, traversa la halle encore désert et s'arrêta, un peu hésitante, au seuil de la bibliothèque.

Que penserait-il? et comment l'accueillerait-il?...

Elle haussa les épaules, rageuse, comme si elle voulait se débarrasser de la griffe invisible qui l'étreignait...

Fallait-il qu'elle soit prise pour éprouver une telle appréhension à la seule évocation du visage froid d'Alain, de son étonnement hostile!...

Pourtant, Rosamonde était ainsi que la pensée d'un obstacle à vaincre la dressait bellueusement et chassait ses hésitations.

—Bonjour! lança-t-elle joyeusement, en ouvrant la porte, s'essayant à une assurance qu'elle était loin d'éprouver.

Le jeune homme leva la tête, et, vivement, repoussa l'énorme in-folio, à reliure épaisse, sur lequel il était penché.

Plus poli qu'empressé, il s'inclina devant Rosy:

—Mademoiselle?...

Le ton était interrogateur.

Rosamonde éclata d'un rire contraint:
—Oh! je vous en prie, monsieur Giroux, rassurez-vous... et rasseyez-vous... Je ne viens pas vous arracher à vos chères études.

—Mais, répliqua le jeune homme... peut-être M. Cartier a-t-il besoin de moi?

—Papa est plongé dans le New-York Herald, déclara-t-elle gaiement, et il n'en est encore qu'aux annonces... Alors, vous voyez...

Le jeune homme fait mine de reprendre son travail.

Puisque Jonathan Cartier ne l'attend pas, c'est donc que Rosamonde ne vient pas ici pour lui.

Il se dit, avec une nuance d'irritation:

—Si elle s'avise d'incursionner dans la bibliothèque, maintenant, ça va être gai!

Pour se donner une contenance, la jeune fille se promenait le long des rayons de chêne, où s'entassaient, tels des cerceaux oubliés, la théorie pressée des livres.

Il y en avait des centaines, rangés par ordre de taille: grimoires indéchiffrables, allongés entre leurs cartonnages fanés; bouquins précieux, reliés de cuir noirci par le temps dont l'odeur fauve se mêlait à celle du vieux bois pour évoquer quelque forêt exotique; parchemins épais et jaunés, enluminés de fioritures naïves et tout couverts d'écritures gothiques au caractère médiéval... livres d'heures que fermaient artistement des cachets d'argent brunis... Missels étrangement colorés de vierges et de saintes, longues et anguleuses, vêtues splendide-ment de robes chatoyantes qui gardaient entre les pages, fermées depuis des siècles, leur luminosité à peine pâlie...

Et les pensées, enclouées là, étaient comme des oiseaux fatigués qui auraient replié leurs ailes...

Rosy prit un livre au hasard.

—Bon! voilà qu'elle s'installe, à présent! se dit Alain contrarié, en la voyant s'asseoir dans un grand fauteuil de cuir.

Le grincement de sa plume sur le papier se fit plus nerveux.

Elle était en face de lui. Il ne pouvait s'empêcher de l'observer à la dérobée. Le jour, que nuancait la verrière, incendiait ses cheveux d'or éclatants et fauves qui donnaient une splendeur à son profil penché, éclairant sa peau de tonalités chaudes.

—Oui... évidemment, soliloquait Alain, en griffonnant distraitemment des notes imprécises sur son carnet, elle n'aurait vraiment pas besoin de dot pour enflammer les sens et le cœur d'un aspirant au conjungo... Le malheur est que cet argent, précisément, tarira pour elle, à sa source, toute espèce de joie...

"Qui épousera-t-elle en définitive, entichée comme elle l'est de ce hochet puéril et désuet qu'on appelle un titre?... Quelque fils de famille taré... une manière de d'Orlonge, un peu moins nigaud, un peu plus "à la page" et qui saura cacher son jeu..."

"Pauvre Rosy!..."

Il s'aperçut tout à coup que la présence de la jeune fille le troublait singulièrement... Trop occupé d'elle, il n'arrivait plus à fixer son attention sur ce qu'il lisait.

Il s'en irrita. Justement, son travail d'aujourd'hui demandait une application soutenue. Il touchait presque au but...

A force de feuilleter les manuscrits parcheminés, il avait amassé tout un stock de renseignements intéressants...

Depuis plusieurs semaines, il poursuivait ses recherches avec une ardeur croissante. Ses premières expériences lui avaient donné des résultats probants. Il lui manquait une formule, une seule... et il serait enfin au bout de ses peines.

La pensée de la réussite proche l'emplissait d'une griserie, comme si, en ces manuscrits poussiéreux qui dormaient depuis tant d'années dans le silence de la bibliothèque close, il avait bu un capiteux nectar... Ivresse du chercheur qui voit enfin se dresser, quasi tangible, devant ses yeux éblouis la merveilleuse vérité... enthousiasme du savant qui regarde avidement se former, au fond du creuset, son rêve devenu réalité féconde... Alain éprouvait tout cela, avec l'émotion de l'artiste qui sait que, de ses moyens retrouvés, naîtra une oeuvre d'art...

Pourtant, depuis quelques jours—était-ce la fièvre de se sentir si près du but qui rendait nerveux le jeune homme?—il était moins en train. Il travaillait mal, préoccupé, distrait, le coeur fade, la volonté molle.

Fallait-il encore que Rosy vint le déranger, par sa présence qui perturbait l'atmosphère de solitude dans laquelle il s'était complu jusque-là!

Brusquement, il ferma son livre, rangea ses papiers et ses notes, qu'il enfouit dans une serviette de cuir.

—Attendez! lança Rosy, rejetant son bouquin avec désinvolture... attendez, monsieur Giroux, j'ai quelque chose à vous demander...

—A moi? Il la regardait, interrogatif. Elle eut une moue dédaigneuse à l'adresse des livres alignés.

Le jeune homme déclara: —Je suis à votre disposition.

—Eh bien, venez demain avec moi à Milliane, tenir le comptoir du bar...

—Le comptoir du bar? répéta Alain... interloqué.

—Mon Dieu, oui... vous savez bien... pour la vente de charité au profit de la Protection de l'Enfance... On ne parle que de ça depuis quelques jours.

—Oh! ce sera très chic, vous savez! Je suis chargée de fabriquer et de vendre les cocktails... à des prix fous naturellement...

—Mais je ne sais pas fabriquer les cocktails! se récusait Alain.

—Moi, je sais... Je vous apprendrai. Vous verrez, c'est très amusant...

Alain n'en doute pas, mais n'est point convaincu. Il n'est pas venu à Notre-Dame-aux-Bois pour faire des cocktails. Ah! mais non!...

Pourquoi diable Rosy s'avise-t-elle de le relancer? N'a-t-elle pas assez de soupriants?...

A vrai dire, il n'en vient plus beaucoup au château... depuis quelques semaines. Mais sur un signe d'elle, ils seraient bien une vingtaine à se disputer l'honneur de tenir, à son comptoir, le rôle de barman...

Il objecta: —Voyons... c'est une plaisanterie... Je ne peux abandonner mes fonctions ici. Veuillez choisir quelqu'un d'autre, mademoiselle...

—Mais non, mais non... Pas du tout, Papa m'a dit qu'il vous "cédait"... Ainsi!

Alain fronça le sourcil. L'argument qui paraissait péremptoire à Rosy le froissait singulièrement. Cette façon de le traiter en objet qu'on se passe selon les besoins de la cause lui faisait sentir douloureusement sa dépendance.

Il déclara sèchement: —Je vous répète que c'est impossible.

Consciente qu'elle l'avait involontairement blessé, Rosy rougit. Ses yeux s'attristèrent.

Il vit son embarras et, pour atténuer la sécheresse de son refus, reprit plus doucement:

—Croyez que je suis très honoré, très flatté que vous ayez pensé à moi pour vous accompagner là-bas... mais je ne puis accepter.

—Pourquoi? demanda Rosamonde, déçue.

—Son ton s'était fait suppliant.

Il en éprouva, sans oser se l'avouer, une secrète satisfaction... Comme elle avait changé vis-à-vis de lui! Était-ce bien la l'orgueilleuse jeune fille des premiers jours, la conquérante du Leviathan drapée dans sa fierté inaccessible?... Elle n'a plus rien de son arrogance ancienne... Il en est heureux; est-ce donc que cette hostilité lui pesait plus qu'il n'en voulait convenir?...

—Pourquoi ne consentez-vous pas? insista Rosamonde.

—Parce que ce n'est guère ma place, mademoiselle.

Il ajouta, dans un inconscient esprit de revanche:

—Je ne suis que le secrétaire de M. Cartier et point du tout désigné pour remplir le rôle que vous m'offrez.

—Encore! s'écria-t-elle, en frappant du pied, nerveusement. Ecoutez, monsieur Giroux, vous n'êtes pas charitable.

—Comment?

—Vous ne perdez pas une occasion de me rappeler mes sottises anciennes... des sottises que je voudrais vous voir oublier, ajouta-t-elle plus bas.

Ses yeux s'étaient subitement assombrés. Elle se détourna, alla vers la arrière comme si elle voulait dissimuler son émotion commençante...

Il est gêné par cette attitude nouvelle. Il aimerait mieux le ton cassant d'autrefois... auquel il pourrait répondre par un refus catégorique, une fin de non-recevoir sans réplique... Elle à l'air, ainsi, de lui demander une grâce... il a conscience que son entêtement à ne pas céder à un caprice innocent la chagrinerait.

Peut-il lui donner toutes les raisons qui — indépendamment de sa répugnance à tenir un pareil emploi dans une fête pour laquelle il ne se sent aucune disposition, — le portent à éluder l'offre de Rosy... à commencer par l'élémentaire prudence? Si quelqu'un allait reconnaître dans le secrétaire de Jonathan Cartier l'ancien châtelain de Notre-Dame-aux-Bois?...

Rosamonde ne lui laissa pas le temps de formuler une dernière fois sa décision.

Elle vint à lui, persuasive et très nette:

—Monsieur Giroux, je pensais que nous avions vraiment fait la paix et que nos querelles anciennes étaient oubliées... Dois-je croire que vous me gardez rancune?

Elle l'interrogeait de ses yeux francs, bien plantés dans ses prunelles à lui... Et il y avait, sous les paupières immobiles, une douceur qu'il n'y avait jamais vue...

Il balbutia, plus troublé qu'il n'aurait voulu:

—Mais non, mademoiselle, je vous assure...

—Alors, nous sommes amis? Elle lui tendait sa main ouverte.

—Mais certainement, dit-il, la serrant d'une étreinte amicale.

La petite main s'attarde dans la sienne, l'espace d'une seconde... Les prunelles claires sont toujours offertes, loyales et si attirantes aussi. Il n'y a rien d'incertain en elles... Elles ne dissimulent pas plus leur sympathie d'aujourd'hui qu'elles n'ont dissimulé, hier, leur aversion...

Quelque chose d'imprécis réchauffe le coeur d'Alain. Pourquoi repousserait-il cette amitié naissante, si ingénument offerte, maintenant que s'est évanoui, entre Rosamonde et lui, l'insupportable antagonisme qui les dressait l'un contre l'autre? Il aurait tort de rester sur la défensive.

Après tout, serait-ce poli de lui refuser ce qu'elle lui demande, pour la première fois, comme un service?

Elle se rend compte de son indécision et ajoute afin de le convaincre:

—D'abord, il est trop tard pour avorter quelqu'un d'autre maintenant... Je ne peux décemment tenir à moi toute seule le comptoir du bar et débiter des "pousse-l'amour", des "night-cups", des "Martini"...

—Comme vous êtes savante en ces matières! admira-t-il, avec un sourire qui capitulait.

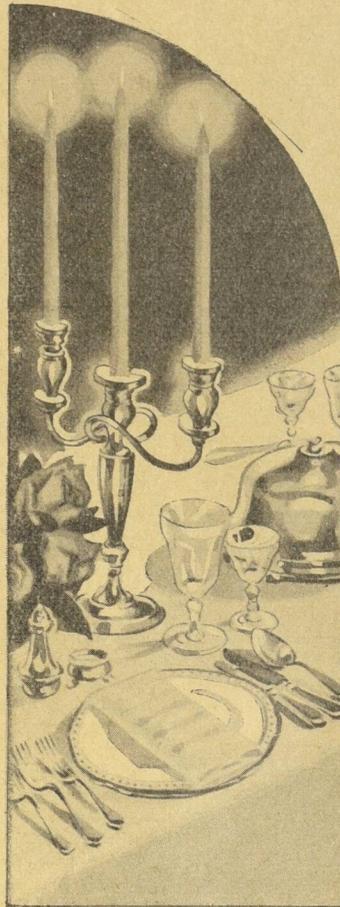
—Alors, je peux compter sur vous? —Puisque vous semblez y tenir, mademoiselle...

Elle le remercia, chaleureuse, tout le visage éclairé d'une joie si brusque qu'il ne put point ne pas la remarquer. Toute la journée, il en fut troublé...

Redonne le LUSTRE



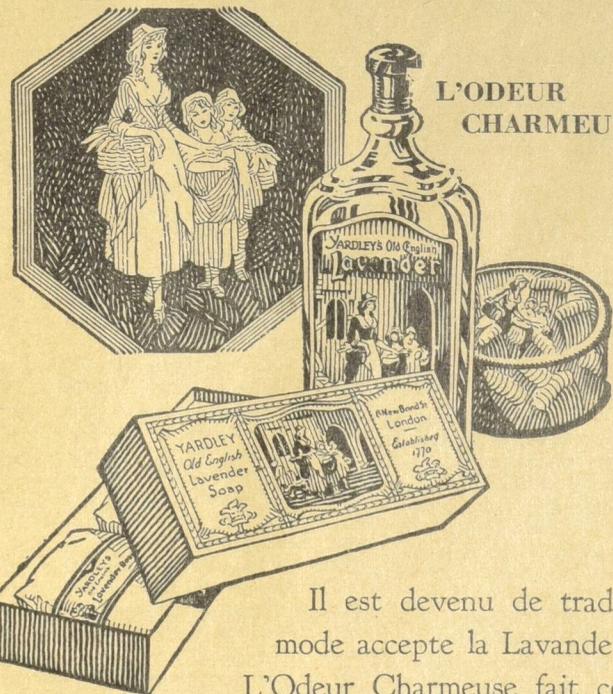
à la coutellerie, aux antiquités, articles de toilette et ornements de sterling... rapidement et économiquement, avec un minimum de frottement... tout juste quelques gouttes de Silvo sur un vieux chiffon doux enlèvent ternissures, taches et pellicules.



Silvo

RECKITT'S (Oversea) LIMITED
MONTRÉAL ~ TORONTO
VANCOUVER

30F



Il est devenu de tradition que la mode accepte la Lavande de Yardley. L'Odeur Charmeuse fait corps avec la structure même de la société... et si ineffablement douces sont ses émanations... si juvénile, si plaisante et si rafraîchissante.

LAVANDE de YARDLEY

Parfum, Poudre de Riz, Compacte, Crèmes de Jour et de Nuit, Sels pour le Bain, etc. "L'Aristocrate des Savons de Toilette", et Boîtes-Cadeaux. Dans toutes les Bonnes Pharmacies et dans les Magasins à Rayons.

YARDLEY 33, rue Old Bond LONDRES

Canada: Maison Yardley
Rue Fleet, Toronto

E.U.A.: 452, Fifth Avenue
New-York

Il passa une mauvaise nuit, pleine d'appréhensions, de craintes vagues... Certes, au matin, s'il avait pu revenir sur sa promesse de la veille, il l'aurait fait volontiers. Mais la pensée de déplaire à Rosy et de lui causer une déception le retint...

X

Avec un soupir d'allègement, Alain coiffa de son étui de paille la dernière bouteille de vermouth, rangea les quelques citrons qui restaient dans les papiers d'osier.

Toute une troupe de "commissaires" en jupons, brassard au bras, importants et affairés, refermaient les portes sur les derniers retardataires... Au seuil des éventaires fantaisistes, les marchandes improvisées échangeaient leurs impressions sur cette fête, si brillante aux dires de chacun.

Pour Alain, ce premier contact avec le "monde" s'était passé sans anicroche.

Il n'avait aperçu aucun visage de connaissance... Personne ne l'avait salué avec cet air étonné qui se demande: "Où donc ai-je vu cette tête-là?"...

Même, la corvée avait été moins assommante qu'il n'aurait cru...

La bonne humeur de Rosy, son humour quand elle débitait alertement les boissons irisées à tout un peuple béat d'admiration l'avaient amusé.

Une minute, il s'était pris à oublier l'invisible livrée qui pesait sur ses épaules et, parfois, le gênait aux entournures, dans ce cadre qui avait vu, pendant des temps séculaires, sa famille régner en conquérant.

Il regarda Rosy qui s'agitait et riait fort, le menton levé, pareille à une juvénile Junon, au milieu des "gens du Comité" venus la féliciter pour sa recette magnifique.

Il ne voulut point convenir qu'il était bien près de faire comme les autres, de subir l'attraction irrésistible qu'elle exerçait...

Il murmura:

—Elle est belle... c'est indéniable, mais trop parée... elle manque de goût. Et puis, elle est trop précise, trop décidée dans ses gestes et sa voix. Elle n'a pas la grâce alanguie du mouvement... ce je ne sais quoi de retenu et de timide, si charmeur, si "jeune fille", qu'avait Hélène...

Hélène... toujours Hélène! Quand cesserait-il de ramener à ce souvenir hallucinant tous les actes de sa vie présente? Encore là... cet après-midi, parmi les jeunes femmes élégantes et frêles qui s'approchaient de son comptoir, c'est elle qu'il cherchait des yeux, avec, au cœur, une crispation étrange... désir éperdu ou appréhension bouleversante de la voir surgir soudain?

—Tout est déjà fini! s'exclama Rosamonde, qui revenait... Oh! mais vous êtes le modèle des barmen... Quel dommage que tout cela ne soit qu'un jeu!...

C'est très amusant de travailler! remarqua-t-elle, philosophiquement.

Elle était très gaie, et une lumière heureuse émanait d'elle... Surpris, Alain l'observait, si nouvelle, si différente de l'altière Rosamonde des premiers jours... —Elle n'est frondeuse qu'en apparence, jugea-t-il. Son mari la modèlera comme il voudra, si elle se laisse prendre à l'illusion de l'amour.

Ensemble, ils allèrent jusqu'à l'auto, garée sur un des côtés de la route.

Le volant manié fougueusement par Rosy, ils furent au château en quelques instants.

Dès qu'elle entendit l'auto trépidier dans la cour, la femme de chambre, qui guettait, accourut; elle présenta une carte à la jeune fille et annonça:

—Cette dame attend Mademoiselle. Madame l'a reçue au petit salon.

—C'est bon, j'y vais tout de suite.

Alain, montant l'escalier derrière Rosamonde pour se rendre au bureau de Jonathan Cartier, l'entendit s'écrier, tandis qu'elle pénétrait dans le salon d'où venait une rumeur de voix:

—Oh! dear... Je suis désolée... Je vous ai attendue cet après-midi au comptoir... Vous deviez venir me rejoindre... La porte close ne laissa pas à Alain le loisir d'en entendre davantage.

Mais il pensa avec satisfaction:

—Ouf! heureusement que cette bien-faisante dame protectrice a eu la bonne

idée de nous faire faux bond... Je l'ai échappé belle...

* *

—Darling, je vous présente M. Alain Giroux qui veut bien assumer près de papa les fonctions de secrétaire...

Incliné, le jeune homme entend, comme en un rêve, le banal "enchanté, monsieur" que murmure près de lui une voix troublée, tandis que Rosy prononce gaiement:

—Mme Léguevague, notre aimable voisine des Roches Noires.

La surprise a été si brusque pour Alain de se retrouver, dès son entrée dans le hall, en face d'Hélène — une Hélène cérémonieuse, un peu guindée, raidie dans son émoi, — qu'il n'arrive pas à balbutier les compliments de politesse habituels.

Très pâle, il se hâte de regagner la véranda où, par ces soirs tièdes d'été finissant, on dresse la table du dîner.

La voix de Rosamonde lui parvint, s'adressant à Jonathan Cartier, qui, derrière son secrétaire, descendait l'escalier, lent et pacifique ainsi qu'à son habitude:

—Père, Mme Léguevague a bien voulu accepter de dîner avec nous...

—En vérité, c'est très aimable à vous, madame, déclara l'américain, abandonnant son éternel cigare. J'espère que votre mari est averti? Vous avez téléphoné, Rosy?

—Inutile, monsieur, fait la voix basse, une peu fléchissante d'Hélène. Je suis... veuve, depuis une semaine.

—Veuve?

—Momentanément! s'empresse-t-elle de rectifier. Je veux dire que mon mari est en Bretagne pour ses affaires.

Elle explique, tandis que Jonathan Cartier, qui lui a offert galamment le bras, l'entraîne vers la salle à manger improvisée:

—J'étais venue m'excuser auprès de miss Rosy de mon abstention de cet après-midi à la fête de Bienfaisance...

—Croyez-vous, père, que Mme Léguevague a subitement été prise de migraine et n'a pu venir me rejoindre à mon comptoir, comme je l'espérais?...

—Ah! ces migraines! s'exclama Jonathan Cartier, les bras levés. Je remercie le ciel tous les jours de ne pas m'avoir fait naître femme... puisque c'est sur elles, n'est-ce pas? que s'acharne ce douloureux fléau achève-t-il, avec une moue plaisante à l'adresse de son épouse, placée en face de lui.

Miss Cartier acquiesce silencieusement. Ces façons qu'ont adopté son mari et sa fille de parler exclusivement français l'horripilent. Ah! si le climat de ce pays ne lui avait été recommandé par les médecins, comme elle repartirait vite pour l'Amérique!

C'est ce qu'elle essaie d'expliquer à Hélène, laquelle ne comprend pas l'anglais et se contente de hocher la tête avec componction.

Deux ou trois fois, le regard de la jeune femme a essayé, par-dessus la table, d'accrocher les yeux d'Alain; mais ceux-ci se détournent obstinément.

Est-il besoin qu'il la voie et que le cher visage se réfléchisse sur sa rétine pour sentir qu'elle est là, si proche, que sa main à lui n'aurait qu'à se tendre pour étreindre la sienne...

Elle est là, à cette même place où il a rêvé d'elle tant de fois... dans cette pièce où, si souvent, son image s'est levée, surgie comme une ombre légère de sa mémoire fidèle...

Si proche... et pourtant moins présente, semble-t-il, que lorsqu'elle sortait, forme fugace — visible seulement pour l'esprit de celui qui l'avait aimée, — du halo brumeux des souvenirs...

Peu à peu, Alain a repris son calme. La conversation qui bourdonne autour de lui arrive à pénétrer claire jusqu'à sa conscience... Il se dégage insensiblement du malaise qui le figeait, annihilant toutes ses forces d'attention pour marteler à son cerveau, ainsi qu'un gong mille fois amplifié, les mots fulgurants: "C'est Hélène... C'est Hélène..."

Les paroles confuses s'habillent de sens... Alain saisit au vol une question de Jonathan Cartier, répondant sans doute à une phrase de sa commensale:

—Vous étiez déjà venue au château, madame?

Brusquement l'attention d'Alain, comme une cavale errante qui a trouvé sa route, rentre dans le cercle des percep-

tions présentes... Il écoute, crispé... Elle n'a donc pas entendu que les mots qu'elle va dire soient si lents à venir!...

Il lui paraît que la main de la jeune femme où chatoie, au-dessus de l'anneau incrusté de brillants, un merveilleux solitaire, tel une énorme goutte d'eau irisée, a frémi...

Pendant, sa voix profère, indifférente:

—Oui, j'y suis venue... autrefois...

Que cet autrefois vous paraît donc lointain et dépourvu d'attrait, n'est-ce pas, belle madame endiamantée, tout embellie de votre richesse nouvelle... La lèvre d'Alain a un pli amer... colère ou dédain?...

—Alors, s'est exclamée Rosy, vous connaissez l'ancien propriétaire, M. de Scorailles?

Cette fois, les prunelles troublées d'Hélène ont rencontré le regard levé du jeune homme.

Ses cils palpitent... Elle répond, très bas:

—Oui... je l'ai connu...

—Vous l'avez connu? répète Rosy, très intéressée.

—Hum!... Fameux original, ce particulier, bougonne Jonathan Cartier avec humeur... Ne s'avise-t-il pas de nous tenir en laisse avec cette clause ridicule qu'il a introduite dans le contrat de vente sans que j'y voie malice?

—Quelle clause? interroge Hélène, machinale.

—Eh! cette chapelle qu'il s'obstine à ne pas nous vendre... Il faudra bien qu'il nous la cède, by God!

—Le père Jonathan est têtue...

—Ah... il a conservé la chapelle...

—Oui... je me demande bien pourquoi, par exemple! dit Rosy. J'imagine qu'il a la prétention de la classer parmi les monuments historiques...

Elle rit.

—On dit qu'il y a encore de très beaux vitraux, fait Hélène en égrenant distraitement du bout des doigts une grappe de chasselas doré.

—Peuh!... quelques fragments infimes...

Jonathan Cartier hausse les épaules.

—Vous pensez que s'il y avait là des choses de valeur, elles ont été... liquidées, comme le reste. Les de Scorailles étaient ruinés... et ça n'est pas étonnant... Dear me! le jeu et les femmes, voilà où ont sombré les dernières ressources du descendant de cette illustre famille... Nonsense!

Un peu pâle sous le fard, Hélène a tourné la tête vers Alain. Il ne veut pas voir la pitié attendrie qui tremble dans les prunelles d'eau limpide...

—Au fait, déclare soudain Rosamonde, qui ne s'aperçoit pas du silence contracté d'Hélène, puisque vous le connaissez ce monsieur...

—Ce monsieur? demande la jeune femme, l'air absent.

—Elle veut dire le jeune oison qui nous a vendu cette vénérable demeure, explique aimablement Jonathan Cartier.

—Ah... Eh bien?

—Vous pourriez peut-être vous entretenir auprès de lui pour l'amener à une concession. Dites-lui donc que nous ne sommes pas des sauvages... et que, la chapelle, à laquelle il se peut qu'il attache une valeur de souvenir, sera respectée par nous. Nous n'y toucherons pas une pierre.

Rosy a jeté, en prononçant ces paroles, un coup d'oeil complice à M. Giroux. N'est-ce pas lui qui, un jour, lui a fait entrevoir certaines délicatesses auxquelles elle ne songeait point?...

—Of course! punctua l'Américain. M. de Scorailles devrait comprendre... La chapelle est sur les dépendances de ce domaine. C'est assez naturel que nous tenions à la posséder...

Hélène écoutait, cils baissés...

Elle murmura, après que le châtelain eut souligné sa phrase d'un coup de poing énergique qui prolongea le long des verreries de la table tout une gamme cristalline:

—Je regrette... mais ne peux me charger de votre commission...

—Oh! pourquoi? fit Rosamonde, dans son entêtement d'enfant gâtée... Vous seriez une si charmante émissaire... Je suis sûre que vous emporteriez d'assaut toutes les difficultés.

—Je ne vois plus M. de Scorailles, déclara Hélène, avec une nuance d'impatience.

"Au surplus, je ne crois pas qu'il m'accorderait quoi que ce soit..."

"N'insistez pas, miss Rosy, dit-elle vivement, dans un sourire qui cachait son trouble, je suis assez désolée de ne pouvoir vous rendre ce petit service.

—Alors, pria la jeune fille, comme sa mère se levait, pour vous faire pardonner, venez nous jouer quelque chose... J'aime tant votre talent, chère madame!..."

—Vous n'y pensez pas! fit Mme Léguevague confuse... Je n'ai pas mon violon...

—J'en ai un à vous offrir... Je l'ai délaissé, par dépit, parce que j'ai compris que je n'en tirerais jamais que des sons discordants... Je n'ai pas le don, moi, hélas!

"Bon! que dit maman? s'enquit-elle, le ton gai, en voyant son père éclater de rire à une réflexion de mistress Cartier.

—Elle dit, traduit ce dernier, qu'elle serait heureuse de constater que votre "boîte à musique" sait faire autre chose qu'imiter les chats de gouttière... Ah! ah! ah!..."

—Naughty mother! gronda Rosy, sans se fâcher... Vous allez effrayer notre amie, qui ne voudra pas...

Ella s'interrompt, le regard fixé sur Alain, qui filait à l'anglaise, ayant échangé quelques mots, discrètement, avec M. Cartier.

—Comment! murmura-t-elle, la voix changée, vous nous quittez déjà, monsieur Giroux?...

Moi qui croyais que vous alliez tourner les pages de la partition...

Il articula froidement, cérémonieux: —Je vous demande de m'excuser, mademoiselle...

Il eut un salut bref à la ronde et sortit vivement avant que Rosy ait trouvé d'autres paroles pour le retenir.

—Quelle idée! fit-elle avec une contrariété visible qui n'échappa point à Hélène.

—Parbleu! s'exclama joyalement Jonathan Cartier, le garçon a aussi sa migraine!..."

XI

Et le lendemain de ce mémorable jour, Alain recevait un billet parfumé dont la seule écriture avait eu jadis le pouvoir de déclencher en lui toutes les forces émotives... Ce fut pourtant d'un main calme qu'il ouvrit l'enveloppe et sans trouble apparent qu'il lut les lignes suivantes, écrites d'une fine écriture tremblée:

Ne savez-vous pas que c'est uniquement pour vous que je suis venue... et n'avez-vous pas compris que j'ai menti à Rosamonde... et que, si je ne l'ai pas rejointe, tout à l'heure, c'est que dans la foule de cet après-midi de fête, je vous avais aperçu auprès d'elle... Quelle lâcheté m'a poussée, alors, dans mon auto, loin de votre présence... loin du reproche de vos yeux?... J'ai regretté tout de suite ce mouvement égoïste... Alain, si vous saviez tout l'émoi qui me poigne à vous retrouver ainsi, chez vous, dans ce rôle de secrétaire du maître de Notre-Dame-aux-Bois!

Je vous admire pour votre belle vaillance à lutter contre l'adversité... je vous admire pour le courage que je n'ai pas eu... Hélas! j'ai été faible devant les volontés coalisées de ma famille, et c'est ma grande honte, aujourd'hui, d'avoir été lâche en face de la vie...

Puisque dans peu de jours Rosamonde réunit autour d'elle quelques amis pour fêter son anniversaire, ne trouverez-vous pas, au cours de ces réjouissances — où je ne me rendrai que pour vous voir, — l'occasion de m'accorder un instant d'entretien?...

Je voudrais tant, ô mon ami d'autrefois, que votre coeur fut resté indulgent à celle qui signe encore, pour vous, affectueusement.

HELENE.

* *

Furtivement, Alain, fuyant la folie trépidante des jazz, entraînait Hélène à travers le parc.

—Où m'emmenez-vous? disait-elle, intriguée et un peu hésitante.

—Vous allez voir.

Il la guidait, précautionneux, sous les fourrés obscurs que bleuissaient à peine, par instants, de fugitives échappées

de lune... Alors, sur le lamé de la robe d'Hélène s'accrochaient des scintillements aussitôt évanouis...

Elle murmura avec une gaieté forcée: —Nous avons l'air de deux conspirateurs...

Il rit: —Mais oui... c'est très romantique... La dame blanche et son cavalier fantôme... Elle s'étonna du ton léger, presque badin qu'il affectait avec elle... Comme il avait l'esprit libre alors qu'elle se sentait si étrangement troublée!

Ils étaient arrivés à la grille de la chapelle; ils la contournèrent, longèrent le mur et atteignirent une petite porte entièrement dissimulée sous une draperie de lierre grimpant.

Sortant une clef de sa poche, Alain la glissa dans la serrure.

—Entrez! fit-il, comme le battant s'ouvrait silencieusement.

Elle s'immobilisa, craintive... prête à revenir sur ses pas.

—Mais entrez donc... vous ne risquez rien, répéta-t-il, amusé de son effroi.

Ah! c'était bien Hélène, la faible, la fragile Hélène... toujours effarouchée devant les événements et leur cédant toujours, dès qu'une volonté étrangère appuyait sur elle son emprise...

Quelle aide morale, quelle sécurité une telle compagne peut-elle vous apporter dans le combat quotidien?... Et Alain, qui en était venu, inconsciemment, à une conception nouvelle de la vie à deux, se disait que ce que nous prenons pour des catastrophes, dans notre ignorance des desseins d'en-haut, n'est souvent que salutaire protection.

Ils étaient maintenant dans le jardin sauvage. Entre les fuseaux noirs des cyprès et les fûts lisses des chênes, Alain frayait un chemin à sa compagne, à travers les herbes montantes de cette forêt vierge en miniature...

Au seuil de la chapelle, Hélène s'arrêta avec un involontaire frisson.

—Comme c'est impressionnant! murmura-t-elle.

—N'ayez pas peur! encouragea Alain, faisant jaillir l'étincelle de sa lampe électrique.

La lueur courut, vivante, éveillant les ombres fantastiques allongées sur l'écran des murailles grises. De fines colonnettes montrèrent, l'espace d'un éclair, leur élégance archaïque soutenant l'arc brisé d'une ogive... Le bois harmonieux d'un retable luisait une seconde, offrant la patine adoucie de ses moulures; puis la lueur s'écrasa sur le vantail d'une porte basse qui, ouverte non sans difficulté par Alain, laissa voir un escalier...

Peureusement, Hélène prit le bras de son compagnon:

—Mais vous allez me faire descendre chez Pluton! s'exclama-t-elle d'un ton alarmé.

Il blagua, pour la rassurer:

—Le pire qui puisse arriver est que ce diabolique personnage devienne amoureux de vous et n'encoure les foudres de l'irritable Proserpine.

La précédant, il la conduisit par la main jusqu'au bas des marches.

—Là... Nous y sommes, madame. Une minute, et je vous ferai les honneurs...

Il craqua une allumette... La flamme dansante troua la nuit, alla s'écheveler sur un bec fiché au mur.

—Acétylène! annonça Alain. Meilleur que l'électricité... et plus à ma portée en tout cas...

Hélène poussa un soupir d'allègement. Pendant tout le temps qu'avait duré le trajet, elle ne s'était guère sentie rassurée...

Curieusement, elle regardait autour d'elle, cette sorte de crypte qui évoquait quelque étrange retraite d'alchimiste, avec ses cornues de verre, ses sacs étiquetés, ses fioles pleines de mystérieux produits, et, alignée sur le sol, une série de vases de terre de différentes tailles...

—Ce sont des mouffles, dit Alain répondant à sa muette interrogation.

—Des mouffles? répéta Hélène sans comprendre.

—Oui... C'est là qu'on cuisait le verre pour y faire adhérer la couleur.

—Je vous ai expliqué tout à l'heure, poursuivit-il, dans ce salon où nous étions tout le temps dérangés, les raisons qui m'ont ramené à Notre-Dame-aux-Bois, les recherches que je poursuis, quand j'en ai le loisir, et pour lesquelles les richesses de la bibliothèque du château me sont indispensables...

—Pouvais-je vous cacher mon secret, à vous qui seule, ici, connaissez ma véritable identité?

—Oh! fit-elle avec reproche, est-ce donc l'unique raison qui vous incite à vous confier à moi?

La protestation qu'elle attendait ne vint pas.

Elle s'enquit timidement:

—Alors, c'est dans cette... cet endroit, que vous travaillez?

—J'y ai tenté quelques expériences. Malheureusement, je n'ai pas assez de liberté d'action pour que ces expériences se fassent dans les conditions voulues... J'ai essayé, deux ou trois fois, d'allumer les fours — avec quelles difficultés, vous vous en doutez! — et, tout dernièrement, j'ai bien failli être surpris!...

Il sourit au souvenir des yeux effarés de Rosamonde découvrant, certain matin, une fumée qui montait du toit... Cette fois-là, les fours avaient brûlé toute la nuit... Par quel miracle Rosamonde n'avait-elle pas découvert le cheval d'Alain, attaché derrière le mur de la chapelle? Il avait commis la faute de l'abandonner là, en venant, à l'aube, éteindre ses feux, comptant qu'à cette heure tout le monde dormait encore au château...

Avec mille précautions, lorsqu'il s'aperçut de la présence de la jeune fille, il réussit à contourner silencieusement le jardin sans éveiller son attention. Et c'est alors qu'il l'avait rejointe dans le chemin.

—Mais, ces fours... où sont-ils?... je ne les vois pas, déclara Hélène, dont l'oeil fureteur faisait en vain le tour de la pièce.

Alain alla vers l'âtre noir, appuya sur la muraille... De chaque côté de la cheminée, deux panneaux s'ouvrirent, découvrant les bouches jumelles d'une maçonnerie...

—Les voici! annonça Alain.

—Oh! par exemple! s'écria la voix admirative d'Hélène... Mais c'est comme dans le conte d'Ali-Baba... Tout est truqué ici!...

—Les verriers gardaient autrefois, jalousement, le secret de leurs procédés, expliqua le jeune homme. Mon lointain aïeul rapporta d'Italie l'idée de ces fours particuliers dont la disposition spéciale lui permettait de chauffer à très haute température, avec un combustible relativement restreint.

—Il construisit ceux-ci lui-même, aidé de ses frères, afin que nul étranger n'en surprît l'ingénieur modèle.

—Cela vous explique tout ce luxe de précautions, bien inutiles, aujourd'hui où ces foyers ne sont, à côté de nos fours électriques modernes, que jouets d'enfant...

Il avait ouvert un autre panneau qui, rabattu, découvrit une manière de placard aux nombreuses étagères.

Il y avait là des pinceaux, des mortiers, tout un attirail de peintre moyenâgeux, et des morceaux de verre, bruts ou irisés...

Alain en prit un qui chatoya à la lumière, précieusement.

—Quelles teintes ravissantes! fit Hélène avec un étonnement émerveillé... Je n'en ai jamais vu d'aussi étrangement fines...

—Il n'en existe de semblables que sur les vitraux de la cathédrale de Reims et de Notre-Dame, fit-il, grave.

Hélène s'écria joyeusement:

—Voulez-vous dire que vous auriez trouvé le moyen de les reproduire aujourd'hui?

—J'ai trouvé les couleurs de grisaille, dit-il avec une nuance d'orgueil, celles dont on cherche en vain la composition depuis deux ou trois siècles.

Ses yeux s'allumèrent d'une lueur d'enthousiasme:

—Les de Scorailles en ont emporté le secret dans la tombe... un de Scorailles les ressuscitera.

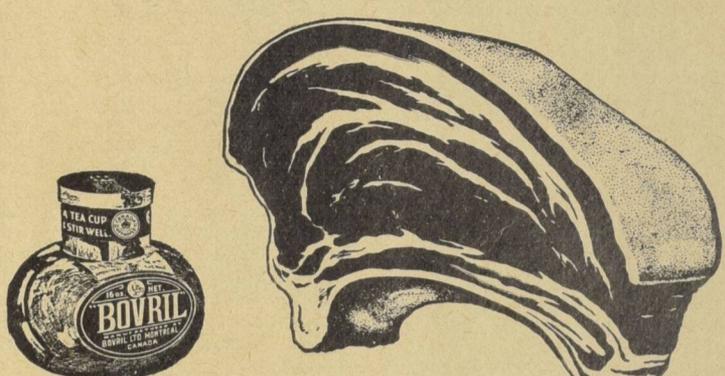
Les lèvres d'Hélène tremblaient d'émotion:

—Mais alors... alors... pour vous... c'est... c'est la gloire... C'est une admirable découverte!

Il sourit avec amertume:

—Bah! dit-il, haussant les épaules... des mots, tout cela... C'est surtout le moyen de devenir indépendant, de ne pas rester éternellement le raté, le vaincu de l'existence... celui qu'on dédaigne ou qu'on soufflette de son insultante pitié...

Véritable thé de Boeuf
BOVRIL



A mérité plus de 140 médailles et diplômes 66F

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTON
LIN & SOIE
POUR BRODER-CROCHETER-TRICOTER
D·M·C
MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE
SPÉCIALITÉ DE COULEURS BON TEINT
ARTICLES DE 1^{re} QUALITÉ
POUR OUVRAGES DE DAMES

COTONS À BRODER D·M·C, COTONS PERLÉS... D·M·C
COTONS À COUDRE D·M·C, COTON À TRICOTER D·M·C
COTON À REPRISER D·M·C, CORDONNETS... D·M·C
SOIE À BRODER... D·M·C, FILS DE LIN... D·M·C
SOIE ARTIFICIELLE D·M·C, LACETS DE COTON D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS
Prix: \$1.25. En vente partout ou chez l'auteur.
ALBERT PLEAU,
Saint-Vincent de Paul (Co. Laval), P.Q.



Son visage s'était durci, un pli creusé entre les sourcils hautains.

Sous la riposte, Hélène baissa la tête. Il changea de ton, se maîtrisant, en refermant la porte du placard sur les échantillons ensoleillés des verres:

— Enfin, ne vendons pas la peau de l'ours... tant que mes expériences ne sont pas définitives... Il me manque certaines formules pour mettre au point ma découverte, notamment pour rendre inaltérables les verres ainsi colorés, condition indispensable si je veux en tirer des applications pratiques.

— Mais excusez-moi de vous retenir, fit-il soudain, l'entraînant vers l'escalier. Elle eut un geste d'insouciance. Il remarqua:

— On pourrait s'apercevoir de notre absence.

Elle le suivit en silence, déçue de le trouver si différent de lui-même, si calme devant elle si bouleversée. On eût juré qu'entre cet homme et cette femme aucun sentiment, jamais, n'avait fleuri...

Tout à l'heure, dans ce coin du jardin d'hiver alourdi de trop de parfums, où elle avait réussi à l'entraîner pour quelques instants de tête-à-tête, elle lui apportait toute sa pitié frémissante, une sympathie qui brûlait de s'exprimer, le désir fervent de reconquérir son amitié, puisqu'entre eux, désormais, il ne pouvait plus être question d'amour...

Mais elle l'avait vu si singulièrement froid, si indifférent en apparence, devant son émotion à elle, qu'elle en était restée stupéfaite...

Elle aurait été bien plus stupéfaite encore si elle avait pu lire dans le cœur de son compagnon lorsqu'il eut quitté furtivement la salle à manger, le soir de leur première entrevue...

Ce jour-là, tandis que montait comme un sanglot, dans la nuit scintillante, le chant nostalgique du violon d'Hélène, Alain avait écouté mourir dans son cœur ce qui était sa dernière illusion: la croyance en son amour meurtri.

Il n'aimait pas Hélène... du moins il ne l'aimait plus, en admettant que son ancienne tendresse ait été autre chose que le jeu de son esprit flatté par une image... Cette vérité dormait en lui, tapie dans la pénombre de son âme subconsciente, cette région trouble de nous-mêmes où nous ne descendons qu'à certaines heures, lorsque se réveille subitement l'impitoyable lucidité. Il avait fait l'apparition subite d'Hélène pour la faire surgir, cette vérité, et éclater, triomphante, devant sa raison reconquise.

Certes, il ne niait pas l'émotion de ce premier revoir et le bouleversement que lui avait causé la présence inattendue de son ancienne fiancée... Impression légère, aussitôt effacée... dernier acte de la comédie qu'il se jouait à lui-même, sans bien s'en rendre compte... S'interrogeant, il s'était étonné de ne pas souffrir davantage, de ressentir, au contraire, un allègement.

Cette Hélène qu'il voyait maintenant devant lui avec les yeux de sa chair et non à travers le prisme chatoyant de son imagination, cette Hélène était complètement différente de l'autre, celle qu'il avait forgée de toutes pièces, dans la nuit de sa solitude, statue qu'il aimait, sans le savoir, de son âme propre, de ses goûts personnels et de ses désirs... Chaque jour, il lui ajoutait une qualité nouvelle, un attrait de plus, et elle était devenue, telle Minerve jaillie tout armée du cerveau de Jupiter, le symbole merveilleux de son rêve perdu... Rêve d'autant plus regretté qu'il devenait impossible et qu'aucune réalité, jamais, ne pourrait l'atteindre...

Hélène était revenue... Tout d'abord, l'imagination en émoi d'Alain avait essayé de l'emballer... Mais, mûri, il voyait trop clair pour se laisser prendre à la fantaisie de cette éternelle joueuse, lorsque l'objet de tout ce vagabondage sentimental était devant lui...

Il avait bien été obligé de s'avouer que, pendant des mois, il s'était complu dans des regrets nourrissant sa douleur comme une bête familière, et que ces regrets s'appliquaient uniquement à un reflet...

Et c'est parce qu'il s'était senti confus et humilié de cette constatation qu'il avait accepté ce tête-à-tête avec Hélène, qu'il l'avait recherché même, dans l'espoir de retrouver une émotion qu'il n'eût prouvée plus...

XII

Un pli de préoccupation au front, Rosamonde traverse les salons remplis de la foule animée de ses invités...

— Hello! Rosy! lui crie en vain son ami Harry, qui lui fait de loin des signes frénétiques tout en se livrant, pour la grande joie d'un cercle de joyeuses auditrices, à une démonstration nouvelle de "black-bottom"...

Rosy répond par un geste vague et un sourire absent... Ses yeux cherchent, au milieu des couples, un visage familier qui se dérobe...

— Père, occupez-vous de nos invités, glisse-t-elle en passant près de la table de bridge où Jonathan Cartier cartonne avec frénésie. J'ai besoin d'air...

La terrasse est sombre, qu'éclairaient, par blanches traînées, les écharpes lumineuses venues par les fenêtres ouvertes, avec la musique et les rires...

Rosamonde s'appuie à la balustrade de pierre songeusement, toute droite sous le ciel obscur, dans sa robe d'écaillés roses qui l'apparente à quelque mystérieuse sirène surgie d'un océan de songe... Elle a drapé à la hâte, sur ses épaules frileuses, la grâce royale d'un châle exotique aux longues franges soyeuses...

Ainsi, elle rêve dans le noir, baignée d'air frais, de bruits assourdis, de la miraculeuse duoceur d'une lune opaline, discrète, aotée, qui caresse l'ombre au lieu de la déchirer.

Rosy étire ses beaux bras nus, harmonieux comme des anses d'amphore. D'où lui vient, depuis quelque temps, ce besoin de solitude, ce goût de la songerie, cette sentimentalité qu'elle aurait, autrefois, qualifiée d'absurde... Elle ne sait... ou peut-être elle sait trop bien, mais ne veut pas se résoudre à l'avouer... pas encore...

Elle pense à une phrase de la lettre qu'elle reçut hier de Charlette... cette lettre qui se termine par les mots divins: "Nous sommes heureux..." Et Charlette dit, dans cette phrase qui lui ressemble:

"Voyez-vous, Rosamonde, il est bien de poursuivre un idéal... il est mieux de l'atteindre... mais combien plus beau de savoir, quand on le tient enfin, que c'est bien le vôtre, que l'on ne s'est point trompé..."

Or, Rosamonde a maintenant la conviction que, jusque-là, elle faisait fausse route... Elle avait voulu bâtir son idéal en dehors de l'amour... Nonsense! C'était elle la folle, et la crédule Charlette qu'elle avait si souvent raillée était dans le vrai...

Pensive, elle longeait la terrasse, son beau visage grave levé vers la nuit... Le bruit d'une altercation attira soudain son attention.

Elle se pencha vivement; cela paraissait venir de la cour des communs, éclairée par les lampadaires électriques qu'avait fait installer, au mépris de toute esthétique, Jonathan Cartier.

Elle lança, dans la direction d'un groupe surgi dans l'ombre, un retentissant: "Que se passe-t-il?" qui eut pour résultat immédiat de faire taire les voix courroucées.

— Qui est là? reprit miss Rosamonde, en achevant de descendre l'escalier...

— Approchez...

Un homme s'avança, vêtu d'une veste de velours à côté dont les boutons d'acier d'une dimension inusitée portaient en guise de tortil les initiales du maître de céans.

Rosy reconnut un des gardes-chasse récemment engagés par son père.

— Eh bien! fit-elle, que signifie ce tapage?

L'homme tourmenta nerveusement sa casquette galonnée et, désignant une femme d'aspect misérable, figée au milieu de la cour et visiblement fort ennuyée de se trouver là, répondit:

— C'est rapport à cette voleuse que...

— J'suis pas une voleuse, glapit la femme d'un ton aigu... en s'approchant résolument de miss Rosamonde.

Le garde haussa les épaules.

— Ce n'est pas la première fois que je la prends à tendre ses collets, dit-il... Elle m'a glissé dans les doigts, pas plus tard qu'avant-hier, mais ce soir, je la guettais... et je l'ai prise, comme son brigand de mari prend nos lapins, par la patte, autant dire...

— J'suis pas une voleuse, répéta la femme, enhardie par le silence de la jeune fille.

— Y a pas d'autre nom pour désigner ceux qui chapardent le gibier, fit le garde en caressant sa moustache... ceux qui attentent à la propriété d'autrui.

La femme lui lança un regard de mépris... Que lui voulait-il, celui-là, avec ses belles phrases?

— Braconner, c'est pas voler, dit-elle en relevant fièrement la tête... On met des collets, on grappille, par-ci par-là, un pauvre lapereau qu'a tout juste la peau et les os...

— Et puis, après? C'est-y ça qui fait tort au monde?

Son indignation avait quelque chose de si inattendu que Rosy, très amusée de l'incident, se serait bien gardée d'interrompre les discours de la vieille.

— Il y a aussi le bois, grommela l'homme, vexé de cette atteinte portée à l'autorité souveraine qu'il croyait représenter. Le bois qu'on glane, soi-disant... comme s'il y avait du bois mort en été... Je l'ai vue couper dans les troènes, mademoiselle... des branches grosses comme mon poignet, et elle emporte ça sur sa brouette, le matin, pour aller le vendre au marché... C'est-il du baronnage, cela?... ou du vol pur et simple?...

— Des bêtises, soupira la femme... Cet homme-là m'en veut... Une rancune qu'il a contre moi, mademoiselle, depuis le jour où mon mari l'a surpris à manger du lièvre, lui et sa famille, trois semaines avant l'ouverture de la chasse...

Le garde leva les bras au ciel:

— Ne l'écoutez pas, mademoiselle... C'est une folle. Elle a des hallucinations... Tout à l'heure encore, est-ce qu'elle ne prétendait pas qu'elle avait vu un revenant?...

— Je l'ai vu, fit la vieille et j'ai de bons yeux, vous pouvez me croire...

Rosy trouvait l'histoire de plus en plus drôle:

— Un revenant, en vérité? dit-elle.

— Oui, triompha le garde... un fantôme, si mademoiselle aime mieux... Faut-il pas être folle pour dire des choses pareilles... Comme s'il y avait encore des revenants aujourd'hui...

— Si je dis cela, fit la vieille secouant sa tête d'où pendaient des mèches gris sale, c'est que j'ai vu... Même qu'y marchait dans le petit sentier de la chapelle, en tenant par la main une belle dame tout en blanc...

Rosamonde s'étonna:

— Le... fantôme... tenait une dame par la main?

— Oui, mademoiselle... c'est comme je vous le dis... Elle, j'la connais pas... mais, lui... je le connais...

— Qui est-ce? questionna la jeune fille devenue soudain sérieuse.

— J'peux pas dire, marmotta la vieille.

— Cette blague, plaisanta le garde. Bien sûr qu'elle ne peut pas dire... Est-ce que ça a un nom, les revenants?

La femme ne répondit rien, mais, prise d'une terreur superstitieuse, elle se signa à plusieurs reprises pour conjurer le mauvais sort...

Rosamonde s'enquit:

— Comment était-il ce revenant?

— J'aime pas parler de ça, fit la femme, ça porte malheur de parler des revenants...

— Une folle! ricana le garde... Mademoiselle a tort d'attacher la moindre importance à ce qu'elle raconte... Le plus clair est que la voilà prise sur le fait...

Demain, je transmettrai mon rapport aux autorités compétentes, continua-t-il en se rengorgeant... Un petit rapport bien soigné, qui vaudra à madame, ici présente, une gentille villégiature aux frais de la commune... à moins que les fantômes...

— J'dis la vérité, protesta la vieille femme. J'ai vu un revenant dans la bois...

— Un homme?

— Oui...

— Si vous me dites son nom, je vous laisserai partir, promit Rosamonde, étrangement intéressée par le récit de la braconnière...

— C'est vrai, ça?

— Je ne mens jamais, prononça tranquillement la jeune fille...

La femme eut une dernière hésitation, partagée entre le désir de mériter sa grâce et la terreur de ce monde des esprits à quoi appartenait, selon elle, l'homme rencontré dans les bois de Jonathan Cartier. Elle se décida à répondre, non sans avoir fait plusieurs fois de suite le signe de la croix...

— L'homme que j'ai vu, c'est le jeune monsieur... l'ancien propriétaire de Notre-Dame-aux-Bois...

— M. de Scorailles? fit Rosamonde...

— Oui... y me connaît pas, lui, vu que nous autres, les braconniers, on n'a pas intérêt à être remarqués des... riches... Mais moi, j'le connais, et j'peux dire que c'est lui que j'ai vu...

Rosy se tourna vers le garde-chasse: — Vous avez vu quelqu'un dans le bois? demanda-t-elle...

— Non... personne.

La femme eut un sourire de mépris et ajouta, se touchant les paupières:

— Mes yeux ne comprennent goutte à ce que disent les livres... mais ils sont habitués à percer l'ombre des futaies et ils ne se trompent jamais...

— Laissez aller cette femme, ordonna sèchement Rosy.

Tandis que le garde, médusé, regardait s'éloigner la vieille braconnière, confondue en remerciements, Rosy, bondissant sur l'escalier, s'empara d'un trench-coat accroché dans le vestibule et redescendit les marches à toute vitesse... Cinq secondes plus tard, l'héritière de Jonathan Cartier pénétrait dans le garage.

Le temps de sauter dans le baquet de sa voiture de course, d'écraser d'un coup de talon rageur le bouton de mise en marche, et la six-cylindres, en trombe, traversa la cour, pour disparaître dans la nuit, où ses phares, déchaînant les ténèbres, se tracèrent une trouée étincelante à la façon d'une vrille s'enfonçant dans l'acier.

Un tournant brusque faillit faire capoter la voiture lancée à toute allure... et la six-cylindres s'immobilisa.

Rosamonde, descendue d'auto, mit ses phares en veilleuse... pour ne pas éblouir le fantôme et l'effaroucher.

Ce M. de Scorailles qui arrive nuitamment à Notre-Dame-aux-Bois et profite de ce que tout le monde est en fête au château pour déambuler dans le parc, en cachette, comme un malfaiteur, et avec une femme encore! mérite qu'on lui dise sont fait... Et Rosy se charge de ce soin.

Aussi bien y a-t-il longtemps qu'elle a envie de le connaître, cet insaisissable personnage...

Mais que diable peut-il faire dans sa chapelle à pareille heure?...

Résolument, elle descend le sentier étroit...

Sous ses souliers de bal, les cailloux roulent, avec un bruit léger qui résonne étrangement dans le silence... A travers la grille, on n'aperçoit aucune lueur, dans la masse confuse d'où jaillit, épaissie par l'ombre, la flèche gothique du clocher...

Rosy s'étonne. Le pressentiment qui l'a poussée en cette aventure l'aurait-il trompée, et toute cette histoire de... revenants ne serait-elle en définitive qu'un conte de bonne femme?...

Elle contourne la grille, longe le mur. L'herbe épaisse veloute ses pas... Tout un côté du bâtiment est éclairé par la lune qui, dévoilé, blanchit le mur et s'étale en nappe sur le gazon...

Et voici que dans cette tache claire, Rosamonde aperçoit le trou noir qu'y dessine la porte, restée ouverte sur le jardin.

Elle s'immobilise: décidément la vieille braconnière avait raison... Il y a quelqu'un dans la chapelle...

Un bruit arrive jusqu'à Rosy... lointain d'abord, puis plus proche... On dirait un murmure de voix...

Très décidée, Rosamonde s'avance vers la porte ouverte. Ses yeux, habitués à l'obscurité, distinguent autour de la traînée pâle que trace la lune, ainsi qu'une terrestre voie lactée, les îlots de cyprès, les chênes, un banc de pierre, et soudain, au bout de l'allée, mais hors de la zone de clarté, une silhouette blanche...

Rosy reconnaît la robe d'Hélène...

Hélène, avec l'ancien propriétaire de Notre-Dame-aux-Bois?... Elle lui a pourtant affirmé l'autre jour qu'elle ne le voyait plus. D'où vient qu'elle lui ait fait ainsi des cachotteries?...

C'est Hélène qui parle à voix basse, avec, de temps en temps, un geste de la main, qui accroche des rayons...

Elle parle à une forme immobile tout près d'elle, une forme sombre que Rosy distingue à peine... M. de Scorailles.

Qu'ils sont proches l'un de l'autre! Maintenant les deux mains d'Hélène s'appuient sur les épaules de son compagnon... Dans ce mouvement, elle s'est déplacée, et Rosy voit son visage caressé par la lumière, un visage dont elle ne peut distinguer l'expression mais qui est levé vers celui de l'Autre, comme pour un aveu ou une prière...

Rosy éprouve une sorte de malaise... Elle se sent troublée d'être là... elle ne voudrait pour rien au monde que le couple puisse la soupçonner d'espionnage. D'autre part, elle s'est trop avancée pour reculer, à présent... le moindre bruit pourrait déceler sa présence...

Elle se résout à intervenir et s'avance dans l'allée, résolument.

Au bruit des pas, Hélène s'est retournée avec un cri de frayeur.

—Rosamonde! murmure-t-elle à voix étouffée, reconnaissant la jeune fille.

Celle-ci s'est arrêtée, devenue soudain pâle jusqu'aux lèvres; dans la forme brusquement surgie de l'ombre, elle vient d'identifier Alain Giroux...

—Vous!... c'est vous! profère-t-elle, figée de stupeur.

—Rosy!... laissez-moi vous expliquer, balbutie Hélène très troublée... Nous étions ici pour...

—Taisez-vous! crie violemment Rosamonde en tournant vers elle son visage enflammé... taisez-vous!

L'injonction a été si vibrante que les mots se glacent sur les lèvres d'Hélène.

—Vous, reprend Rosy, d'un ton écrasant de mépris, ce n'est pas à moi que vous devez des comptes.

—Oh! soyez tranquille, fait-elle, prévenant les paroles d'Alain, de vous non plus je ne veux pas d'explications... mais je tiens à vous féliciter. Bravo! Bien joué, M. de Scorailles!... Je ne me doutais pas que les "grands seigneurs" — elle appuie sur le mot avec une emphase ironique — étaient aussi bons comédiens...

—C'est égal. Vous avez dû joliment railler ces jobards d'Américains lorsqu'ils priaient ingénuement Madame ici présente de s'entremettre auprès du détenteur de la chapelle...

—Tout de même!... singulier endroit pour des rendez-vous d'amour...

—Mademoiselle! protesta Alain furieux, je vous défends...

Brutale, elle l'interrompt:

—Quoi?... Nierez-vous que je vous aie surpris ici en galant rendez-vous? Nierez-vous que, depuis quatre mois, vous nous jouiez une comédie infâme sous un nom qui n'est pas le vôtre?... Et croyez-vous que je serais assez sottise pour me laisser bernier par de nouveaux mensonges?...

Elle désigne Hélène qui la regarde, épouvantée:

—Alors... c'est pour elle... que vous teniez tant à garder la chapelle... c'était pour l'y rejoindre en secret... Parbleu! ce n'est pas là, évidemment, que le mari aurait l'idée de vous surprendre!... Bravo!... Trouvaille géniale! C'était commode hein?... On fait semblant de ne pas se connaître le jour... on échange des saluts cérémonieux, et on se retrouve le soir, au nez et à la barbe de ces imbéciles de Cartier qui n'y voient que du feu...

—Ah! Ah! ai-je été assez bête, moi, assez ridicule, dans cette burlesque histoire!

—Des larmes de rage étouffant sa voix.

—A la fin, Rosy jette Hélène outrée, vous me laisserez peut-être parler...

—Rien! tonne Rosy, lui faisant face, véhémence. Je n'ai que faire de vos explications, qui seront autant de mensonges... Je ne vous crois plus, ni vous... ni lui...

Alain, comprenant l'inanité de toute protestation, garde le silence. Très pâle, il observe la face bouleversée de la jeune fille où, sous le masque torturé de la colère, se devine une pathétique douleur...

Maintenant, les larmes ruissellent sur le visage de Rosy. Ses nerfs sont à bout... Elle presse nerveusement ses mains l'une contre l'autre...

Puis, apercevant le regard du jeune homme, fixé sur elle avec une expression indéfinissable, elle se détourne et murmure:

—Oh! quelle honte! quelle honte!... —Rosy! supplie Hélène tout près d'elle.

Farouche, comme si elle voulait éviter l'atteinte de quelque bête venimeuse, Rosamonde se recule avec horreur...

—Vous, ne me touchez pas! crie-t-elle, éperdue.

Et soudain elle prend sa course à travers l'allée, franchit la porte... Hélène et Alain arrivent juste à temps pour voir les phares éclamer la route et l'auto filer comme un météore...

XIII

Les mains aux poches, à la lèvre le cigare qu'il mâchonne impatientement, Jonathan se promène de long en large, sur la galerie extérieure.

De temps en temps, il regarde l'heure à sa montre, profère une "Damn it!" rageur à l'adresse de quelque invisible interlocuteur, puis reprend sa promenade de bête en cage.

Soudain, dans l'allée de hêtres rouges qui aboutit à la grille, une galopade martèle le sol. Entre les éventails de branches, une amazone apparaît. Sa monture lancée à fond de train arrive dans la cour, bondissante, comme si elle allait franchir le perron d'un saut gigantesque, puis au bas des marches, s'immobilise.

Cette vue a raison, une seconde, de l'irritation de l'Américain qui murmure, avec un sourire dissimulé dans une grimace:

—Fameuse cavalière, really!...

Rosamonde abandonne la Favorite, blanche d'écume, naseaux fumants, au lad accouru.

Sans un mot, elle monte l'escalier, avec un bref salut à son père.

Celui-ci a pris son air le plus sévère, sourcil froncé, mâchoires dures.

—Hello! Rosy... Stop...

L'injonction est impérieuse... La jeune fille ne paraît pas trop s'en émouvoir.

Elle se retourne: —Qu'y a-t-il?

—Vous ne pouvez pas vous arrêter? Non? Je dois vous parler...

Immuable, Rosamonde attend.

—Je dois vous parler dans mon bureau, annonce Jonathan Cartier, se dirigeant vers la porte du vestibule.

Sa fille le suit silencieusement.

Jonathan Cartier se carre dans son fauteuil de cuir, regarde la jeune fille debout devant lui et prononce:

—Vous faites durer cette affaire longtemps, Rosy?

—Quelle affaire?

—Cet entêtement... ridicule... à vouloir retourner en Amérique.

Un pli têtu rapproche les sourcils de Rosamonde.

—Je partirai la semaine prochaine.

Jonathan Cartier frappe la table de son poing fermé.

—Le Ciel vous confonde! Vous êtes plus obstinée, Rosy, que votre grand-mère, la Française, celle qu'on appelait Tête-de-fer...

—Et que ferez-vous là-bas, if you please", toute seule dans la grande maison?

Rosy ne répondit pas tout de suite...

Sans doute, évoquait-elle la tristesse de ce retour vers le vide du "home" désert.

—Vous avez fondé un dispensaire là-bas, dit-elle enfin... J'irai m'y rendre utile...

Jonathan Cartier rétorqua: —Absurde!... Vous êtes folle en vérité.

—Ah! gémit Rosamonde se pressant le front à deux mains, n'insiste pas, père, je vous en supplie... Cet air de France m'est devenu irrespirable...

Une souffrance trembla à ses prunelles qui se baissèrent, sans doute pour dérober les larmes pressées de sourdre.

Une préoccupation contractait les traits de l'Américain tandis qu'il considérait sa fille... Il vint vers elle et, lui appuyant la main sur l'épaule, dit affectueusement:

—Chère petite chose, pourquoi cachez-vous vos chagrins à ce vieux papa?...

—Je n'ai pas de chagrin! protesta vivement Rosamonde, tandis qu'une rougeur couvrait ses joues. Oh! et puis, père, pria-t-elle, ne recommandons pas! Nous avons eu une scène pénible l'autre jour... Vous auriez voulu que je vous explique les raisons du départ subit de... votre secrétaire, parce que vous prétendiez qu'il y avait une corrélation entre ce brusque départ... et... mon désir de retourner en Amérique... Je ne

sais rien!... je ne dirai rien... je demande seulement qu'on me laisse tranquille...

—Un peu de calme!... Ne peut-on éviter de me tourmenter, dites, père?

Elle avait le ton angoissé d'une fillette douloureuse.

Jonathan Cartier revint lentement vers son bureau... Il fouilla dans les papiers du classeur:

—Rosy... je dis: pourquoi ne confiez-vous pas à votre vieux papa que M. de Scorailles... et le secrétaire sont la même personne?

Rosy rougit davantage: —Vous le saviez donc, murmura-t-elle.

—Il me l'écrivit lui-même... dans cette lettre. Voyez...

Rosy ne prit point le papier que son père lui tendait.

Elle haussa les épaules: —Je n'ai rien de commun avec ce monsieur, proféra-t-elle sourdement.

—Il dit pourtant qu'il vous abandonne la chapelle... puisque vous paraissez y tenir...

Les yeux de Rosamonde s'élargirent: —A moi?

Elle se reprit et, virulente: —Mais je ne veux pas de ses dons!... Je n'en veux à aucun prix...

Ce fut au tour de Jonathan Cartier de hausser les épaules.

—Quelle étrange bizarre chose vous êtes, darling! Vous m'avez obligé à multiplier les démarches... afin d'obtenir cette bâtisse du bois... Aujourd'hui on vous l'offre... pour rien, et vous refusez!

Elle riposta: —Auriez-vous le courage de l'accepter, vous, après ce que ce... monsieur nous a fait... Il nous a trompés... il s'est moqué de nous!

—Justement... ce serait une compensation.

—Et puis, il s'excuse de tout cela... Si vous lisiez la lettre, Rosy, vous verriez que...

—Je vous répète que je ne veux rien savoir de lui... Qu'on ne m'en parle plus! C'est tout ce que je demande... Ce n'est pas beaucoup, il me semble... D'abord, je m'en moque de la chapelle... Je n'aime plus Notre-Dame-aux-Bois... J'ai tout ça en horreur!...

—Tout ça" c'était le château, le bois, le ciel, l'horizon qu'elle désignait d'un geste excédé, dans la direction de la fenêtre large ouverte.

Elle demeura une minute immobile, tournée vers le parc, les lèvres frémissantes...

—Allons, Rosy, reprit tranquillement M. Cartier, vous êtes très intelligente, my dear... But... vous n'avez pas la prétention de boucher les yeux du père Jonathan, hé?...

—Que voulez-vous dire? riposta-t-elle, se retournant vivement.

—Que ce n'est pas un crime d'être... comment dites-vous... tombé en amour pour mon secrétaire...

—Pour votre... pour votre secrétaire, suffoqua Rosy.

Elle vint vers son père, et, visage contre visage:

—Ah! gronda-t-elle, je ne veux pas que vous disiez cela, père... pas cela... pas cela!... Votre secrétaire, ce petit monsieur qui... Je le déteste, vous entendez, je le méprise, lui et ses pareils, et je défends qu'on m'en reparle, vous entendez, père, vous entendez?

Elle haletait, en proie à une rage folle.

Soudain, à bout de nerfs, elle s'éroula sur une chaise dans une explosion de désespoir.

Ahuri, Jonathan Cartier la regardait, toute sa bonne face attristée par le spectacle de cette douleur incompréhensible, la lippe boudeuse, prêt à pleurer lui aussi.

Il essaya de la consoler: —Je ne comprends pas votre... votre énervement, darling... Quand nous sommes arrivés ici, vous vouliez épouser un noble ruiné...

—Peut-on rêver quelqu'un de plus noble et de plus ruiné que mon ex-secrétaire, ajouta-t-il avec un gros rire... Alors? Je ne vois pas ce qu'il y a de triste dans cette chose... Rappelons-le et épousez-le...

—Mais vous ne comprenez pas, père, dit-elle ardemment, que c'est cela justement qui m'éloigne de lui...

Elle rectifia:



Rideaux et lingerie de lits plus jolis avec PRISCILLA

En garnissant de Galon Plié en Bias Priscilla vos rideaux, dessus de lit, draps, taies d'oreillers, etc., vous obtenez de jolis effets en couleurs contrastantes ou appareillées. Se coud aisément, sans faux plis, coûte moins cher que le ruban et dure mieux.

Rien de plus facile que de poser le Galon Priscilla. S'obtient en linon, soie ou rayon... à pli simple ou double... en 30 teintes lavables ou attrayants combinaisons linon deux tons. Exigez-le véritable. Peu coûteux... en vente partout.

SIX CARTES DE MODES GRATIS illustrant modes nouvelles pour confection et garniture de robes, vêtements d'enfants, coussins, dessous, tabliers et travaux variés. Mentionnez celle désirée et envoyez nom et adresse écrits lisiblement au Dépt. E

The Kay Manufacturing Co. Limited 999, rue de l'Aqueduc, Montréal



Advertisement for Paris Paté featuring a recipe for sandwiches and the brand name 'PARIS PATÉ' in large letters.

Subscription coupon for 'La Revue Populaire' with fields for name, address, and city, and a list of subscription rates.

—...Qui m'éloignerait de lui si... s'il était libre... s'il était tel que je l'imaginai...

—Non sense! Eh pourquoi? par le ciel!

—Mais voyons, père... son titre!
Jonathan Cartier la regarda avec inquiétude.

—Son titre?... By God! c'est précisément ce que vous vouliez...

Elle soupira:

—Avant, oui... quand je ne savais pas... quand je n'avais pensé qu'au mariage... et pas à l'amour... Tandis que maintenant... si je l'épousais il croirait que c'est pour son titre... Et ça, je ne veux pas, je ne veux pas!

—Et puis, déclara-t-elle, haussant les épaules au souvenir des deux silhouettes rapprochées d'Alain et d'Hélène, il n'est pas question de cela.

Stupéfait, Jonathan Cartier regarda sa fille s'enfuir vers la porte et grommela, en secouant la tête:

—Ma foi, Rosy... quand vous étiez un petit baby... vous étiez déjà extraordinaire... Vous êtes toujours extraordinaire... Mais aujourd'hui, cela commence à devenir beaucoup moins amusant...

* *

Rosamonde remonta dans sa chambre... Longuement, elle massa ses paupières gonflées, puis se repoudra en murmurant, irritée:

—Oh! je m'étais pourtant bien promis de ne plus me laisser aller à ces ridicules explosions de sensibilité.

Elle changea de toilette, puis alla au téléphone, demanda la communication.

—Allo!... C'est vous Harry, vieux garçon? Vous êtes libre?... Bon! venez donc faire une partie de tennis avec moi... Je vous annoncerai une grande nouvelle. Le temps de sauter dans votre auto? Entendu.

Plus calme, elle posa le récepteur:

—Le thé dans une heure, dès que M. Harry sera là, ordonna-t-elle à la femme de chambre.

—Bien, mademoiselle.

Rosy descendit avec un livre. Elle voulait occuper son esprit comme elle avait essayé tout à l'heure de briser ses nerfs par la fatigue physique, en parcourant les bois à bride abattue avec la Favorite. Ah! ne plus penser... reprendre son insouciance... son indifférence hautaine d'autrefois!...

Comme elle arrivait au bas de l'escalier, un domestique l'aborda avec une carte.

—Mademoiselle... cette dame demande à voir Mademoiselle... Elle est déjà venue l'autre jour.

Rosy rejeta la carte sur le plateau avec colère.

—Je vous ai déjà lit que je ne voulais pas recevoir cette personne. Si elle insiste, répétez-lui mes paroles.

—C'est que... c'est déjà fait. Mais cette dame m'a changé d'informé Mademoiselle qu'elle avait quelque chose de très urgent à lui communiquer.

—Et puis... elle s'est assise dans le salon et a déclaré qu'elle ne partirait pas avant que Mademoiselle l'ait reçue...

—Ah! c'est trop fort! s'écria Rosamonde.

Elle bondit vers le salon, ouvrit brusquement la porte, les yeux irrités, une flamme aux joues.

A son entrée, Hélène se leva, un peu pâle.

—Vraiment! madame, siffla Rosy les dents serrées, je ne comprends pas votre audace... Faut-il...

—Je vous en prie, Rosamonde, pardonnez-moi de forcer ainsi votre porte... et écoutez-moi...

—Vous écoutez... jamais de la vie! Vous ne m'y obligerez pas... même par votre insistance déplacée. Si c'est mon silence que vous voulez au sujet de... de cette écoeurante histoire et du secret que j'ai surpris, vous pouvez partir tranquille... Je n'ai pas l'habitude des délations...

—Mademoiselle, fit Hélène d'un ton de dignité blessée qui en imposa à la jeune fille, vous m'outragez gratuitement. Cependant, je suis venue ici pour tenter une démarche grave, je la tenterai malgré vos insultes, affirma-t-elle.

Etonné de la fermeté d'Hélène et de son attitude, Rosy fut ébranlée.

—Laissez-moi vous informer d'une chose, une seule, qui changera peut-être votre manière de voir... et si, après cela, ne consentez pas à m'entendre, je vous

promets que je partirai sans plus insister et que vous ne serez plus importunée par moi...

Rosy haussa les épaules, mais ne répliqua point.

—Sachez que M. de Scorailles, autrefois, fut mon fiancé... déclara nettement Hélène.

—Votre fiancé?

Rosy était stupéfaite.

—Et que le jour où nous nous sommes rencontrés ici, à votre table, nous nous revoyions, depuis près de trois ans, pour la première fois.

Rosamonde regarda Hélène avec un immense étonnement... L'expression qu'elle découvrit sur le visage de celle-ci augmenta son trouble.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas épousé? demanda-t-elle, adoucie.

Les cils de la jeune femme battent plus vite:

—Parce que j'ai eu peur... peur de la lutte... de la pauvreté... de la vindicte du monde...

—Votre monde est-il donc si impitoyable à ceux qui suivent leur inclination, crânement? s'enquiert lentement Rosamonde.

Hélène baisse la tête:

—Le monde est dur aux faibles... et aux vaincus, avoue-t-elle... Ma grande faute fut de n'avoir pas mis assez de confiance... assez d'abandon dans mon amour... Je l'ai compris trop tard...

Elle dit, gravement, tandis que quelque chose se brise dans sa voix:

—L'amour est exclusif... il ne donne sa force qu'à ceux qui croient en lui aveuglément, qui s'offrent sans restriction, sans crainte, sans mesure... et il n'admet point qu'on se marchande. Alors, il soulève le monde...

—Quand on n'a pas, dans son pouvoir, une foi complète... quand on lui a préféré ou qu'on a fait passer avant lui des satisfactions de richesse ou de vanité... il se venge.

Son regard désabusé va à l'élégante toilette qui l'habille, au brillant qui étincelle à son doigt, à toutes ces parures qui sont impuissantes à lui mettre du bonheur dans les yeux... de la gaieté aux lèvres... de la chaleur au cœur.

—Alors? prononce la voix tremblante de Rosy, aujourd'hui... vous...

—Aujourd'hui... il ne peut plus être question de ces choses... Nos routes sont différentes...

—Mais j'avais toujours gardé dans ma mémoire le souvenir de cette petite lâcheté. C'est pour obtenir mon pardon que j'ai tenu à revoir Alain... Afin de reconquérir une amitié qui m'est chère... le seul sentiment qui pourrait encore prendre place entre nous...

—Notre geste de l'autre soir fut sans doute une imprudence... une inconséquence... Il n'est pas d'usage qu'une femme coure les bois, la nuit, avec un homme qui n'est pas son mari. Nous étions à une de ces heures de l'existence où les pures questions de préjugés comptent peu... Pour cet entretien qui devait m'absoudre, nous avions besoin d'un peu de solitude... Nous ne pouvions la trouver dans vos salons en fête, nous l'avons trouvée là-bas...

Décontenancée, Rosamonde baisse les paupières, sous le regard clair de celle qu'elle a cru sa rivale triomphante.

Elle balbutie:

—Je... je vous demande pardon, Hélène.

—Ce n'est point seulement pour me disculper auprès de vous, Rosy, que je suis venue, continua Hélène gravement.

Une flamme passe sur le visage de Rosy:

—Ah!...

Hélène a un soupir lassé:

—Moi, je ne compte plus...

—Je suis venue pour une mission que je me suis donnée à tâche d'accomplir... Je veux espérer que vous m'y aiderez...

Elle a baissé le ton, comme si ce qu'elle allait dire dépassait ses forces.

Puis, elle déclare résolument, plus émue qu'elle ne voudrait le paraître:

—Alain vous aime, Rosamonde.

—Il m'aime!... Vous en êtes sûre?

Elle a jeté cela dans un cri, tout le cœur dans la voix.

Elle répète plus bas, fervente:

—Il m'aime...

—J'en ai la conviction absolue, continue Hélène avec effort... Voyez-vous, un homme qu'on... qu'on a aimé... à qui l'on a pensé longtemps dans le secret de son âme close... ce qui a incarné vo-

tre premier rêve de jeune fille ne peut plus vous être un étranger... même quand la vie vous sépare.

—Sans qu'il se soit laissé aller à aucun aveu, j'ai vu clair dans les sentiments d'Alain... à ses regards... à ses réflexions... à ses silences mêmes... à sa mentalité nouvelle...

—Mais pourquoi nous a-t-il menti? demande anxieusement Rosamonde. A la rigueur, j'aurais compris qu'il dissimulât son nom... mais ces cachotteries à propos de la chapelle, qu'est-ce que cela signifie?

—Écoutez, Rosy, pour vous, je vais trahir des confidences... Je le fais avec la certitude que je le dois... pour son bonheur et le vôtre.

Elle a pâli davantage. Ses yeux se troublent.

Rosamonde l'examine avec une attention aigüe... Mais maintenant, dans les prunelles de la jeune fille il n'y a plus qu'une tendre pitié.

A voix hachée, un peu hésitante parfois, Hélène raconte l'histoire merveilleuse... les vieux grimoires, ensevelis dans l'oubli, où dormaient les secrets ancestraux... les recherches d'Alain, ses efforts, ses résultats, la découverte qui devait rénover l'art précieux du vitrail...

Rosy l'écoute, extasiée. De temps en temps, une sourde exclamation lui échappe et lorsqu'Hélène, ayant terminé, en arrive au récit de leur dernier entretien dans le jardin, alors qu'ils remontaient de la crypte de la chapelle — entretien surpris par Rosy — celle-ci s'écrie avec désespoir:

—Mais pourquoi n'a-t-il pas parlé alors? Cela m'aurait évité de si pénibles heures... et une si grossière erreur...

Elle ajoute, prise d'une idée subite:

—Mais... puisqu'il est parti... sans esprit de retour... il a abandonné ses travaux?

Hélène acquiesce d'un signe de tête.

—Il a fait ça! dit Rosy suffoquée... au moment où il était presque certain de la réussite...

Elle réfléchit... longuement... puis tourne vers sa compagne un visage bouleversé:

—Pourquoi est-il parti, puisque vous affirmez qu'il m'aime?... interroge-t-elle doucement.

—C'est pour cette raison-là qu'il est parti...

—Comment?

—Mais oui...

Elle explique:

—Sans doute, jusqu'à ce jour, ne se connaissait-il pas lui-même... Voyez-vous, ce soir-là, dans le jardin de la chapelle, je lui ai demandé, comme nous remontions: "Est-ce que vous m'en voulez toujours, Alain?" et il m'a répondu, avec une sincérité presque cruelle: "Moins que jamais"...

—J'ai compris ce que cela signifiait... et que, peut-être, il avait gardé jusqu'à ce jour une illusion que ma présence venait de détruire...

—Mais cette illusion envolée — qui lui fermait les yeux — il a vu clair en lui-même... Votre arrivée, votre colère, l'humiliation qu'il a éprouvée à vous entendre le traiter avec tant de douloureux mépris, tout cela a achevé de l'éclairer sur son véritable état d'âme... C'est vous qu'il aimait... depuis longtemps peut-être. Qui sait? Alors qu'il croyait pleurer sur ma défection, c'est peut-être l'impossibilité de vous avoir qui le torturait...

—Mais il n'y a pas d'impossibilité! s'écria Rosy, avec fougue...

—Si... il y en a une, rétorque Hélène.

Vous êtes trop riche, Rosy.

—Je suis trop riche!

Hélène lui prend le bras:

—Écoutez, l'autre soir, il m'a dit, parlant de vous: "Cette petite à trop d'argent pour s'imaginer jamais qu'on l'aime pour elle-même..."

Songeuse, Rosy murmure:

—Je reconnais mes propres paroles... J'ai affirmé si souvent que j'avais rayé l'amour de mes papiers!

—Je sais... Vous vouliez faire un marché, un troc, si vous préférez... Eh bien, Alain a trop d'orgueil pour accepter jamais d'avoir l'air de se vendre... ou de monnayer son nom.

—Ah! fait Rosy, douloureusement, c'est vrai... son titre, je l'avais oublié... Encore ça qui est entre nous!...

Elle baissa la tête, accablée...

—Quand il a découvert ses propres sentiments, il a eu peur de se laisser

aller à une faiblesse indigne de lui, pour suivre Hélène, et il a préféré la fuite...

La tête dans la coupe de ses paumes jointes, Rosy soupire:

—Voyez-vous, Hélène, de moi aussi il pourrait croire que je ne l'épouse que pour devenir Mme de Scorailles... J'ai été si méchante avec lui, si dédaigneuse... je le détestais...

—Sans doute parce que vous l'aimiez déjà, sourit Hélène.

—Peut-être... Mais il attribuerait mon revirement d'aujourd'hui à un sentiment intéressé...

Hélène secoue la tête:

—Je ne crois pas... Rosy, votre attitude dans le jardin, lorsque vous avez cru nous surprendre, révélait bien des choses... On n'est pas aussi bouleversée quand le cœur n'est pas en jeu... Alain, son coup de tête exécuté — très vite, pour couper les ponts derrière lui et s'enlever toute possibilité de revenir en arrière — aura réfléchi... et compris...

—Alors? demanda anxieusement Rosy, une lueur d'espoir aux yeux.

—Alors... l'orgueil vous sépare encore, petite fille... Mais...

Elle attirait Rosy vers elle et murmura:

—Quand deux cœurs se ressemblent comme les vôtres, ils sont bien près de se rapprocher...

—Seulement, ajouta-t-elle, c'est à la femme de plier... comme toujours... C'est à vous, Rosy, qu'il appartient de faire ce rapprochement...

XIV

Le peu qu'un homme puisse apercevoir de lui-même, ce n'est pas l'ovale luisant du miroir, consulté tous les soirs machinalement, et par habitude, qui le lui montre... Pas davantage le décor connu qui encadre sa vie quotidienne et qui lui devient odieux ou cher selon son humeur...

Mais à changer de miroir... de ciel... de décor... à quoi arrive-t-on, sinon à se convaincre que les paysages finissent par être éternellement semblables, si nous ne leur apportons pas notre âme renouvelée?...

...C'est ainsi qu'Alain, ayant fui Notre-Dame-aux-Bois, poussé par il ne savait quelle impulsion irrésistible, se retrouvait, dans la ville étrangère où le destin l'avait fait échouer, le même être amer et découragé qu'aux jours lointains de son retour d'Amérique...

Tout d'abord il a voulu voir, dans la chance (?) bienheureuse qui lui a mis sous les yeux cette annonce d'un importateur anversoise, le doigt d'un dieu bienfaisant. Quel beau moyen inattendu de faire peau neuve, ce départ précipité vers des horizons "étrangers"!

Jamais il n'avait mieux senti la dualité de notre incompréhensible nature que ronger parfois si avidement l'âpre désir de la terre et des coins familiers, et que tourmenter si fort, à d'autres heures, l'envie éperdue de changer de teinte, l'impatience malade d'abolir jusqu'aux moindres détails, qui, tout un temps, constituèrent notre atmosphère...

Il avait à peine traversé Paris, encore vivant pour lui des souvenirs trop proches de ses folles années riches, libres... et oisives... Et il lui sembla que lorsqu'il franchirait la frontière, il trouverait un autre homme de l'autre côté...

Illusion. Bien qu'il gardât le front appuyé à la vitre qui déroulait fidèlement le film interminable du paysage, il ne sut pas à quel moment précis il avait quitté la terre française, pour entrer dans l'autre... "Térranger", celle qui devait le dépouiller du vieil homme et faire de lui un être nouveau... sur lequel aucun passé ne mettrait son empreinte...

C'étaient les mêmes houblonniers, les mêmes étendues plates et grises où tranchaient seulement, parfois, la pyramide foncée des houillères... et là-haut, les mêmes nuages argentés et fuyants...

Et ce fut en lui, quoi qu'il essayât pour s'en défendre, le même profond ennui...

—Monsieur Giroux... le patron vous réclame.

La ronde face blonde du groom a une grimace derrière le dos tourné d'Alain.

Depuis tant de semaines que le "monsieur français" a pris possession de son poste d'inspecteur dans les bureaux et entrepôts de la maison Bung, il n'a pas conquis la sympathie de ses subordonnés...

Il y a, autour de lui, une réprobation muette qui s'adresse aussi bien à son venton trop bien coupé et à la couleur neutre de ses cravates qu'à son allure raide et à son masque impénétrable, jamais souriant...

Comment ce peuple gai et bon enfant pourrait-il comprendre que, pour un Alain Giroux, né de Scorailles, il n'existe d'autre barrière contre la familiarité protectrice du supérieur ou du patron — deux mots également odieux à l'ombrageuse susceptibilité du jeune homme — que le pli figé de la bouche et la froideur voulue du regard, tout cela qui enferme la pensée secrète comme un bastion inexpugnable... tout cela, qui dit à l'autre:

—Commande... je t'ai vendu ma passivité, mon obéissance... tout cet automatisme de mes gestes et de mes paroles... mais cela ne fait pas que nous soyons proches l'un de l'autre et que tu y puisses le droit de traiter avec moi de pair à compagnon...

Mais si cette attitude déplaisait au personnel de la maison Bung, directement placé sous la surveillance de l'inspecteur Giroux, elle n'avait point l'air d'in disposer contre lui le père Bung lui-même, le grand manitou de l'affaire, qui avait su apprécier les qualités de ce jeune homme taciturne, ponctuel et énergique.

Aussi ce matin-là, lorsque Alain pénétra dans son bureau particulier, il l'accueillit d'un large sourire...

A l'accoutumée, on ne voyait guère le père Bung qu'enveloppé d'un épais nuage de fumée bleue, car il ne retirait jamais sa pipe de sa bouche... Il vous parlait à travers cette vapeur flottante et ses phrases tombaient ainsi que des sentences sorties de la bouche invisible d'un dieu environné d'encens...

Les trois pipes de M. Bung étaient légendaires: l'une aux lèvres, la seconde séjournant dans sa poche, toute bourrée et prête à remplacer l'autre aussitôt l'ultime bouffée aspirée... la troisième refroidissant à portée de sa main...

Mais il faut croire que ce qu'il avait à dire ce jour-là étant d'importance, car, à l'entrée d'Alain, il enleva de sa bouche celle qu'il fumait béatement et la déposa entre le jeune homme et lui, telle un calumet de paix...

—Asseyez-vous, inspecteur Giroux, dit-il gravement, en indiquant un fauteuil à son visiteur.

Le père Bung donnait toujours leur titre à ses employés ainsi qu'en use un général en chef avec ses sous-ordres... C'est lui qui les instituait inspecteur, directeur, voire moniteur... et cette consécration justifiait à ses yeux l'importance de leurs fonctions et le prix qu'on y devait attacher...

Alain, que le titre enorgueillit médiocrement — était-il "de la police" pour qu'on lui appliquât cette appellation ridicule? — se carra sur les coussins de cuir... Tout près de lui, un bouddha grimaçait, mystérieux et cruel... et à ses pieds, sur une laque chinoise, luisaient, laiteuses, deux énormes défenses d'éléphant, comme un croissant effilé de lune qui se serait figé là, depuis des millénaires...

M. Bung, si pareil à son bouddha, avec ses petits yeux brillants et son menton nu, au-dessous de la ligne mince des lèvres, formula lentement:

—Monsieur Giroux... je vais vous apprendre une chose qui vous fera, je pense, un immense plaisir...

Surpris, Alain leva la tête... Mais son patron, qui espérait le regard joyeusement quêteur du jeune homme, ne distingua rien dans ses yeux calmes.

Correct, nullement impatient, l'inspecteur Giroux attendait...

—Vous n'êtes pas intrigué?... Le père Bung se frotta les mains avec un rire satisfait.

—Voilà comme j'aime un homme, s'écria-t-il... Avare de paroles... et sevré de désirs...

—Vous ferez un chef admirable, mon ami...

—L'ami" ne sourcilla pas.

Il dit seulement, interrogatif:

—Un chef?

—Mais oui... monsieur Giroux. Voilà la chose en deux mots. J'ai besoin de quelqu'un pour le Katanga. Comprenez-moi... quelqu'un d'énergique et de résolu.

Un pli soucieux vint s'insinuer entre ses sourcils et accentua sa ressemblance avec le bouddha grimaçant...

—Mes comptoirs ne marchent pas bien, là-bas, soupira-t-il... Il y manque un homme qui sache diriger, maintenir l'ordre parmi le personnel si difficile à recruter et à conserver... résister aux exigences sans cesse croissantes des indigènes, parler en maître, quoi! Il me faut une tête... et une voix qui sache commander. J'ai besoin de vous.

Ayant ainsi brusquement conclu, il se tut.

Silencieux, Alain réfléchissait.

—Songez que je vous offre là un emploi magnifique, insista le patron, après un temps. Je vous ferai, bien entendu des avantages particulièrement intéressants... Avec de l'énergie, vous pourrez arriver à une grosse situation. Cela n'a rien qui vous tente?

—Mais pourquoi m'avez-vous choisi, moi, de préférence à un autre? demanda Alain, éludant la question.

—Je vous l'ai dit: parce qu'il me faut un chef.

Son ton indiqua clairement qu'il était sûr d'avoir trouvé ce chef.

Alain sourit en dedans...

Il évoqua les mots prononcés jadis par une voix vindicative, une voix qui le souffletait de "cuisire" et de "rond-de-cuire" rageurs.

Tout de même... il avait l'étoffe d'un autre personnage... et le jugement de ce patron, à qui quarante ans de lutte dans un monde où on mesure les hommes à leur valeur d'homme et non à la place qu'ils occupent, conférait une réelle expérience, le vengeait du dédain de cette petite fille prétentieuse. Un chef... Certes, il s'en sentirait toute l'audace, s'il existait dans sa vie un quelconque élément d'intérêt...

Mais lutter... pourquoi? pour qui?... Pour se prouver à lui-même le succès? Quelle vanité!... Pour le plaisir de manier cette arme, agréable aux âmes orgueilleuses: l'autorité?... L'autorité! il n'avait même pas pu s'en servir pour plier un enfant rebelle... et finalement, il avait cédé sans discussion.

Quelle confiance pouvait-il avoir en lui qui montrait sous un visage d'acier un coeur timoré et irrésolu?...

M. Bung explique complaisamment: —Evidemment... il y a la question d'exil... de changement de vie... qui entre en jeu. Mais je ne pense pas que cela soit pour vous effrayer?...

"J'ai idée, ajouta-t-il, que ni la Belgique ni la France ne représentent à vos yeux de très solides attaches..."

Alain s'est brusquement levé.

Le rétorque, bref:

—Une telle proposition demande qu'on y réfléchisse... M'autorisez-vous à vous donner ma réponse dans quelques jours? —Comment donc! déclara M. Bung avec bonhomie... Du moment que vous ne refusez pas, en principe, de vous expatrier... je suis à peu près certain que votre raison vous dictera l'engagement que j'attends.

"Allez... allez... réfléchissez, mon jeune ami..."

L'inspecteur Giroux s'incline: —Je vous remercie, monsieur, d'avoir pensé à moi...

La main sur le bouton de la porte, il s'entend appeler:

—Dites-moi encore... monsieur Giroux... Un bateau part dans trois semaines. Si votre décision était prise dans le sens... que je désire, je vous accorderais la permission habituelle... afin que vous puissiez aller prendre congé de votre famille... de vos amis...

Les cils d'Alain battent imperceptiblement.

—Merci, monsieur... Je n'en aurai nul besoin, déclara-t-il, la voix tranquille.

Le père Bung regarde le panneau refermé sur son étrange employé et murmure, rêveusement, en atteignant d'une main résignée sa pipe refroidie:

—Drôle de garçon!...

XV

Alain, un peu nerveux, s'éloigna vers le port...

Son service ne réclamait pas sa présence urgente... Dédaigneux de la pluie qui aspergeait les pavés luisants des rues avec un bruit doux de douche légère, il allait vers les brouillards du fleuve...

C'était le but habituel de ses promenades quotidiennes... Il était attiré par le caractère si particulier de ces quais brumeux qui bordent une immensité grise, plate, à peine battue parfois de vagues courtes qui ne changent point la neutre couleur de l'eau...

Anvers... ville étrange jaillie comme un défi au bord de l'Escaut immense pour en défendre le passage, qui dira la dualité mystérieuse qui mêle sous tes brumes septentrionales ce goût sauvage de toute une Afrique lointaine au relent amer et lourd des ports nordiques?... L'air y sent l'iodé et le coquillage, les tulipes et le bois des îles... Et les grains dorés que déchangent, avec des "han" vigoureux, des débardeurs au torse nu ressemblent aux trésors fabuleux qu'apporteraient jadis dans leur carène les galiions aux voiles traînantes...

Sans qu'il le sache bien, depuis les premiers jours, Alain s'est laissé prendre au charme de cette ville qui répond si bien à son état d'esprit... Il en aime les fleurs tristes, l'eau monotone, l'horizon élargi et l'air, éventé parfois d'ailes de goélands, les oiseaux d'orage...

Ainsi c'est là qu'il s'embarquerait à nouveau, sur un de ces bateaux hérissés de cheminées fumantes qui étirent après eux ces longs sillages argentés comme des cordages dénoués...

Il évoque d'autres départs, d'autres ports... sous des climats méridionaux... tout vibrants de couleurs et de sons... Là, la pluie, même lorsqu'elle battait, crépitante, la coque des navires et la crête écumeuse des vagues n'arrivait pas à éteindre le bruit rythmé de la mer... Et les vagues y étaient bleues ou vertes, et parfois roses le soir comme s'il avait neigé des pétales...

Ici, couleur ou non, tout est en demi-teinte, en grisaille, comme la tonalité tiède de ces vitraux qu'il chercha si longtemps à ressusciter...

Ainsi, quoi qu'il fasse pour s'en défendre, sa pensée le ramène toujours en arrière... Aujourd'hui, sans doute à cause de la grave décision à prendre, il ne lutte plus contre l'obsession...

Déjà six mois qu'il a quitté Jonathan Cartier! La brève angoisse du temps qui fuit si vite lui fait mesurer combien tout ce passé, qu'il veut rejeter hors de lui-même, tient encore après lui, tenace.

N'a-t-il pas commis un acte de folie en abandonnant une tâche qui commençait à mettre une saveur dans sa vie insipide?...

Et voilà qu'il faut repartir... ailleurs... tenter sa chance! Toujours ces éternels recommencements!... Pourtant, il était bien près de la saisir, sa chance!...

Bah... comment regretterait-il? N'a-t-il pas autrefois sacrifié sa fortune à ses fantaisies, le coeur léger, en grand seigneur impertinent qui n'accorde aux biens de ce monde qu'une attention toute distraite... A-t-il assez gaspillé et perdu au temps de sa jeunesse folle!...

Pourtant, cette fois, il sait bien que ce n'est point la même chose... Ce qu'il a abandonné bénévolement, c'est, non pas le seul espoir de richesses futures et de succès, mais des travaux qu'il aimait, auxquels il s'intéressait de toute son âme...

Tout cela... parce qu'une fillette, un soir, dans un jardin obscur, a cru le surprendre en faute... Etait-ce la première fois qu'elle avait à son endroit des paroles blessantes et des mots de mépris?... Pourquoi donc, ce jour-là, n'a-t-il pu en entendre davantage et pourquoi son orgueil s'est-il à ce point rebellé que la seule pensée de se retrouver en face d'elle lui est devenu insupportable... et qu'il a fui le lendemain, sans l'avoir revue...

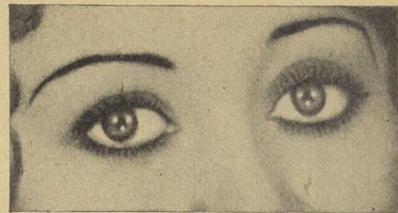
Tout à l'heure, lorsque M. Bung lui a parlé de famille... d'amis... il a ressenti au coeur une brève crispation...

De famille... il ne lui en reste même plus les derniers vestiges: le patrimoine qui lui avait été légué... le toit centenaire qui abrita les siens... le coin de gazon qui recouvre ses morts...

D'amis... il ne tiendrait qu'à lui d'en avoir une... une seule, mais qui lui témoigne un étrange intérêt...

Il n'a pas besoin de relire sa lettre tant il en a pesé les termes... Il peut la ressasser de mémoire, sans en omettre un seul mot.

"Mon cher Alain, dit Hélène, est-il possible que cinq mois aient passé depuis votre coup de folie — excusez-moi, je ne puis nommer autrement ce départ



Ces jolis yeux noisette sont ceux de Joan Blondell, ancienne comédienne de la scène, maintenant aux Warner Bros. Pictures. Teint clair, 5 pieds 4 pouces, 115 livres.

les yeux font la conquête des coeurs

"Sur 1,000 amoureux", écrit le New York Times, "la plupart s'éprennent d'une femme pour ses beaux yeux." Gardez vos yeux toujours clairs, brillants et séduisants en appliquant quelques gouttes de l'inoffensive Murine, chaque jour. Elle leur donne de l'éclat et les nettoie de leurs taches de sang. 60c aux pharmacies et magasins à rayons.

MURINE POUR VOS YEUX

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle. Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL Boîte Postale 2353 — Dépt. 2 5920, rue Durocher, près Bernard MONTREAL, CANADA

La Hernie Ne Gâte Plus Mes Plaisirs

"Maintenant que je suis affranchi de ma hernie et que je ne porte plus de bandage, j'ai de nouveau plaisir à danser — et combien d'autres choses puis-je faire à présent que je n'osais pas même tenter auparavant! Mon travail même est devenu un plaisir au lieu d'une tâche. En me voyant à présent, personne ne croirait que j'aie jamais été un estropié — une victime de la hernie."



Voilà ce que beaucoup de gens nous écrivent après s'être débarrassés de leur hernie au moyen des PLAPAO-PADS ADHESIFS de STUART. Des piles de certificats légalisés en attestent le succès obtenu sans interruption de travail.

Les PLAPAO-PADS sont destinés à aider la nature à fermer l'ouverture herniaire afin que la hernie ne puisse plus descendre. Ceci étant accompli, un support mécanique n'est alors plus nécessaire. Les PLAPAO-PADS adhèrent au corps sans courroies ni boucles ni ressorts. Faciles à appliquer, peu coûteux et commodes.

CONVAINQUEZ-VOUS en essayant le "PLAPAO". N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT, seulement le coupon ci-dessous pour essai gratis du facteur curatif "PLAPAO", le réjouvénéateur des muscles.

Essai du Facteur "PLAPAO"

GRATIS!

MAITRISEZ-VOUS!

EXPÉDIEZ CE COUPON AUJOURD'HUI

Plapao Laboratories, Inc.,
2051 Stuart Bldg., St. Louis, Mo.

Veuillez m'envoyer un essai GRATIS de Plapao et livre illustré sur la Hernie. Pas de déboursé pour ceci, ni maintenant ni plus tard.

Nom.....
Adresse.....

Ne Souffrez Plus !



Le Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

MONTREAL, CANADA

sans un adieu, sans un regret — et que vous n'avez jamais consenti, malgré la prière que je vous ai si souvent adressée par l'entremise de notre notaire et ami, à me donner signe de vie?...

"Cette fois, j'ai obtenu enfin qu'il vous fasse parvenir ces lignes..."

"Surtout, ne jugez pas sévèrement mon insistance... Après notre dernière conversation dans le jardin de la chapelle — cette conversation terminée brusquement par un incident grave... au moins dans ses conséquences — il me semble qu'il ne peut plus y avoir entre nous ni amour-propre, ni orgueil

"Alain, je croyais vous avoir convaincu de mon amitié... Ne pensez plus à la jeune fille d'autrefois qui fut misérable et ne voyez, dans la très fraternelle sollicitude que vous montre la femme d'aujourd'hui, que le désir qu'elle a de vous savoir heureux..."

"Or, vous avez laissé ici des éléments de bonheur... Mais oui, n'était-ce pas du bonheur que vous promettait la réussite prochaine de vos travaux, puisque, rien qu'à l'escompter devant moi, cette réussite, votre voix devenait vibrante, vos yeux enthousiastes..."

"Vous m'avez communiqué votre flamme... Moi aussi, je me suis enthousiasmée pour vos recherches, moi aussi, je me suis plu à rêver que le dernier des de Scorailles parachèverait magnifiquement l'oeuvre des aïeux..."

"Oui... je sais bien que j'use là de phrases grandiloquentes plus propres à vous faire sourire qu'à vous toucher... Mais je n'en trouve point d'autres pour traduire l'admiration que m'inspirait la tâche que vous aviez entreprise courageusement, en vous attachant à une besogne aride dans ses débuts, au milieu de difficultés sans nombre et quand vous harcelaient les mille détails absorbants et déprimants d'une vie à laquelle vous n'étiez point préparé..."

"Songez que vous teniez l'avenir entre vos mains, notre avenir, Alain, et que vous ne pouvez rester l'éternel vagabond... Songez à tout ce qui aurait découlé de votre succès... le foyer, la femme de votre choix — tellement plus apte à vous comprendre, sans doute, que moi qui ne sus pas assez vous aimer — le bonheur enfin..."

"Voyez-vous, mon ami... nous n'avons guère changé depuis des siècles... L'homme est toujours le pirate aux instincts conquérants; et la femme, la proie éternellement convoitée... Seulement, aujourd'hui, il n'a plus entre les mains des armes d'acier ou de fer... mais d'autres combien plus fortes: sa puissance matérielle, sa situation morale, son aptitude à produire, tout ce qui fait, de nos jours, la valeur d'un individu."

"Cela seul compte à nos yeux... et si quelquefois nous pouvons nous tromper sur nous-même, sur nos désirs, nous ne tardons pas à voir clair dans notre propre coeur..."

"Quoi qu'il en soit de vos sentiments actuels, mon devoir est de vous dire: Vous n'avez pas le droit d'abandonner des travaux qui furent l'honneur des vôtres pendant des siècles... Songez que cette terre qui vous a vu naître, à laquelle vous tenez, j'en suis sûre, par tant de fibres impalpables, fut illustrée par des générations."

"De vos succès dépend peut-être une source nouvelle de richesses pour le pays... Venez achever votre courage..."

"Sans crainte d'être indiscret, il m'est permis de vous annoncer, si vous ne le savez déjà, que Notre-Dame-aux-Bois est libre, quant à présent, de ses propriétaires."

"Un mois après votre départ, M. Cartier a emmené sa famille en Amérique, sur les instances de sa femme qui avait la nostalgie de son Kentucky natal. Il n'y a plus au château, en manière d'intendant, que le vieux secrétaire qui vous remplaça et qui ne verra, je gage, aucun inconvenant, à vous laisser disposer de la bibliothèque et des sous-sols de la chapelle, chaque fois que vous le désirerez..."

"Notre-Dame-aux-Bois ne reverra plus ses Américains avant l'été... Vous avez amplement le temps, d'ici là, de terminer vos travaux..."

"La vieille mère Rouzille sera trop heureuse de vous prendre comme pensionnaire... Plus heureuse, — quand vous lui accorderez quelques minutes de

vos journées pour lui conter les progrès de vos recherches, — sera

"Votre amie,

"HELENE."

Il y a un mois que cette lettre est parvenue aux bureaux d'Anvers..."

Hélène, la bien-aimée d'autrefois, est-ce sa chère écriture qui fit tressaillir d'un émoi profond le coeur tourmenté d'Alain?... Pourtant, Alain n'aime plus Hélène..."

Mais derrière les mots qu'elle a écrits, il y en a d'autres qu'elle ne dit pas... et ceux-là il les cherche inconsciemment en se répétant ses phrases..."

Que s'est-il passé entre Hélène et... Rosy, après son départ? Sans doute la jeune fille le croit-elle toujours coupable..."

Il la connaît trop pour imaginer qu'elle ait fait part de ses préventions à Jonathan Cartier... mais son mépris pour le "rond-de-cuir" a dû s'accroître de ces nouveaux griefs..."

Et il était si près de fondre, ce mépris, en sympathie invincible!...

Alain pense au charme de ses dernières semaines à Notre-Dame-aux-Bois, alors que Rosamonde était devenue avec lui si... amicale, presque... mais oui, presque tendre..."

—Allons, que vais-je imaginer là, grommelle-t-il. N'ai-je pas toujours été pour elle quantité négligeable?... Et lorsque j'ai cessé d'être à ses yeux un simple subalterne, — tête de turc offerte à ses brocards, — suis-je devenu autre chose qu'un camarade inoffensif?..."

"Ah!... sans doute m'aurait-elle accordé une attention plus flatteuse, si elle avait su quelle personnalité se cachait sous le nom d'Alain Giroux..."

Il rougit soudain de se sentir injuste... La vérité est que Rosamonde était une amie charmante. Depuis que le caractère du jeune homme avait forcé, sans le vouloir aucunement, sa sympathie, elle se laissait aller avec lui à un abandon confiant, surprenant chez cette altière nature... Elle n'eût pas été "autre" avec M. de Scorailles..."

Et lui-même... n'a-t-il pas changé?... Où est le temps où elle l'espérait avec ses façons brutales de fille des prairies?

Son idéal s'est-il à ce point transformé qu'il regarde indulgemment ce qui lui paraissait odieux autrefois?...

Cette adolescente hautaine et blasée qui lui avait été, dès l'abord, parfaitement antipathique, de curieuse devenait attirante... Où donc se serait-il arrêté?...

Il murmura:

—Vrai, il était temps que je m'en aille. Décidément, l'homme le plus averti est toujours mûr pour les pires bêtises..."

La pitié qu'il avait de lui-même, inconsciemment, souffla:

—Y a-t-il vraiment une telle stupidité à chercher le moyen d'être heureux, tout simplement, près de l'être qu'on aime?..."

Mais l'orgueil cabré, plus fort:

—Allons donc!... est-ce qu'on aime une richissime poupée... quand on n'a pas le sou?... à moins de passer à ses yeux méfiants pour un cœur de dot..."

"A-t-elle assez parlé de "marché" et de "troc", la belle Rosy, du troc de sa fortune contre une particule..."

Non... Alain ne retournera point à Notre-Dame-aux-Bois... même et surtout en cachette, les Cartier partis..."

Il y a trop de souvenirs épars qu'il ne ferait pas bon remuer... et il y a surtout le blâme rageur qu'il a perçu, le dernier soir, dans la voix tremblante d'une Rosy trop crédule, dont la colère outrée ressemblait à s'y méprendre à un douloureux dépôt."

XVI

Alain a annoncé à M. Bung qu'il acceptait ses offres.

—C'est bien, a rétorqué le patron.

"Tenez-vous prêt à prendre le "Courrier du Congo" qui embarquera au début du mois prochain."

Les dernières semaines furent occupées aux préparatifs... Il y eut de longues séances dans le bureau du père Bung qui initiait le futur colonial à ses fonctions congolaises.

—Evidemment, expliquait le patron, je vous donne un aperçu de ce que vous aurez à faire là-bas, du genre de vie que vous y mènerez, du caractère de vos fonctions..."

"Mais, mieux que toutes les démonstrations du monde, les premiers mois de séjour vous édifieront. Je vous devine assez adaptatif pour être convaincu qu'il vous faudra moins d'un an pour acquérir l'expérience nécessaire..."

Et il bougonnait, haussant les épaules:

—Ils me font rire avec leurs prétendues écoles de préparation coloniale!... Comme si on pouvait préjuger d'un pays et d'un peuple en examinant des cartes coloriées, ou même les produits du pays arrivés par le dernier bateau..."

"Tous ces jeunes "brillants sujets", plus ou moins pourvus de grades, que j'ai envoyés là-bas ont été beaucoup plus longs à se mettre "à la page" que ne l'est le premier prospecteur venu, parti à l'aventure... Au moins, ce dernier n'est pas bourré d'idées fausses. Il reçoit ses premières impressions coloniales tout bêtement, sans vouloir les soumettre à un barème établi d'avance dans son esprit... et c'est, à mon sens, la meilleure façon d'y voir clair et de se forger un jugement sûr..."

"Ainsi ferez-vous, jeune homme..."

Le jeune homme acquiesçait, pris d'une sorte de fièvre maintenant..."

Il ne voulut pas cependant quitter la terre européenne — à mesure que la date approchait on eût dit que le sol lui brûlait les pieds — sans répondre à la lettre affectueuse d'Hélène..."

Quelques jours avant son départ, il écrivit à Georges pour lui annoncer sa décision et, à la jeune femme, ces lignes hâtivement griffonnées:

"Vous plaidez fort éloquemment, ma chère Hélène, mais je ne me sens encoce mûr, ni pour la gloire, ni pour le mariage... et excusez-moi, d'autre part, de rester sourd à la voix des ancêtres, comme chante je ne sais quel héros d'une opérette célèbre... Les exigences de la vie actuelle crient trop haut pour qu'on puisse l'entendre, cette voix-là..."

"En fait de tâche, on m'offre celle d'aller, quelque part en Afrique, discuter avec des nègres indociles... Après tout, pourquoi pas?... Nègres ou blancs, à quelques détails près, tous les humains ne se ressemblent-ils pas comme les milliers de répliques d'une assez laidie effigie?..."

"Au surplus, la vieille Europe en a usé avec moi d'assez décevante façon, pour que je me résigne sans ennui à aller constater de visu si un autre continent peut m'être plus tendre..."

"J'y retrouverai sans doute un ciel plus clément, des paysages neufs, un champ d'activité absorbant..."

"Et je me referai une autre âme... plus au goût du jour..."

Sur cette parole amère, il termina sa lettre, après les banales politesses d'usage..."

Et puis, il essaya de ne plus penser à autre chose qu'à son départ..."

XVII

La petite bonne paysanne entra brusquement, troublant la songerie d'Hélène qui s'attardait, à cette heure crépusculaire, au creux de sa chaise longue..."

La jeune femme pressa le bouton de la lampe de chevet.

Une lueur orangea l'abat-jour soyeux, vint tracer, sur la marquetterie précieuse du meuble, un ovale clair..."

—Qu'est-ce qu'il y a, Marinou?"

—Madame, c'est une visite.

—Une visite?

—Oui... le notaire..."

—M. Roy?... Déjà!

Dans l'exclamation involontaire vibra une sorte de joie brusque, vite éteinte, comme si Mme Léguevague se refusait à s'avouer qu'elle prévoyait ou plutôt qu'elle attendait cette visite..."

—Vous avez fait entrer au salon? demanda-t-elle.

—Oui, madame.

—C'est bon... J'y vais..."

Elle passa dans son cabinet de toilette, remit en hâte un peu de poudre sur ses joues pâles, puis descendit..."

—Je suis désolé de vous déranger, s'excusa Georges Roy, en prenant la main tendue de sa cliente. Mais j'espère que vous me pardonnerez. Ce que j'ai à vous dire est assez grave pour que la crainte d'être importun ne m'ait pas fait reculer dans ma démarche.

—Je vous en prie, cher monsieur, ne vous excusez pas, déclara aimablement Hélène, en désignant un siège au jeune notaire.

—On ne me dérange jamais dans ma solitude et les visiteurs, surtout lorsqu'ils sont, comme vous, des amis, sont les bienvenus...

—Il est vrai, murmura Georges Roy, que vous devez vous sentir bien seule parfois, dans cette maison sévère... d'autant que vous êtes veuve une partie de la semaine?

—Eh oui, acquiesça Hélène légèrement, je ne peux pas condamner mon mari à se retirer à la campagne, d'autant que ses affaires le retiennent ailleurs... Pour moi... que voulez-vous, puisque le docteur estime que l'air de nos montagnes est indispensable à ma santé — bien chancelante en ce moment, — je dois me résigner à m'enfermer dans cette thébaïde.

—Mon mari passe avec moi deux jours par semaine, du samedi au lundi...

—Je souhaite que votre santé se rétablisse vite, dit poliment Georges Roy d'un ton un peu contraint sans regarder Hélène... et que vous retrouviez votre... entraîné d'autrefois...

Il allait dire apaisement sachant bien que la véritable cause du malaise d'Hélène était toute morale et de quel mal elle souffrait...

Tant de fois, quand elle venait à Miliane lui demander des nouvelles d'Alain — comme d'un ami banal à qui elle s'intéressait par désœuvrement — il avait senti l'anxiété percer, sous l'indifférence voulue du ton!...

Ah! certes, comment n'eût-elle pas regretté son fiancé d'antan... Le mariage ne lui avait rien donné de ce que, adolescente, elle avait rêvé...

Raymond Léguevague était le type du commerçant probe, ponctuel et pratique. Très riche, il ne refusait à sa femme aucune des satisfactions de fortune qu'elle pouvait souhaiter, mais il n'imaginait pas qu'elle pût désirer autre chose...

Très affairé et absorbé, il l'embrassait distraitemment le matin, la retrouvait en face de lui aux repas et le soir, ainsi qu'un animal familier... Quant à lui faire une place dans sa vie travailleuse, l'intéresser à ses affaires, au reste assez peu attrayantes, il n'y songea même pas...

Il n'y avait entre eux aucune parcelle de cette sympathie d'âme, indispensable pour que la vie à deux ne devienne pas le boulet qu'on traîne avec écoeurement ou résignation...

Et Georges Roy, qui avait connu Hélène jeune fille, qui l'avait jugée fine d'esprit autant que d'allure, ne pouvait s'empêcher de regretter qu'elle ait sacrifié à une question matérielle toutes ses chances de bonheur futur, et qu'elle ait ainsi enchaîné sa vie à un être aussi peu capable de la comprendre...

—Madame, commença-t-il un peu gêné, ma démarche va peut-être vous paraître étrange, mais il s'agit d'un ami qui m'est cher et auquel vous pouvez rendre service. Je n'ai pas hésité...

Hélène haussa les sourcils... —Il s'agit de M. de Scorailles, annonça Georges Roy.

Elle n'eut pas l'air très surpris et répondit aimablement:

—Je demeure toute à votre disposition... Et je serai infiniment heureuse si je puis être utile à... notre ami.

—Je n'en doute pas, madame... —Voilà ce dont il s'agit, expliqua le jeune notaire. Vous savez comme moi que M. de Scorailles, M. Giroux, si vous préférez, puisqu'il avait adopté depuis quelque temps cette partie plébéienne de son nom...

—C'était le nom de sa mère? interrompit Hélène.

—Parfaitement... Mme de Scorailles était une "Giroux d'Abzac", de très bonne noblesse provinciale. Un Giroux fut, jadis, dit-on, argentier du roi. Mais passons.

—Donc, mon ami de Scorailles, pour une raison que j'ignore, quitta Notre-Dame-aux-Bois, il y a près de deux ans...

—En vous recommandant de nous taire le nom de sa nouvelle résidence, sourit Hélène... et vous avez toujours refusé de me donner son adresse...

—Mais, madame, protesta Georges, je ne l'ai sue moi-même que fort tard... Il m'a écrit un jour d'Anvers où je lui ai fait alors parvenir la lettre que vous m'aviez confiée... Quelque temps après, il m'annonçait son départ pour le Congo...

La jeune femme ne sourcilla pas. —Vous le saviez? demanda Georges, étonné de la trouver si calme.

—Oui... J'ai reçu à cette époque une lettre de lui...

—Ah! —Eh bien, madame, il faut qu'il revienne, s'exclama le notaire...

Hélène le regarda avec étonnement. —Mais, objecta-t-elle, il paraît qu'il a là-bas une situation d'avenir...

—Pourquoi voudriez-vous empêcher M. de Scorailles de refaire sa fortune aux colonies?

—Parce qu'il a mieux à faire ici, articula Georges avec force... parce que, pendant qu'il reste au loin, poussé par je ne sais quelle lubie, d'autres profitent de son absence pour le léser, lui voler ses idées, ses travaux, lui prendre sournoisement une place qui lui revient de droit, tant à cause de ses recherches premières, que de sa naissance...

Hélène avait baissé les yeux... Elle murmura d'un accent surpris:

—Je ne comprends pas... —L'autre la considéra, perplexe.

—Alain ne vous a donc pas parlé de ses... travaux, quand vous l'avez revu chez les Cartier? demanda-t-il.

—Vous ne saviez pas quelle raison impérieuse lui avait fait accepter ce poste au château?

—Oui, dit-elle négligemment, il m'avait parlé de vagues recherches pour reconstituer les vitraux anciens... Il m'avait même, un soir, montré les anciens fours qui sont dans les sous-sols de la chapelle... Mais je suppose qu'il a abandonné son idée puisqu'il est parti en cédant la chapelle aux Cartier?...

—Parce que c'est un fou, madame, s'écria Georges exaspéré.

—En tout cas, reprit-il un peu confus de s'être laissé aller à son irritation, il a commis là, poussé par un motif que j'ignore, une faute énorme.

—Ah! je connais mon ami, allez... un impulsif, un tendre et un sentimental sous ses dehors froids, qui manque absolument de sens pratique et qui est capable des pires bêtises quand le démon de l'orgueil est en lui...

Il s'arrêta, en voyant les prunelles d'Hélène embrumées de mélancolie... "tendre"... Elle se disait qu'elle était un peu la cause de tout le mal... et chaque fois qu'elle pensait à lui, elle regrettait de ne pas l'avoir assez apprécié jadis...

—Bref, madame, reprit Georges, il faut que vous sachiez que quelqu'un est venu après le départ d'Alain; quel'un qui a découvert l'existence des fours, et qui, sans doute par les papiers et les notes laissées dans la bibliothèque, a été mis au courant du but que poursuivait mon ami...

—Le secret des de Scorailles dormait là, enfoui entre les pages jaunies des manuscrits entassés... A force d'études patientes, d'expériences, de déductions, Alain avait réussi à retrouver la composition presque exacte des couleurs qu'employèrent les verriers d'autrefois pour produire leurs magnifiques œuvres d'art... Il lui manquait une formule...

—Eh bien, cette formule, un autre l'a trouvée; et, plus acharné qu'Alain à tirer argent immédiatement de sa découverte, il est sur le point de l'industrialiser.

—Et, en définitive, c'est à lui que reviendront l'honneur et la gloire d'avoir renoué l'art du vitrail! éclata Georges Roy, indigné par cette pensée.

Un silence passa... au cours duquel on entendit les doigts du jeune notaire battre le rappel sur le bois du fauteuil.

Hélène dit enfin: —Et... vous connaissez la personne qui usurperait ainsi...

—Non, coupa Georges, mais je m'en doute.

—Ah! fit vivement la jeune femme, qui?

—Le bibliothécaire.

—Le bibliothécaire?

—Oui... Je veux parler de ce secrétaire qui remplaça Alain Giroux, après sa fugue, et que les Cartier ont laissé au château en manière d'intendant.

—Tiens! dit Hélène, d'un ton singulier... ce vieux bonhomme à lunettes. Il m'avait paru bien inoffensif...

—Sait-on jamais? grommela Georges... C'est toujours ceux-là... Un rat de bibliothèque qui passe son temps à fouiller les vieilles paperasses.

—Que voulez-vous qu'il fasse dans sa solitude de Notre-Dame-aux-Bois?

—Evidemment... Il aura eu le vertige en entrevoyant tout le parti qu'il pou-

vait tirer des découvertes de mon ami... Il se sera adressé à des gens capables de l'aider, les aura intéressés à son affaire. Bref, il a maintenant tous les atouts en mains pour arriver...

—Qu'est-ce qui vous fait soupçonner cet homme? interrogea Hélène.

—Voyons, madame, c'est enfantin.

—Pour poursuivre les recherches que M. de Scorailles avaient entreprises, il fallait d'abord avoir à sa disposition la bibliothèque du château, la chapelle et ses fours... ensuite, avoir assez potassé le latin et le vieux français pour déchiffrer les grimoires...

—Qui, mieux que ce secrétaire, était placé pour cela?

—Naturellement... J'avoue que c'est assez troublant... acquiesça Hélène.

—De plus, une autre circonstance arrive à l'appui de mes soupçons et les confirme absolument.

—J'ai su ce qui se tramait à Notre-Dame-aux-Bois par une lettre reçue mardi dernier et que voici...

Il la tendit à la jeune femme. —Ah! fit-elle, c'est de M. Cartier...

L'Américain disait, en substance, à son notaire, qu'il avait reçu des offres pour la partie du domaine comprenant la chapelle et les terrains y attenants, en dehors du parc... qu'il serait assez disposé à traiter si l'affaire était bonne, d'autant qu'il n'était pas bien certain de garder le château... et que Georges Roy eût à conclure la vente au mieux de ses intérêts.

—Naturellement, ajoutait-il, il serait alloué à M. de Scorailles sa part sur cette vente, bien qu'il m'ait cédé bénévolement la chapelle.

—Vous jugez de ma surprise, au reçu de cette lettre déclara Georges. Qui pouvait bien avoir intérêt à acheter justement cette partie de Notre-Dame-aux-Bois?...

—J'ai donc attendu, avec un peu d'impatience, que le mystérieux acheteur se présentât.

—Or, ce matin, j'ai reçu la visite du secrétaire de M. Cartier en personne, lequel m'a annoncé d'un air assez bizarre qu'il était chargé de conclure l'affaire pour le compte d'une société.

—Il n'a mis aucune difficulté à me dire que ladite société voulait construire une usine sur les terrains convoités...

—Aussitôt, je me suis ému... La combinaison m'apparaissait évidente... Enfin, mon singulier client parti, voici ce que je lisais dans le journal de ce jour:

Il mit sous les yeux d'Hélène un article intitulé: "La Renaissance du Vitrail" qui était ainsi conçu:

Une indiscretion nous a permis d'apprendre une nouvelle qui ne manquera pas d'intéresser tous les amateurs d'art et, particulièrement, ceux qui s'intéressent aux vestiges de notre passé artistique.

On sait, en effet, que la chimie moderne n'a jamais pu reproduire certaines couleurs qui font des vitraux anciens — ornement de nos cathédrales — de pures merveilles admirées par le monde entier.

Or, dans le château d'une très vieille famille, descendante de gentilshommes verriers, un chercheur aurait découvert la formule qui permettra de reproduire les magnifiques enluminures, soeurs de celles qui s'épanouissent dans les ogives et les rosaces de Notre-Dame de Paris, des églises de Rouen, de Chartres et de tant d'autres, qui constituent une des plus belles parties de notre patrimoine national.

Verrons-nous enfin, dans les cathédrales mutilées de Reims et de Belgique, partout où les obus firent sauvagement leur oeuvre de destruction, refluer les vitraux lumineux, joyaux inestimables enchâssés dans leur écrin de pierre?

Nous en caressons l'espérance et adressons nos félicitations chaleureuses à celui qui, patiemment, arracha leur secret aux grimoires, enfouis depuis tant d'années au fond des bibliothèques closes...

—Hein, éclata Georges Roy, repris par sa colère outrée, que dites-vous de ça? Est-ce assez clair? Mon ami est roulé, volé, pillé, et un autre va profiter de son stupide désintéressement...

—Vous comprenez, madame, que je veuille à tout prix empêcher cela... Il faut que vous m'y aidiez...

—Mais que puis-je faire? s'enquit Hélène...

Georges Roy s'étonna de ne pas la voir plus troublée...

Ne l'aimerait-elle plus? pensa-t-il, et lui serait-il devenu à ce point indifférent, qu'elle ne s'émeuve même pas de le savoir lésé d'aussi vilaine façon...

—Je voudrais, reprit-il, un peu démonté, que vous vous employiez auprès de M. Cartier... Vous étiez très bien, je crois, avec miss Rosamonde. Elle seule pourrait obtenir de son père qu'il ne vende pas les terrains et qu'il confonde ce... secrétaire-intendant...

Hélène paraissait gênée... De ses prunelles pâles, elle fixait obstinément le décor d'hiver qui dans le cadre de la fenêtre, dressait sa grâce sèche et nue...

—Mon Dieu! fit-elle après un temps, je ne vois pas qu'une telle démarche de ma part ait quelque chance de réussite... M. Cartier est loin, il ne saurait accorder à mes récriminations — récriminations qu'il pourrait même juger un peu déplacées de ma part — qu'une attention assez distraite...

—Non, vraiment, je ne crois pas que mon intervention puisse être utile en quoi que ce soit à M. de Scorailles, conclut-elle en ramenant son regard vers le notaire.

Dépit, ayant conscience qu'il avait risqué une fausse manoeuvre, celui-ci se leva.

—Je regrette, madame, déclara-t-il un peu vexé, de vous avoir... vainement dérangée.

—Peut-être avez-vous raison... Mais veuillez considérer que j'ai été guidé par le seul désir de rendre service à un ami très cher...

Elle sourit: —Le mieux que vous ayez à faire, cher monsieur, est d'écrire à M. de Scorailles... et même, tenez, de lui envoyer cet entrefilet de journal qui le concerne en somme...

—J'ai idée que son amour-propre va s'émouvoir de ce qu'un autre recueille injustement les... fleurs qui devraient lui être destinées...

—Et puis, vous avez raison, s'il se monte à Notre-Dame-aux-Bois une usine de ce genre, la place d'un de Scorailles est à sa tête... Faites-lui comprendre cela... Moi, j'y ai renoncé...

—Que voulez-vous, il ne m'a pas écoutée quand je lui criais casse-cou... Je ne peux guère me montrer plus royaliste que le roi...

—Cependant, je le crois assez belliqueux pour être convaincue qu'à la seule idée de disputer à un autre ce qui lui appartient légitimement, le vieil atavisme batailleur s'éveillera en lui... et le poussera dans la lutte.

—Mais, objecta le notaire, la vente est imminente...

—Eh! qu'importe la vente!... Personne ne peut empêcher Jonathan Cartier de céder des terrains qui lui appartiennent, et quiconque de les acheter.

—Cependant, on va commencer à construire...

—Et après?... L'usine construite n'empêchera point M. de Scorailles de revendiquer ses droits... et de confondre le voleur...

—Le pire qui puisse arriver est qu'en définitive, il fasse un arrangement avec lui... Car, enfin, cet homme a tout de même une part dans la découverte. Il a dû chercher, lui aussi, étudier, travailler — en s'aidant des notes de M. Giroux, c'est entendu — mais, tout de même, il a fallu qu'il apporte à sa tâche une singulière obstination ainsi que les éléments dont il disposait personnellement.

—Au surplus, que pourrait-on lui reprocher, puisque M. de Scorailles a disparu sans laisser de traces?... Et qui vous dit qu'il n'est pas disposé à traiter avec lui?

—Evidemment, fit Georges Roy, songeur.

—Enfin, conclut-il, je vais écrire à mon ami. Je ne veux pas qu'une telle injustice s'accomplisse sans qu'il en soit averti.

—C'est ça, écrivez, appuya Hélène. Quelque chose me dit qu'il viendra défendre ses intérêts et que tout se terminera au mieux pour lui.

Et il y avait dans ses prunelles, comme elle prononçait cette phrase, une sorte d'éclat joyeux qui ressemblait à la fièvre du sacrifice.

Dans le cabinet sévère du jeune notaire, Georges Roy et Alain s'étreignent avec cette joie profonde et grave qui marque les retrouvailles entre deux fidèles affectueux.

Dégagé des bras robustes qui l'enserraient, Alain sourit au visage ému qui lui fait face.

—Ah! mon cher, je ne croyais pas que cela fût si bon de retrouver des traits familiers après tous ces mois de brousse, s'exclama-t-il, en tapant avec cordialité sur l'épaule de son camarade. Corbleu! il me semble qu'il y a toute une vie qu'on ne s'était vu!

Georges, dont les yeux se sont embués derrière les verres, répliqua gaiement:

—Hein... on part sans regarder en arrière, crânement, en secouant sur la passsemelle qui vous relie encore au port la poussière de ses semelles, et on ne se doute point qu'il y a quelque chose de meilleur que l'enivrement du départ...

—La douceur du retour!... Parfaitement. Ah! tu as raison, tiens! soupire-t-il. le passé est un vêtement qui nous colle trop étroitement au corps pour qu'on puisse s'en dégager jamais tout à fait...

Il semble regarder en dedans, dans sa mémoire, des empreintes trop burinées...

Le regard aigu du notaire le scrute ardemment... Cependant, Georges retient les paroles qui lui brûlent les lèvres et s'enquiert:

—Alors, ce voyage?... Comment te trouves-tu?

—Comme quelqu'un qui a eu le mal de mer pendant trois semaines.

—Bon! il n'y paraît rien, remarque Georges Roy, admiratif... Matin! la colonie n'a pas endommagé ton esthétique...

Alain haussa les épaules.

—Mais oui... mais oui... insiste le jeune notaire, ce hâle qui a patiné tes traits et cette robustesse que t'a donné la vie au grand air ne te vont pas mal du tout...

—Et... cet organe-là, ajoute-t-il, en touchant la poitrine d'Alain, a-t-il retrouvé son équilibre, sous le ciel africain?

Une contraction brusque crispa les traits du colonial... Mais ce fut à peine perceptible, et il répliqua:

—Le cœur? Bah!... simple machine à régulariser la circulation... Il y a longtemps que rien ne l'émeut plus assez pour influencer sur son rythme.

—Hum! fit l'autre, sans insister.

—Alors, tu rentres en France définitivement?

Entre les sourcils rapprochés d'Alain, un pli se creusa.

—Je ne sais pas encore, fit-il, embarrassé.

Le notaire ne voulut pas rompre le premier le silence qui s'était établi soudain... Chacun attendait que l'autre parlât, car ils savaient tous deux qu'ils avaient quelque chose à dire: sujet délicat que ni l'un ni l'autre n'osait aborder.

Alain était allé à la fenêtre. Il souleva le rideau qui masquait la vue de la petite place provinciale, déserte et nue, avec ses tilleuls maigres que le printemps nouveau hérissait de tendres bourgeons.

Soudain, il parut vivement intéressé.

Appuyant davantage son front contre la vitre, il examina avec attention ce qui se passait au dehors...

Un bruit de moteur parvint jusqu'au bureau silencieux.

Le colonial se retourna brusquement: —Qu'est-ce que c'est que cette auto, avec tous ces hommes? interrogea-t-il, la voix brève.

Georges s'était rapproché.

Par-dessus l'épaule d'Alain, il jeta un regard curieux et vit un immense car, arrêté au milieu de la place, déverser ses occupants, des ouvriers en tenue de travail, le sac à outils sur le dos, qui s'égaillèrent aussitôt vers les rues adjacentes.

—Ça, fit lentement Georges eh bien, mais... c'est le car de l'usine.

Alain fronça le sourcil.

—Le car de l'usine?

—Bien sûr, de la verrerie si tu préfères. Tout Miliane travaille là maintenant.

—Par exemple! je...

—Mais tu sais bien, voyons, fit le notaire. Tu as l'air de tomber de la lune. Je t'ai pourtant écrit pour te donner tous les détails...

—Alors, éclata Alain, qui depuis un instant semblait contenir une colère grandissante, elle marche déjà, cette usine?

—Mais oui... Il y a une centaine d'ouvriers engagés... sans compter ceux des villages voisins qui se sont fait inscrire et qu'on embauchera incessamment...

Il remarqua, allumant tranquillement sa cigarette:

—Oh! ce sera une source énorme de richesse pour le pays!...

Alain avait quitté son poste d'observation et il arpenta maintenant le bureau de long en large, en proie à une nervosité grandissante.

—Si tu voyais quelle magnifique construction ils ont bâtie! continua Georges, une nuance d'admiration dans la voix.

—C'est le modèle du genre avec ses laboratoires, ses ateliers d'art et ses fours électriques, qui sont conditionnés, paraît-il, selon les toutes dernières méthodes... Oh! cette affaire est sûrement appelée à un grand essor.

Impatient, Alain s'arrêta devant son ami:

—Ainsi, s'écria-t-il, tremblant de dépit, tu as laissé s'accomplir cela, toi... quand tu sais que ces bandits m'ont pris mon oeuvre...

—Mais mon bon ami, rétorqua Georges, que voulais-tu que je fisse? Tu es parti sans crier gare, tu n'as rien voulu entendre.

—Un autre a continué les travaux que tu avais délibérément abandonnés. Avoue que tu es mal venu à récriminer.

—Tu devais l'empêcher! fit Alain, violent.

—L'empêcher, l'empêcher de quoi?... Tu en as de bonnes!...

—Je ne pouvais vraiment pas interdire à Jonathan Cartier de vendre des terrains qui lui appartenaient, et aux amateurs de les acheter?

—Pouvais-je davantage défendre aux capitalistes de construire une usine sur les terrains qu'ils avaient acquis?

—Mais tu sais que la découverte qu'ils vont exploiter, ils l'ont obtenue indûment, en...

—En fouillant dans la bibliothèque du château de M. Cartier. Cela ne me regarde point.

—Et en s'emparant des manuscrits que j'avais oubliés, dans ma hâte à fuir Notre-Dame-aux-Bois!

Le notaire hocha la tête.

—Cela, tu auras du mal à en faire la preuve.

—Je la ferai, la preuve! cria Alain en frappant lourdement sur la table de son poing fermé...

—Bon... bon... si tu crois réussir...

—Parce que je ne veux pas, continua son ami sans répondre et marchant à travers la pièce, les mains dans les poches et le pas saccadé, je ne veux pas, entends-tu, que des voleurs se servent de mes travaux comme ils se sont servis des découvertes de ma famille, afin de s'en faire un tremplin pour monter à l'assaut de la fortune... et de la notoriété. Ça, non! ce serait trop bête!

—Mais, encore une fois, que veux-tu que te réponde un tribunal lorsque tu viendras proclamer devant ses juges: "J'ai été lésé... On m'a volé ce que je ne voulais plus et que je laissais derrière moi comme quantité négligeable..."

—Si tu pensais que tes papiers avaient quelque valeur, d'où vient que tu ne les revendiques qu'aujourd'hui?... aujourd'hui que l'usine est construite et prête à exploiter...

—Mon idée, acheva la voix coupante d'Alain.

—...Ton idée, si tu veux... mais une idée à laquelle tu ne croyais plus toi-même...

—Car, enfin, je t'ai écrit à Anvers pour te supplier de ne point t'embarquer pour le Congo alors que tu avais mieux à faire ici...

—Ensuite, je t'ai averti, lorsque M. Cartier m'a donné l'ordre de vendre les terrains. A ce moment-là, il était temps encore de tout arrêter... Tu n'as pas daigné donner signe de vie... Ma foi... j'aurais eu mauvaise grâce à défendre des intérêts auxquels tu paraissais toi-même attaché si peu de prix...

—Eh! j'étais dans la brousse... Ta lettre m'est arrivée avec un retard considérable. Et puis... toutes les questions de gloriole qui prennent ici tant d'importance, on les voit là-bas d'une âme plus sereine.

—Mais il suffit de retomber en pleine civilisation pour retrouver l'âpreté et le mercantilisme de la bête humaine...

—Et après... vanité ou non, qu'importe! Je ne considère qu'une chose, c'est qu'on

m'a frustré matériellement et moralement... On profite non seulement de mes efforts, mais encore du renom que s'étaient acquis tous les miens par une oeuvre patiente de plusieurs siècles...

—Puisque tu ne pouvais pas...

—Eh! qui te dit, coupa Alain, que je n'aurais pas fait, moi aussi, ce qu'ils font aujourd'hui, en essayant de me passer sur le corps? Je dispose actuellement de la puissance qui m'avait manqué jadis... non que la colonie m'ait rendu millionnaire en vingt-quatre mois, mais parce que je peux tabler sur le concours de certains capitaux...

—D'accord! Mais comment prouveras-tu tes affirmations? Tu n'as même plus tes manuscrits...

Alain dit nettement:

—Je les ai.

Georges Roy fit un mouvement... Il jeta à son interlocuteur un coup d'oeil étonné:

—Tu as pu les ravoir? Par quel miracle?

Alain haussa les épaules.

—Il n'y a pas de miracles là-dedans, dit-il. On me les a envoyés...

—On?

—Oui... quelqu'un qui tient assez à moi apparemment pour être indigné de me voir ainsi pillé... Cette... personne avait probablement des intelligences dans la place. Elle a pu récupérer les manuscrits qui font ma force actuellement.

Il ajouta:

—Tu m'excuseras de ne pas te dire le nom de cet allié de la dernière heure... Georges le regardait d'un air singulier. Mais il n'insista point et proféra:

—Alors, c'est différent... Tu peux engager la lutte... Mais je dois t'avertir que tu auras affaire à forte partie...

—Ne vaudrait-il pas mieux essayer un arrangement à l'amiable?

—Il n'y a pas d'arrangement possible. Ce sont les Scorailles qui, autrefois, ont créé les verreries célèbres de Notre-Dame-aux-Bois... C'est à un Scorailles qu'il appartient de les restaurer...

—J'en fais une question d'honneur... et de revanche, ajouta-t-il entre ses dents.

—Voyons, tu es injuste...

—Pourquoi? Ces gens m'ont volé. Qu'ils me cèdent la place, sinon, je les poursuis impitoyablement...

Le notaire paraissait troublé:

—Tu sais que l'usine vaut plusieurs millions, objecta-t-il.

—Je les trouverai, dit énergiquement Alain...

—Peste! Quelle flamme! Dirait-on jamais que tu es le même homme qui abandonna, il y a trois ans, son oeuvre prête à éclore avec une insouciance incroyable?

Le jeune homme baissa la tête.

—Ne parlons plus de mes sottises anciennes...

—Qui est à la tête de l'usine?

—Là, tu m'en demandes trop... Jusqu'ici, je ne me suis trouvé en présence que du chargé d'affaires des propriétaires, lequel n'est autre que l'ancien secrétaire de Jonathan Cartier...

—Ah! celui-là, si je le tenais! bougonna Alain en serrant les poings...

—Mais en quel nom achète-t-il?... Quel est la raison sociale de la firme?

—X. "Les Verreries de Notre-Dame-aux-Bois"... Société anonyme au capital de plusieurs millions de francs.

Alain sursauta:

—Comment! Ils ont osé garder en seigne, la même qui servit aux Scorailles et qui est gravée sur le fronton des portes de la chapelle...

—Mon Dieu!... c'était tout indiqué...

—Ah! tu trouves? Eh bien! tu vas avoir l'obligeance d'aller trouver ces gens-là... Ce sont tes clients, tu ne refuses pas à servir d'intermédiaire?

—Nullement...

—Bon. Tu diras à ces écumeurs d'épave... Pourquoi ris-tu? n'est-ce pas le nom qui leur convient le mieux...

—Non, fit Georges Roy, éteignant son sourire et l'éclair de gaieté qui allumait sa prunelle, c'est la passion que tu apportes à cette affaire, qui m'amuse...

—Il n'y a pas de quoi, je t'assure.

—Explique à tes clients que je veux avoir le droit, et moi seul, d'exploiter une industrie qui fut l'apanage des miens pendant des siècles et qui a été rénover grâce à mes patientes recherches...

—De mon côté, ajouta-t-il, se calmant, je vais écrire à Bung, pour m'assurer

définitivement le concours financier qu'il m'a promis en cette occurrence.

—Le plus tôt sera le mieux, décida Georges. Aussitôt après déjeuner, ma voiture nous conduira là-bas... car, tu m'accompagnes, n'est-ce pas? Tu m'attendras dans le parc, de sorte que je pourrai t'appeler si ta présence devenait nécessaire...

Alain eut un geste de dénégation.

—Non? tu ne veux pas venir avec moi?

—Je ne veux pas retourner à Notre-Dame-aux-Bois, fit le jeune homme en se détournant.

Georges regarda son camarade... mais il n'ajouta rien. Il avait compris qu'Alain n'était pas guéri...

XIX

Les jours passèrent, augmentant l'impatience d'Alain.

Georges Roy était revenu de l'usine sans apporter aucune précision. Il avait été reçu par le père Mordax, ancien secrétaire de Jonathan Cartier, qui faisait fonction de sous-directeur et de chargé d'affaires pour le compte des nouveaux propriétaires.

M. Mordax avait reçu le notaire dans un imposant bureau et accueilli sans sourcil ses revendications.

Puis, il lui avait dit:

—Je n'ai pas qualité pour décider sans en référer à mon directeur. Veuillez prier votre ami d'attendre que j'aie donné communication à qui de droit de ses exigences.

—Dès que je saurai quelque chose, je vous prévendrai.

Georges avait alors insisté pour voir le directeur lui-même ou, tout au moins, pour obtenir une entrevue prochaine.

—Je ne peux rien vous promettre, avait déclaré Mordax, le directeur ne veut pas paraître pour l'instant et c'est moi qui sers d'intermédiaire pour toutes les transactions avec les tiers.

—Mais enfin, s'était récrié Alain, lorsque son ami lui avait rapporté les détails de son entretien avec Mordax, qu'est-ce que c'est que ce mystérieux personnage qui s'obstine à ne pas vouloir montrer le bout de l'oreille... Tu ne le connais pas... personne ne sait son nom...

Et Georges de rétorquer:

—A quoi bon s'impacienter, puisqu'il n'est point en notre pouvoir d'avancer les choses? Pour le moment, nous sommes soumis à l'entier bon vouloir de notre adversaire, je dis notre, car, en l'occurrence, je fais passer l'ami avant le client et tous mes vœux vont au premier...

—Tu ne peux commencer aucune autre procédure avant d'avoir obtenu du directeur des "Verreries de Notre-Dame-aux-Bois" l'entrevue que tu as sollicitée!...

—Que j'ai sollicité, bondit Alain... Que j'exige! tu veux dire...

—Mon Dieu, comme te voilà susceptible!... que tu exiges, si tu préfères... le mot ne fait rien à l'affaire.

—Tu n'imagines pas que ce monsieur — qui doit être un assez gros personnage si j'en juge par l'affaire qu'il a montée et qui est organisée de main de maître — va accourir, toutes choses cessantes, sur l'injonction d'un inconnu fraîchement débarqué de son lointain Congo et qui émet d'exorbitantes prétentions...

—Tu as bien attendu plus de trois ans... tu peux patienter quelques jours...

Force fut à Alain de se rendre à ce raisonnement, mais il contenait mal l'irritation grandissante qui le possédait.

Pour tromper son énervement, il alla rendre visite à Hélène, à qui il devait les précieux manuscrits qui devaient lui servir d'arme d'attaque.

—Comment vous remercier jamais de l'immense service que vous m'avez rendu? lui dit-il, très ému.

Elle sourit mélancoliquement:

—Il me suffit de voir que vous avez goûté à la lutte... Alain. C'est tout ce que désirait mon amitié.

—Mais... comment avez-vous obtenu ces manuscrits?...

—Ah... voilà!... C'est mon secret...

Et elle avait ajouté, avec un éclair de malice dans les prunelles:

—Rien ne pouvait vous arracher à votre désert africain... Il fallait bien que je trouve le moyen de vous ramener...

—Or, je vous connais... Vous êtes comme ces chevaux de sang qui sentent s'é-

veiller en eux toute leur ardeur belliqueuse, dès qu'on leur donne à sentir le caveçon. Je vous ai poussé à ruer...

Par elle aussi, il essaya de savoir quelle personnalité était à la tête de l'usine de Notre-Dame-aux-Bois.

Hélène répondit:

—Je ne peux rien vous dire... Ce que l'on m'a affirmé, par exemple, c'est que l'affaire est montée de façon splendide...

—Avez-vous vu les bâtiments?

Un peu contraint, Alain avoua qu'il n'était pas encore allé à Notre-Dame-aux-Bois. Il ne voulait point révéler à Hélène que, ce qu'il avait peur de retourner, sous les ombrages bien connus, c'était, non pas le passé lointain de sa prime jeunesse, mais un passé plus proche qui lui tenait encore au cœur par des fibres trop vivantes...

Enfin, un matin que Georges Roy s'était rendu aux verreries pour presser le père Mordax, il revint plus agité que de coutume.

—Eh bien! s'enquit Alain aussitôt, quoi de nouveau?

—Viens dans mon bureau, j'ai à te parler...

Et sans même se donner le temps de rentrer sa voiture au garage, — signe très évident chez lui d'une grande préoccupation, — le notaire avait entraîné Alain.

—Le directeur a donné sa réponse.

—Tu l'as vu? s'écria Alain, un peu ému sans qu'il y paraisse.

—Il t'attendra cet après-midi, vers quatre heures.

—Il m'attendra? Où ça?... Je t'ai dit que je me refusais à me rendre à Notre-Dame-aux-Bois.

Le notaire se fâcha tout rouge.

—Ah! mon vieux, tu ne vas pas mettre des bâtons dans les roues, maintenant, avec tes idées entêtées et inexplicables...

—C'est déjà joli que nous obtenions sans coup férir un résultat que j'étais loin d'escompter et qui me renverse, à vrai dire.

—Qu'y a-t-il?

—Écoute... et réjouis-toi... En dépit de tout ce que nous pouvions prévoir, le directeur fait droit à ta demande. Il admet parfaitement que tu es la cause initiale de la réussite, que c'est toi qui as fourni les premiers éléments et qu'il est juste que tu réclames la première place dans l'affaire.

—Il s'engage donc — écoute bien ceci — à passer un contrat avec toi, contrat qui te met à la tête des "Verreries de Notre-Dame-aux-Bois", te laissant toute latitude pour agir comme il te conviendra, les actionnaires ne t'apportant que les capitaux, sans vouloir intervenir, en quoi que ce soit, dans la direction de l'usine...

—Eh bien, j'espère que voilà une victoire? conclut-il, triomphant.

—Il a cédé bien vite... fit le jeune homme, méfiant.

—Ah! vous êtes bien tous les mêmes! s'écria jovialement le notaire... Vous voulez tout casser, vous parlez de procédure de bataille à coups de papier timbré; il semble que l'odeur de la poudre vous monte par avance aux narines, et quand on vous donne satisfaction, vous êtes tout déçus d'avoir à renoncer aux hostilités.

—Enfin, oui ou non, acceptes-tu?

—En principe, je ne refuse pas d'envisager...

—Eh bien, nous serons à quatre heures à Notre-Dame-aux-Bois pour discuter le contrat et le signer, j'espère.

**

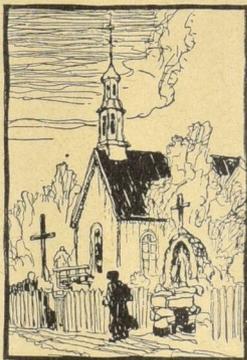
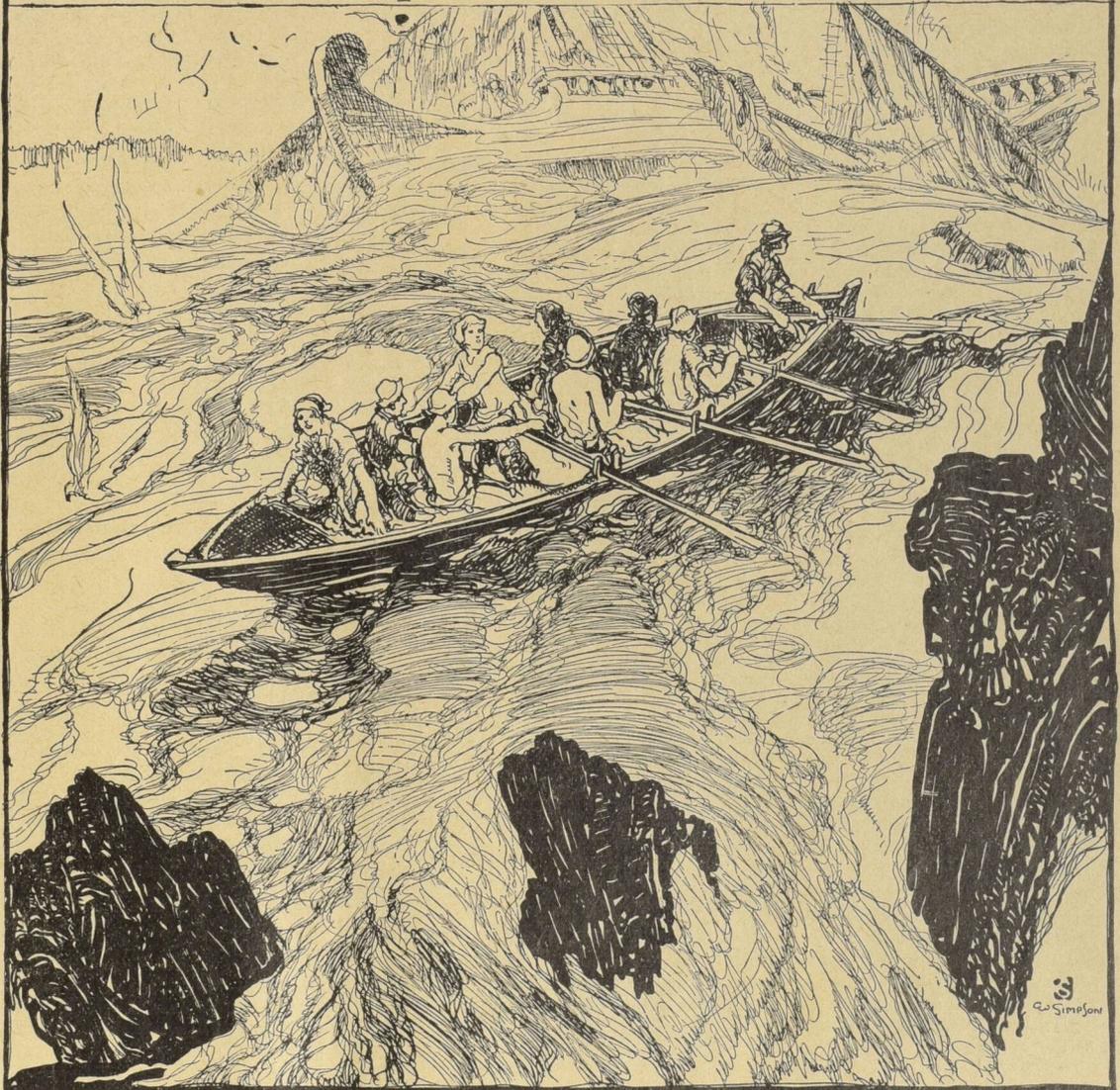
L'auto filait sur la route claire entre la double haie de platanes aux branches feuillues.

Le masque dur, la mâchoire serrée, Alain fixait obstinément devant lui l'étroite bande d'ombre, au milieu, où glissait la voiture comme sur une piste fraîchement lavée.

Et son regard, à travers la glace, semblait s'allonger, lui aussi, du même mouvement rapide. Car, de l'appel des bois familiers, des paysages trop connus qui déroulaient, de chaque côté des fossés, leur face changeante et toujours si pareille, malgré cela, à elle-même, il ne voulait rien entendre...

Georges contourna le château, perdu dans les frondaisons immobiles du parc, et prit, à droite, un chemin de traverse...

Chez Nous... le premier miracle de Ste-Anne-de-Beaupré



La tradition rapporte que certains marins bretons, assaillis par une tempête terrible, firent voeu d'ériger une chapelle à sainte Anne, leur patronne, s'ils parvenaient à se sauver. La tempête s'apaisa miraculeusement et, à l'endroit où ils mirent pied à terre, échappant à la fureur des flots, fut construite la première chapelle de Ste-Anne-de-Beaupré, en 1658. Aujourd'hui, le sanctuaire de Ste-Anne est réputé dans le monde entier et des pèlerins de tous les pays les plus éloignés y affluent chaque année.

MOLSON

LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

FONDEE A MONTREAL EN 1786

VOUS TROUVEREZ DANS

La Revue Populaire

D'OCTOBRE

LES COEURS ALTIERS

par MAGALI

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE & CIE,
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Le souvenir de Rosamonde, aigu comme une lame, traversa le souvenir d'Alain...

Et comme si un téléphone invisible avait relié sa mémoire à son cœur, il sentit grelotter en lui le regret poignant d'un passé trop proche...

Quel bizarre composé d'éléments contradictoires est le "moi" intime de l'homme... et qu'il entre peu de logique dans l'organisation de sa vie sentimentale!...

Autrefois, alors qu'il promenait chez Jonathan Cartier son indifférence de commande, c'était l'ombre invisible d'Hélène qui escortait partout son ombre... et de la superbe fille qui paraît le vieux château de sa beauté fière et originale, il ne s'inquiétait point.

Maintenant, il n'éprouve plus à l'endroit d'Hélène qu'une amitié un peu contrainte, d'où la curiosité même est partie. Et c'est la silhouette de Rosy qui le hante...

C'est dans ce chemin qu'elle était revenue avec lui, certain jour où, privée de monture, elle avait accepté son escorte...

...Il la revoit, figure altière de Walkyrie batailleuse sous sa chevelure fauve de dryade, avec son beau regard clair, si rarement tendre... Certes, la conquête d'une telle créature n'est-elle pas plus flatteuse parce que plus difficile que celle d'une petite fille qui dit "oui" comme elle dirait "non" sans savoir à quoi elle s'engage?

Et quand elle a dit "oui", cette Rosy, de son timbre volontaire, peut-on craindre une défaillance de sa part?... Ne sait-on pas que c'est bien pour toujours?...

Ah! la confiance, quelle magnifique fonte pour forger la tendre chaîne de l'amour!...

Mais pourquoi Rosy était-elle trop riche, et pourquoi ont-ils mis leur orgueil, tous deux, à se taire leurs sentiments?... Car elle l'aimait, il en est sûr...

Il l'a lu, le cher avenu, dans ses yeux adoucis, — ces prunelles orgueilleuses qui offraient leur secret — et sur sa face bouleversée, le soir où, dans le jardin nocturne, elle l'a surpris trop près d'Hélène...

—Voilà les bâtiments, annonce d'une voix claironnante Georges Roy à son ami.

Alain lève les yeux. Il a une exclamation de surprise.

Au détour du chemin, brusquement, l'usine est apparue, avec ses dépendances, et il semble au jeune homme, qui se souvient du vaste terrain inculte qui s'étendait à cette place trois ans plus tôt, qu'elle a surgi du sol par le miracle d'un enchantement.

—Mâtin! ils ont fait du beau travail ne peut-il s'empêcher de s'exclamer, avec un sifflement admiratif.

—C'est une transformation incroyable. Dans ce désert, on dirait qu'une fée bienfaisante a soudain fait jaillir la vie, avec cette immense construction où travaillent encore une nuée d'ouvriers.

Georges a regagné la route maintenant. A mesure que l'auto approche, Alain distingue une animation extraordinaire. On sent bouillir le travail fertile qui annonce les résultats féconds. Des cheminées, dressées vers le ciel comme des clochers, des fumées s'échappent, cuivrées par le couchant comme des écharpes féériques.

—C'est très joli, ce soir, bougonne Alain, amer... parce que l'heure pare les choses d'une beauté irréaliste... Mais quand l'usine sera en pleine action, cela abimera tout de même le paysage...

—Ah! mon cher, rétorque Georges, tu en demandes trop... On ne fait pas d'omelette sans casser les oeufs... et l'industrie n'a jamais cadré avec l'esthétique... Mais va donc demander à tous ces braves gens qui ont trouvé là à s'occuper, à des prix qu'ils n'avaient jamais connus jusqu'ici, s'ils regrettent la garniture désolée qui s'étendait à cette place.

Ils sont arrivés dans la cour de l'usine par une porte ogivale, curieusement travaillée. Le bâtiment a été construit avec le souci de ne pas déparer les aînés, et on a imité, dans l'architecture de la façade, le style de la chapelle.

Alain regarde le clocher ajouré qui jaillit vers l'espace, hors du dôme de feuillage, comme une fleur d'autres temps à la tige effilée.

—Encore heureux qu'ils n'aient pas touché à ma chapelle! murmure-t-il...

—Tu remarqueras, fait observer Georges, tandis qu'ils descendent d'auto, qu'on ne peut pas voir les bâtisses depuis le château... Elles ne masquent point la vue...

—Que veux-tu que ça me fasse? rétorque vertement Alain. Si Jonathan Cartier n'est pas content, tant pis pour lui... il n'avait qu'à ne pas vendre les terrains...

—Plains-toi! dit Georges en riant... C'est toi qui en profite... Au surplus, Jonathan Cartier ne tardera pas à se défaire du château.

—Ah!... Mais Alain n'a pas le temps d'exprimer plus longuement son étonnement de cette nouvelle. Un portier très administratif vient de leur ouvrir la porte d'entrée.

—Nous sommes attendus par M. le directeur, explique le notaire.

—Bien, monsieur, je vais téléphoner... Il introduit le visiteur dans un immense hall en forme de nef, dont les ogives ont été garnies de vitres dépolies en attendant que les vitraux de la maison viennent les remplacer...

Moins d'une minute après, il revient: —Je suis chargé de montrer l'usine à ces messieurs en attendant de les introduire... Il y a l'architecte là-haut, explique-t-il.

Force est à Alain, malgré son impatience, de suivre son cicérone...

XX

De cette visite, Alain et Georges revinrent enthousiasmés.

Le portier les fit monter par un ascenseur dernier cri jusqu'à l'étage où se trouvaient les bureaux du directeur.

Dans la première salle où on l'introduisit, Alain se trouva en présence d'un petit monsieur à lunettes rondes que Georges lui présenta aussitôt:

—M. Mordax, sous-directeur des "Verreries de Notre-Dame-aux-Bois..."

Le jeune homme le regarda sans bienveillance.

—Ah!... c'est vous, mon... collaborateur inconnu... dit-il ironique.

Le petit homme protesta, gêné:

—Oh! mon rôle a été si mince!...

—Pas autant que vous voulez le dire... Il a fallu pas mal de fouilles dans mes paperasses et dans les manuscrits avant que vous trouviez les formules définitives...

Mordax montra la porte voisine qui donnait dans le bureau directorial:

—On m'a aidé! fit-il.

Puis, brusquement:

—Je ne vous retiens pas... Vous êtes attendus...

Il ouvrit et s'effaça, devant les visiteurs, tandis qu'Alain pensait:

—Enfin! nous allons tout de même le connaître, ce mystérieux directeur...

Il n'avait pas franchi le seuil qu'une voix féminine l'immobilisa, galvanisé:

—Entrez, messieurs... Soyez les bienvenus...

Au milieu de l'immense pièce en rotonde où de larges verrières s'incendaient de la lumière rose du couchant, derrière le bureau encombré de papiers et de livres, se tenait une jeune femme qu'Alain considéra, effaré.

Elle avait, sous des cheveux couleur de forêt d'automne que le jeune homme connaissait bien, un front pur de Diane farouche et de larges yeux de lumière, d'une lumière insaisissable et changeante comme celles des pays lointains d'où elle venait...

Mais pour la première fois, Alain lui voyait ce visage grave, ce profil studieux penché par l'étude... C'était elle, et elle se ressemblait à peine, comme ces soeurs jumelles qui, sous les mêmes traits, cachent une âme différente...

Tout, jusqu'à son tailleur sombre et strict, qui la vêtait d'une grâce simple, déroulait Alain, encore sous l'emprise d'un autre souvenir.

Et soudain, elle vint à lui avec un sourire... Alors seulement, il la reconnut tout à fait et murmura:

—Rosamonde...

—Mais oui, c'est moi... dit-elle tranquillement.

Et d'une voix enjouée:

—Eh bien, monsieur le colonial, il faut la croix et la bannière pour vous faire rentrer au bercail... et les efforts coalisés de tous vos amis... Allons-nous tuer le veau gras en votre honneur?...

Alain tenait la petite main qui s'était offerte et tel était son désarroi qu'il la gardait précieusement serrée dans les siennes et ne s'aperçut point que Georges, beaucoup moins long à comprendre, parce que moins ému, s'éclipsait en catimini.

Le bruit de la porte refermée le tira de son saisissement.

Il se reprit, le sourcil froncé:

—Rosamonde... qu'est-ce que tout cela veut dire?... Il faut m'expliquer.

Elle répondit, souriante:

—Je ne demande que ça.

Il regarda d'un oeil ahuri le décor qui les entourait:

—Que faites-vous ici? articula-t-il, le ton un peu dur... Je vous croyais en Amérique.

Elle eut un geste qui s'envolait, reculant dans une autre planète son Kentucky natal.

—Oh! l'Amérique... J'avais mieux à faire ici...

Enfin, Alain comprenait.

Ses yeux s'assombrirent:

—Vous voulez dire que...

—Que je suis la directrice de l'usine. Parfaitement, Alain... mais par intérim... Je suis prête à vous céder la place qui vous est due et que je n'ai conquise que pour vous.

—C'est vous qui avez organisé tout ça, — il montrait les bâtiments épars — vous seule?

—Moi seule, Alain... J'ai peiné deux ans dans la solitude de Notre-Dame-aux-Bois, enfermée là comme en une forteresse, aidée seulement par ce fameux latiniste qu'est Mortax et dont les lumières m'ont été joliment utiles, je dois en convenir.

—Enfin, nous avons trouvé!... Ah! notre joie Alain et mon émotion orgueilleuse quand est sorti de notre tour le premier vitrail, si semblable aux fragments des ogives de la chapelle!...

—Une seule chose m'a tristifié, c'est que vous qui aviez été à la peine, vous n'entendiez pas claironner la victoire.

—Mais je savais que je finirais bien par vous ramener à nous, dit-elle doucement.

Il la regardait, les prunelles élargies de stupeur:

—Mais, dit-il, la voix tremblante d'une émotion qu'il ne songeait plus à cacher, pourquoi avez-vous fait cela, Rosy?

Elle se rapprocha de lui, et grave:

—Est-il besoin que je vous le dise?

Ainsi, elle avait abandonné toute sa vie ancienne, tout ce qui avait été jusque là ses plaisirs et ses joies pour se pencher, pendant des mois et des mois, sur une étude aride, ingrate, dont elle ne savait même si cela lui donnerait le résultat qu'elle escomptait?

—Rosamonde, balbutia-t-il, la voix coupée.

Et soudain une pensée lui traversa l'esprit qui le dressa, révolté d'avance:

—Mais alors... Rosy, vous m'apportez tout... la découverte... les capitaux... car, l'usine, n'est-ce pas, c'est votre père qui l'a mise debout... Vous...

Elle lui mit sa petite main sur la bouche:

—Chut... ne vous insurgez pas, ô mon trop ombrageux ami... Je connais votre humeur farouche et orgueilleuse... Je vous apporte, Alain, mon amour, et cela seulement... mais vous savez bien que l'amour fait parfois des miracles...

—C'est lui qui m'a soutenue, qui m'a accompagnée dans mes démarches, qui m'a donné la force de vaincre. Mon père a très légalement vendu les terrains de Notre-Dame-aux-Bois à la société qui est à la tête des Verreries. Cette société s'est constituée, sur mes instances, avec des capitalistes que je ne connaissais pas plus que vous, il y a un an, mais à qui j'ai expliqué, preuves en mains, tout l'intérêt que présentait l'affaire...

—Ils m'ont fait confiance... Je suis comme vous, Alain... je n'apporte ici que ma bonne volonté et les quelques con-

naissances que j'ai pu acquérir par un travail patient...

—Vous, vous apportez toute votre énergie, votre savoir, votre expérience des hommes et des choses... le goût artistique qu'une lointaine ascendance a mis dans votre sang...

—Alors... vous ne refusez pas de m'accepter comme collaboratrice?...

Alain était si ému qu'il ne put que l'attirer à lui, d'une étreinte folle, et refermer des bras frémissants sur la proie qui se livrait...

—Rosy... je n'ose pas y croire... Il me semble que je vis un conte merveilleux...

—Est-ce bien vous... qui êtes là, vivante, ou n'êtes-vous qu'une hallucination si pareille à celles qu'enfantait ma fièvre, là-bas, dans la solitude brûlante du bled?

Elle dit joyeusement:

—Si vous ne croyez pas à ma réalité... venez donc lire votre contrat, cher incrédule... Le papier timbré vous rendra à la raison...

Elle l'entraîna vers le bureau, lui mit de force la feuille sous les yeux:

—Lisez, monsieur le directeur...

Il lut... puis, désigna du doigt un mot qui l'avait frappé:

—Alors... le directeur reste "Giroux" comme devant... Cela ne vous tente donc plus d'être Mme de Scorailles?...

Elle haussa insoucieusement les épaules:

—C'est Alain Giroux que j'ai aimé, dit-elle. N'est-ce pas lui qui a lutté, peiné, fait oeuvre d'homme?... Ah! Alain, j'ai compris en quoi consistait la véritable valeur... la seule qui vaille quelque chose... C'est d'Alain Giroux dont je suis fière...

—Votre titre... mes millions... Comme cela doit compter peu quand on arrive au bout du voyage... Et comme il doit être meilleur de se retrouver, la main dans la main, ayant collaboré à la même oeuvre féconde, ayant réussi par soi-même... Quel orgueil est plus beau que celui-là?...

Il la regarde, attendri:

—Que vous avez changé, Rosy!...

—Vous ne regrettez pas la petite sauvagerie du Léviathan? Elle renaitra quelquefois peut-être... car elle ne s'est transformée que pour vous plaire...

—Elle me plaira toujours car j'ai appris, lorsque j'étais loin d'elle, que j'aimais jusqu'à ses défauts...

—Mais Rosy, fit-il avec reproche, quand je pense que vous avez reculé jusqu'à ce jour la merveilleuse surprise que vous me réserviez... Pourquoi "le directeur" a-t-il été si long à donner audience à ce colonial qui réclamait impérieusement une entrevue?...

Elle sourit malicieusement:

—Et ma revanche? dit-elle... Ne m'aviez-vous pas assez intriguée avec ce mystérieux de Scorailles qui ne voulait jamais céder sa chapelle?...

Elle l'entraîna vers la baie que l'heure obscurcissait déjà... Toute la tendresse du soir planait sur la campagne calme où le travail avait fait trêve...

—Voyez, dit-elle d'un ton enthousiaste, les reflets pâles que laisse le soleil dans le ciel qui s'éteint... Quelle belles teintes opalines... quelle couleur de songe... Je rêve de créer de vitraux qui leur ressemblent...

—Rosamonde, vous devenez artiste...

—Grâce à vous, souffla-t-elle. O Alain, vous m'avez donné les seules richesses qui ne s'achètent pas...

Il attira contre lui le visage fervent et les yeux magnifiques qui offraient, reconnaissant toute leur lumière... et il comprit qu'il l'avait aimée depuis le premier jour, depuis le moment où sur le pont du bateau il avait voulu la blesser, rage inconsciente de ne pouvoir la conquérir.

Mais le destin avait joué sa partie dans leur joute et, par des routes enchevêtrées, les avait amenés là où il avait marqué leur rencontre... Les coeurs altiers s'étaient rejoints sur le tendre chemin de l'amour...

CHEZ LES FOUS

Par Albert Londres

OU L'ON N'A PAS VOULU DE MOI

Je ne suis pas fou, du moins visible-ment, mais j'ai désiré voir la vie des fous. Et l'administration française ne fut pas contente. Elle me dit: "Loi de 38, secret professionnel, vous ne verrez pas la vie des fous". Je suis allé trouver des ministres, les ministres n'ont pas voulu m'aider. Cependant, l'un d'eux eut une idée: "Je ferai quelque chose pour vous, si vous faites quelque chose pour moi: soumettez vos articles à la censure". Je cours encore.

J'allai voir le préfet de la Seine. C'est un homme fort courtois:

—Grâce à moi, me dit-il, vous visiterez les cuisines et le garde-manger.

J'eus peur qu'il me montrât aussi les tuiles du toit, alors je suis parti.

Je me tournai vers les médecins d'asiles.

Ils me foudroyèrent:

—Croyez-vous, me dit l'un d'eux, que nos malades sont des bêtes curieuses?

Il m'avait pris pour un dompteur. Il suffisait, lui.

Alors, j'ai cru qu'il serait plus commode d'être fou que journaliste. "Je vais aller à l'infirmerie spéciale du dépôt, dis-je, on me gardera sans doute!"

Je m'amène de l'Horloge.

Le local n'était pas engageant. On eût dit la coursive d'un vieux cargo hors de service. Le mal de mer apparaissait déjà à l'horizon. C'était propre et cela sentait le fond de vieille cale. La propreté était ce qu'il y avait de grave.

Autrement, on aurait pu supposer qu'une fois balayé c'eût été mieux. Des cellules à hublot donnaient sur ce couloir. Les trois premières étaient occupées, la quatrième semblait vide, j'avais une chance!

Catastrophe! Je connaissais le docteur: Clerembault! Nous avions échangé des pensées presque définitives, jadis, ensemble, sur les quais de Salonique, aux temps héroïques.

—Bonjour! Que vous faut-il? Vous êtes malade?

C'était sinistre.

—Je le suis moins, dis-je.

—Le cadre vous déplaît? Nous avons ici des gens très bien: professeurs, artistes, hommes du monde. Nos clients possèdent souvent de beaux appartements en ville! Il en est même un qui reçut la Légion d'honneur dans cette cellule.

Il avait fait des galipettes, la veille, entre cinq et sept sur la voie publique. Cela ne vous dit rien?

—Qu'avez-vous à m'offrir comme compagnons aujourd'hui?

Il n'avait rien de huppé; des alcooliques hallucinés, un malheureux classique qui voulait voir le nonce afin de lui transmettre une communication urgente, et puis un véritable père de famille (huit enfants) qui, vexé à juste titre de n'avoir pas reçu un prix Cognac, était allé dans les magasins dudit M. Cognac revendiquer un petit manteau, tout au moins, pour son dernier enfant, en bas âge — vu qu'il fait si froid, avait-il ajouté.

—C'est un fou?

—Pourquoi pas?

Le docteur me mena dans une cellule capitonnée.

—Ça vous va?

—Ça ne sent pas bon.

—Mais ça rend des services!

—Je vais réfléchir.

—Adieu! fit Clerembault, me remettant mon chapeau, allez vous faire enfermer ailleurs.

Où?

Qu'ils s'appellent asiles départementaux, asiles privés, faisant fonctions d'asiles publics, asiles autonomes, la France compte quatre-vingts immeubles officiels pour ses fous.

"Je vais aller à Sainte-Anne, me dis-je. J'ai entendu parler d'un certain service ouvert qui fera mon affaire."

J'arrive à Sainte-Anne.

Les grands reportages d'Albert Londres sont maintenant célèbres dans le monde entier. Nous publions ici quelques chapitres du livre qu'Albert Londres consacra aux fous, intitulé "CHEZ LES FOUS" et édité par Albin Michel, à Paris, livre qu'on peut trouver dans toutes les bonnes librairies. Albert Londres écrivit ce livre après avoir visité les plus importants asiles privés et publics de France. C'est donc des asiles d'aliénés français qu'il s'agit ici, et non des établissements canadiens du genre.

"Pavillon de prophylaxie mentale, docteur Toulouse." J'y suis.

C'est tout de même une belle invention que ce service ouvert. Jadis, les pauvres "dingos" n'avaient pas le choix: ou traîner sans espoir leur "dinguerie" sur la voie publique ou se faire cloîtrer dans un asile.

Aujourd'hui, c'est un rêve! Dès que l'on sent les atteintes de l'araignée, on vient ici. Chauffage central. Infirmeries fraîches et bien nourries. On ne s'ennuie pas une seconde.

Au fait, pourquoi ce service dut-il, pour exister, attendre la venue du docteur Toulouse? Jusqu'ici on avait le droit de souffrir du foie, de la rate et des autres organes supplémentaires ou essentiels. Il était défendu d'avoir mal à l'encéphale. Ou il fallait s'adresser d'abord au commissaire de police.

Pour être fou, on avait besoin de certificats! Aujourd'hui on n'a qu'à pousser une porte. Et l'on vous dit doucement:

—Qu'avez-vous, mon enfant? Voulez-vous, mon enfant? Voulez-vous que je vous soigne?

C'est épatant! C'est l'administration qui doit trouver cela scandaleux!

Je m'assois. Levé avant le jour, je n'étais arrivé que le cinquième. On trouve toujours plus fou que soi! Le premier était un monsieur qui regardait avec précision la semelle de son soulier gauche. Un quart d'heure plus tard, il la regardait toujours. C'était une semelle pourtant! Un couple occupait la deuxième et la troisième chaises. L'un des deux venait conduire l'autre; lequel? La quatrième était une dame qui pleurait sans bruit et sans mouchoir. Ses larmes s'allongeaient sur ses joues et tombaient abandonnées, sur sa robe noire. Un nouveau couple entra. Il prit place à la suite. La jeune femme enleva son chapeau et le mit sur ses genoux, puis elle le remit sur sa tête, puis elle le mit sur ses genoux, etc. Son mari s'empara du chapeau et, d'un geste de personne raisonnable, l'immobilisa sous son bras.

Les clients affluaient. Cent mille malades de cette "maladie" circulent dans Paris. Ce n'est pas un, c'est vingt services ouverts qu'il faudrait.

La jeune femme reprit son chapeau. Elle recommença son ménage, coiffant tour à tour sa tête, ses genoux. Heureusement, le chapeau tomba. Le mari mit vite un pied dessus et ne bougea plus.

Là-bas, dans le fond, voilà le maître, le docteur Toulouse. Le jour où l'on verra le docteur Toulouse sans une calotte noire crénelant son crâne, n'est pas encore venu. L'autre docteur s'appelle Pierre Dominique. C'est lui qui écrivit "Notre-Dame de la Sagesse". Ah? je les connais bien tous deux! Pourvu qu'ils ne me reconnaissent pas!

Une dame entre. Elle est émue. Elle tient un petit garçon par la main et pleure. D'un regard elle cherche à qui confier l'enfant.

—Voulez-vous le garder une minute? Pourquoi moi? La dame disparaît.

Je ne sais pas garder les enfants; je vais apprendre.

—Tu es malade, mon petit?

—Pas moi, c'est ma grand-mère!

—Qu'est-ce qu'elle a?

—Elle est folle.

—Où est-elle?

—Au premier étage.

La dame redescend. Elle pleure plus fort.

—Pourvu qu'on ne "me" la mette pas en face! me dit-elle, tout comme si j'étais au courant de ses histoires de famille.

"En face", c'est Sainte-Anne.

—Mon mari m'a dit: "Fais ce que tu veux, c'est ta mère. Mais si elle met le feu chez moi et qu'elle fasse brûler mes petits?" C'est horrible, monsieur! Vous venez aussi pour une parente?

—Non, madame, je viens pour moi.

Ses yeux, défaits par les larmes, s'immobilisèrent. Elle m'arracha l'enfant. Je me sentis soudain dangereux pour la société.

Fausse joie!

Mon tour arriva.

Les maîtres-médecins me palpèrent doucement.

Ils regardèrent mes prunelles jusqu'en ses profondeurs les plus reculées. Avec un petit marteau, mignon comme un bijou, ils me frappèrent sur le genou. Enfin, ils me dirent:

—Vous? Malade? Etes-vous fou?

—Parfaitement!

—Nous voulons dire: vous êtes fou de vous croire fou. Ou peut-être vous payez-vous notre figure?

C'était raté. Il faudra trouver un autre truc. Le mieux sera, je crois de faire un peu moins le fou et un peu plus le journaliste.

LE FOU A DOMICILE

On frappa à ma porte quelques coups vigoureux et mal comptés.

—Entrez!

C'était à la fin d'un après-midi, vers six heures. La porte s'entr'ouvrit, un homme passa la tête. Je ne vis que la tête d'abord.

—Eh bien! entrez.

L'homme me tendit une enveloppe où mon nom était écrit:

—C'est bien vous?

—Parfaitement.

L'homme manifesta une joie sauvage. Il tenait, sous le bras, une monumentale serviette, il la posa sur le plancher. Ne voyant rien pour accrocher son chapeau, il le lança d'un geste sûr, audessus d'une armoire.

—Je suis heureux! dit-il. Vous ne me demandez pas comment j'ai trouvé votre adresse? Elle n'est pas dans les bottins, vous savez. C'est une lacune.

Faites-vous inscrire dans les bottins pour l'année prochaine. Cela économisera de l'argent à des bougres comme moi. J'ai dépensé depuis avant-hier trente-sept francs pour vous dénicher. Je ne compte pas mes souliers. Je viens de Nice à pied, pour vous voir. Salut!

—Avez-vous un peu d'eau de Cologne? Rien qu'un peu?

Et il réunit ses deux mains comme une coupe.

Je lui versai de l'eau de Cologne. Il s'en frottait le visage et la poitrine.

—Encore! disait-il, encore!

Soudain, il avisa un vague canapé dans un coin.

—Ah! fit-il, vous permettez?

Il se coucha. Des livres et de vieux journaux lui bourraient les côtes, en

dessous. Cela ne le dérangea pas. Il ferma les yeux et me dit:

—Je suis épuisé. On m'a inoculé onze maladies. Je puis mourir ici subitement.

C'est pourquoi je vous demande un quart d'heure de repos. Après, je vous donnerai la plus formidable nouvelle de l'époque. N'ayez pas peur, vous ne perdrez pas votre temps.

Il ouvrit les yeux.

—Où est ma serviette? Bon. Si vous sortez pendant que je dors, enfermez-la dans votre coffre-fort. La police de Londres paierait cette serviette vingt mille livres sterling et ne serait pas volée. Au revoir. Ne me réveillez pas, mais vous pouvez fumer. Votre eau de Cologne ne sent pas mauvais.

Il referma les yeux et ronfla.

L'homme accusait quarante-six ans et n'était point gras.

Voici ce que disait la lettre qu'il m'avait remise: "Mon cher confrère, je vous adresse M. Manikoff. Je l'ai entendu pendant six heures. Je crois que l'histoire importante qu'il m'a racontée vous intéressera particulièrement, etc., etc. — G. A., de l'"Eclair" de Nice".

Ce n'était pas une mauvaise plaisanterie!

Le dit Manikoff, lui, ronflait toujours.

A sept heures, je lui pinçai l'épaule.

—Quoi? Ah! oui! Je suis à vous. Avez-vous un peu d'eau de Cologne?

—Faut décamper, mon vieux, je pars.

—Sept heures? Bien. Si vous m'écoutez sans me taquiner, j'aurai fini mon récit à quatre heures du matin.

—Aujourd'hui, mes bureaux sont fermés. Il faut vous en aller.

Vexé, il se leva, reboutonna son pardessus sur sa peau.

—Et le chapeau? demanda-t-il.

Le chapeau était sur l'armoire. Je le fis dégringoler du bout de ma canne.

Manikoff se coiffa, ramassa sa serviette.

—Au fait, dit-il, j'ai rendez-vous à huit heures avec le chef de la police de Londres. Au revoir!

—Au revoir!

—Donnez-moi seulement dix francs comme acompte sur ce que j'ai dépensé pour trouver votre adresse. Merci. Au revoir.

Le lendemain, il était assis sur la septième marche de mon escalier.

—J'ai réduit, dit-il, quatre heures me suffiront... la plus grosse affaire de l'époque. Vous allez comprendre pourquoi certains bateaux coulent au port, pourquoi ma splendide épouse, belle comme la vierge de Kazan, fut enlevée à Sofia au son de l'accordéon...

—Au revoir!

—Au revoir! Donnez-moi dix francs, vous ne m'en devez plus que dix-sept.

Pendant une semaine, on ne vit que lui dans l'hôtel. Il jetait la panique à tous les étages. On ne l'appelait plus que mon fou. Le portier me dit: "Rendez-lui ses dix-sept francs et qu'on ne le revoie plus!"

Sous ma porte, je trouvais des mots ainsi conçus: "Vous refusez de faire votre fortune et celle de votre journal, les Français seront toujours les Français. Un escroc génial, fort comme Napoléon met en coupe l'Occident et le proche Orient. J'ai son nom." Il apporta, une fois, une peau de lapin à la bonne d'étage "pour qu'elle organise ses chaussons pour l'hiver", puis il disparut.

Un jour, les journaux publièrent cette note:

"Un nommé Manikoff, interné à l'asile de Bourg, a fait des révélations au procureur de la République au sujet de l'assassinat de l'ingénieur Duftoy, sur la ligne Paris-Versailles."

Mon Russe, arrivant de Moscou par Constantinople-Sofia-Nice et Paris, était aller se faire enfermer à Bourg!

**

Et je partis à travers la France voir les fous.

—Tiens, dis-je, alors que, dans la région de Lyon, je naviguais tous feux éteints (pour ne pas être torpillé par



Les ENZYMES développent et renforçissent le corps humain!

Le malt d'orge, la base même de la BIÈRE DOW OLD STOCK, est très riche en ENZYMES, les ferments solubles qui transforment les éléments nutritifs de l'orge de façon à les rendre assimilables par le corps humain.

Le procédé de brassage Dow rend possible la réaction complète des enzymes et permet aux précieuses propriétés nutritives de l'orge de passer dans la bière.

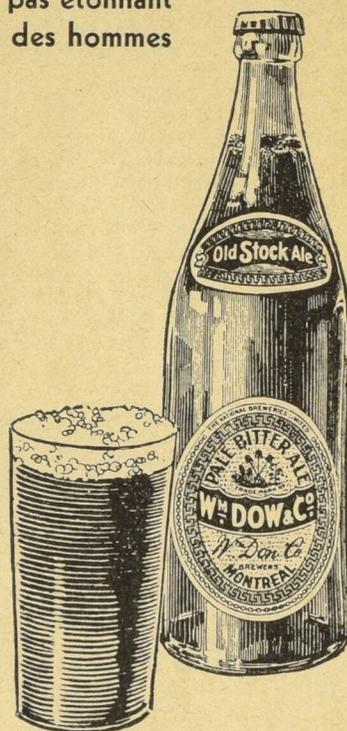
C'est pourquoi la Bière Dow Old Stock n'est pas seulement un breuvage moelleux et rafraîchissant . . . mais en outre une source de santé et de vigueur. Il n'est pas étonnant qu'elle soit toujours et partout la favorite des hommes qui veillent sur leur santé!

Bière

Dow

Old Stock

SES ENZYMES
FAVORISENT
LA SANTE



ENZYMES

Les enzymes sont des ferments solubles essentiels, présents dans les sucs digestifs et dans certains aliments, dont ils transforment les éléments nutritifs de façon à les rendre assimilables.

Sans leur concours, la plupart des êtres vivants ne pourraient trouver leur subsistance dans la nourriture.

Leur action fait partie du processus de vie de la nature, qui rend possible la respiration, assure la croissance et entretient les forces.

l'Administration), si j'allais rendre visite au vieux frère Manikoff? Et je mis le cap sur Bourg-en-Bresse.

J'arrive. Je file à Saint-Georges (l'asile). Je demande à parler à Manikoff. On me répond: "Comment donc!" Le docteur me précède, un gardien ouvre des portes. Manikoff est à l'infirmerie.

Voilà la salle. Ils sont deux douzaines, tous au lit, et remarquablement sages. Je cherche mon Manikoff. Je ne vois pas sa tête intéressante.

—Bonjour! crie-t-on.
C'est lui qui me reconnaît! Il avait une barbe et un bonnet de coton. De sa barbe ou de son bonnet, on n'aurait pu dire quoi était le plus gris et le plus long.

—Manikoff, que vous êtes vilain!
—Moi! que ma superbe femme appelait son mari admirable, oui, tel je suis, en ce jour.

—Vous savez, dit le docteur, qu'il a voulu s'évader, qu'il a fomenté un complot. Ah! c'est un lapin!

—A qui le dites-vous?
—Vous voulez parler à votre ami? fit le docteur.

—Oui, à lui seul.
Le docteur n'y vit pas d'inconvénient et sortit avec le gardien.

—Eh bien! mon vieux, lui dis-je, triomphant je vous avais prévenu que vous étiez "piqué".

—Libre, j'étais agité; enfermé, je suis calme, ne jugez donc pas sur l'apparence.

—Mais comment êtes-vous à Bourg-en-Bresse?
—Par Saint-Crépin, patron du cuir (!) c'est à conter. Un jour, pensant à vous je me dis: "Il faut que je le laisse se reposer." J'avais l'adresse d'un Anglais.

Je vais chez l'Anglais. Il m'écoute cinq minutes, tire sa montre et me dit, magistral: "Repassez donc à six heures." Je ramasse ma serviette de vingt mille livres sterling et je pars. Je reviens à six heures. A peine avais-je franchi la grille de son jardin que deux hommes jaillissant de la nuit se jettent sur moi et me ceinturent. Une main me bâillonne. L'un dit: "Il n'est pas lourd". J'étais résigné. On n'avait déjà fait le coup à Sofia. La Mafia, la grande Mafia dont vous n'avez pas voulu entendre l'histoire se réveillait. Elle avait empoisonné la fille, débauché la mère, elle ligotait le père... Ainsi soit-il. On me jette dans un taxi. Messieurs, dis-je aux deux coaxes de la Seine, si je ne suis point lourd ainsi que vous avez pu le constater c'est que je ne suis point gras; aussi je vous serais fort obligé de ne pas me serrer de la sorte, car vous froissez mes muscles que rien ne protège. On m'a emmené à l'infirmerie spéciale du dépôt. Je suis resté deux jours dans une cellule qui sentait le chat séquestré...

—Cela, c'est vrai, Manikoff.
—Puis ce fut Sainte-Anne. Et Sainte-Anne expédia six pensionnaires à Bourg-en-Bresse. J'en étais. C'est ainsi que j'effectuai le voyage avec cinq insensés.

Les deux douzaines de malades se dressaient sur leurs lits. Leurs yeux s'allumaient d'un désir. L'un se leva. En chemise, il traversa la salle sur ses pieds malpropres et s'approcha de moi:

—Quand est-ce que je vais sortir? me demanda-t-il tout bas.

—Moi je veux voir le procureur de la République. Il y a le Président de la République, il y a le 14 juillet de la République, il y a la place de la République; il n'y a pas de procureur de la République, bique de bique!

—Scélérat! Scélérat! Voilà les rats.
Manikoff me frappa sur l'épaule me dit:

—Voilà les ex-raisonnables!
Ils sont 80,000 dans les asiles de France!

UN QUARTIER D'AGITES

Cette fois j'étais dans l'Ouest. Je tairai le nom de l'asile. Il m'a fallu faire autant de promesses qu'exécuter de cabrioles pendant les mois de cet hallucinant voyage. Ici, donner ma parole d'honneur (cela se pratique encore); là, passer pour le parent d'un pensionnaire. Un autre jour, j'étais interne. Je fus gardien. Par un matin ensoleillé, un dentiste arriva dans une maison de fous, j'étais son aide. C'est moi qui portais

le davier! Et j'ai connu bien d'autres professions! Drapés dans leur manteau couleur d'importance et par surcroît démodé, les fonctionnaires, hauts et bas mandarins de la République, n'ont jamais empêché un journaliste de faire son métier, n'est-ce pas, confrères?

On m'avait ouvert une cour d'agités.
—Restez là, les gardiens sont prévenus.

Afin de ne pas être pris pour un procureur de la République, j'avais le chef couvert d'un bérêt. De plus, quand on possède un fond d'innocence et que le "débrailé" ne vous va pas trop mal, on peut fort bien passer inaperçu dans un quartier d'insensés.

Les fous n'ont pas d'uniforme. Cela ajoute à la tragique mascarade. En voici deux presque sans habits. Entre ces deux, un gentleman coiffé d'un melon se promène. Cet autre porte veston et caleçon; autour de son bras gauche est son faux-col en celluloïd. Ils sont soixante-dix environ, en habit de ville, en bourgeois de travail et d'une grande variété de costumes.

Cela ne hurlerait pas trop sans une espèce de putois qui, tout en dénouant une corde, là-bas, au fond, s'en prend à la terre entière de je ne sais quel affront que lui inflige un être invisible. Il se fâche comme si son ennemi était devant lui. Son ennemi est bien devant lui, mais seul il le voit.

L'air profondément préoccupé, un étonnant magot vient me trouver dans mon coin. Il me fixe une minute, puis se décide:

—Excusez-moi si j'ai la morve au nez, je suis préfet des Côtes-du-Nord. J'ai passé deux fois par la mort, mais je crois encore être vivant. Dois-je ou ne dois-je pas vous choisir comme secrétaire général? Vous donner le titre, c'est vous conférer une autorité qui, peut-être, dépasse votre intelligence; me priver de vos services, c'est m'accabler de nouveau sous un travail écrasant.

Il met un doigt contre son front:
—Réfléchissons. Dois-je ou ne dois-je pas, grand chambellan mon père?

Le fou est individualiste. Chacun agit à sa guise. Il ne s'occupe pas de son voisin. Il fait son geste, il pousse son cri en toute indépendance. Quand plusieurs vous parlent à la fois, l'homme sain est seul à s'apercevoir que tous beuglent en même temps. Eux ne s'en rendent pas compte.

L'un se suiciderait lentement au milieu de cette cour qu'aucun ne songerait à intervenir.

Ils sont des rois solitaires.
Le corps que nous leur voyons n'est qu'une doublure cachant une seconde personnalité invisible aux profanes que nous sommes, mais qui habite en eux. Quand le malade vous semble un être ordinaire, c'est que sa seconde personnalité est sortie faire un petit tour. Elle reviendra au logis. Ils l'attendent.

Si leur conversation paraît incohérente, ce n'est que pour nous; eux se comprennent. La rapidité de leur pensée est telle qu'elle dépasse les capacités de traduction de la langue.

Ils laissent des mots en route, comme on saute deux marches d'escalier à la fois quand on est jeune et que l'on a du souffle. Les poètes, partis dans le cercle lumineux de leur inspiration, inventent des termes, les fous forgent leur vocabulaire. Les conventions séculaires, qui font qu'un même peuple s'entend parce que les individus de ce peuple accordent aux mots une signification définie, ne jouent pas pour eux. Les fous parlent en dehors des règles établies. Il n'y a pas un peuple de fous: chaque fou forme à lui seul un propre peuple.

Il a sa langue. Ainsi, quand ce jeune homme, qu'un veston de bonne coupe pince à la taille, vient à vous du fond d'un quartier d'asile et vous envoie: "Au petit matin, les chapeaux haut de forme sont venus me travailler, tout devint 'Soviet', 'Yokohama', mais j'ai escamoté grand-père, fils et petit-fils Deibler", il ne faut pas conclure que cet homme ne sait pas ce qu'il dit. Vous allez trouver le médecin. Vous lui soumettez la phrase: "C'est très clair!" fait-il. "Au petit matin les chapeaux haut de forme sont venus me travailler." Traduisez: "A mon réveil, les aides du bourreau sont venus me prendre." "Tout

devint rouge." "Yokohama?" Yokohama: formidable tremblement de terre. Donc: "tout devint rouge et catastrophique." "Mais j'ai escamoté père, fils et petit-fils Deibler." "Mais je me suis délivré de tous les bourreaux passés, présents et futurs." Bravo!

Quel est ce monsieur, les cheveux blancs et la barbe rouge? Il se teint, cela est sûr. Il se teint chaque matin avec de la poudre de brique. Il démolit le mur, arrache une brique, la pile, et, en avant la toilette! Quand il vente, une poussière rouge s'élève de sa barbe.

Le gardien me dit: "En voici un qui ne pourra pas vous parler, mais il vous montrera sa langue."

—Montrez votre langue!
L'homme ouvre la bouche. Je ne vois rien. J'avance un oeil. Cet homme n'a plus qu'une moitié de langue. Voici comment la chose s'est passée. Il était là, immobile, dans la cour, la langue sortie. Un de ses compagnons, les mains aux poches, à pas lents, s'avança vers lui. Il colla doucement son menton au menton de l'homme, il prit dans sa bouche la langue qui pendait et, d'un coup de mâchoire il la trancha. C'est tout.

Un autre a l'oreille mangée. C'est un camarade également qui lui rendit ce service.

—Et regardez celui-là qui s'use le coude, là-bas!

C'en était un, en effet, qui sérieusement, et sans précipitation, se servait du mur comme d'une meule pour donner de l'air à son os du coude. C'est sa manie. On pourrait dire: c'est son plaisir. La peau de son coude était passablement entamée. On lui remettra la camisole.

Les fous résistent à la douleur de façon surhumaine. Ils avalent des cuillers comme nous autres un cachet. L'un de ces messieurs s'était, un jour, procuré une scie. Il s'attaqua sous le sein gauche. Quand le docteur arriva, il put voir, par l'ouverture, battre la pointe du coeur. L'homme se sciait, sourire aux lèvres.

Depuis dix minutes, où que j'aïlle, un pensionnaire va. Il a les mains jointes, ses lèvres remuées. Il prie à voix basse. Il s'arrête si je m'arrête. Je repars, il repart. C'est gênant. J'essaie de le "semer". Insensé! insensé! que je suis! Il colle à cinq pas.

—Faites votre prière contre le mur, lui dis-je. C'est plus commode.

Il n'a pas compris. C'est un Polonais. Il tombe à genoux devant moi. La prière s'accélère sur ses lèvres. Je sais ce qu'il en est, maintenant, d'être pris pour un icône!

Ce n'est pas pour l'harmonie que cela verse dans la cour que l'on a donné un sifflet à ce grand monsieur, mais il est chef de gare. Il n'était qu'employé au chemin de fer. Depuis qu'il a quitté visiblement notre triste vallée, il est chef de gare. Il fait partir des trains que nous ne voyons pas.

—Attention! Attention! crie-t-il en me faisant signe de ne pas traverser la voie. Je m'écarte. Il siffle. Maintenant je puis marcher: le train est passé!

Sauf au putois du fond qui glapit de plus belle et cette fois contre ma personne, il semble que je devienne sympathique à la foule. J'attire les confidences.

—Figurez-vous ce que c'est (l'homme est un paysan), je travaillais dans un champ quand, soudain, mon intelligence, mon caractère, vlan! tout s'envola. Je suis rentré à ma ferme et j'ai compris ce qui m'arrivait; je n'avais plus que huit ans. Alors, naturellement, je n'ai pas reconnu ma femme, ni mes enfants, et je suis Premier Consul.

—Aujourd'hui, quel âge avez-vous?
—Huit ans et trois mois.

—Vous êtes grand, pourtant!
—Oui, je suis Premier Consul!

Il me quitte. Un autre le remplace.

—Je suis le marin. J'arrive avec mes 26,000 tonnes et je force les Dardanelles et le Bosphore, bien entendu! J'entre donc dans la boutique et j'achète le harem. Je balance tout ce qui n'est pas blondes. Je ne leur fais pas de mal, je les libère. Les blondes, je les embarque, et je vais fonder une dynastie dans l'île de Milo. Je deviens roi de mille eaux, mille-eaux, vous avez compris? Quant

LA TOUX
qui
EMPÊCHE
les enfants
DE DORMIR



LA moindre toux de l'enfant réveille la maman inquiète. Mais quel soulagement dans le Vicks VapoRub!

Ordinairement, une seule application facilite la respiration et enraye le rhume. Bientôt après, la mère et l'enfant dorment profondément.

On en frictionne simplement la gorge et la poitrine. Vicks agit à travers la peau comme un cataplasme ou un emplâtre et il dégage en même temps des vapeurs médicamenteuses qui pénètrent directement dans les voies respiratoires.

Les mères préfèrent de beaucoup cette meilleure méthode de traiter rhumes, toux et maux de gorge, parce qu'elle n'affecte en rien la digestion des enfants.

Egalement bon pour adultes.



POUR TOUT RHUME

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à Gypsia Products Co. S.A. 55 W. 42 St., New-York

Coupon d'Abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____

POIRIER, BESSETTE & CIE
975 de Bullion, Montréal, Can.

à ma soeur, je la pends par la chevelure, la tête en bas!

—Excusez si j'ai la morve au nez...

C'était le préfet des Côtes-du-Nord qui revenait. Je détaillai.

—Et vous? Comment allez-vous, ce matin, demandai-je à un autre qui se promenait au milieu de cette foire sans déparer la masse.

—Monsieur, répondit-il, vous vous trompez; moi, je suis gardien.

AVEC CES DAMES

—Nous allons voir le quartier des femmes, me dit la mère supérieure, frère la religieuse qui tenait son trousseau de clés d'une main d'homme à poigne.

Suivons la soeur.

La porte s'ouvre. La cour est vide. C'est le côté tranquille. Le docteur nous rejoint. Dans une salle, des femmes, assises, travaillent comme des ouvrières. Elles ne parlent même pas. Celle qui manoeuvre la machine à coudre nous coule des regards coquins. D'autres, les doigts sur leur bouche, rient à s'étouffer. Cela emplit l'ouvroir d'un bruit ne manquant pas d'analogie avec le roucoulement de tourterelles âgées. Le docteur, en passant près des malades, caresse leur joue du revers de la main.

Mais l'un d'elle rejette le drap qu'elle ourlait, vient sur moi et dit:

—Qui va deux va trois. Troyes en Champagne. A part cela, est-ce pour aujourd'hui ma sortie?

—Pour demain répond la soeur gardienne.

Enchantée, la "qui va deux va trois" retourne à son drap. Chaque jour, depuis trois ans, elle pose la même question; elle ne sait plus, le lendemain, qu'elle l'a posée la veille.

Le mot "sortie", a mis le feu à la baraque.

—Honte sur le docteur! Honte sur toute sa descendance! Honte sur son diplôme de la faculté! Il me garde prisonnière comme une "assassine". Je veux sortir, vous m'entendez?...

Et, faisant une révérence ironique:

—Vous m'entendez, monsieur le sourd, c'est-à-dire monsieur le docteur?

C'est une petite femme qui ravaudait des bas quand nous sommes entrées.

—Et vous madame Vorin, comment allez-vous ce matin?

—Pareille à ma belle-mère elle-même, monsieur le docteur.

—Et vous, madame Mémot?

—Moi, monsieur le docteur, cela va toujours bien. Depuis six ans que je suis là, vous pourriez me faire sortir.

—Mais il y a cette histoire de Légion d'honneur, madame Mémot.

—Quelle histoire? Parce que j'ai reçu la Légion d'honneur?

—Justement!

—Eh bien! oui, cela fit des jaloux; on me força à l'avalier; depuis, j'ai les intestins rouges, mais est-ce que je ne travaille pas comme il faut?

Mme Mémot est la meilleure ouvrière de l'atelier, elle n'a d'autres maladies que d'avoir les intestins rouges. Sans cette "idée" qui persiste, on la remettrait en liberté. Se croire les intestins rouges, est-ce un danger pour soi ou pour la société? A la réflexion, les meilleurs spécialistes répondent: pourquoi pas?

—Et moi? Monsieur le docteur!

C'était une pâle jeune fille, les larmes aux yeux.

Le docteur la caressa du revers de la main, aller et retour.

—Voilà un cas, dit le docteur. Made-moiselle Aline n'est pas malade.

—Non, Monsieur le docteur.

—Je le sais, mon enfant. Mlle Aline est des régions libérées. Elle a perdu, par la guerre, foyer et famille.

On la trouve, un jour, errante dans la rue...

—Voilà quinze mois, monsieur le docteur.

—La police la ramasse. On l'envoie ici. Ce n'était pas une psychopéthise, j'aurais dû la relâcher, mais elle était sans ressource. Je l'ai gardée par pitié. Sa place n'est pas dans une maison d'aliénés, une oeuvre de protection de la jeune fille aurait dû la recueillir. Cette oeuvre n'existe pas dans le département. Si je signe sa sortie, elle va se retrouver sur le trottoir...

—Je travaillerai, monsieur le docteur. Elle sera la proie du premier flibustier venu.

Bref! un docteur charitable, un pays en enfance au point de vue assistance sociale. Résultat: une jeune fille abandonnée vit depuis quinze mois chez les folles!

Mlle Aline n'est pas "très fine". Si l'on se met à enfermer toutes les personnes qui ne sont pas "très fines"...

Une maigre brune vient me tirer par le bras:

—Bonjour, mon homme!

—Vous voilà, fait la mère supérieure. Comment vous appelez-vous déjà?

—Lison, ma soeur, et dans Lison, il y a cinq lettres et cinq lettres c'est pour vous et en tartine, ma soeur, en tartine!

Mlle Aline va retrouver ses compagnes. Mlle Aline doit avoir la tête solide pour tenir bon...

LA COUR DES AGITEES

De l'autre côté de ce mur il monte des cris désordonnés. On se croirait à la porte d'une brasserie d'étudiants ivres. Ces femmes encore invisibles ont des voix mâles. C'est la cour des agitées.

Nous entrons. Un "motif principal" nous frappe de stupeur. Elles sont plus de quatre-vingts folles dans ce quartier, mais, d'abord, nous n'en voyons qu'une: celle-là! Le côté droit collé au mur, les bras bout à bout dans la camisole, chaussée de brodequins qui eussent encore paru spacieux pour les pieds réunis de tout un corps de garde, le crâne chauve, la bouche édentée sur toute la ligne, un sourire puissant figeant un visage carré, sa voix répète, saccadée, comme un torrent qui roule ses eaux:

—D'zim ba da boum des comp... compagnons de mes trois.

Cela dure depuis deux ans. La démente ne devient muette que sous le coup du sommeil, quatre heures sur vingt-quatre au maximum. Dès qu'elle ouvre l'oeil:

—D'zim ba da boum...

Sa figure est satisfaite.

Nous regardons ce spectacle en silence, comme on regarderait un désastre, une grande inondation.

—Tiens! crie une autre qui vient d'accourir, tiens!

Elle se plante devant la mère supérieure, fait demi-tour et lui montre son dos.

—La folie est une infortune qui s'ignore, dit la sainte femme en contemplant d'un regard de pardon cette pauvre insensée.

A côté des folles, les fous semblent raisonnables. Ces femmes sont infernales. Toutes ont l'air d'obéir à un ressort qu'elles auraient avalé. Elles se plient, se redressent, gambadent. Elles portent leurs bras en ailes de moulin. Il y a beaucoup de cantatrices. Les ballerines ne manquent pas non plus, et les mégères relient les deux... Par temps d'orage, l'intensité de cette diablerie est décuplée.

La soeur de garde a la figure angélique. Une malade la désigne du doigt et crie: "Enfin! Enfin!"

—Ah! fait la soeur. Vous allez pouvoir m'humilier à votre aise, voici ma Mère Supérieure, M. le docteur et un autre monsieur... Humiliez-moi...

La "malade" est une furie. Elle danse autour de la soeur.

—Trois hommes! Il lui en faut trois par jour. Elle les fait venir par le toit, et là-bas, dans ce coin, elle les dévore. Moi, je n'en ai pas un, même pas celui que m'a donné la loi.

Il y a la camisole. Il y a aussi la ceinture. Fixée à la taille, la ceinture a deux anneaux qui maintiennent les poignets.

On met la ceinture aux déchireuses, aux vindicatives. On compte bien dix ceintures dans cette cour.

L'une de ces agitées marche sans arrêt.

—Asseyez-vous, madame Raymond.

—Je ne veux pas m'asseoir à côté de ces dames. Elles ne sont pas malades. Pourquoi les garde-t-on ici? Elles vont me donner la bonne santé... Arrière!... Arrière!...

Une autre frappe la terre de son talon et s'écrie à chacun de ses coups:

—Tu m'entends, Lafont! Tu m'entends, Poizat!

Lafont et Poizat sont ses ennemis. Elle les écrase sous sa botte.

Tout blanche de cheveux, échevelée, voici une autre vision qui s'avance sur les genoux. Les bras au ciel, les yeux noyés, cette vieille femme à jolie tête pousse des cris qui trrriffent. Elle nous atteint, elle me prend le poignet. C'est un étau qui me serre... Puis elle retombe la face contre le sol et pleure comme sur une tombe toute fraîche. A dix pas, une Margoton chante à tue-tête et tourne, derviche emballé!

LA SALLE DE PITIE

Au fond est la salle de Pitié. C'était inattendu et incompréhensible. Juchées sur une estrade, onze chaises étaient accrochées au mur. Onze femmes ficelées sur ces onze chaises. Pour quel entrepreneur d'épouvante étaient-elles "en montre"? Cela pleurait! Cela hurlait! Se balançait de droite à gauche, et, métronome en mouvement, semblait battre une mesure funèbre. On aurait dit de ces poupées mécaniques que les ventri-loques amènent sur la scène des music-halls. Les cheveux ne tiennent plus. Les nez coulaient... La have huilait les mentons. Des "étangs" se formaient sous les sièges. Dans quel musée préhistorique et animé étais-je tombé? L'odeur, la vue, les cris vous mettaient du fiel aux lèvres.

Ce sont les grandes gâteuses qui ne savent plus se conduire.

Qu'on les laisse au lit!

On les attache parce que les asiles manquent de personnel.

Tout de même!

LE REPAS DES FURIES

—Onze heures. C'est le moment. Tenez-vous à votre costume? demande l'interne.

Je tenais à mon costume. On me passa une blouse.

J'allais déjeuner à "la cinquième" en compagnie de ces dames d'un asile du Midi.

"La cinquième" est le quartier des agitées qui s'agitent.

On mettait justement le couvert: une assiette en fer qui fut blanc et une cuiller.

—Madame Ebert! si vous continuez de faire la toupie sur les tables je vous renvoie dans la cour. Ah!

Et la soeur qui venait de parler et, avec qui, même devant l'appât d'une bourse de cinq mille pesetas, je n'eusse accepté un combat de boxe en deux rounds, frappa deux coups bien sentis sur le coin de la table. Ah!

Madame Ebert cessa de faire la toupie.

On pouvait dire de cette cour qu'elle n'aurait pas une société philharmonique.

—Ces dames que nous entendons si distinctement sont celles qui tout à l'heure vont venir déjeuner, ma soeur?

C'étaient elles. La soeur dit que ce ne serait pas joli à voir, mais elle ajouta que j'avais de la chance parce qu'aujourd'hui on servirait du macaroni.

—Et comme il faut vous attendre à recevoir trois ou quatre assiettes par la figure, cela vaudra mieux, pour vous, que si c'était du rix au gras, ça poisse moins.

En résumé, je tombais bien.

Et l'on ouvrit les portes du toril.

Un premier troupeau se rua. C'étaient les dames aux dents longues. En voulant passer trop vite et toutes à la fois, ces affamées obstruaient la porte. Des cris entremêlés et dont le registre parcourait au moins trois octaves, s'élevaient de cet amas. La salle s'emplit. Une petite vieille grimpa sur la longue table et courut dans les assiettes qui, en tombant sur le dallage, protestaient d'une voix de fer battu.

—Attendez! que je vous attrape, hurlait la soeur.

On ne pouvait plus parler que sur le timbre haut.

—"Combien sont-elles?"

—"Soixante."

Elles ramassaient les assiettes et s'en servaient comme de cymbales, comme de coiffures. D'autres les prenaient pour des bains de pieds. Floc! une assiette vient de s'aplatir contre le mur.

—Et si l'on fixait les assiettes, ma soeur?

—Elles avaleraient le clou, monsieur.

Des surveillantes chassent devant elles cinq ou six retardataires qui pénètrent, ainsi dans la salle. C'est au complet.

—Voilà les baquets de macaroni. Il s'agit de les protéger si l'on ne tient pas essentiellement à voir l'une de ces dames sauter pieds joints dans la pâte fumante.

Une trentaine de furies se posent sur les bancs, mais leurs postérieurs ont touché un ressort, du moins on peut l'imaginer. Pour qu'elles ne remuent pas, l'idée vous vient de peser sur leurs épaules. Enfin! quand elles auront le macaroni dans la bouche, elles ne bougeront plus peut-être?

Un silence tombe, soudain. Une voix le trouble:

—De la viande le vendredi! jamais!

—C'est mercredi, madame Bichette et ce n'est pas de la viande.

—C'est de la chair humaine!

Madame Bichette essaye de se défilier. La soeur l'assied de force sur le banc. Madame Bichette prend son macaroni à deux mains et le projette dans les cheveux d'une blonde, son vis-à-vis. Le vis-à-vis pousse des cris terrifiants. C'est le signal. Un jazz-band nouveau modèle entre en danse.

La foudre vient de frapper l'une de ces convives. Elle demeure soudain souriante et figée au milieu du chahut et sa cuiller est arrêtée à égale distance de son assiette et de sa bouche. Cette malade est atteinte de négativisme. La soeur lui pousse le bras. La cuiller parvient alors à la bouche.

La malade est remontée pour deux minutes.

Huit ont la camisole. Il faut les faire manger. L'une ouvre la bouche, mais referme brusquement les dents sur la cuiller. La soeur ne peut plus extraire la cuiller et part. Et l'autre reste là ricaneant, semblant fumer un invraisemblable cigare.

Une autre "camisolée" est à genoux sur les dalles. C'est sa position favorite. Les yeux pleins de larmes, elle rit. Elle ouvre la bouche devant la cuiller, mais n'avale pas la nourriture. Elle constitue des réserves. On va savoir pourquoi. Elle gonfle ses joues et, triton imprévu, souffle dans la salle des morceaux de macaroni.

Il y en a qui s'amuse.

Cette vieille coupe cinq morceaux de macaroni les aligne sur sa manche et, se tournant vers moi:

—Cinq brisques, mon général, saluez!

On compte beaucoup de femmes à barbe parmi les folles, et dans ces barbes on compte beaucoup de macaroni!

Mais voici cette grande maigre qui hoquette. Elle s'étrangle. Avec quoi? Il y a donc des os dans le macaroni? Parfois. Une infirmière lui met les doigts dans la bouche. Quelle musique!

Depuis longtemps les cuillers ont valsé dans l'atmosphère.

* *

Dans un coin de la salle, une autre cérémonie se célèbre. C'est assez joli également.

Aux dames qui refusent de manger on passe la sonde. La dame est assise sur une chaise. L'infirmière, derrière, tient dans le creux de son coude la tête de la récalcitrante. Par une narine on lui introduit un tube de caoutchouc. Cela ne fait pas éternuer ainsi qu'on pourrait le croire, il s'ensuit plutôt une suffocation. Comme si le poids de son dos emballait, la récalcitrante lève les jambes. Alors on relie le tube à un récipient qui attend avec un litre de bouillon, et par le bienveillant intermédiaire du canal nasal, on fait filer le bouillon, du ventre du récipient à celui de la dame.

—Dites à ce monsieur pourquoi vous ne voulez pas vous nourrir.

—On me faisait manger les tripes de ma belle-mère.

—Et vous?

—Parce que l'on m'empoisonne.

—Et vous?

—On me servait du "mort".

—Et vous?

—Ma voix intérieure me le défend.

—Et vous?

—Je veux mourir.

Le repas est achevé.

Les dames s'écrasent aux portes que l'on va ouvrir. Les portes cèdent. Les dames se précipitent dans la cour.

Le macaroni leur a donné des forces. Le bal hallucinant reprend.
—J'ai trop crié. Je ne peux plus, dit la soeur. Ma voix a mis trente-sept ans à s'user. Elle était bonne.
—Pimbèche! Pimbèche!
C'est une vieille à tête de brochet et qui a couronné de feuilles mortes les derniers fils de ses cheveux blancs.
Au cri de: pimbèche! elle se précipite sur la soeur et lui enfonce les ongles dans la chair de la main.
Les ongles sont entrés profondément. Cela saigne.
—Aujourd'hui je ne sais ce qu'elles ont, dit la soeur, elles sont toutes folles!

UNE NUIT

Le mystère humain qu'est la folie s'épaissit dans les bâtiments pendant la nuit.
L'étonnement qui, comme une auréole, ne cesse de nimer le spectateur de la vie des fous grandit alors, autour de lui, jusqu'à l'infini.
Les asiles deviennent des cloîtres diaboliques.
Il était onze heures du soir quand je m'amenai devant la grille de la maison départementale de cette ville du Sud.
Le portier dormait. C'était bien l'heure. Le directeur ronflait. Heureusement! Seule une intelligente personne comprenant les nécessités du journalisme contemporain avait les deux yeux grand ouverts.
"Le service de garde ne manque pas dans certains cas de présenter quelques lacunes regrettables", est-il écrit dans le dernier rapport officiel.
Evidemment!
Tout reposait dans la cage. Aucun péniement. Nous nous promenions, pour l'heure, à travers les cours désertes. C'est à minuit que l'on perçoit les premiers échos du carnaval qui recommence. Mais il est des dortoirs où personne ne se réveille — où personne ne se réveille jamais, ni le jour ni la nuit. La salle de la Paille, par exemple.
Salle de la Paille? parce que la literie est remplacée par la paille. Les lits sont des cercueils sans couvercle. Quand l'occupant meurt, on n'aurait pas besoin de la déranger, si l'on voulait. On clouerait dessus la quatrième planche, il serait tout de suite chez lui. C'est le lot des "démences séniles". Les familles se débarrassent volontiers de ces vieillards. Les familles riches aussi!
Le jour, les mouches légères chatouillent, en tas, l'épidémie de ces immobilisés, la nuit, les mouches étant couchées, il ne se passe plus rien. Un décès, parfois, en silence. On ne s'en aperçoit qu'au matin. Une odeur épouvantable monte constamment comme d'un fumier humain. *Requiescat in pace!*
* * *
Nous pénétrons dans le dortoir des tranquilles, côté des femmes. Nous avons à peine poussé la porte que deux fantômes, à l'oreille fine, sortant chacun d'un lit déjà occupé, se hâtent de regagner le leur.
Tout de suite une vieille nous fait signe de nous approcher d'elle.
Elle nous demande de coller notre oreille contre le mur, où déjà est collée la sienne. Tout bas, elle nous dit:
—Le garde champêtre qui est caché dans le mur!
—Que vous raconte-t-il, madame Emelin?
—Il me parle. Ecoutez.
Mme Emelin remue distinctement les lèvres, répétant mot à mot, mais uniquement pour elle seule, ce que "lui dit" le garde champêtre.
C'est une hallucinée.
Passons à une autre.
—Que faites-vous assise sur votre lit, madame Garçon?
—J'écoute mon mari qui me dit: "Va te noyer, vilaine! A l'eau! A la rivière!"
—Dormez!
—Oui, monsieur.
—Avançons.
—Demandez à Mme Coste avec qui elle couche, nous dit cette dame.
Mme Coste a entendu. Elle plonge la main sous son traversin, elle en retire deux moineaux.
—Celui-ci est Charles, dit Petite Gueule, l'autre est Victor, comme Hugo, c'est le chanteur.

Les oiseaux la regardent avec amitié et volent se poser sur le cou de la folle. Ces oiseaux ne jugent pas Mme Coste dangereuse pour la société!
Beaucoup de ces dames dorment et celles qui veillent ne font pas de bruit.
Discrètement, celle-là demande:
—Que comptez-vous faire de moi? Me couper le cou, me pendre ou me sauver?
—Vous sauver.
—Alors où est l'échelle de soie?
Nous sortons. L'occupante du lit du fond porte la main à sa tempe droite:
—La fille de Lamoricière vous fait le salut militaire, dit-elle. A vos ordres!
Minuit passé. Nous changeons de quartier. Nous voici maintenant dans la cour de la "cinquième".
Quel chahut déjà, aux dortoirs! Des protestations, des cris, des disputes et, une exclamation, venant de la soeur de garde sans doute: "Filles du diable! Ah! Filles du diable!"
Il est des écuries qui possèdent l'électricité, les trois quarts de ces maisons en sont à la chandelle. Les asiles avancés ont déjà découvert la lampe à pétrole. Une jour que je me mêlais de ce qui ne me regarde pas, j'ai signalé à un directeur l'existence du verre de lampe qui empêche la mèche de fumer! "— Cela doit être bien commode, dit-il, je vais ordonner des recherches." Comme veilleuse, des boîtes de sardines, fixées au mur! Ailleurs, le gaz. Les robinets sont à la portée du malade, pour qu'il puisse jouer si le coeur lui en dit!
Ici c'était au pétrole et à la boîte de sardines. Le spectacle de cette salle dans la pénombre dépassait, sur le coup d'une heure du matin, les frontières de la vraisemblance. En des chemises d'une laidetude administrative, cinquante furies à qui l'on devrait couper les cheveux à la mode, ce qui éviterait la valse serpentine des mèches crasseuses, se livraient aux cris, à la course, aux cent pas, à la lutte, à l'extase et aux poses plastiques.
Celle-ci, à quatre pattes, regardait sous son lit. Elle hurlait, "voyant" le voleur:
—Attrapez-le!
Dressée sur son matelas, une main sur la hanche, l'autre posée de façon imaginaire sur une canne qui l'aurait soutenue, cette forte fille clamait avec la voix de Danton:
—Si j'ai perdu ma raison je continuerai jusqu'à ce que je perde ma folie. Bois de lit!
C'est une ancienne sage-femme. Ses derniers accouchements furent des catastrophes...
Cette autre fait des pointes. Elle semble s'appêter à tourner, mais elle ne tourne pas. Elle m'a repéré:
—Tiens! un nouveau docteur! C'est saint Antoine qui nous l'envoie.
—Allez vous coucher!
—J'attends mon mari.
Tout haut, celle-ci calcule:
—33 multiplié par 1 million six cents donne 240, plus neuf. Un, dix, cent, mille, milliards!
Quand elle ne calcule pas elle a mal à l'estomac!
Une unijambiste s'en va, sautillant. C'est une épileptique. La nuit dernière elle faillit s'étouffer avec son oreiller. Le coup est classique. Il en meurt plusieurs par mois, de la sorte.
Une claque retentit. Mme Marie, sans raison, vient d'assommer la calculatrice.
—Je vous mettrai la camisole, dit la soeur.
Mme Marie, en manière de moquerie, imite, sa victime: 33, 240, dix, mille, milliard! brrr! brrr!
Plusieurs sont camisolées et attachées sur le lit. Si elles avaient la force sur-humaine de se remettre sur pieds, elles marcheraient le lit fixé au dos. Elles écument.
L'horreur est au milieu de la salle: c'est un baquet et sans chasse d'eau encore! Le baquet ne chôme pas, cinq ou six folles sont autour et s'y disputent une urgente priorité. Dans une dernière bagarre, le baquet est renversé. Pieds nus, elles continuent de mener là-dessus leur farandole.
C'est le cancan du tout-à-l'égoût.
* * *

—Monsieur le "doqueteur!" Monsieur le "doqueteur!"
—C'est la voix de la petite d'avant-hier, dis-je?
Voici le fait:
La petite d'avant-hier a quinze ans. Elle aimait le bal, le soleil, les mots tendres. C'était inadmissible. Quand ses parents sortaient, ils l'enfermaient. L'enfant passait par la fenêtre. Les parents trouvèrent plus commode de charger autrui de la surveillance. Ils l'amènèrent dans cette maison de fous. On la garda.
Cette jeune fille n'est pas folle, m'expliquait le docteur, l'autre matin. Elle a besoin d'être tenue de près, c'est tout. Pourquoi est-elle là? Enfin! elle sortira bientôt.
—Je m'évaderai, monsieur le "doqueteur", je vous le dis. Je ne peux pas vivre avec toutes ces folles.
Elle s'évada hier. On la rattrapa dans les terrains maraichers de l'asile. On la mit en cellule.
Ce matin je l'avais vue derrière ses barreaux de fer. Elle me montra sa caisse-cercueil garnie de paille.
—Je ne pourrai jamais coucher là ce soir, j'aurais trop peur, faites-moi sortir. Mon père ne peut avoir voulu cela. J'ai toujours eu des draps, suis-je une criminelle?
C'est elle, qui d'une voix apeurée, entendant nos pas dans la nuit, appelait:
—Monsieur le "doqueteur!" Monsieur le "doqueteur!"
On se dirigea vers la cellule. Un volet plein avait été appliqué devant les grilles.
—Mon père n'a pas voulu cela. J'ai trop peur. Allez chercher mon père, suppliait l'enfant.
On se regarda.
Mais nous n'avions pas les clés des cachots...

LES PERSECUTES

Ce qu'il y a de poignant, c'est le fou persécuté.
Sa folie ne lui laisse pas de répit. Elle le tenaille, le poursuit, le torture. La nuit 'on' le guette, 'on' l'espionne, 'on' l'insulte. "On" ou "ils" sont ses ennemis! Ils sont dans le plafond, dans le mur, dans le plancher.
—Dans le réduit à charbon vous le voyez tout noir, qui m'envoie des ondes? 'On' ne cesse de s'occuper de lui, 'on' le frappe, 'on' le pince, 'on' le martyrise par l'électricité, le fer, le feu, la nappe d'eau, les gaz.
Il se bouche les yeux, les oreilles, le nez; en vain! Il voit toujours ses persécutés. Il entend qu'on le menace, il sent une odeur de roussi.
Il vit dans les transes, il dort dans le cauchemar.
—Quoi? Qu'est-ce qu'il y a? Arrière! Les voilà! Les voilà!
Au début, il n'accuse personne nominale. Puis le fantôme prend une forme. C'est un individu qui lui est inconnu, ou c'est une secte, une société secrète, une association, un consortium; ce sont les jésuites, les francs-maçons, l'Armée du Salut, une compagnie d'assurance. Ce sont les physiciens. C'est Edison, c'est Marconi, c'est Branly.
Jadis, c'était le diable. Le diable est détroné. Il n'opère que pour les paysans arriérés. Les inventions modernes l'ont rejeté dans son enfer, le persécuté d'aujourd'hui est le cinématographe, le phonographe, le sans-fil, l'avion, la radiographie, le haut-parleur.
—L'avion passait au-dessus de ma fenêtre (c'est une jeune femme qui m'explique son affaire) et il me disait: "Viens sur le balcon, je vais l'emporter par les cheveux." Je fermais ma fenêtre, je mettais les volets, il revenait toujours. "Tes cheveux sont-ils solides, disait-il, prépare-les bien." Je me suis fait couper les cheveux. J'ai pensé qu'il ne reviendrait plus. Il revint. C'était entre midi et une heure. Alors, héroïquement, j'ai rasé ma tête. Il est revenu quand même. Ecoutez-le, il rôde... rrron... rrron-rrron, il sera là, dans le ciel? Il n'y a pas de police possible. Les assassins marchent maintenant sur la tête de la gendarmerie. C'est la fin des honnêtes personnes bien tranquilles sur leur balcon...
Elle pose ses deux mains sur son crâne rasé, disant:
—Ecoutez, il vient!

Rendez vos robes claires comme neuves !

LES TEINTURES DIAMOND sont d'emploi facile, s'étendent uniment, et font paraître comme NEUVES robes, draperie et lingerie. Avec les Teintures Diamond, aucune trace de chose reteinte n'apparaît. Couleurs fidèles, égales, nouvelles, qui durent en dépit des lavages et de l'usage.
Les Teintures Diamond doivent leur supériorité à l'abondance d'anilines pures qu'elles contiennent. Coûtent-elles plus cher à fabriquer? Sûrement. Mais vous ne les payez pas plus cher. Dans toutes les pharmacies — 15c.

Diamond Dyes
Meilleure Qualité depuis 50 Ans
Fabriqué au Canada

FEMMES DEMANDEES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 191, Toronto 8, Ont.

ROSES-FEES ou PETITES ROSES

Roses qui poussent dès la première année



Ces fleurs en pots sont parmi les plus jolies et les plus nouvelles. C'est en réalité la seule Rose naine domestique, fleurissant quatre ou cinq mois après qu'on a semé la graine, donnant des proportions à peu près égales de fleurs simples et semi-doubles en touffes ou bouquets, contenant toutes les teintes et couleurs des Roses de culture et fleurissant à toute époque de l'année. Très odorantes et de poussée facile. Le paquet, 10c, 3 paq. 25c. — Port 2c. Plantez-on maintenant. OFFRE SPECIALE — Un paquet comme ci-dessus et cinq paquets de graines de plantes domestiques, toutes différentes et poussant également bien à la maison. Valeur \$1.25, le tout pour 55c port payé.

DOMINION SEED HOUSE
235 Elgin Street, Georgetown, Ont.

Pour être au courant de ce qui se passe dans les studios

LISEZ

LE FILM

Magazine de grande information se documentant aux meilleures sources, rédigé en français et abondamment illustré.

Dans tous les dépôts: 10 CENTS

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM, \$1.00 pour 1 an ou 50c pour 6 mois.

Nom

Adresse

Localité

Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Le remords les travaille. Ils s'accusent de crimes. Ce sont eux qui sont cause des catastrophes.

Un homme se frappait la poitrine à grands coups de poing. Il ne se ménageait pas. Son thorax rendait un son cave.

—C'est moi! C'est moi! C'est moi! répétait-il.

C'est lui qui était responsable de l'évacuation de la Ruhr!

Leur douleur ne se traduit pas toujours par une excitation, leur folie est circulaire, c'est alors la période de dépression. A ces moments, leur souffrance est muette. Ils en sont comme inondés. Accablés sur un banc, les yeux éteints et perdus dans le lointain, leur "faute" les ronge.

—Allons, madame Garin, marchez un peu, promenez-vous, chassez vos vilaines pensées.

—Se peut-il, monsieur, quand c'est moi qui ai déclaré la guerre! J'ai fait tuer des millions d'hommes. Il n'y a pas plus affreuse criminelle que moi, ma place n'est pas ici, non, pas ici.

—Et où est votre place, madame Garin?

—Aux galères.

—Vous ne pouvez pas avoir déclaré la guerre toute seule, voyons!

—C'est moi. J'ai donné voilà dix-neuf ans, sur un bateau, un calendrier à un officier autrichien, au quatrième officier exactement.

—Et qu'est-ce qu'il y avait sur ce calendrier?

—Des vues de Paris.

Lesquelles?

—La tour Eiffel, le pont Alexandre, le Grand Palais, tous les points de repère.

—Ce n'est pas ce qui fit déclarer la guerre.

—Si, c'est cela. Je suis un horrible monstre. Ma place n'est plus ici, où je suis trop bien. J'ai mérité le martyre. De plus, je n'ai pas été une honnête femme.

—Mais si, madame Garin, nous savons qui vous êtes. Votre conduite fut toujours très honorable.

—Je ne fus qu'une vilaine grue, voilà ma conduite.

Et des sanglots étouffent Mme Garin.

Et cet homme qui exige que je l'écoute. Je m'éloigne. Il me suit:

—Pourquoi l'"on" m'en veut? crie-t-il, mais c'est moi qui ai fait le tour du monde sur le "Nautilus". Le Juif Errant, c'est moi! Et qui a traversé la Hollande? C'est moi. Et la Russie en tank anglais? C'est moi, mais je n'ai jamais fait l'espion. Victor Hugo est un imbécile, ce n'est pas lui qui écrivit ses oeuvres, c'est moi. Il n'y en avait qu'un qui connaissait la botte de Nevers, c'est moi. Je suis le Hussard de la Mort. Qui a conquis Madagascar? Ce n'est pas Gallieni, c'est moi. Et le Maroc? Ce n'est pas Lyautey, c'est moi! Et le Tonkin? Ce n'est pas Jules Ferry, c'est moi, moi Bibi du grand Univers!

Les persécutés ont une consolation. Pour qu'"on" les persécute il faut qu'ils soient quelqu'un. De là les idées de grandeur. Ainsi, voit-on dans les cours, des pouilleux marcher en grands seigneurs. Les "rois de France" naissent de cette folie. Ne mettez pas deux "rois de France" face à face. L'un dit:

—Le roi de France, c'est moi!

L'autre grince des dents et dit:

—C'est moi.

Le pugilat est certain.

Et cette jeune femme au masque grimaçant qui me demande:

—Etes-vous le général inspecteur des cinémas?

—Eh bien! mon général, je suis la reine des cinémas. Il me semblait bien vous reconnaître, car je possède la radiographie! Et je vous ai vu à travers les murs. Or, tous ces ennemis qui m'"accramponnent", c'est la faute du cinéma et du nitrate d'argent, qui font tous deux contact avec l'électricité. Cependant l'essentiel est de se tenir l'estomac propre, et pour cela j'emploie le spiritisme. Mais, monsieur le général, vous ne voyez pas les deux pirates qui en ce moment me serrent le cou, parce que je suis la reine de l'écran? "Le Crâne d'or", et le "Tombeau de l'Hindou", c'est moi qui ai tourné ces chefs-d'oeuvre.

Elle m'entraîne dans un coin et me dit à voix basse:

—Aussi cette nuit, on m'a fait le cercle de feu. J'ai flambé toute! J'ai souffert, ça sera un joli film!

Sa confiance terminée, elle reprend tout haut:

—Heureusement que j'ai les rayons X pour moi! Seulement, cet appareil tourneur cinématographique que j'ai dans le corps, il faut qu'on me le sorte. Pourquoi suis-je entre quatre verres? Pourquoi ai-je la radiographie par-dessus, par-dessous et sur les côtés? C'est que j'ai tellement gagné d'argent au cinéma, qu'on veut me tuer pour avoir mon coffre. Au secours, les haut-parleurs! Au secours!

* *

La plus tragique est encore cette dame blanche, mince et douloureuse.

Son visage exprime la douleur. Elle souffre terriblement! C'est l'électricité qui la "diminue".

—De cinq centimètres par jour, me dit-elle.

Et comme si son ennemi venait de lui apparaître, elle s'écrie:

—Arrière les fluides!

Elle s'approche de moi et murmure: —Ils sont venus s'installer chez moi le 26 juillet.

—Qui donc, Madame?

—Les fluides électriques. Alors, je suis sortie pour acheter un bifteck, car j'étais seule, mon mari était à la gare; et l'électricité me cria:

—Coupe-toi le poignet, coupe-toi le poignet!

J'ai pris un petit couteau, j'ai coupé.

—Laisse saigner! Laisse saigner! criait l'électricité.

Après un aigle avec son gros bec me renversa sous le tramway. Cet aigle faisait du spiritisme et de l'avion. Alors mon mari me dit:

—Il paraît que c'est pour mettre ton nom sur le journal.

Oh! j'ai bisqué, j'ai bisqué. Alors, l'électricité et la "radiographie" ont transformé mon mari en diable. Il avait de petites cornes sur la tête grandes comme ça. (Elle montre son petit doigt) et par derrière une très jolie petite queue bien frisée. Moi j'avais mal au coeur, car il sentait la chair brûlée.

Le délire, soudain, devint plus incohérent:

—Alors, on me criait:

Catin de Ninon! Catin de Ninon!

C'est l'époque où les Monticelli ont vendu les boutons électriques à un comte russe. Ils les ont vendus 17 si, 17 so, 17 cent, 1,700 francs! C'est ce qui fait que le pauvre Charles a échoué comme empereur d'Autriche, et que la chère Zita son épouse fait du cinéma. Et c'est ce qu'on appelle une sortie à l'anglaise! Mais que je souffre! Arrière! les fluides! Ça y est! Je suis encore raccourci de cinq centimètres!

Et celle-ci, qui renverse tables, bancs et se sauve, affolée, traquée, parce que le haut-parleur la poursuit avec un couteau et un revolver!

Et ce prince russe, qui, grelottant de peur, est caché sur le toit de son armoire, parce qu'il entend les pas de Djerjensky, roi de la Tcheka?

* *

Quand la fièvre nous tient, nous, gens de raison, nous avons des rêves horribles. Des bandits nous pourchassent, nous fuyons; mais, soudain, nous sommes comme paralysés. Le bandit va nous atteindre. Nous sentons déjà le froid du couteau. Enfin, nous pouvons repartir. Péniblement, nous grimpons sur un toit. L'angoisse nous étirent. Les bandits nous ont découvert! Ils accourent! Ils vont nous jeter du sixième étage sur le sol... mais, en sursaut, mouillés de sueur, nous nous réveillons. Le cauchemar est fini.

Pour les pauvres persécutés le cauchemar continue toujours...

CES MESSIEURS DU DOCTEUR DIDE

Le docteur Dide est un aliéniste, qui tient du merveilleux.

Afin de prouver que parfois des choses tombent bien, son asile est situé en un lieu nommé Braqueville.

La maison de Braqueville est une maison comme il n'en est pas une autre sur le territoire de la France républicaine

Si je suis dénoncé comme fou, je demande que l'on m'interne chez le docteur Maurice Dide.

Ce savant professe que la folie est un état qui en vaut un autre et que les maisons de fous étant autorisées par des lois dûment votées et enregistrées, les fous doivent pouvoir, dans ces maisons, vivre tranquillement leur vie de fou.

Et ce savant a raison. C'est assez que l'on ne puisse pas les guérir.

Il est périlleux de reconnaître, de manière officielle, qu'un individu possède telles aptitudes réclament son transfert dans un milieu spécial, si, cette reconnaissance établie, on défend aussitôt à ce citoyen l'exercice innocent de ces dites aptitudes.

On ne punit pas un homme parce que cet homme ayant attrapé une bronchite, ajoute à sa maladie la malice de vous tousser au nez. De même, si quelqu'un tâtonne sous le prétexte qu'il est aveugle, cela ne doit pas lui mériter, à première vue, un coup de poing bien placé entre les deux yeux.

Dans la maison du docteur Dide la folie n'est pas considérée comme un crime.

On ne se dresse pas devant le pensionnaire pour lui dire: "Misérable! Qu'as-tu fait? Tu viens de perdre la raison!"

On lui dit: "Bonjour, monsieur, vous voici chez vous."

Les châtements sont interdits.

Existents-ils en d'autres lieux? Je vous crois! Si je suis certain de ce que j'avance? Tout à fait! Laissons les "réflexes". Un fou vous enfonce les ongles dans la chair, vous le repoussez sans douceur. Cela va! Un grand mystique inoffensif tombe à genoux contre son lit, et, dans l'attitude des plus célèbres saints du calendrier, les bras en croix, ouvre son âme au Seigneur, cela est son droit de fou, qu'en entrant à l'asile il a honnêtement acquis.

La folie est justement de le forcer à se relever sous la botte. Priver cet autre de nourriture, parce qu'il ne fait que hurler, est une économie qui ne devrait pas se pratiquer. Déshabiller ce monsieur qui s'est "évadé", et l'enfermer nu dans un cachot froid, c'est vouloir placer une bonne petite congestion pulmonaire que l'on tient en réserve.

Il est possible, puisque la main-d'oeuvre manque, que des malades, payant la rançon de la loi de huit heures, doivent être attachés. S'ils doivent l'être, pourquoi, lorsqu'un inspecteur se présente, alors que l'on prie l'inspecteur de souffler un instant dans le fauteuil directeur, fait-on courir une infirmière dans les salles au cri de: "Détachez les malades, détachez les malades!"

—Nous ne sommes plus à Venise, déclarait un docteur, récemment, à propos d'histoires.

Je n'avais pas dit que nous fussions à Venise, docteur, je n'avais parlé que des bords de la Seine...

* *

Dans la maison du docteur Dide, la folie est sacrée. C'est un talent que l'on respecte, une chute d'eau que l'on ne cherche pas à canaliser pour faire de la houille blanche. Les neiges ont fondu, qu'elles s'écoulent suivant les fantaisies de la nature. Ce fou a pour habitude, chaque matin, de rédiger une affiche et de la coller à la porte 3 du couloir de la deuxième. Pourquoi la lacérer?

—Alors, que vend-tu aujourd'hui, mon ami? Du veau à six cent mille francs le kilogramme? N'est-ce pas un peu cher?

—C'est le prix, patron. A prendre ou à laisser.

Dide va aux fous, et n'attend pas que les fous aillent à lui. Celui-ci a la manie d'être joyeux. Dide éclaire sa figure d'un franc sourire, trempe sa voix dans un bain de gaité:

—Allô! Dario! fait-il, bourrant amicalement l'épaule de l'homme heureux, tout est encore très beau, ce matin, n'est-ce pas, mon ami?

—Tout roule sur des roulettes idéales, patron.

—Si ça roule? Mais à merveille, vieux frère!

—Vieux frère! va, dit le malade, qui éclate de contentement.

Le jardinier bêchait en conscience. Soudain, il plante sa bêche en terre et le voilà contre le mur. Il le tâte de

mouvements mécaniques. On dirait qu'il y trace des figures de géométrie.

Il serait d'une religion lui ordonnant ces gestes, tout le monde trouverait cela édifiant: lamas, bouddhistes, musulmans, catholiques et, à Jérusalem, les juifs devant le mur des lamentations, en font bien davantage à l'heure de la prière!

—Regardez, c'est beau, c'est grand dans son mystère, disait le savant.

Cinq minutes après, comme exorcisé, le jardinier reprenait tranquillement sa bêche.

Voici les ateliers. Parmi scies mécaniques, rabots, instruments tranchants, onze ouvriers s'évertuent: dix fois — dix délirants — et un chef normal.

— Cherchez l'homme normal, demande le docteur.

Je ne l'ai pas trouvé.

Ces temps derniers, l'électricien est tombé malade. Un fou l'a remplacé pendant deux semaines. Il aurait pu tout faire sauter. Il n'a même rien abîmé.

Mais levez les yeux, lecteurs, je vous en prie, levez les yeux avec moi. Sur le toit d'une bâtisse à trois étages, travaille un couvreur. Ce couvreur ne vient pas de Toulouse, il est de Braqueville. C'est un fou.

—Un fou? demandai-je éberlué.

—Evidemment, fit Dide, pris de pitié pour mon étonnement.

* *

Dans la maison du docteur Dide, je n'entendais pas un cri.

—Vous n'avez donc pas de "cinquième"?

—Vous venez d'y passer deux heures. La "cinquième" est le quartier des agités. Dans cette cour, c'est généralement la bamboula des grands jours de fête. On n'en ressort jamais que le tympan en folie.

—De la blague! dis-je, ce n'était pas là votre cinquième.

C'était sa cinquième.

—Dans les autres asiles, pourquoi hurlent-ils, alors?

—Je ne sais.

—Enfin, que leur faites-vous?

—Je leur fiche la paix.

Un franc compère vient nous serrer la main, il se plante devant nous et chante:

*J'voyais, tell'ment j'étais pompette,
Les becs de gaz qui tournoyaient.*

—Voilà le chanteur, donnez-lui deux sous. Il chantait devant les cafés, c'était son métier à cet homme.

Qui tournoyaient, qui chahutaient.

—Bravo! Dupré! Voilà tes deux sous; continue, mon ami, c'est ta vie, ne la change pas.

Tout en allant, j'aperçus une tombe.

—Qui est-ce? demandai-je.

Alors Maurice Dide, d'un ton absent, répondit:

—C'est mon prédécesseur.

En effet, le docteur Marchand, directeur de Braqueville, fut tué à cet endroit par l'un de ses clients...

* *

Les malades guérissent-ils moins rapidement qu'ailleurs dans la maison du docteur Dide?

Ils retrouvent plus vite la lumière.

Ce n'est pas en exaspérant ces malheureux qu'on les ramène à la raison.

Pour soigner les fous, il faut d'abord prendre la peine de comprendre leur folie.

Il faut aussi profiter de leurs jours de lucidité pour les réadapter à la vie ordinaire.

Traiter continuellement comme un fou l'homme qui ne perd que de temps à autre le contrôle de son jugement, c'est l'enfoncer dans son infortune.

Nous marchions dans l'allée principale de l'établissement. A vingt pas de nous, un pensionnaire s'arrêta. Il prit l'attitude qui immortalise Gambetta dans le jardin du Louvre puis entama une éloquente harangue.

—Cet homme est en proie à son orage. L'orage ne durera, mais il faut qu'il passe. Si je voyais un infirmier brutaliser ce malade sous prétexte de le faire taire, c'est l'infirmier que je mettrais au cabanon.

En effet, l'orage passa. L'orateur s'approcha de Dide.

—Bonjour, monsieur le directeur, vous venez encore de me surprendre en effervescence.

—Nous avons tous la nôtre, mon ami.

—Mais c'est fini. Je sens que je guéris. Monsieur le directeur, vous êtes un grand savant.

Et je partis déjeuner chez le docteur Dide.

Il y avait un autre convive à table.

A la fin du repas, cet invité passa au piano.

—N'est-ce pas que mon médecin adjoint est un grand artiste, me dit Maurice Dide.

—En effet.

—Eh bien! ce n'est pas mon médecin adjoint, c'est l'un de mes fous...

L'ARMOIRE AUX CERVEAUX

Une après-midi, le docteur Dide me dit:

—Venez voir mon laboratoire.

Les travaux de ce savant sont célèbres par le monde.

Au moyen d'une machine perfectionnée, il coupe les cerveaux en tranches minces comme l'on fait du jambon de Parme dans les boutiques italiennes d'alimentation. Il examine ensuite la chose au microscope. De là sortira peut-être la clé de la maladie mystérieuse. Du moins espérons-le.

Je me promenais donc, respectueusement, dans ce temple de l'avenir, quand, soudain, je tombai en arrêt devant un réduit imprévu.

Cent vingt pots de chambre, chacun dans un joli petit casier, ornaient seuls les murs de ce lieu. Aux anses pendaient des étiquettes portant noms d'hommes et de femmes et, en dessous: D. P. (démence précoce). Délire progressif. Confusion mentale, psychoses symptomatiques, lésions circonscrites; P. G. marche rapide. Epilepsie. Idiotie.

Ces pots de chambre aussi correctement présentés avaient dans leur air quelque chose de fascinateur.

—C'est mon armoire à cerveaux, fit Dide.

Il tira un pot par l'anse: un cerveau nageait dans un liquide serein. Regardant l'étiquette, le savant me dit:

—C'est Mme Boivin.

—Enchanté!

Je demeurais en extase devant l'armoire.

—Parfait! fis-je, vous avez là de beaux cerveaux, mais pourquoi dans des pots de chambre?

Le maître me regarda bien en face et me répondit:

—Parce que le pot de chambre, Monsieur, est la forme idéale du cerveau!

ON S'EST MOQUE DE PINEL

L'agité peut être calmé ou réduit. On ne lui demande pas ce qu'il préfère. Si l'on n'a pas le temps de le calmer, on le réduit. Quand on le juge assez réduit, parfois on le calme. On l'écume comme le pot-au-feu.

Il est des cas, côté des hommes, où la réduction s'opère à la semelle de brodequins. Ce traitement n'est pas ordonné par les médecins. Il a lieu surtout la nuit.

L'agité crie, se démène, il ennuie le surveillant. L'homme a déjà la camisole, on lui donne quelques bons coups avec le passe-partout, histoire de l'avertir. Le manche à balai sert aussi. Mais la méthode préférée est le brodequin. Monté sur le lit, le surveillant frappe dans les côtes. Le lendemain, le patient en porte les meurtrissures. Ces agités donnent contre tous les murs!

C'est la méthode clandestine.

Officiellement, elle n'existe pas.

Les médecins réduisent par la camisole le ficelage sur le lit, le cabanon et le drap mouillé.

Le drap mouillé est une conquête de la psychiatrie. La méthode nous vient de l'Égypte des Pharaons. Seulement pour l'employer les Égyptiens attendaient que les clients fussent morts. Et ils coupaient le drap en petits morceaux appelés bandelettes. Nous, nous employons le drap dans toute sa largeur, en serrant bien, à chaque tour, à l'aide du genou... Il arrive ainsi que l'on atteigne le résultat: le malade ne crie plus; il expire.

Les docteurs calment par la balnéothérapie.

La douche n'est plus à la mode.

Sur les vingt mille insensés que j'ai eu l'honneur de fréquenter, cent à peine ont évoqué la séance du jet d'eau. C'était dans des départements où la lumière scientifique n'avait point encore pénétré!

Aujourd'hui, c'est le bain.

Dans les maisons pour riches, les bains sont de dix-huit, vingt-quatre, trente-six heures; encore ne sommes-nous pas en avance: en Allemagne, c'est deux jours, trois jours.

Pour ménager les côtes de la personne que l'on veut ainsi laver, on suspend un hamac dans la baignoire. L'eau et deux gardes se renouvellent par des systèmes pleins de perfection.

Cette hydrothérapie est plus modérée dans les asiles.

Un pauvre ne doit pas se laver aussi longtemps qu'un riche, ce serait indécent; aussi, dans ce cas, les bains ne durent-ils que de quatre à huit heures, et il n'y en a pas pour tout le monde.

* *

Un jour, mes pas innocents me conduisirent dans une salle. Je vis des têtes qui semblaient être des choux-fleurs dans un jardin potager. Cette vision anéantit sur-le-champ toutes mes capacités, sauf une: celle de compter. Je comptai: une, deux, quatre, six... quatorze têtes. M. Deibler n'avait pourtant point pris son café au lait dans cette ville, ce matin! D'abord, ces têtes n'étaient pas coupées, elles grimaçaient et leurs bouches criaient. Curieux tableaux à l'ombre des grands murs départementaux! Je me campai. Etayé de ma canne, j'ouvris résolument les yeux. Pas d'erreur! C'étaient des têtes. Des têtes qui sortaient d'une cangue. A Changhaï si vous êtes bien avec le chef de police de la concession française, vous pouvez avoir la primeur d'une de ces représentations. Pourquoi aller si loin? Ce n'était point du même ordre, cependant. C'est d'une baignoire qu'émergeaient ces têtes, non d'une cangue. Étonnantes baignoires! Elles étaient entièrement recouvertes d'une planche de bois qui, par bonheur, portait un échancrure juste au moment où elle atteignait le cou.

Bien trouvé! Les baigneurs ne s'évaderont pas de la baignoire.

Des têtes étaient calmes; mais celle-ci nous injurait. Et cette autre, d'un geste du menton, réclamait qu'on lui grattât le nez.

Un trou pour la tête c'est bien! Un autre pour les mains, s'il vous plaît, au moins pour une seule!

* *

La baignoire coûte cher, le personnel est rare, alors apparaissent instruments de contrainte, cellules et cabanons.

Ficelez sur un lit un agité et regardez sa figure: il enrage, il injurie. Les infirmiers y gagnent en tranquillité, le malade en exaspération. Si les asiles sont pour la paix des gardiens et non pour le traitement des fous, tirons le chapeau, le but est atteint.

Pinel, voilà cent ans, enleva les fers aux aliénés. Cela fait un beau tableau à la Faculté de médecine de Paris. Eh bien! on s'est moqué de Pinel.

Camisoles, bracelets, liens, bretelles remplacent les fers.

Voyez cette jeune femme camisolée et liée sur son matelas depuis cinq jours. Camisole et liens ne l'ont pas calmée. Elle grince des dents, mais c'est moins de folie que de rage. On comprend qu'elle dévorerait joyeusement ses bourreaux. Ses bourreaux, eux, pendant ce temps, jouent aux cartes. Alors, et le bain, cette dernière conquête du progrès, qu'attend-on? Que l'infirmière ait le temps et qu'une baignoire soit libre!

* *

Dans le quartier des hommes, l'existence des dangereux prend un caractère faunique.

Ces créatures sont retournées à la bête. On dirait des animaux verticaux. L'un fait le lion. Il se promène dans la cour en rugissant. On épaulerait son fusil, en l'entendant, si l'on se trouvait dans les montagnes d'Abyssinie. Nous voulons l'approcher, il nous envoie un rugisse-

ment en pleine figure. J'en sens encore le vent et le frisson.

Deux autres se tiennent par la main, un grand qui est habillé, un petit qui est légèrement habillé. Le petit est goîtreux du ventre. Sa tête arrive au coude du grand. Ils se sont connus ici, ils ne se parlent jamais; une affection fraternelle les unit. Ils ne diront rien parce que l'on ne cherche pas à les séparer, autrement, s'arc-boutant au mur ils attendraient l'attaque, griffes dehors. Dans ce cas, le petit est à quatre pattes et mord l'agresseur à la cheville, comme le tigre fait au buffle.

Et ce dément dramatique au front immense, à la pupille agrandie et qui fixe de deux yeux lumineux un point de l'horizon, que regarde-t-il? On finit par chercher le point qu'il fixe... il n'y a pas de point!

Et cet autre, les deux bras collés aux côtés tel un coureur qui va s'élançer... Il a dû se retourner en fuyant Sodome. Il est changé en statue de sel. C'est ce que l'on appelle une attitude soudée.

Les cabanons sont autour, comme une bibliothèque dans un bureau bien meublé.

—Ouvrez! dit le docteur.

Nous nous tenons à un mètre par précaution.

Un sauvage apparaît dans le cachot. D'étranges plumes sont collées sur tout son corps, il en a dans les cheveux. C'est un Peau-Rouge.

—Vous l'occupez donc à plumer des poulets?

—Ce ne sont pas des plumes, c'est son varech.

Comme literie, il a du varech, il le mouille, le varech colle à sa peau.

Il ne dit rien. On referme.

—Ouvrez le Sénégalais.

Noir, méchant, le Sénégalais est à demi étendu dans l'ombre. Du dos de sa main, il fait le geste qui veut dire: "Va-t'en." C'est une avant-main de fauve qui se balance. Ce cabanon sent la viande crue.

—Va-ra-cri-da-ru-la-ra-ti-ka!

Il s'est dressé. On voit ses dents, il va bondir. On boucle.

On ouvre ailleurs.

L'enfermé cherche à s'enfuir. Les gardiens le barrent. C'est un jeune, il est habillé.

—Faites-moi sortir, docteur, je vous en supplie, moi, je ne suis pas mauvais!

Avant-hier, il avait mordu l'homme à l'attitude soudée.

—Je ne recommencerai plus. Ce n'est pas ma faute.

Il avait un livre. Pour lire, il devait se coucher, le rayon de lumière passant sous la porte étant tout son soleil. Ce livre avait pour titre: "Aventures de voyages"!

—Faites-moi sortir, par pitié! je ne mordrai plus.

—Refermez.

—Assassins! Assassins! crie le jeune homme en sanglotant.

—La folie, me disait une soeur, est une punition de Dieu.

Les hommes y ajoutent la leur.

JOUR DE VISITE

Les asiles ont cela de commun avec les champs d'épandage qu'ils sont hors la ville.

Ce n'est pas ce qui doit enrichir les Compagnies de tramways, mais on leur dit: "Vous n'aurez la concession que si vous nous faites celle d'aller chez les fous".

C'est une affaire pour le wattmann qui bat les records de vitesse à travers des terrains vagues. C'en est une autre pour le receveur qui berce sa sieste d'un royal ronflement.

Jeudis et dimanches, brouhaha!

Il y a du monde dans ces voitures.

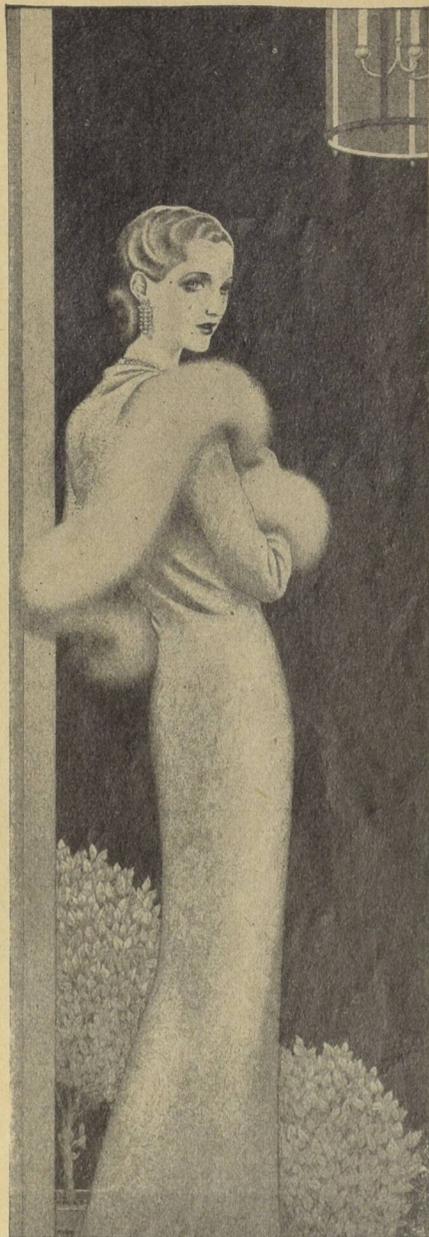
Contrairement à l'usage, ce sont des citadins allant porter des victuailles à la campagne. Il monte des paniers une odeur de soupe et de ragoûts. Mon remords est d'avoir donné du pied dans l'un de ces osiers une fois, et j'ai renversé le veau marenco.

—Alors, qu'est-ce qu'il va manger, maintenant? dit le propriétaire, d'un ton lamentable.

Il n'y a pas de fous obèses.

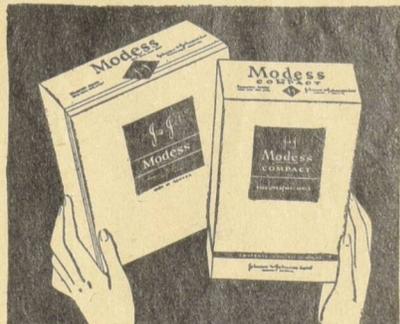
Mais jeudis et dimanches il y a des indigestions.

Un fou affamé mange facilement plus que de raison.



Le MODESS régulier (épaisseur standard) est considéré comme la garniture la plus souple et la plus sûre dans les cas ordinaires. Le MODESS COMPACT convient particulièrement à la mince silhouette moderne... discret, invisible, il n'en est pas moins confortable et absorbant. Les deux sont nécessaires, selon les circonstances.

Modess Est Infiniment Plus Souple



Format Régulier ou Compact. Une boîte de chaque genre suffit aux cas ordinaires et particuliers.

Produit de

Johnson & Johnson LIMITED OF CANADA

Les plus grands fabricants du monde de pansements chirurgicaux, bandages, cotons hydrophiles, etc.

Voici les familles qui arrivent. Rien de commun avec les visites aux hôpitaux, cela tiendrait plutôt des promenades aux cimetières. On apporte une bouteille de bière au lieu d'un pot de géranium, c'est tout.

Pourquoi viennent-elles? Celle-ci parce que le cœur le lui commande. Une autre parce que les voisins trouveraient drôle qu'on n'allât pas voir le parent. Pour s'éviter des remords aussi. Tout cela est sans espoir. Ce n'est guère encourageant non plus.

La famille représente un monde lointain pour le fou. Les fous polis ne le marquent pas brutalement.

—Eh bien! tu n'es pas content de me voir?

S'il est content, il ne le dit pas.

—Tu sais, ton frère vient de mourir.

—C'est qu'il a bien chaud où il est.

Ils sont deux déments précoces sur un banc. Cette catégorie est encore sociable. Seul, l'un reçoit une visite.

—Tu es heureux de me voir?

—Eh oui! ma femme!

Sa femme lui tend une côtelette de porc. Il la mange:

—C'est bon? demande la femme.

—J'aimerais mieux mes bottes de chasse, répond l'homme.

Le second a la figure triste. La chance du voisin met son malheur en lumière. A côté d'une tombe fleurie, il paraît en être une autre où s'est fané un bouquet que personne ne viendra enlever.

Les fous ne sont pas seuls à ne pas voir les réalités.

—La Sainte Vierge! dit ce malade, à sa mère, la Sainte Vierge, tu comprends...

—Au lieu de penser à cette Sainte Vierge, fait la mère, tu ferais mieux de t'occuper de ta femme et de tes trois enfants.

Ce qui prouve que si l'on enferme les fous, on laisse des idiots en liberté!

Deux vieilles se ressemblent: deux soeurs. Un panier est entre elles. C'est un panier d'abondance. A une heure de l'après-midi, elles mangeaient. A deux heures également.

—Madame Servin, dit la religieuse, vous allez encore être malade ce soir.

Mme Servin a la bouche trop occupée, sa soeur répond pour elle:

—Mieux vaut vomir que maigrir.

Quelle noce!

Elles enfournent viandes, gâteaux, tout à la fois. Au juste, quelle est la folle?

—Je me le demande, fait l'interne. Je devrais établir un roulement et garder l'une et l'autre tour à tour.

—Pas de sitôt, mon petit brun, j'ai encore quatre sous, moi, et la pension de mon époux, alors?

A sa soeur:

—Mange, Adélaïde, tu en as pour quatre jours.

Voici une silhouette qui chatoie, jeune femme pressée et parfumée. Elle monte à l'infirmerie.

—Madame, lui dit le docteur, la situation est assez sombre.

—Qu'appellez-vous sombre?

—Votre mari n'en a plus pour longtemps.

—Eh! docteur, quelle importance cela a-t-il? fait la dame. Il sera mieux et moi aussi.

Et la dame ajoute pour elle-même:

—Depuis longtemps, c'est un mort pour moi.

Des cris rageurs éclatent: "Arrière! Cachez-vous dans le placard à balais! Mettez un masque! Arrachez-vous la ressemblance. Je vous reconnais, vous, le fils de cet homme, vous, le père de ce fils! Mâles qui faites du mal. Psitt! Psitt! Glou-ou-Glou!"

C'est une femme qui accueille ainsi son mari et son enfant. Elle était calme depuis plusieurs jours. La vue des siens remonta son délire.

L'homme la regarde: il est tout pâle. Serré contre le père, le gosse pleure.

La délirante se sauve au bout du jardin. Père et fils attendent un moment, puis ils la rejoignent avec précaution. Elle les voit qui s'approchent. Elle ramasse des cailloux et les lapide.

—Papa, demande l'enfant, pourquoi lui fait-on toujours manger de la mauvaise nourriture à la maman?

Une nouvelle visiteuse arrive. Elle vient voir sa fille. La soeur lui conseille de repartir.

—Remettez-lui toujours cette boîte de ma part. Je vais attendre.

La soeur passe dans la cour du quartier. La fille est occupée à chanter.

—De la part de votre mère, dit la soeur.

L'envoi semble fournir un nouveau thème à sa chanson. Elle chante:

—Poison du regard! Poison de la boi-oi-oi-te.

A pas dansants, elle gagne le milieu de la cour, et laisse tomber la boîte, délicatement, dans la fosse.

—A-t-elle mangé ses oranges? demande la mère à la soeur qui revient.

—Elle les mangera, madame...

Celle-ci ne prend pas de détour. Son mari s'approche, elle le gifle.

Ce mari en a assez. A sa mine, il ne reviendra plus. Il part en disant: "Et puis zut!"

—Et puis mange! répond la donzelle.

Toutes les situations se présentent:

—Veux-tu revenir à la maison? demandent ces gens à ce malade.

—Je suis bien là, vous ne m'aimez plus. Je préfère disparaître d'heure en heure.

—Tu es calme, tu vas mieux.

—Moi je vais mieux, c'est vous qui n'allez pas bien. Laissez-moi.

Sur le même banc, chanson différente:

—Je ne peux plus rester ici, emmenez-moi.

—Le docteur dit que tu n'es pas tout à fait guérie.

—Si, je suis guérie.

—Tu ne l'es pas encore. Sois raisonnable.

—C'est vous qui m'avez fait enfermer.

—Ne le fallait-il pas?

—Sans cœur, sans cœur, sans cœur!

C'est une jeune fille qui semble surtout avoir besoin d'une cure de tendresse.

Plus loin, une dispute s'élève contre un arbre:

—Enfin, dit un père à sa fille, me diras-tu pourquoi tu te bouches toujours les oreilles?

—Papa, c'est les tuyaux qui me traitent de vache!

* *

Un monsieur et deux petits garçons traversent la cour et prennent les escaliers des "payants". Ils viennent tous les dimanches. Au premier étage, ils tournent par le couloir B, puis ils entrent dans une salle. Ils en traversent quatre. Dans celle du bout, sont trois lits. Ils se dirigent vers l'un, ils s'arrêtent et se découvrent. Sous un voile de tulle, une femme, jolie et sans ride, dort à plat dans l'attitude d'une momie. Elle est d'ivoire. Son visage, immobile, respire une féroce méchanceté.

Le monsieur et les garçons sont du même côté du lit et regardent la morte vivante.

Une soeur vient:

—Toujours le même état, ma soeur?

—Toujours.

Cette femme n'est pas morte et ne dort pas.

—Si tu ne veux pas ouvrir les yeux, dit le mari, donne-moi ta main, tu toucheras les enfants, tu verras comme ils ont grandi...

Dans son sarcophage, la momie ne bouge pas. Le mari rabat le drap, prend la main de cette femme. Cette main est soudée à la hanche. Il fait un effort: il ne peut décoller le bras du long du corps.

—Vous amèneriez un cabestan, monsieur, vous le savez bien, vous n'y arriveriez pas, dit la soeur.

Depuis trois ans, elle est ainsi. Mille jours bientôt qu'elle n'a pas ouvert la bouche, même pour s'alimenter. On la nourrit par le nez, à la sonde. Pas un de ses muscles ne bouge. Quand chaque matin, on change son lit, il serait inutile de la saisir par les reins, un homme fort pourrait soulever tout le corps par les chevilles, elle se tiendrait raide, elle est de bois.

Le mari et les deux enfants, chapeau bas, veillent encore un moment, muets, près de ce faux cadavre.

Dehors on entend une voiture qui roule... L'idée vous vient que c'est le corbillard.

QUATRE DAMES ELEGANTES

Ce matin j'ai rendu visite aux "payants".

Ce sont des dames qui ont "de quoi" et qui ne vont pas passer leur folie dans les quartiers des mal peignées.

On peut être folle, on sait tenir son rang.

Essayons nos pieds, nous entrons chez les démentes à bas de soie.

—Madame, je vous présente mes hommages.

La dame était à la porte de son petit salon. C'était une personne distinguée, grande et brune. Robe noire, souliers vernis, boucle de strass. Trente-cinq ans... sans être poli.

—Faites-moi l'honneur, monsieur, de vous asseoir dans ce fauteuil. C'est sans doute à M. le procureur de la République que...

—Oh! non, madame.

—C'est à son substitut?

—Pas davantage...

—Vous êtes l'envoyé des "Galeries des Dames", alors? J'ai commandé une chemisette, deux combinaisons de soie, une paire de souliers de ville, vingt écheveaux de soie pour ouvrage-main et cinq mètres de charmeuse. Les souliers de ville ne sont pas de ma peinture. Vous me facturez la chemisette 120 francs, alors qu'elle était portée 98 sur le catalogue. Votre charmeuse est bien... Je paierai pour la charmeuse, mais les combinaisons!...

Elle part dans sa chambre et rapporte les combinaisons.

—Ce sont des combinaisons pour les cuirassiers de Reichshoffen! Je suis grande, mais je suis mignonne! J'ai taille mannequin, monsieur. Je suis faite au moule. Vous m'envoyez des sacs. Ces combinaisons ne sont pas pour soeur Gabrielle la Tour! Si, hier, cette soeur ne m'avait servi de la cervelle au lieu de rognons et du fromage de chair humaine, en place d'un petit flan entier, je pourrais lui faire don des combinaisons. Touchez-les, ce n'est pas de la soie, c'est du beurre!

—Madame...

—Madame Amélie Parqueret, veuve de son mari, qui n'a pas laissé plus d'argent que de regrets. Or, la santé de Mme Amélie Parqueret exige un vin tonique, des viandes saignantes et de vieilles bouteilles. Le 17 novembre, on m'a servi trois boulettes de restes, des restes des folles de là-bas, qui ne savent pas manger dans la vaisselle, une sardine inférieure, du riz pierreux et des châtaignes pour me cimenter le sang.

Or, une autre fois or, Mme Amélie Parqueret, veuve non joyeuse, demande que l'on ne se livre pas sur elle à des pratiques d'auscultation épidermique; de plus, que dans le jardin son fauteuil soit placé de telle sorte qu'elle n'ait plus à redouter les nausées que lui occasionne le fauteuil-balançoise de Mme Urbain, et je m'oppose à ce que l'internée suisse, Mme Verming, me joue à tout instant sur la tête la "Marche funèbre" de Chopin.

—Madame, j'ai bien l'honneur...

Je me suis levé, Mme Amélie Parqueret s'agrippe à mon bras.

—Et je demande d'être séparée à table de Mme Zémandel, dont je ne puis supporter l'odeur physique délétère, le nez en clarinette, le corsage épinard, et la poitrine désormais vide.

J'ai pu retirer mon bras, elle m'a saisi au poignet.

—Et j'offre! Et j'offre une prime de trois cent vingt ducats à l'homme qui s'en ira là-bas, au cimetière, sur la tombe de feu Parqueret, mon époux, et pendant une nuit entière, alors que hululeront les chouettes, lui fera, à la lueur d'une lanterne sourde, de terrifiantes grimaces au fond de sa juste tombe.

* *

J'ai pu m'enfuir de l'autre côté du jardin. La féroce veuve, accoudée à sa fenêtre, me fait des signes. Je disparaîs dans un pavillon. Mlle Escan m'attend. Cela sent bon, ici.

Dans un salon une jeune fille est debout. Son attitude est celle qu'elle aurait, en dansant une gavotte. C'est une D. P., une démente précoce et sa folie est à forme de maniérisme. Elle vient au devant de moi, glissant en cadence. A plusieurs reprises elle corrige d'un mouvement de pied une traîne "imaginaire" qui la suit mal. Son bras droit levé fait une anse. Son petit doigt, qu'elle affecte de détacher des autres, domine tout le sujet qu'elle compose. A trois pas de

moi, elle plonge en un profond salut de cour, puis elle se redresse et s'évente, avec un éventail "qu'elle n'a pas".

Ses mouvements dégagent le parfum dont elle s'inonde (six ou huit flacons par mois). Un sourire changeant passe légèrement sur sa figure, comme une eau limpide, mais diversement colorée, glisserait sur une plaque de verre. Tout à coup, l'eau ne glisse plus.

La force expressive du visage se concentre dans les yeux. La jeune fille me regarde "en coulisse", recule sur la pointe des pieds, puis, ayant mesuré la distance, doucement, de ses deux mains, elle me jette comme un cil. Alors elle éclate de rire. On ne règle pas mieux une scène au foyer de la danse.

Je m'incline, elle s'incline, je pars. Nous n'avons pas échangé un mot.

* *

Le docteur est dans le couloir. Nous pénétrons dans une autre chambre. Assise, sa tête posée mélancoliquement sur son poing fermé, une femme blonde, vêtue de vert, une croix d'or pendant à son cou, regarde le tapis.

Une religieuse est avec elle.

—Comment allez-vous ce matin, madame Germaine?

—Docteur, "il" ne veut plus me parler.

Le docteur demande à la soeur:

—Elle pense encore à son tapis?

—Tout le temps, docteur. Hier, nous sommes restées dans l'autre chambre. Toute la journée elle répéta:

—Ouvrez la porte, ma soeur, que je voie mon tapis.

Il m'a fallu ouvrir.

—Il est triste, le tapis, aujourd'hui, m'a-t-elle dit, il ne me parle pas. Que lui ai-je fait?

—Voyons, madame, ce tapis ne peut pas vous parler, croyez votre docteur, qui est votre ami.

—Ah! il me disait de si jolies choses!

Un moment après, elle s'effondra sur ce tapis et pleura sur lui, douloureusement.

* *

Entrons dans la salle à manger de ces dames. Une pensionnaire déjà assise attend l'heure sainte. En voyant sa cliente, le docteur se bouche les oreilles.

—Bouchez! Bouchez! cela ne changera pas le fond de votre âme. Ah! Voilà ce que l'on appelle des docteurs! Pourquoi, au fait, n'avez-vous point de bonnet d'âne ce matin?

Le docteur fait un geste.

—Inutile! ne me touchez pas. Loin de moi, la bête. Moi qui avais en propriété toutes les Russies et le tsar pour régisseur; moi pour qui Guillaume II envahit la Belgique, afin de m'atteindre plus tôt et de me rendre mère d'un enfant-radium! A trois pas, je vous prie, manant, serf, moujik, nègre, docteur!

Et puis, enfin, quand allez-vous signer ma sortie?

—Je signerais votre sortie le jour où vous me direz: "Je me suis trompée, je ne suis pas la femme du roi Chilpéric".

—Ah! je ne suis pas la femme de Chilpéric? Si. Si. Si.

—Comment vous appelez-vous, exactement?

—Demoiselle. J'ai épousé Chilpéric. Je suis devenue duchesse de Magenta, et comtesse de Montalembert. Maintenant, Joffre et Saussier sont mes propres frères, je suis au Quirinal, aussi-je dis à Philippe d'Orléans.

—Cousin, tu est une belle branche! "Mais vous, vous êtes une tomate, un cochon, un..."

D'authentiques ordures sortent de la bouche de cette femme dont l'allure décehèle la bonne éducation. Avant sa maladie, elle eût rougi des termes qu'aujourd'hui elle lance avec conviction. C'est qu'il n'est pas une femme bien élevée dont les oreilles n'aient été frappées, dans la rue, à l'office, par les mots interdits. Ces mots alors refoulés, remontent à la mémoire des démentes. De la bouche de dames du monde tombées dans la folie on entend les inconvenances les plus ébouriffantes.

—Allons, madame, ce langage ne vous convient pas.

—Le sang de mon honneur coule, ainsi que celui de ma liberté. Si vous ne me donnez pas ma sortie, je l'aurai à coups de canon. Ah! Je le sais bien pourquoi vous me gardez!

—Je parie que c'est pour vous rendre visite les nuits.

—Toutes les nuits, il est chez moi, oui! Lundi, il s'est amené à trois heures du matin, habillé en Aramis. Avec sa grande épée, il voulait me transpercer. Heureusement que j'ai lancé mes "flitz" (?) Mardi, il était habillé en femme, en Carmen, honte à vous effronté tentateur! Mercredi, il était dans la peau du marquis de Priola. Vous pensez qu'une nuit d'orage, rejetant ma vertu, je vous dirai: "Vien, mignon!" Pouah! Vous n'êtes qu'un bouc.

Elle saisit son asc, sort sa boîte à poudre et, dans sa colère, s'enfarine le visage, à pleine houppette.

—Eh bien! crier-elle, je ne suis pas la femme de Chilpéric! Signez ma sortie.

—Au revoir, madame.

MADemoISELLE SUZANNE

—Me voici!

C'était une jeune fille fraîche comme l'innocence. Elle avait couru sur la pointe des pieds pour rejoindre le docteur en blouse blanche. Il était clair que dans ce "Me voici", elle avait résumé maintes choses, entre autres: "Je vous guettais depuis ce matin. J'allais de porte en porte. Je prêtais l'oreille. Vous êtes entré par la cour A juste au moment où je vous attendais cour B. Enfin je vous ai vu. Je suis vite venue: Me voici."

Cette agréable personne se croit l'épouse de ce docteur.

—Tiens! dit une religieuse, Mademoiselle Suzanne qui a retrouvé son mari!

—Oui! mon mari!

Elle enveloppe le docteur d'un regard qui supplie et, de sa main, lui caresse le bras.

—Allons! fait le docteur.

Mlle Suzanne n'est pas choquée. Elle sait bien qu'une épouse doit subir les mouvements d'humeur de son maître. Elle lui remet trois missives écrites hier et ce matin à son intention et à sa gloire. Le docteur prend les chères lettres dont l'écriture, tant elle débordait aux lisières des feuillets, semble l'image même de l'amour illimité de cette demoiselle, et, lentement, les déchire en me parlant d'autre chose.

Divinement résignée, Mlle Suzanne assiste souriante à la destruction de ses épanchements.

—Docteur, fait-elle, quand m'emmenez-vous? Je suis votre femme aimante et fidèle.

Elle est jolie, Mlle Suzanne. Grâce et douceur sont les signes extérieurs de sa folie. Elle cherche évidemment quelque chose. Ce n'est pas le coeur, elle l'a trouvé, c'est donc la chaumière.

—Oh! emmenez-moi, docteur.

—Allons, fait la religieuse, qui décroche elle-même du bras du docteur la main éloquente de la belle fiancée volontaire.

Dans un long couloir où nous nous en allons, l'enfant suit à trois pas, comme les femmes d'Orient. Cette jeune fille, dis-je, ne semble posséder d'autre folie que celle du printemps et de la jeunesse. Ce mal n'est-il de ceux qui s'apaisent avec agrément?

—Pour renaître peu après, fait le docteur. En tout cas, ce n'est pas là ma mission...

Nous sommes arrivés à la porte. Chaque matin, à cet endroit, a lieu la scène de la séparation. Le docteur doit repousser dans le quartier l'amoureuse qui lui parle avec toute l'éloquence d'un trop clair regard. Elle insiste, mais elle n'est pas la plus forte. Le docteur est enfin sorti du péril.

Alors Mlle Suzanne va s'asseoir sur un banc. Elle reste longtemps immobile, noyée dans son désenchantement. Puis enfin elle prend son crayon et se met à écrire les lettres que, demain matin, l'ingrat, sans les lire, déchirera.

LA FOIRE DE LA FOLIE

Il y a des fous qui font les fous. Il ne leur manque que l'habit de satin, le bonnet à corne retourné et les grelots.

Ce sont les saturnales qui se célèbrent, ce matin, au pays du soleil, dans cette cour.

Des bouffons gambadent. Un homme pique un cent-mètres et saute des haies imaginaires. Ce magot, d'une boîte de biscuits a confectionné un tambour. C'était suffisant pour rappeler à son voisin l'existence des tambours-majors et le voisin marche devant, faisant du geste le simulacre de lancer une canne qu'il n'a pas.

Ces fous sont de tous les pays. Il y a un géant qui est Danois. Les langages d'Europe, d'Orient et d'ailleurs s'entrecroisent. On dirait la fête au pied de la tour de Babel.

On ne les a pas tous ramassés sur place. D'aucuns ont traversé la mer en état de folie officielle. L'Algérie n'a pas d'asile, ni la Corse. On expédie ces fous dans le Sud de la France. Mais la Corse abuse. Ses fous ne sont pas tous authentiques. Un vieillard va-t-il déclinant, on lui dit:

"Écoute, tu n'es pas riche, on va t'envoyer sur le continent; tu seras nourri et logé dans une grande maison, belle comme la caserne de Bastia!"

Un petit certificat, et l'on expédie le colis. Il arrive. Le directeur-médecin dit: "Encore un Corse, je parie qu'il n'est pas fou!" Il n'est pas fou, mais il est là. Il faut bien le garder!

Le géant danois vient d'outre-mer également. Il était monté sur un paquebot français, à l'escale renommée pour la liquéfaction du cerveau, à Singapore! Le bateau siffla ses trois coups. Au large! C'est au bar que le Danois attirait d'abord l'attention des pouvoirs maritimes. A l'heure du café, il rassemblait devant lui cafetière, tasse, sucrier, il recouvrait le tout de son casque et attendait. "Curieux pèlerin!" se dit le commandant. Mais le soir où son malheur lui arriva, voici ce qu'il fit: on dansait au salon; belles dames, clair de lune, whisky, orangeades! Le Danois prie la fille du gouverneur d'une colonie de lui accorder un tango. Accord. Tout va bien. On tango. La danse est achevée. Le danseur saisit la danseuse par les coudes, la soulève — c'est un géant — traverse ainsi la salle et assoit violemment la fille du gouverneur sur le phonographe haut perché. Cris d'horreur de la galerie et cris de douleur de la demoiselle, car ça lui avait fait mal!

Dans la cabine-cabanon se termina le voyage du jeune et beau Danois.

* *

Au soleil, les fous sont plus fous, mais ils paraissent moins tristes, et quand ils chantent, la mesure est mieux observée.

Une espèce de Turc assis en tailleur, une badine à la main, charme des serpents. Il me demande de m'asseoir. Je m'assois. Il n'y a pas de serpents, évidemment! Les serpents sont dans sa vision. Cela suffit. Il siffle. Du bout de sa baguette, il chatouille les reptiles se dressant sur la queue. Alors le Turc se relève pour les suivre dans cette ascension. C'est pour moi l'occasion d'en faire autant.

—Backchiche (pourboire) dit le charmeur.

Mendier est le seul moyen d'avoir quelques sous pour le fou abandonné.

Ce monsieur bien rasé et de moeurs décentes (les fous ont généralement une façon de mettre leur pantalon...) était sacristain. La nuit il se levait, pénétrait clandestinement dans son église, puis allumait les cierges, tous les cierges.

—Enfin! Baptiste, disait le curé, quel est le vaurien qui allume mes cierges?

Baptiste répondait:

—C'est un nouveau miracle de saint Sernin.

Le curé pinça Baptiste. Baptiste avait d'ailleurs plusieurs autres miracles dans son dossier. On l'interna en attendant de le canoniser.

Baptiste en a conservé l'amour des allumettes-bougies.

Je lui en ai glissé une boîte, en douce!...

Cependant, deux silhouettes s'agenouillaient. Elles touchent le sol de leur front. Ces fous se relèvent... Ce sont deux Musulmans qui font la prière de midi.

L'ARRACHEUR DE DENTS

C'est bien la foire. Voici le charlatan!

J'en demande pardon à MM. les chirurgiens-dentistes, mais leur collègue qui,

ce matin, pénétrait dans cet asile allait se conduire en baladin.

Un gardien, qui l'accompagnait, lui dit: "Il y en a quatre. En voici d'abord deux."

Les deux fous s'amènèrent avec empressement. Le gardien leur dit: "On va vous arracher votre dent, vous êtes contents?"

Le dentiste les fit asseoir sur un banc. J'attendis. J'étais persuadé qu'une charette à bras apportait l'estrade, le tapis de velours rouge, la sonnette, le casque de pompier et les deux cadres contenant diplômés et médailles d'or!

Comme j'aime les boniments je fus l'un des premiers à faire cercle autour de l'arracheur.

De sa poche principale, il sortit son davier et le mit dans sa poche de gilet.

—Ouvrez la bouche, dit-il au premier client.

Le client obéit.

Le baladin se courba et plongea un oeil dans l'orifice.

—C'est là?

—Vous savez bien qu'il ne faut pas croire ce qu'ils vous disent, fit le gardien.

L'homme au davier promena son index sur la mâchoire du bas.

Le client tressauta. C'était là!...

Pendant ce temps, on avait trouvé les deux autres. Avec les curieux, cela constituait un groupe. L'opérateur pouvait opérer.

Du bout de sa pince, il coinça la dent coupable. Le fou pépiait. Belle pesée professionnelle du poignet.

—Mesdames et messieurs, voici la dent...

Il ne manqua que le roulement de tambour!

—Au suivant!

Le cercle se livrait à des singeries. Un Albanais suivant les opérations, répétait: "Tirana! Tirana!" Un Arabe disait au dentiste: "Toi, camarade cochon!" Des Russes, en proie à des visions terrifiantes, ramenées de la prison de Boutirky, cachaient leur tête dans leurs mains, hululant.

Cinq dents au tableau!

Chez le vétérinaire, les bêtes accompagnées ont droit à la piqûre.

Personne, il est vrai, n'accompagnait les quatre fous. Ils n'eurent même pas un verre d'eau. Ils couraient dans la cour, montrant leurs gencives saignantes. C'était encore beau que l'on eût arraché leurs crocs!

Ils attendaient cette délivrance depuis des mois!

CEUX QUI ONT TUE

Voici les fous assassins.

Ils sont aussi sages ou aussi fous que les autres dans cette cour d'asile.

L'interne me présente Norbert.

C'est un paysan à l'oeil pacifique.

—Pourquoi avez-vous tué votre belle-fille, Norbert?

—Elle voulait gouverner la maison sous prétexte qu'elle avait la peau neuve. Je lui ai dit: "Ma bru, tu vas t'attirer du désagrément de ma part." Elle m'a dit: "Vous n'êtes plus le maître, c'est ici chez moi puisque j'ai épousé le fils." Je lui ai donné un coup de hache sur la tête, pas plus que ça.

Souriant, il reprend sa promenade.

—Et vous, Péchard? Dites-nous clairement, mais clairement, n'est-ce pas, pourquoi vous avez tué votre femme?

—Clairement, monsieur le docteur, je l'ai tuée à cause de la côte droite.

—Qu'avait-elle, la côte droite de votre femme?

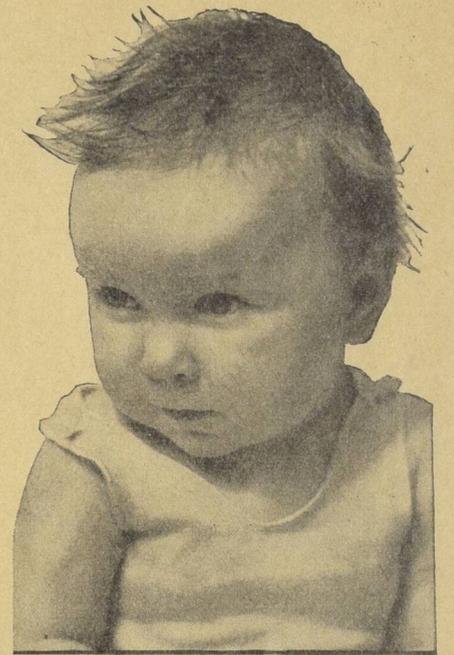
—Elle était à gauche. Alors, vous comprenez, c'était une insulte à la divinité. La côte droite à gauche! Non! Alors, monsieur le docteur, alors, où irait-on?

Julien a tué sa femme et son enfant.

La mère allaitait. Julien revient de l'usine. Ce fableau maternel le frappe de terreur. Il va à la cuisine, il saisit le grand couteau et, d'un seul coup, transperce le cou de l'enfant et le sein de la mère.

—J'entre, n'est-ce pas? L'enfant dévorait sa mère! Elle en souriait de douleur, la pauvre femme. Ah! j'ai fait vite pour la délivrer. Et il n'était que temps, vous savez! Sans moi!...

Un gars musclé est acroupi, torse nu, contre le mur et lit un catéchisme.

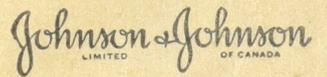


La Poudre de votre bébé

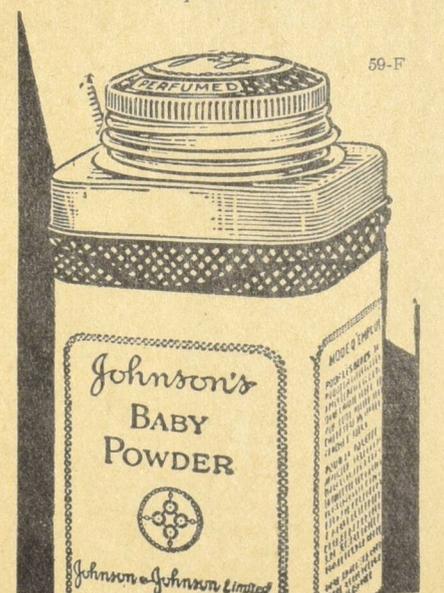
Il y a toutes sortes de poudres pour les bébés, tout comme il y a toutes sortes de bébés. Mais il est incontestable que la poudre qui convient le mieux aux bébés est celle qui contient le talc le plus fin—le talc d'Italie, doux et moelleux, dont nous nous servons pour faire la Poudre Johnson pour les bébés. Les poudres médiocres ne renferment que des talcs de qualité inférieure, dont les cristaux acérés irritent l'épiderme délicat de l'enfant. Le microscope vous montrera l'écart qu'il y a entre la Poudre Johnson pour les bébés et les autres—il suffit même de les écraser entre les doigts pour en sentir la différence!

POUDRE Johnson's Pour les bébés

Produit de la Maison



Fabriqué au Canada



Il a tué deux pêcheurs voilà quinze jours.

Il est à l'asile pour observation.

—J'arriverai à savoir ce qu'il a dans le ventre, dit le docteur.

—Des tripes, répond l'homme.

L'homme qui s'était relevé tombe à genoux et récite.

—Qu'est-ce qui a créé le monde? — C'est Dieu qui a créé le monde...

—Et qui a tué ses deux camarades comme un lâche? demande le docteur.

—C'est l'esprit du mal. Mais ne me parlez pas de cette tuerie. Vous allez me redonner le cauchemar. Quand je pense surtout aux enfants qui restent, j'ai du remords. Que voulez-vous? D'une main on vous frappe, d'une autre on vous cicatrise.

L'homme remet le nez dans son catéchisme et continue sa leçon:

—Combien de temps Dieu a-t-il mis pour créer le monde?

—Dieu a créé le monde en sept jours.

Ce mystique ne serait qu'un sur-simulateur.

* *

Il y a plus tragique: le coin des enfants-monstres.

Ils n'ont pas encore commis de crime, ils sont trop jeunes, mais le crime les habite. Leur folie est d'aimer faire le mal.

Cette petite fille que l'on me présente, a neuf ans. Son intelligence est brillante. Elle l'employait à mettre le feu chez elle, à semer d'aiguilles le lit de sa mère. Chaque jour, elle coupait un petit bout de la queue du chat. A l'asile, elle guette pendant des heures le passage des sœurs, et, quand une sœur se présente bien, elle la pince féroce ment au mollet. L'enfant-monstre me tend la main. Je prends sa main. La gosse pousse des hurlements comme si je venais de l'ébouillanter.

—Mon poignet, crie-t-elle, mon pauvre petit poignet, ce monsieur me l'a brûlé!

Voici un garçon de quatorze ans. Son visage est gracieux.

—Bonjour, messieurs, dit-il.

Il nous offre deux cocottes en papier.

—Comme cela, il est gentil, fait le docteur. Et bien! il ne pense qu'au crime.

—Je vous aime bien, monsieur le médecin.

—Tu m'aimes bien, seulement si dans quatre ou cinq ans tu me rencontres dans un terrain vague tu m'assassineras, n'est-ce pas, Pierre?

Pierre répond simplement:

—Il faut bien faire le mal.

MADAME GASTON SORT EN VILLE

Madame Gaston est une "payante". Elle doit sortir aujourd'hui faire des achats. Soeur Agathe l'accompagnera.

Voilà la soeur et la dame dans la rue. Le vent pique... On ne voit qu'un tout petit bout du nez de Mme Gaston. Le couple va bien. La soeur pose sa main sur le bras de sa compagne et lui dit certainement: "Vous marchez trop vite". La compagne accélère. La soeur aussi, moi de même à vingt pas derrière.

Nous enfions la rue Georges-Clemenceau. C'est une course à fond de train. Soudain Mme Gaston bloque les freins. Qu'elle soit bénie! C'est la devanture d'un marchand de pipes qui nous vaut de souffler. La dame entre chez le pipier. La soeur entre chez le pipier. J'entre chez le pipier.

—Une pipe, Monsieur? demande le pipier.

—Oh! non! pas pour moi, dis-je.

—Faites-moi voir des pipes, fait Madame Gaston.

—Pardonnez-lui, Seigneur, susurre la soeur.

On pose une boîte pleine de pipes devant Mme Gaston. Elle suce tous les bouts tour à tour, comme si c'était du zan. La soeur la tire par la manche. Le pipier n'en pipe plus.

—Donnez-moi deux pipes, dit la dame.

—Deux! s'exclame la soeur.

En route! Arrêt à la Pâtisserie Suisse. Gâteaux. Jusqu'au quatrième gâteau, la soeur ne dit rien. Quand la pensionnaire piqua de sa fourchette les gâteaux cinq et six: "C'est assez, dit la soeur, vous allez vous faire mal." Mme Gaston saisit aussitôt deux autres tartes aux cerises. La soeur lui arracha l'assiette. Mme Gaston ouvrit son sac et

sous l'oeil noir de la pâtissière, y jeta quatre choux à la crème.

Départ. La soeur doit offrir cette promenade à Dieu pour qu'elle lui compte à l'heure de la mort! On entre dans un magasin de nouveautés. La dame rouvre son sac. Les gâteaux n'y ont pas fait du joli! Elle en retire une feuille de papier et la lèche — à cause de la crème. Mme Gaston vint acheter une chemisette et des pantoufles. Soudain, elle ôte ses gants, montre ses doigts rongés par elle et crie à la clientèle: "C'est soeur Agathe qui me mange les doigts. Regardez! Regardez!"

La clientèle regarde. Soeur Agathe baisse la tête. Et je sors lâchement par une autre porte.

LES FRERES DE LA DROGUE

L'opiomane, le cocaïnoman, le morphinoman sont également des fous, mais, par convenance, on les appelle des toxicomanes.

Quand une raison solide les oblige à divorcer d'avec la drogue, ils ne vont pas chez un avocat, mais à la maison de santé.

Le toxicomane est le monsieur qui, lorsqu'il n'a pas absorbé sa dose d'opium, de coco ou de morphine, est prêt à s'affaïsser où il se trouve comme une vieille serviette tombant de son clou.

En Indochine, cela s'appelle "être niên" ce fut à Saïgon.

J'étais avec un camarade à qui je voulais du bien.

—Tu m'écoutes, lui disais-je, tu vas procéder ainsi et tu gagneras cent mille francs.

Le camarade ne m'écoutait pas. Il défaillait.

—Ne t'émeus pas de la sorte, fis-je, tu ne les as pas encore.

Les yeux du camarade pleuraient.

—Qu'as-tu? lui dis-je.

—Je suis "niên".

—Qu'est-ce que tu es? demandai-je.

Mais le compagnon sauta dans un pouce, gagna sa chambre, se jeta sur son lit, s'empara de sa pipe comme s'il montait à l'abordage et, claquant des dents, prépara sa petite cuisine.

A la troisième pipe, il ressuscitait.

—Maintenant, me dit-il, tu peux continuer de vouloir faire ma fortune.

* *

L'opiomane est le plus à plaindre des toxicomanes.

On peut, pour priser, se fourrer les doigts dans le nez à tous moments.

Il ne faut qu'un coin de hasard pour se piquer la cuisse avec passion.

L'amant de la drogue, lui, est un esclave méconnu.

Le cocaïnoman et le morphinoman sont mobiles: c'est le 75 de campagne.

L'opiomane c'est l'artillerie lourde! Il lui faut divan, natte, lit ou couchette. Une petite lampe, de l'huile, un pot de drogue, une aiguille à tricoter et un bambou qui, pour être tabou, doit avoir trente centimètres d'un bout à l'autre bout.

Un opiomane est une espèce de cul-de-jatte: il ne peut guère sortir de son quartier. Cependant, installé dans une cabine de première classe il fera le tour du monde si vous le voulez. Mais s'il va de Paris à Nice sans escale, c'est une affaire considérable.

Il doit louer les deux couchettes du wagon-lit.

Une seule suffirait pour la célébration de son sacrifice, mais il ne faudrait pas qu'au milieu de l'office le voyageur de la couchette du haut penchât la tête et dit: "Eh! là! l'homme! vous n'avez pas bientôt fini de faire griller des noisettes dans votre cageot du bas?"

Car le profane qui sent la fumée d'opium s'écrie toujours:

—Cela sent la noisette par ici.

Cependant, l'opiomane est parfois forcé de voyager en commun. Au bout de vingt-quatre heures le cher homme devient martyr.

Il a bien des cachets qu'il acheta vides chez le pharmacien et qu'il bourra d'opium. C'est noirâtre. Ce n'est pas si bon que la fumée; cela lui tient tout de même au corps quelques heures.

Mais les heures passent... et les cachets ne passent plus. L'homme entre en sueur, ses yeux pleurent, son nez cou-

le. Son compagnon a le temps de prendre la victime sous le bras et de lui tenir le front à la portière, mais tout juste. Mistral, mousson, bora, tous les vents du grand large le secouent intérieurement du nombril au cerveau. Il n'en peut. Il se sent partir. Il allait à Madrid, il s'arrêtera à Sigüenza. Il ne durerait pas trois heures de plus. Il descend du train. Il est affolé de souffrance. Peu importe le prix, il lui faut une chambre, une chambre tout de suite, où il courra se cacher comme un criminel que poursuit le gendarme.

Il a sa chambre! Fiévreusement il ouvre son petit sac qu'il n'a pas lâché du voyage.

C'est là dedans! S'il avait fallu sauver d'une catastrophe son sac ou sa femme, il aurait d'abord bondi sur le sac. Alors commence la cuisine autour du pot d'opium. A la première pipe, il revient à la vie. A la deuxième, il sourit. A la dixième son paradis est retrouvé!

* *

Quand, favorisé des dieux, vous voyagez sur des terres de soleil, vous portez sagement des lunettes jaunes. Tout change de couleur: la mer est rousse, les arbres sont fauves, le ciel est mordoré. Jusqu'au consul de France que vous croisez et qui a le teint d'un Chinois! Par son inattendu, l'existence est enchantée. Enlevez vos lunettes, ce monde imaginaire s'écroule. Vous contemplez des lanternes: c'étaient des vessies.

Ainsi du très charmant toxicomane. Prend-il ses lunettes, je veux dire sa pipe, sa seringue ou sa prise, le monde danse, sous ses yeux, une sarabande ensorcelée. Un vieux trumeau vient à passer: "Oh! l'admirable jeune fille!" dit-il. S'il vous écrit: "Hourrah! les dieux eux-mêmes me jalouseront, la terre entière est à mes pieds", cela signifie qu'il est allé proposer une affaire et qu'on lui a dit: "La chose me paraît intéressante, nous allons l'étudier; repassez dans huit jours." C'est parfois le contraire: "Catastrophe! me voici tombé dans un trou où je sens déjà que je m'enlise. Venez à mon secours! Ce soir ce sera trop tard." Traduisez: "Un tout petit arrêt dans mes projets. Je ne saurai que demain le résultat de mes démarches."

* *

Au début de la drogue, c'est le mariage d'amour.

Bientôt, il faut augmenter la dose.

On commence par 10 pipes, on finit par 150 à la journée.

Plus le toxicomane absorbe, plus il a faim.

C'est à ce moment que la vie du toxicomane n'a plus qu'un but: se procurer la marchandise.

Son intérêt, sa profession, ses affections, sa famille, cela le malade le voit encore, mais il marche dessus pour atteindre plus vite un pot de Merck (cocaïne), une petite boîte de Bénarès. Fameux! le Bénarès! Ou l'ordonnance du médecin à la cote qui pour 10 francs, sous prétexte de désintoxication, vous ouvrira les portes du potard à morphine.

Alors sous les yeux de notre divin malheureux le monde déroulera ses secrets.

* *

Votre homme se sentira transporté à travers les âges et les airs sur le fameux tapis volant. Et pour vivre dans l'éternité ce conte intraduisible, il s'en ira comme ce cher et vieux compagnon de route le fit naguère à Marseille, se trancher délicieusement les veines du poignet, dans une baignoire, au Hamnan!

* *

Ils décident parfois de se faire désintoxiquer. Pendant ce sevrage, ils sont bien fous. La privation de drogue déchaîne un typhon autour de ce pauvre passager de maison de santé. Une minute arrive où il doit tenir ou couler.

Derrière la porte, l'homme tangué, roulé, se soulève, s'abat et, dans la colère qui seule encore le soutient, on l'entend crier au docteur:

—Assassin! Vendeur de soupe! A ma sortie, je vous étrangle!

O PSYCHIATRIE

Et chez les fous, au milieu de cette sarabande hallucinante, il y a des hommes qui ne sont pas fous!

A peine êtes-vous dans l'autre que des pensionnaires se ruent sur vous, tendent des lettres, supplient qu'on les regarde: "Regardez-moi donc! Pourquoi suis-je ici? Je ne suis pas fou. C'est une infamie. Va-t-on me laisser mourir dans cette prison?"

Cris, gestes vifs ne prouvent pas que ces emmurés aient perdu la raison. Un homme tombé au fond d'un puits donnera de la voix dès qu'il entendra le pas d'un passant.

D'autres sont calmes:

—Je ne nie pas, j'ai eu de l'anémie au cerveau, mais voici trois ans. Depuis plus de deux ans, je ne sens plus rien, je vois clair comme avant. Pourquoi ne me renvoie-t-on pas?

Si ce malade l'eût été du foie, des bronches, du ventre, sitôt guéri il serait sorti de l'hôpital. C'est que la chose est dans les habitudes et que la médecine générale est plus vieille que la psychiatrie. Dans plusieurs siècles, la psychiatrie aura assuré ses bases. En l'an 2,100, le guéri aura le droit d'être guéri. Présentement, il doit attendre son heure; la science, elle, attend bien la sienne! Le fou est né trop tôt.

—Cet homme est-il vraiment guéri, docteur?

—Possible. Depuis plusieurs mois, il est normal. Ne rechutera-t-il pas?

Il est préférable pour un homme d'être bandit que fou. Quand le bandit a purgé sa peine, on lui ouvre la porte de la prison sans lui demander s'il recommencera!

Les bras ballants, l'oeil atone, l'ex-malade écoute. Il est prisonnier maintenant, non pas au nom du passé, mais au nom de l'avenir!

—Enfin! je ne le sais pas, dit-il, et vous ne le savez pas davantage. Tout ce que l'on sait c'est que, pour le moment, je suis guéri. Alors, que fais-je chez les fous?

Il y attend que plus de lumière tombe sur l'humanité.

Regardons un document. Il est beau. Des parents apprennent qu'un de leurs cousins goûte l'hospitalité d'un asile depuis 1919. Ils font le voyage.

Ils le voient "si lucide", sa conversation étant "on ne peut pas meilleure", les cousins passent sur les droits de la femme de l'aliéné. Ils demandent au docteur les raisons de ce maintien à l'asile.

Ils reçoivent le certificat que voici: "M. X... va très bien physiquement. Au point de vue mental il est calme et docile, mais insouciant, indifférent, inoccupé, peu conscient de son intérêt réel, sans souci de son avenir. Sa place reste à l'asile, car il ne pourrait plus s'adapter à la vie sociale."

"Il est insouciant!" Alors pourquoi cria-t-il vers ses cousins qui enfin le dénichérent?

"Il est inoccupé." Peut-être pourrait-il, en récompense des bons soins dont on l'entoure, construire un monument en l'honneur des médecins de l'asile?

"Il est peu conscient de son intérêt réel." Avant tout autre, son intérêt réel est de décamper.

"Il est sans souci de son avenir." Voyez-vous ce phénomène enfermé depuis six ans et qui se permet d'être sans souci de son avenir?

"Sa place est à l'asile parce qu'il ne pourrait plus s'adapter à la vie sociale!" Certainement ce médecin-chef ne sait pas ce qu'il écrit.

Avec ce "attendus", je fais enfermer vingt de mes meilleurs amis dans une manie.

Et aussi ledit médecin-chef.

Au fait, il est surprenant qu'il ne le soit pas déjà!

Si la loi de 38 permet aux médecins de se livrer à de si consciencieuses facéties, elle est une bouffonnerie, non une loi.

Parce qu'il est insouciant de son avenir, un homme est sous les verrous depuis six ans!

Fouillez les asiles! Dans chacun vous ramènerez de ces malades-là.

Une science qui tatonne s'arroge des prérogatives qui ne devraient appartenir qu'à la justice.

* *

L'idée de persécution fait beaucoup de malheurs. Elle fait surtout le malheur de ceux qui l'ont. Les psychiatres

ne manquent pas de psychologie, mais d'informations, et quand la psychologie repose sur des bases erronées, c'est toujours de la psychologie, seulement elle est fautive.

Les asiles sont remplis de vrais persécutés — c'est-à-dire de gens que leur maladie seule persécute. Que parmi ces malades authentiques un homme victime d'un mauvais coup se dresse et s'écrie: "Ma femme a voulu se débarrasser de moi pour vivre en paix avec son amant", cet homme, d'autorité, est un persécuté. Ce qu'il avance est exact. Il suffirait d'un tour dans la ville pour vérifier. On ne fait pas ce tour. L'homme toutefois, ne présente pas d'autres symptômes de folie.

"Écoutez dit le docteur, reconnaissez que vous n'êtes pas persécuté par votre femme et je vous relâche." Le client devrait reconnaître. Il est têtue. Il tient à la vérité. "Ma femme me persécute, dit-il, et je ne sors pas de là." Il ne sortira pas de l'asile non plus.

Voici un fait. Mlle Berger a soixante-dix ans. Elle ne donne plus aucun signe de dérangement. Le docteur ordonne sa sortie. Mais la malade commet l'imprudence de dire: "Je ne partirai que dans quelques jours, j'ai écrit à ma mère qu'elle vienne me chercher. Je l'attends."

A soixante-dix ans on n'attend plus sa mère. Mlle Berger n'est donc pas guérie. On remet en observation cette aïeule qui joue à la petite fille.

Mais Mme Berger mère arrive à l'asile.

—Pas d'erreur, fait le docteur, la mère existe.

C'est donc que la fille est guérie.
O psychiatrie!

* * *

Les aliénistes vous disent:

—De quoi se mêle votre ignorance, Monsieur?

Ignorance? Ah! laissez-moi pleurer, Psychiatres! Tout votre art n'est qu'un pile ou face. Voyez l'histoire de M. Serre. M. Serre a cessé de délirer. Il est bien. Du moins en jugez-vous ainsi. Vous dites à sa famille: "Si vous consentez à le reprendre, nous ne pouvons pas nous y opposer." La famille veut bien de M. Serre. Il sort.

Le lendemain, M. Serre prend sa femme, ses deux enfants et les emmène au restaurant. On rentre et l'on referme la porte de la maison sur cette bonne soirée. Serre saisit sa femme et lui tranche la gorge. Il passe aux enfants et les poignarde. Après, il sort une corde de sa poche, va à la cuisine, lave ses mains sanglantes et se pend! — sans refermer le robinet.

Ce n'était pas de chance pour les guéris de l'asile dont la valise était prête.

Il ne suffit pas d'être innocent, il faut encore que le voisin ne fasse penser que vous pouvez devenir criminel.

Dans le doute, tous redevinrent douteux.

Les hommes souffriront encore longtemps de l'ignorance des hommes.

— FIN —

NUIT D'OCTOBRE

(Suite de la page 24)

sée, douée déjà des yeux de l'au-delà, fouillait la mienne et se divertissait dans une farce macabre, de la terreur qu'elle y déchaînait?

A cinq heures du matin, et durant que la pendule les sonnait, je tombai dans un très pénible assoupissement hanté de toutes les larves de cette nuit fantastique. Mes yeux hypnotisés sur le mur se fermèrent invinciblement, mais j'eus parfaitement conscience alors, que l'anormal concert prenait fin.

Comme le jour pâle et triste filtrait à travers les rideaux quelques heures plus tard, et que la lueur des lampes devenait funèbre, je m'éveillai en sursaut près du foyer refroidi. Me levant avec peine j'allai aux fenêtres, et avec un effort qui fit tressaillir douloureusement mes nerfs épuisés, je tournai les espagnolettes et lançai les persiennes au vent. Le froid ma-

tin flamand m'apparut enveloppé de grisailles. Plusieurs clochers, fins comme des aiguilles hérissaient les brumes fades, égrenant leurs placides angelus, tandis que l'eau mystérieuse du canal, balançait, presque imperceptiblement, les pastilles jaune d'or que le vent d'automne avait dérobées aux arbres d'alentour.

Le bruit ouaté d'une petite troupe en marche dans le brouillard monta jusqu'à moi. Je perçus des silhouettes vagues qui venaient. Elles se rapprochèrent, se précisèrent, et je vis sur le quai gris, sans grande surprise mais avec un trouble indicible, quelques mariniers qui portaient une civière où était étendu le corps d'un homme, jeune encore, qu'ils venaient de retirer du canal.

La mort devait remonter à une heure ou deux à peine, puisque la pauvre tête, fine comme celle d'un chevreuil blessé, roulait souple-

ment sur le bois du primitif brancard. Les vêtements noirs, imprégnés d'eau, dégouttaient lentement, les cheveux longs, rejetés en arrière, découvraient un front pâle, des paupières closes fortement bistrées et des traits superbement dessinés.

Une main pendait!...

Et de cette main que je vis l'espace d'un instant, de cette main que je reconnus, je ne perdrai jamais le souvenir. C'était à n'en pouvoir douter une main de pianiste, forte et mince à la fois, dont les doigts légèrement aplatis et spatulés dénotaient la longue habitude de la touche du piano. De cette main morte, à jamais refroidie, se dégageait une impression de puissance momentanément suspendue, une idée de vie incomplètement disparue. Cette main, qui cinq ou six heures durant avait obéi à l'injonction de ma pensée, paraissait prête à frémir encore.

Illusion!

Le groupe passa sous mes fenêtres. Une longue écharpe de soie

entourait mes épaules. Je l'arrachai d'un mouvement instinctif et la laissai tomber sur la triste dépouille que l'on n'avait pas pris le temps ou le soin de voiler. Les mariniers comprirent mon geste. Ils prirent le crêpe et en couvrirent le mort. Je vis l'étoffe se mouiller et plaquer par endroits, puis les hommes reprirent leur fardeau et leur marche, s'éloignèrent, et disparurent dans le brouillard.

Je ne puis plus entendre un piano dans la nuit sans être remuée jusqu'à l'âme et assaillie de souvenirs.

Mme J.-N.-ROY

QUATRE PENSEES

Un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie; il sait disparaître le moment qui précède celui où il serait de trop quelque part.

* * *

Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

* * *

Jeune, on conserve pour la vieillesse; vieux, on épargne pour la mort.

* * *

C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique.

—La Bruyère.

Les Lampes Laco Mazda
Colorées à l'intérieur—ivoire
—orange ambré—flamme—
vieux rose — donnent un
cachet de beauté et de distinction
partout où elles sont
employées dans la maison.





Parlez-en à votre fournisseur

Robes Claires et Gaies sous des Manteaux Foncés

3644 — Sous un manteau noir, la jupe assortie au manteau, la partie supérieure rouge clair. Largeur, 46 pouces $\frac{1}{2}$. Pour grandeur 36, 3 verges $\frac{1}{8}$ de 39, avec 1 verge de 39. Grandeurs 14 à 18 et 32 à 44 de buste. Prix, 45 cents.

3899 — Une robe en crêpe noir Roma, avec une berthe blanche, pour donner la note claire. Largeur, 4 verges $\frac{1}{8}$. Pour grandeur 36, 4 verges $\frac{1}{8}$ de 39; $\frac{3}{4}$ de verge de contrastant. Grandeurs 14 à 18 et 32 à 44 de buste. Prix, 45 cents.

3943 — Robe bleu clair ou vert pâle. Largeur, 4 verges $\frac{1}{4}$. Pour grandeur 36, 5 verges de crêpe Roma de 39. Grandeurs 14 à 18 et 32 à 44 de buste. Prix 35 cents.

3722 — Cette robe est sans manche, le boléro comportant des manches "cape" ou longues. Largeur, 2 verges $\frac{7}{8}$. Pour grandeur 36, 4 verges $\frac{7}{8}$ de crêpe Célanese de 39. Grandeurs 14 à 18 et 32 à 44 de buste. Prix, 50 cents.

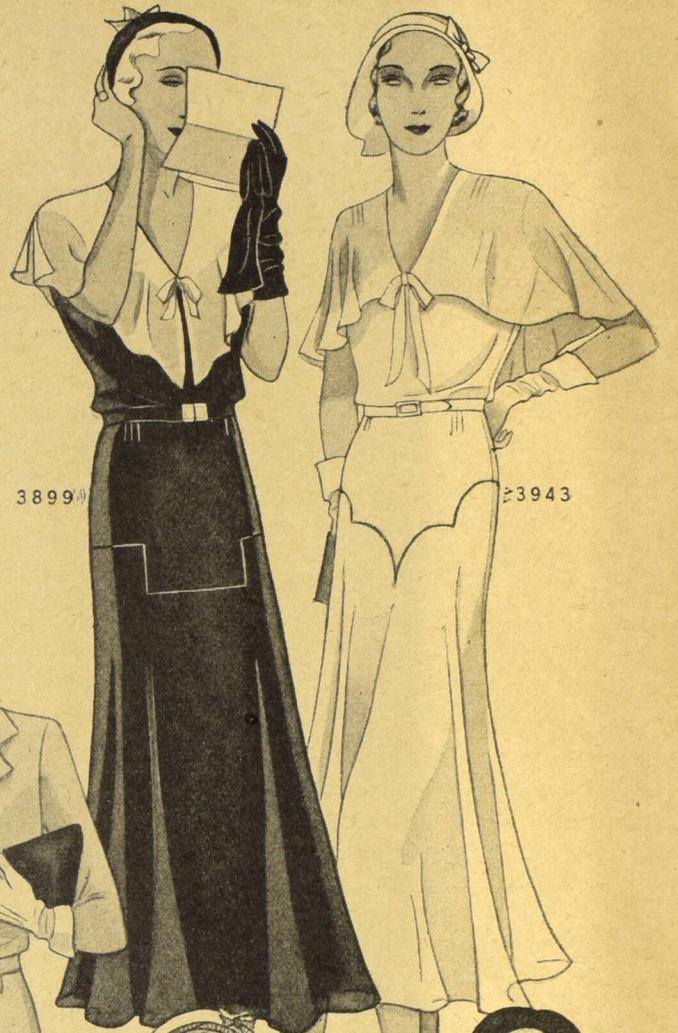
3652 — Largeur, 2 verges $\frac{3}{4}$. Pour grandeur 36, partie supérieure 1 verge de crêpe de soie de 39; partie inférieure, 2 verges $\frac{7}{8}$ de 39. Grandeurs 14 à 18 et 32 à 44 de buste. Prix, 50 cents.

3673 — Largeur, 2 verges $\frac{5}{8}$. Grandeur 36, 3 verges $\frac{7}{8}$ de rayon de 35. Grandeurs 14 à 18 et 32 à 44 de buste. 3813. Chapeau, 21 $\frac{1}{2}$ à 23 de tête. Robe, 45 cents; Chapeau, 30 cents.

3720 — Ce vert est très chic avec un manteau noir, un manteau gris ou un manteau brun. Largeur, 2 verges $\frac{5}{8}$. Pour grandeur 36, 4 verges $\frac{1}{2}$ de crêpe de soie de 39. 32 à 40 de buste. Prix, 50 cents.



3644



3899

3943



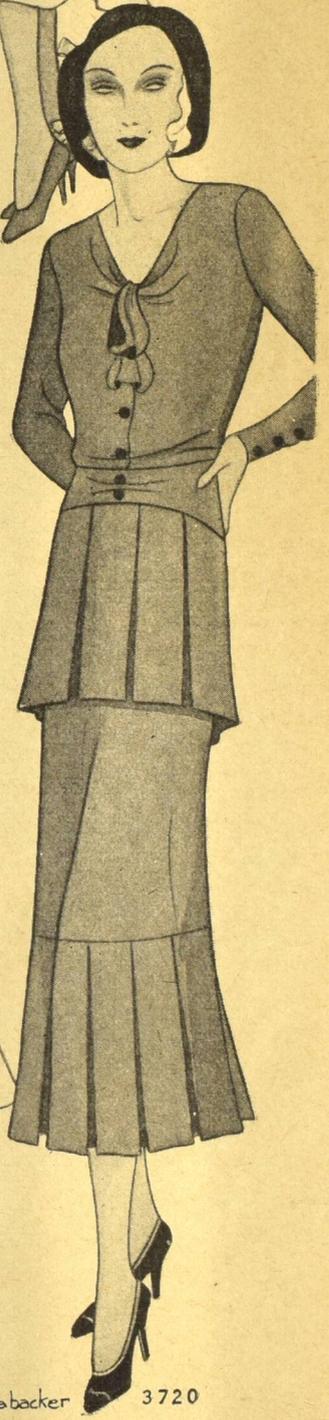
3722A



3652



3673
3813



Louise Schabacker 3720



PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK COMPANY,

468 Wellington St. West, Toronto, Ont.

La Chronique de Francine

Voici, chères lectrices, un aperçu de ce que nous porterons cet hiver. Inutile de vous parler longuement des petits chapeaux que vous connaissez toutes et que vous portez déjà. C'est dans ce domaine qu'on a remarqué le plus brusque changement. Du jour au lendemain, on a vu le bonnet rejeté très en arrière remplacé par le petit chapeau incliné sur l'œil et garni de plumes, de fleurs ou d'oiseaux!

Les petites robes tailleur sont faites en lainages unis, les tweeds étant délaissés. Elles ont subi, elles aussi, des modifications importantes. Elles sont moins bloussantes à la taille, plus ajustées, un peu plus longues et garnies de cols et de manchettes de lingerie des plus coquets. Les costumes tailleur sont variés: manteaux courts aux hanches, ou manteaux demi-longs garnis de fourrure, telle que caracul, castor, renard, astrakan (mouton de Perse).

Petites blouses en crêpe de Chine ou en satin.

Pour robes du soir, lignes moins géométriques, plus droites. Détails plus féminins, empiècement de dentelle, noeud ou boucle, fichu, volants. Les manteaux sont cintrés à la taille et un peu évasés du bas; les cols en fourrure sont moins gros, mais les manchettes plus importantes. On verra encore des jaquettes courtes de fourrure à poil ras, telle que chevreton rasée, astrakan (mouton de Perse), gaillac, loutre et poulain (pony).

Des robes d'après-midi claires sous des manteaux sombres ou l'inverse. Les robes et les manteaux se garnissent quelquefois de grands revers.

L'on montre beaucoup de brun, dans toute la gamme, depuis la tête de nègre jusqu'au sable clair, aussi des rouges chauds tels que rouille, mandarine, ocre.

Pour les robes d'après-midi, on voit beaucoup de satin et des crêpes mats et lourds. Pour le soir aussi, beaucoup de satin et de velours de soie.

Q.—Pourriez-vous m'indiquer la manière de donner un bridge? — UNE MAMAN.

R.—Vous faites vos invitations par téléphone une semaine d'avance ou plus. Vous disposez les tables avant l'arrivée des invités. Sur chacune de ces tables, que

vous recouvrez d'un petit tapis de fantaisie, vous placez deux jeux de cartes, des marqueurs, des crayons et quatre tallies sur lesquels vous écrirez le nom des joueuses. Si vous avez deux ou trois tables, vous donnez un prix par table. S'il y en a davantage, vous donnez un premier et un deuxième prix, que vous accordez à celles qui ont le plus de points. On peut aussi y ajouter un prix de moindre valeur, que l'on donne comme "consolation" au plus petit nombre de points. Si vous recevez l'après-midi, vers cinq heures, vous servez un thé se composant de sandwiches, gâteaux, glaces, thé et café. Si c'est le soir, vers minuit, vous servez une salade de poulet ou de homard, avec petits pains, gâteaux, glaces et café.

Q.—Nous voulons fêter cet hiver le 40^e anniversaire de mariage de nos parents. Comment devons-nous agir? Une messe le matin, à laquelle assisteraient tous leurs enfants, et une soirée réunissant les autres parents et amis. Un réveillon froid comprenant des sandwiches, des salades, des petits gâteaux, du vin. Serait-ce bien ainsi? L'adresse devrait-elle être lue par la dernière de leurs enfants qui est une jeune fille de dix-huit ans? Quelle toilette devrais-je porter? Une robe longue de velours rouge vin ou bleu marine serait-elle jolie? J'ai les cheveux châtain, les yeux bleus et le teint assez blanc. — TOUJOURS JOYEUSE.

R.—Votre fête sera tout à fait réussie organisée de la sorte. Vous pourriez peut-être demander à chacun une contribution et offrir un souvenir au nom de tous.

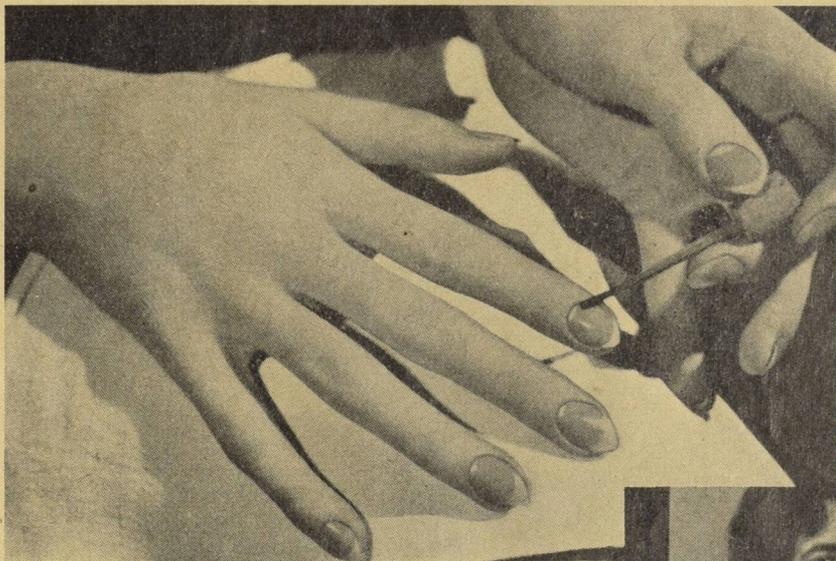
A *Muguette*. — La Revue Populaire reproduit rarement des articles dans le genre de celui que vous avez eu l'amabilité de me soumettre. J'essaierai de le faire passer ailleurs. Donnez-moi une adresse quelconque que je vous prévienne ou que je puisse vous renvoyer votre manuscrit. Vous écrivez joliment.

Note. Une erreur typographique que je tiens à corriger s'est glissée dans ma chronique du mois dernier. Au lieu de "On fait de luxueux pyjamas de soir en chiffon ou ratine", il fallait évidemment lire, comme mes lectrices ont certainement compris, "en chiffon ou satin".

(Suite à la page 65)

8 Grandes Chroniqueuses de Beauté du Monde Entier

Vantent les Mérites de ce Manucure



Une scintillante pellicule de beauté cristalline... Poli Liquide Cutex. En six nuances... Naturelle, Incolore, Rose; Corail, Cardinal et Grenat.

TOUT démontre aujourd'hui que le Poli Liquide Cutex est de beaucoup le manucure le plus en vogue dans le monde entier.

"Le plus précieux auxiliaire des femmes", écrit Maribel, chroniqueuse de beauté de *Cosmopolis*, revue d'Espagne. Martine Rénier, directrice de la revue de modes parisienne *Femina*, déclare: "Ce manucure est essentiel au chic français".

Eva Nagel Wolf, chroniqueuse de beauté du *Canadian Home Journal*, exprime le sentiment de toutes les élégantes quand elle dit que Cutex "s'applique si facilement et si rapidement... et dure si longtemps... qu'il sauve bien des minutes précieuses. Son lustre brille pendant plusieurs jours... il ne se fendille, ni ne se écaille, ni ne se décolore". Cutex est, en plus, économique. Il met du charme au bout des doigts à un prix des plus modiques!

Quant au Crayon de Blanc à Ongles Cutex, il blanchit comme neige le bout des ongles. Ayez-en toujours un dans votre bourse. Il avise encore l'attrait du Poli Liquide Cutex.

Suivez la méthode de manucure Cutex expliquée dans la brochure. Après ce manucure hebdomadaire, rapide et facile, quelques minutes données chaque jour à vos ongles conserveront leur charme. Moulez la cuticule; nettoyez le bout des ongles et employez le Blanc à Ongles — Crayon ou Crème. Avant de vous coucher, mettez un peu de Crème ou Huile à Cuticule pour l'assouplir. Les Préparations du Manucure Cutex ne coûtent que 35c chacune.

Poli Liquide Cutex avec Remover, 50c.
NORTHAM WARREN - Montréal - New-York
Paris

Ci-joint 12c pour un Nécessaire à Manucure Cutex contenant les préparations voulues pour six manucures complets.
NORTHAM WARREN, Dépt. 18-10
Casier Postal 2320 Montréal, Canada

(Fabriqué au Canada)



TORONTO



NEW-YORK



LONDON



BUDAPEST

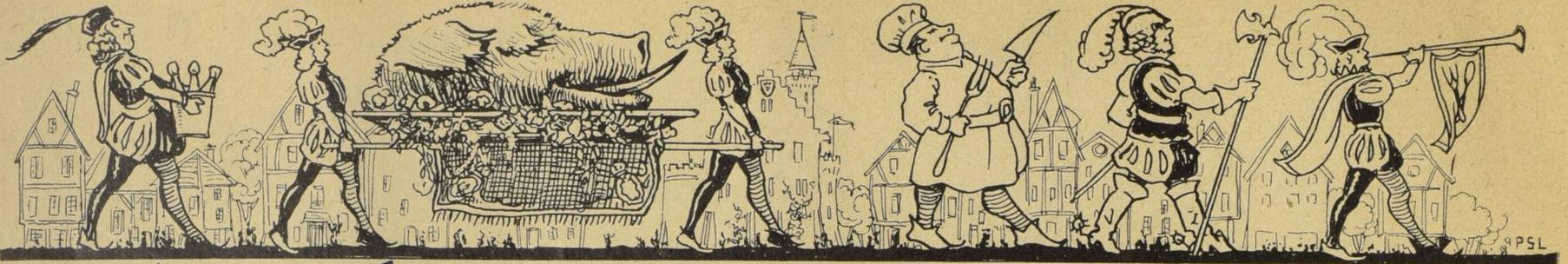


PARIS



VIENNE

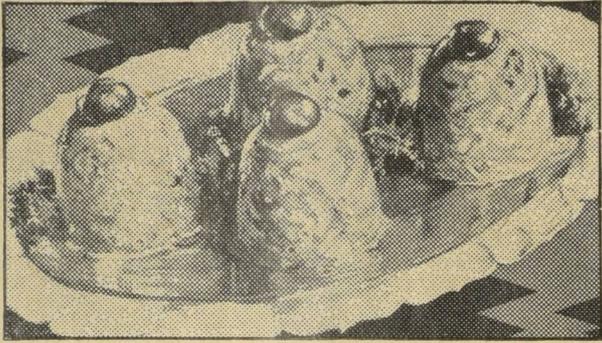
Poli Liquide Cutex 35c SEULEMENT



La Bonne Cuisinière

TIMBALES DE FROMAGE ET DE MACARONI

- 1 tasse de fromage américain ou Velveeta Kraft.
 1½ tasse de lait.
 2 Oeufs.
 ½ c. à thé de sauce Worcestershire.
 Sel, poivre.



- 1½ tasse de macaroni cuit (brisé)
 6 têtes de champignon.

* *

- 1 paquet de Velveeta Kraft.
 ¼ de tasse de lait.
 Sel, poivre.
 Mélangez bien le fromage râpé, le lait, les oeufs bien battus et les

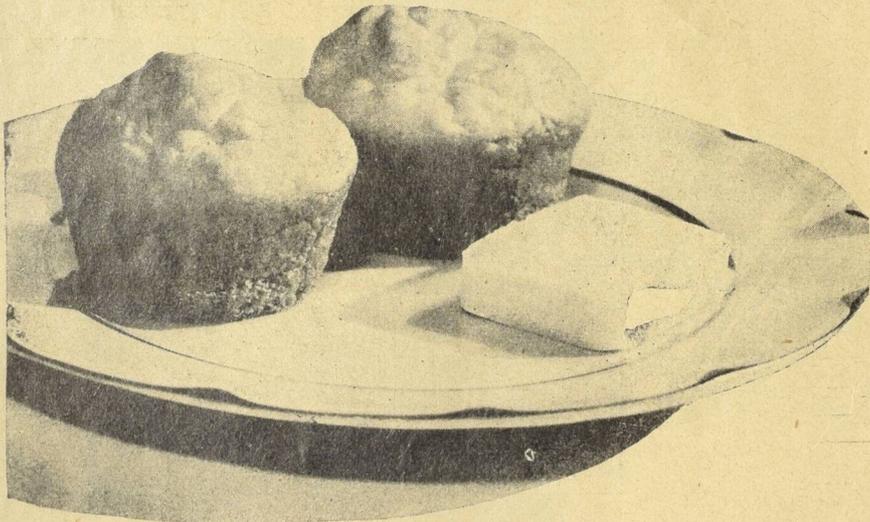
assaisonnements. Divisez également le macaroni dans 6 tasses à crème renversée beurrées et remplissez ces tasses avec le mélange au fromage. Déposez dans un moule d'eau chaude et faites cuire à four modéré, 350° F., jusqu'à

consistance ferme. Démoulez sur un plat, garnissez chaque timbale d'une tête de champignon et servez avec une sauce faite de Velveeta, lait et assaisonnements cuits au bain-marie jusqu'à ce que le Velveeta soit fondu.

MUFFINS AU SON

Mélangez en passant au tamis: 2 tasses farine, 1 cuillerée à thé de Soda "Cow Brand" et 1 cuillerée à thé de sel. Ajoutez 2 tasses

graisées. Cette recette suffira pour une douzaine de muffins. Trois quarts d'une tasse de raisins, de dattes ou de prunes trem-



de son, 1¼ tasse lait et ½ tasse mélasse.

Cuisez dans formes à muffin

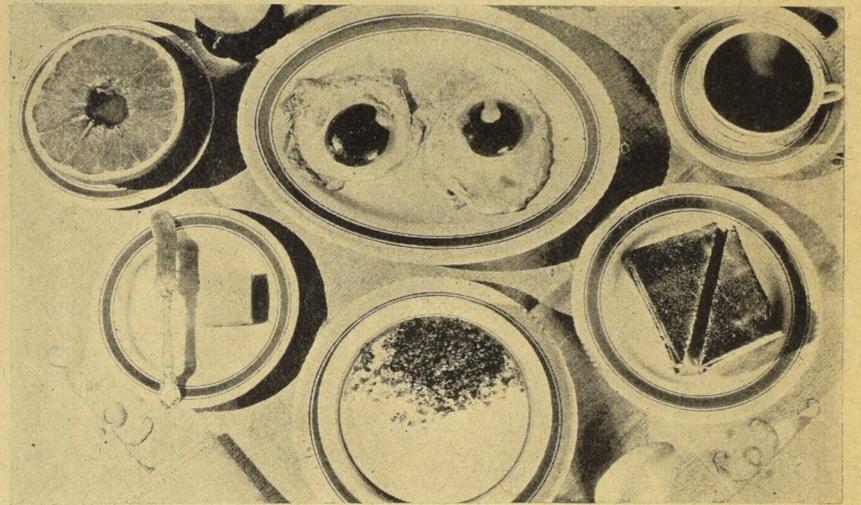
peées, dont le noyau est enlevé et coupées en morceaux, peuvent être ajoutées.

UN DEJEUNER AUX OEUFS ET GRAPE-NUTS

*Pamplemousse
 Grape-Nuts avec lait ou crème
 Rôties — Oeufs — Café*

Pour ce déjeuner, particulièrement recommandé, le bacon est

phosphore et chaux, sans parler de deux des plus importantes vitamines, trouvent leur place dans ce déjeuner. C'est dire qu'ainsi constitué ce menu est à la fois excel-



remplacé par une assiette de Grape-Nuts avec lait ou crème. Fer-

lent au goût et excellent pour la santé.

"HERMITES MAGIQUES"

- ¾ tasse beurre.
 1½ tasse cassonade.
 2 oeufs.
 1 tasse raisins hachés, sans noyaux.
 1 tasse noix hachées.

½ c. à thé soda Magic.

Tamiser et mêler tous les ingrédients secs; battre le beurre en crème et ajouter le sucre, les blancs d'oeufs bien battus et la vanille. Ajouter ensuite un tiers



- 1 tasse dattes hachées.
 1 c. à thé vanille.
 ½ c. à thé noix muscade.
 1 c. à thé cannelle.
 2 tasses farine à pâtisserie.
 ½ c. à thé poudre à pâte Magic.
 2 c. à soupe lait ou eau.

du mélange de farine, les fruits et les noix. Ajouter de nouveau de la farine, en alternant avec le liquide. Bien mélanger. Etendre avec une cuiller sur une plaque graissée et cuire à four modéré de 15 à 20 minutes.



Appétissants . . . délicieux . . . servez aujourd'hui des "Hermites" Magiques

Le Chatelaine approuve la

POUDRE À PÂTE MAGIC



Recherchez cette marque sur chaque boîte. C'est votre garantie que "Magic" ne contient pas d'alum ni aucun ingrédient nuisible.

UNE autre experte en diététique de réputation nationale recommande hautement la Poudre à Pâte Magic. Il s'agit cette fois, de Mlle Helen G. Campbell, directrice de l'Institut Chatelaine, dont les ménagères de toutes les provinces du Canada attendent toujours avec impatience les "Menus du Mois" qu'elle publie régulièrement dans le Chatelaine Magazine.

Mlle Campbell dit: "Une bonne pâte présuppose toujours de bons ingrédients. Cette recette, faite avec la Poudre à Pâte Magic, a été essayée et approuvée dans les cuisines mêmes de l'Institut Chatelaine."

Une enquête récente a établi que 3 ménagères sur 4 emploient la Poudre à Pâte Magic pour toutes leurs pâtes faites à la maison, parce qu'elle donne de meilleurs résultats. Faites de même et vous serez enchantée de la réussite de vos pâtes.

"HERMITES" MAGIQUES

- | | |
|----------------------------------|-------------------------------------|
| 3/4 tasse beurre | 1 c. à thé vanille |
| 1 1/2 tasse cassonade | 1/2 c. à thé muscade |
| 2 oeufs | 1 c. à thé cannelle |
| 1 tasse raisins hachés | 2 tasses farine à pâtisserie* |
| 1 tasse noix de Grenoble hachées | 1/2 c. à thé de Poudre à Pâte Magic |
| 1 tasse dattes hachées | 1/2 c. à thé de soda Magic |
| 2 c. à soupe lait ou eau | |

*Si vous vous servez de la farine à pain, enlevez de chaque tasse deux cuillers à soupe de farine et remplacez-les par deux cuillers à soupe de féculé de maïs (cornstarch).

Tamisez et mélangez tous les ingrédients secs; battez le beurre en crème et ajoutez sucre, oeufs bien battus et vanille. Ajoutez ensuite un tiers du mélange de farine, les fruits et les noix. Ajoutez de nouveau de la farine en alternant avec le liquide, jusqu'à ce que tout y passe. Mélangez bien. Étendez à la cuiller sur un plat graissé peu profond et faites cuire à four modéré de 15 à 20 minutes.



Vous trouverez cette recette et une foule d'autres également délicieuses dans Le Livre Culinaire Magic gratuit. Envoyez-nous le coupon et vous en recevrez un exemplaire par la poste.



La Poudre à Pâte Magic est la seule poudre à pâte qui ait été essayée et approuvée par The Chatelaine Institute, administré par The Chatelaine Magazine.

STANDARD BRANDS LIMITED
Fraser Ave. & Liberty St.,
Toronto, Ont.

LP.10

Veillez m'envoyer un exemplaire—GRATIS—du nouveau Livre Culinaire "Magic".

Nom.....

Adresse.....

Localité.....

Prov.....

Achetez les Produits fabriqués au Canada.



DEMANDEZ CES LIVRETS GRATIS!

SI VOUS n'avez pas
eu un exemplaire de
notre traité de l'alimen-
tation infantile, ni les
Annales de Bébé, com-
plétez ce coupon et ils
vous seront expédiés
franco.

Lait CONDENSE
Marque Eagle



The Borden Co., Ltd., C.W. 17F
115 George St., Toronto.
Veuillez m'expédier Gratis vos
traités, faisant autorité, sur le Bien-
Etre de l'Enfance.
Nom.....
Adresse.....

Servez-vous de BOIS PLASTIQUE DUCO

● Au lieu de mastic pour rem-
plir les cavités et fissures qui
déparent la maison. Mania-
ble comme du mastic. De-
vient du bois en durcissant.
Fait un travail propre et per-
manent. Adhère à n'importe
quelle surface. Dans les quin-
cailleries et pharmacies.

Fabriqué au Canada



CIMENT DE MÉNAGE
DUCO

La plus forte de
toutes les colles

PWC8F



Devenez DETECTIVE

Hommes et femmes de 18 ans et plus
apprenez à devenir détective en peu
de temps. Expérience pas nécessaire
Position d'avenir. Voyages dépenses
payées. Ecrivez aujourd'hui à LES
COURS SCIENTIFIQUES ENR'G.,
Casier 42-G, à Saint-Roch, Québec.

L'Institut "Radio Home Makers" du Canada

Suggère la façon de préparer d'une manière appétissante un dîner végétarien, par
Madame Betty D. Supplée.

A NOS LECTRICES — Toutes ces
recettes sont données à la radio
en même temps qu'elles paraissent
dans LA REVUE POPULAIRE
par Mme Betty D. Supplée, direc-
trice de ce service. Si vous avez
un radio écoutez Mme Betty
D. Supplée, tous les jours, à l'heu-
re du "Radio Home Makers" de 9
heures 30 à 10 heures et de 2 heu-
res à 2 heures 15, poste C-F-C-F,
Marconi, à Montréal, 291 mètres,
1030 kilocycles.

La façon la plus facile et la
plus attrayante de servir un dî-
ner végétarien est de le servir sur
des plats individuels, mais il est
quelquefois très joli de mettre le
tout sur un même plat en un ar-
rangement adéquat.

Si une soupe précède ce dîner
elle ne doit en aucune façon avoir
un goût de légumes. Il ne doit pas
y avoir de légumes dans la salade,
et une salade est jugée absolument
nécessaire, celle-ci ne doit être
composée que de fruits. Généra-
lement une cuisinière ne met pas
de salade dans un dîner végéta-
rien, qui ne se compose que du
plat de légumes et d'un dessert.

COMBINAISONS DE DINERS VEGETARIENS

- | | |
|---|---------------------|
| Chou-fleur entier | |
| Carottes au beurre | |
| Pommes de terre bouillies, prépa-
rées avec des miettes de pain et
rôties (ou Croquettes de pom-
mes de terre) | |
| Pain de raisins. | |
| Riz bouilli | Timbales d'épinards |
| | Pouding au maïs |
| Chou-fleur frit | Pain bis |
| Maïs frit | |
| Boules de pommes de terre
beurrées | |
| Carottes glacées | Oignons farcis |
| | Pain bis |
| Champignons farcis | |
| Concombre Delmonico | |
| Pommes de terre rôties | |
| Haricots au beurre | |
| Muffins au maïs | |

TIMBALES D'EPINARDS

Lavez et faites cuire les épinards,
égouttez et hachez finement, as-
saisonnez avec du beurre, du sel et

du poivre et mettez dans des pe-
tites timbales. Placez-les dans une
casserole d'eau chaude et placez
dans un four chaud. Lorsque cuit,
placez sur des assiettes et placez
sur le dessus un morceau d'oeuf
dur et servez avec de la sauce blan-
ou de la sauce béchamel.

POUDING DE MAIS

Employez les grains de quatre
épis de maïs ou les grains égouttés
d'une petite boîte. Ajoutez deux
oeufs bien battus, 1/2 cuillerée à
thé de sucre, 1 1/2 cuillerées à sou-
pe de beurre fondu et une tasse
de lait. Agitez bien et versez dans
un plat bien beurré. Mettez le
plat dans une casserole d'eau chau-
de et faites cuire dans un four mo-
déré pendant environ trois-quarts
d'heure.

CHOU-FLEUR FRIT

Coupez les petites fleurs d'un
gros chou-fleur et faites cuire ra-
pidement dans une poêle à frire
contenant de l'eau salée pendant
10 minutes. Egouttez, laissez re-
froir, roulez dans des miettes de
pain, puis dans un oeuf battu, puis
une seconde fois dans les miettes
de pain. Mettez le chou-fleur dans
de la graisse chaude et faites brun-
ir délicatement. Servez avec de
la sauce blanche.

RADIS A LA CREME

- 1 pinte de radis
- 1 1/4 tasses de lait
- 4 cuillerées à soupe de beurre
- 3 cuillerées à soupe de farine
- Sel et poivre
- 1/4 de tasse de fromage râpé.

Enlevez les queues et les feuilles
des radis et faites les bouillir jus-
qu'à ce qu'ils soient tendres dans
de l'eau salée. Egouttez et ajoutez
à la sauce blanche mélangé, ajoutez
le lait et faites cuire à petit feu
jusqu'à ce qu'elle soit épaisse. As-
saisonnez avec du sel et du poivre
puis ajoutez les radis et faites
bouillir. Versez dans des plats à
servir et saupoudrez avec du fro-
mage.

TARTE AU CHOCOLAT

- 1 croûte à tarte
- 2 tasses de lait

- 1/2 tasse de sucre
- 2 carrés de chocolat
- 4 cuillerées à table de farine de
maïs
- 2 oeufs
- 1 cuillerée à soupe de beurre
- 1 cuillerée à café de vanille
- 1/2 tasse d'amandes brunies et ha-
chées.

Mélez le sucre et la farine de
maïs ensemble et mélangez un peu
de lait. Faites chauffer le reste
de lait avec le chocolat dans la
partie supérieure d'un bain-mari
et lorsque le chocolat sera fondu,
ajoutez le sucre et la farine de
maïs. Faites cuire jusqu'à ce que
le mélange soit épais, puis ajou-
tez-en un petit peu aux jaunes
d'oeufs bien battus et combinez
les deux mélanges. Continuez à
faire cuire pendant environ 3 mi-
nutes de plus, puis enlevez du feu
et ajoutez le beurre. Faites refroi-
dir et ajoutez la vanille et une
pincée de sel. Versez dans la
croûte de tarte et couvrez avec
une meringue faite avec les blancs
d'oeufs et un peu de sucre. Sau-
poudrez avec les amandes hachées,
puis faites brunir la meringue
dans le four. Refroidissez et ser-
vez.

ORANGEADE

- Jus de 4 oranges
- Jus de 2 citrons
- 1 tasse de sucre
- Eau glacée
- Menthe fraîche.

Filtrez le jus des fruits. Ajou-
tez le sucre et agitez jusqu'à ce
que celui-ci soit dissous. Ajoutez
assez d'eau glacée afin de diluer
le mélange au degré voulu. Met-
tez un brin de menthe et un mor-
ceau de glace dans chaque verre.

Voici quelques recettes de bois-
sons rafraîchissantes qui plairont
à vos invités:

PUNCH A LA GROSEILLE

Faites fondre deux tasses de ge-
lée de groseille et mélez dans une
cruche avec une tasse et demie de
thé fort, le jus de trois citrons et
le jus de trois grosses oranges.
Tous les ingrédients doivent être
bien mêlés avant d'ajouter la gla-
ce.

Voulez-vous vous procurer un
bon livre de recettes de cuisine?
Voyez l'annonce Benson à la page
64.

Le Caractère par les Prénoms

Déjà donnés une ou plusieurs fois dans la Revue: Camille, Victor, Eugène, Marie-Rose, Cyrille, Jeannine, Omer, Gilles, Edith, Adrien, Léonidas, Frédéric, Ulysse.

Prière de s'en tenir aux noms français et de ne pas nous en demander plus de trois à la fois.

ALBERTINE

Elles ont l'imagination ouverte, ardente. Elles sont très sensibles, vives, nerveuses, impressionnables, mais elles savent conserver un certain calme extérieur qui n'exclut pas la grande spontanéité.

Leurs manières sont douces, aimables, et gracieuses, leur tempérament affectueux, caressant et sentimental. Elles sont en général assez susceptibles.

Elles n'ont pas une grande force de volonté, et ne sont pas toujours pratiques.

L'ensemble est fin et sympathique.

ANDRE

Ceux qui portent le nom d'André ont une bonne intelligence, de l'imagination, des idées souvent originales et bizarres et assez exclusives; du goût pour les choses intellectuelles, mais ils manquent de finesse et d'idéalisme. Ils sont moqueurs et sceptiques.

Très impressionnables et variables; d'un naturel doux et dur alternativement assez violents, mais ayant de l'empire sur eux-mêmes; mélange de bonnes manières, de brutalité et de brusquerie. Ils ont de l'aplomb, beaucoup d'indépendance de caractère, et du sans-gêne.

ALPHONSE

Les Alphonse ont le cerveau solide, bien constitué, mais des idées exclusives et spéciales.

Ils sont peu communicatifs, parfois un peu frustes, mais ils ont de la franchise.

Caractère fort et volontaire, mais non autoritaire. Sensualisme marqué. Grand fond de douceur et de bonté, malgré l'apparence.

ANTOINETTE

Ce nom est peu répandu, aussi le caractère a été peu étudié.

Les Antoinette ont l'esprit éveillé, mais les idées étroites et la volonté obstinée.

Chez elles le caprice et les sens dominent; elles sont vives, susceptibles, excessivement impressionnables, avec des moments difficiles.

Elles manquent un peu de douceur.

AUGUSTE

Nom intéressant et de caractère bien tranché.

Les Auguste ont l'intelligence lente, mais profonde. Ils sont observateurs, fouilleurs, perspicaces; ils ont l'esprit moqueur et caustique, mais des idées arrêtées, exclusives, et des convictions.

Les Augustes sont tout d'une pièce, ils manquent souvent de souplesse et de compréhension juste, de sorte que leur caractère n'est pas toujours facile.

Ils sont honnêtes et francs, mais peu communicatifs. Cependant, dans l'intimité, ils se montrent simples, aimables et causeurs.

Volonté tenace qui arrive par un labeur opiniâtre et consciencieux. Ils sont actifs, énergiques, courageux et positifs.

Ils n'aiment pas dépenser mal à propos, mais ils ont du cœur, tout en pensant d'abord à eux-mêmes.

L'ensemble de ce caractère est bon.

BERNADETTE

Les Bernadette sont vives, coquettes, aimantes; elles ont du cœur et de la sincérité, du sens pratique et une certaine volonté.

CHARLES

Les Charles ont l'intelligence souple et rapide, l'imagination forte et assez pro-

fonde, le cerveau équilibré. Leurs idées sont plutôt portées vers les choses belles et fines, sans s'égarer dans les rêves, car leur tempérament vivant et sanguin les retient dans le positif. Ils ont la mémoire heureuse, les idées nettes, ils causent bien. Ils ont du bon sens, l'esprit vif, moqueur, parfois caustique; ils sont assez sceptiques, mais sans parti pris.

Leur naturel est doux, leurs manières rondes et amables; ils ont de l'entrain et de la gaieté; mais ils sont vifs, susceptibles, souvent coléreux, avec mouvements d'emportement.

Leur amour-propre est chatouilleux, ils sont contents d'eux-mêmes, mais ils n'ont ni morgue ni prétention exagérée; ils ont du courage, de la promptitude, de l'aplomb et de la bravoure, ils ne se laissent pas marcher sur le pied sans être batailleurs.

D'un tempérament sensible, impressionnable, affectueux et sensuel, c'est pourtant le cœur qui domine chez eux. Ils sont serviables et dévoués.

DANIEL

Ce nom donne de grandes qualités de cœur, mais cachées sous une apparence un peu froide, parfois rude. Un tempérament affectueux et sensible, assez changeant. Un extérieur peu communicatif. Une certaine franchise avec des paroles mesurées, comme les gestes. Volonté très inégale.

EMMA

Type de nom très curieux.

Les Emma sont intelligentes et spirituelles.

Elles sont sensibles, affectueuses, sensuelles et passionnées; elles ont beaucoup de cœur, et sont constantes dans leurs affections.

De l'entrain, de la gaieté, avec des moments sombres; coquettes et cherchant à plaire. Volonté persévérante et calme. L'ensemble est bon.

GEORGES

Ils ont l'intelligence souple, assez profonde, des aptitudes pour les lettres, les arts et même les sciences.

Ils sont d'un naturel doux, sensible et très impressionnable; mais vifs, nerveux, susceptibles et vindicatifs. Apparence sympathique et bons garçons; contents de leur prestance ou de leur valeur, peu d'amour-propre et de fierté, mais de la fatuité chatouilleuse et susceptible.

GEORGETTE

Caractère assez mou, de l'analogie avec le nom de Georges, mais plus de simplicité. Bonnes personnes.

GILBERTE

Prénom distingué qui donne de l'intelligence active, une grande sensibilité, une volonté forte mais conciliante.

Une certaine conscience de sa valeur personnelle, mais sans aucune prétention. Des goûts pour le beau. Un tempérament affectueux mais sans être passionné. L'ensemble est bon.

GUSTAVE

Les Gustave ont l'intelligence plus étendue et variée que profonde; le cerveau est pondéré; les idées arrêtées et pas très vastes. Ils ont des aptitudes pour les sciences, mais sont pourtant assez peu observateurs. Ils ont l'élocution facile, et aiment les choses nettes et précises.

Nature douce et féminine, manières aimables, calme habituel, mais amour-propre susceptible, avec moments d'irascibilité et de violence, parfois mauvaise tête et très indépendants de caractère; se laissent facilement diriger si l'on n'est pas dur avec eux.

Sensibles et affectueux, sensuels et même passionnés, serviables et cordiaux, capables de se dévouer.

(Suite à la page 64)

Trois façons d'enrayer la carie!

Enlever la pellicule... Manger ce qu'il faut
Aller voir votre Dentiste



Film

LA PELLICULE que la science dentaire accuse de jouer un rôle important dans la carie des dents... de causer de vilaines taches sur l'émail. Elle doit être enlevée deux fois par jour.

A BOLIR la carie! C'est là le but de la science dentaire moderne. Voici trois règles à suivre pour vous aider à le faire.

D'abord, buvez beaucoup de jus d'orange, mangez d'autres fruits citriques, des légumes frais et des tomates. Votre régime aide à garder vos dents et vos gencives saines et fortes — augmentez leur pouvoir de résistance aux maladies.

Ensuite, allez voir votre dentiste au moins deux fois l'an. Il enlèvera les dépôts de tartre qui se forment au bord des gencives et constituent une source constante d'irritation.

Enlevez la pellicule

En dernier lieu, mais d'une importance capitale toutefois, enlevez la pellicule des dents deux fois par jour. La pellicule constitue la base du tartre. Elle invite les troubles dentaires. Elle contient des microbes que l'on croit être la cause de la carie.

Il n'est pas facile d'enlever la pellicule des dents. Elle colle fortement et résiste aux moyens ordinaires de nettoyage. C'est pourquoi le Pepsodent fut inventé.

EMPLOYEZ DU PEPSODENT DEUX FOIS PAR JOUR —

ALLEZ VOIR VOTRE DENTISTE AU MOINS DEUX FOIS L'AN

Que ceci fasse partie de votre régime:



Un oeuf ou deux selon votre âge.

Des fruits crus et des légumes frais que vous aimez.



De la salade, des choux ou du céleri.



1/2 citron mélangé à assez de jus d'orange pour avoir 1 chopine. Beaucoup de lait chaque jour.

Le Pepsodent enlève la pellicule complètement. Son action unique en son genre est due à un agent détergent de nature vraiment révolutionnaire. Il est extrêmement fin et lisse — deux fois plus doux que celui qui entre généralement dans la fabrication des dentifrices. Il est d'une sécurité absolue pour les dents enfantines, si délicates.

Sûr! Excessivement doux

Malgré toute sa douceur ce nouvel ingrédient surpasse les autres agents polisseurs de beaucoup en ce qui concerne le nettoyage des dents et le polissage de l'émail.

Donc, si vous cherchez des dents et des gencives saines et belles — Enlevez la pellicule, employez du Pepsodent, allez voir votre dentiste deux fois l'an.

Le Caractère par les Prénoms

(Suite de la page 63)

JEANNETTE

Diminutif de Jeanne. Se donne très rarement à la naissance. Même signification.

JULES

Les Jules ont l'intelligence facile, active, de la mémoire, de l'imagination, de la réflexion. Leur cerveau est équilibré, apte à comprendre et à s'assimiler profondément les choses. Ils ont du sens critique et du bon sens. Ils sont capables d'enthousiasmes et d'emballements, mais sont peu novateurs.

Ils ont une nature douce, des manières agréables, un caractère souple malgré leur vivacité et leur grande susceptibilité. Ils ont l'amour-propre chatouilleux, peu de fierté, et une tenue un peu importante.

Ils ont assez d'aplomb, batailleurs en paroles plus qu'en actions, car ils parlent facilement; quelque peu de cynisme et de sans-gêne.

Ils ont un tempérament affectueux et sensuel, ils sont portés sur le beau sexe, coureurs et très changeants.

Ils ont du cœur, quoique personnels; ils sont sensibles, impressionnables, serviables, sympathiques, d'un abord engageant et ouvert.

LAURE

Ce prénom est peu banal, il est joli et pimpant.

Il donne un esprit éveillé, une nature primesautière et de réparties faciles.

Elles ont une grande conscience de leur valeur personnelle avec une pointe d'orgueil. Leur extérieur est plutôt décidé et sans aucune timidité.

Les Laure ont un tempérament affectueux et très sentimental malgré leur air indifférent, indépendant et capricieux.

Elles ont en général beaucoup de franchise. L'ensemble de ce prénom est sympathique.

LEON

La caractéristique des Léon est la douceur et la souplesse du caractère, nullement la force et le courage du lion.

Ils ont l'intelligence facile et variée, une grande lucidité d'esprit, une mémoire heureuse, un libéralisme fait de convictions peu profondes; ils sont causeurs agréables, persuasifs; moqueurs et ironiques sans méchanceté, assez croyants et confiants.

Nature douce, sensible, aimable et bienveillante; affectuosité cordiale et sensuelle.

Les Léon sont vifs et gais, très peu orgueilleux, plutôt simples et sans fatuité, bien qu'ayant conscience de leur mérite propre; bons garçons, bons amis, conciliants, peu égoïstes et de dépense facile.

En résumé: nom sympathique, doux et franc; chez eux le cœur domine. Ils seraient supérieurs s'ils avaient plus de force de caractère.

LIONEL

Leur esprit vif est toujours porté vers les choses positives de la vie et bourgeoises. Ils sont moqueurs et ironiques.

Ils ont la volonté tenace, de la suite dans les idées. Jamais autoritaires, mais sachant ce qu'ils veulent, ils arrivent à leur but sans trop heurter les opinions d'autrui.

LUCILE

Ce joli prénom tient de Lucie, mais avec une note assez personnelle que n'a pas Lucienne.

Pour les Lucile, se reporter au caractère de Lucie avec certaines modifications:

Une volonté moins agissante et plus calme; une imagination plus rêveuse; une nature plus douce, plus molle, plus sentimentale, plus mélancolique et moins mouvementée. Un plus grand besoin d'attentions et d'épanchements.

MICHELINE

Les Micheline ont une forte imagination, un cerveau original et assimilateur.

Natures concentrées, peu expansives, assez difficiles à définir. Orgueil intime très grand. Franchise très souple.

Volonté forte, rarement autoritaire; de l'aplomb, de la sûreté de soi-même, de l'énergie, du sens pratique, elles savent tirer parti des choses et des gens.

PAUL

Un des noms français les plus répandus, un des plus intéressants, un des plus caractéristiques par certains côtés.

Les Paul ont l'intelligence vive, l'imagination distraite et rêveuse, l'esprit rapide et la mémoire heureuse.

Naturel doux, sensible, mais impressionnable à l'excès; grande vivacité sous un calme apparent, presque froid, mais toujours prêt à partir et à s'emballer. Ils sont enclins aux coups de tête, c'est une dominante de leur caractère. Malgré cela, prudents ou plutôt méfiants, et soupçonneux, aimant l'ordre sans pouvoir toujours l'obtenir, car ils sont sujets aux volte-face rapides, soudaines et déconcertantes.

D'un amour-propre chatouilleux, parfois poseurs, ou bien simples jusqu'à laisser-aller; de manières aimables et avenantes et de tenue raide et fière.

Ils ont un caractère indépendant, toujours prêt à s'échapper des entraves de toutes sortes, ils ne veulent pas être brusqués; parfois nets et cassants, ils sont pourtant très peu autoritaires, savent plier et se glisser, conciliants; ils ont des idées arrêtées, mais jamais absolues.

ROLAND

Très peu répandu, ce prénom de Roland donne une imagination forte et nuageuse, des idées fines et délicates, une certaine difficulté à se tenir dans les réalités de la vie, bien qu'il n'y ait pas absence de sens pratique.

Un caractère impressionnable, mais doux et conciliant, avec tendance à l'ironie. Des manières aimables, de l'entrain et de la gaieté.

De bons sentiments, en général, mais sans dévouement aveugle.

De l'orgueil et de la fierté et quelque peu de vanité.

Une volonté moyenne, de l'activité, mais de l'activité tranquille et tenace, peu aventureuse, malgré la grande imagination. Ensemble bon. Courageux mais assez peu batailleur.

SIMONE

Voici un prénom fort à la mode. Il est vrai qu'il a un petit cachet fin, artistique et littéraire; il donne, avant tout, une indépendance très grande de caractère, d'idées et de sens moral.

Toujours prêtes à se révolter, les Simone préfèrent se taire, garder pour elles leurs impressions et leurs pensées; elles plaisent d'autant plus qu'elles sont agréables en société, qu'elles ont les manières douces et conciliantes.

Leur tenue est à la fois réservée, fière, simple et prétentieuse, indifférente et renfermée.

Elles ont un tempérament très aimant et passionné qui paraît peu au dehors.

Elles ont une volonté suivie, ferme, énergique, elles sont habiles et rusées et dirigent d'autant mieux leur barque qu'elles paraissent plus douces et moins volontaires.

THERESE

Les Thérèse sont intelligentes; elles ont les idées fines, l'imagination enthousiaste, irréfléchie; parfois inconséquentes, mais, au fond, sérieuses; elles aiment beaucoup causer et sont spirituelles.

Elles ont une nature vive, susceptible par trop de sensibilité; douces, bonnes, dévouées et délicates de sentiments.

Elles ont les manières aimables, vives et gracieuses, simples et avenantes, peu d'orgueil, de la dignité et de la réserve.

Franches, sincères, mais étourdies et oubliées; confiantes et spontanées.



SANS
CONTREDIT
le meilleur
Corn Starch
procurable

Dans chaque catégorie de produits, il y en a ordinairement un qui est sans contredit le meilleur, dont la suprématie est reconnue et acceptée et qui constitue le prototype par lequel les autres sont jugés... en matière de Corn Starch, ce produit supérieur est incontestablement le BENSON'S PREPARED CORN.

C'est le Corn Starch original, qui vous est présenté dans le paquet jaune que vous connaissez bien... le même que votre arrière-grand-mère achetait et celui que la jeune mariée de demain utilisera. Il est unique dans son domaine.

MAZOLA

Une Huile à Salades et de Cuisine pure et riche, recommandée par les plus grands chefs de cuisine et diététistes. Incomparable pour friture et salades.



Le
**CORN STARCH
BENSON**

Ce livre de recettes primées vous sera expédié sur réception de 10c. Remplissez ce coupon.



The CANADA STARCH CO.,
Limited, Montréal

Veuillez m'envoyer votre livre de recettes. Ci-inclus 10c. pour couvrir les frais de poste.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

La Chronique de Francine

(Suite de la page 59)

Q.—Vous serait-il possible de me donner la signification du prénom Micheline.—AMIE MICHELINE.

R.—J'ai aussitôt transmis votre lettre à la personne qui s'occupe tout particulièrement de cette chronique. Le sens de ce prénom est quelque peu difficile à trouver. Si vous ne le trouvez pas, ce mois-ci, dans la chronique du caractère par les prénoms, ce sera pour le mois prochain, sans faute.

Q.—Je n'ai que 17 ans et mes mains ont déjà plusieurs petites rides. Cela dépend peut-être de ce que je fais les travaux de la maison. Voulez-vous m'enseigner quelque chose pour avoir de belles mains. Pouvez-vous pareillement m'enseigner quelque chose pour faire blanchir le teint. — UNE PETITE ORGUEILLEUSE.

R.—Après avoir lavé vos mains, mettez une crème ou lotion spéciale pour les mains. Vous pouvez aussi l'employer le soir au coucher et mettre des gants que vous choisirez plus grands que votre pointure, afin de ne pas gêner la circulation. Pour les travaux du ménage, le lavage de la vaisselle par exemple, certains de nos annonceurs recommandent des produits spéciaux. Consultez régulièrement nos annonces. Pour blanchir le teint, les ablutions d'eau additionnée de lait, de même que le citron, sont très recommandés.

L'HOROSCOPE DU MOIS

OCTOBRE. — Nommé ainsi d'après sa situation primitive au 8e rang des mois de l'année romaine ("Octo" signifie "huit"), le mois d'octobre occupe le 10e rang depuis 13 av. J.-C. Il a porté temporairement le nom de "Faustinus", en l'honneur de l'impératrice Faustine, et, sous Commode, les noms d'"Invictus" et de "Domitianus". Ce mois était consacré au dieu Mars.

LES DICTONS DU MOIS

Froid d'octobre tue les chenilles.
Gelée d'octobre
Rend le vigneron sobre.
Octobre en bruine
Hiver en ruine.
A la Saint-Simon,
Une mouche vaut un pigeon
Ou un mouton.
Quand octobre prend sa fin,
La Toussaint est au matin.
A la Saint-Denis
La bonne sèmerie.
S'il pleut le jour de saint Denis, 9,
Tout l'hiver aura de la pluie.

ASTROLOGIE. — Le Scorpion. — Ce signe donne beaucoup d'audace, et expose ceux qu'il influence à de terribles méprises ainsi qu'à de fréquents dangers, fruits de leur témérité naturelle. L'âge, cependant, refroidit leur véhémence et leur immense besoin d'activité. Leurs chances de fortune seront très fugitives, et dépendront plutôt des relations sociales que de leur initiative privée.

PIERRE DU MOIS. — La gemme qu'ils doivent porter de préférence est la "Sanguine", dont la merveilleuse propriété est d'agir sur le sang répandu et de cicatriser les blessures.

UN PEU DE FEU, S. V. P.

Allumage Statique ou Dynamique. . . Comment allumer une cigarette?

Saviez-vous qu'il y a deux méthodes distinctes d'allumer une cigarette et que la façon d'allumer votre cigarette fait une grosse différence dans l'arôme et le goût?

La manière ordinaire s'appelle Allumage Dynamique. Vous mettez votre cigarette à la bouche, vous l'allumez et vous aspirez la fumée.

L'autre manière est l'Allumage Statique. Prenez la cigarette entre vos doigts, présentez-la à la flamme jusqu'à ce qu'elle soit bien allumée, et commencez alors à fumer.

L'allumage Dynamique fait passer tous les produits de la combustion, acides, aldéhydes et gaz dans votre bouche avec la première bouffée. Et c'est pour cela que c'est chaud! Ces produits de combustion, passant du bout allumé de la cigarette dans votre bouche, détruisent les huiles essentielles du tabac, changent sa saveur et ramollissent la cigarette.

L'allumage Statique au contraire, fait passer les produits de combustion dans l'air au lieu de les faire passer à travers la cigarette. Résultats: moitié moins de nicotine, un tiers de moins d'acides et

moitié moins d'aldéhydes. La cigarette reste fraîche et ferme. Elle conserve son goût et son arôme.

Ceci n'est pas de la théorie. Ce sont des faits prouvés, bien connus des fumeurs depuis l'invention des cigarettes. En Europe, dans l'Amérique du Sud et dans d'autres pays, on préfère l'allumage statique.

Essayez l'allumage statique pour votre prochaine cigarette. Appréciez vous-même la différence et vous trouverez encore plus de plaisir à fumer.



FUMEZ-VOUS PLUS VITE QUAND VOUS PENSEZ RAPIDEMENT?

Gardez un bon goût de fumée fraîche!

Dans cette époque où il faut se dépêcher pour obtenir des commandes ou une situation . . . est-ce que vous vous dépêchez également quand vous fumez? Dans ce cas, vous devriez fumer des Spuds. Faites-en l'essai pour vous convaincre. Eprenez cette sensation de bon goût qu'elles laissent continuellement dans votre bouche . . . tout en entretenant l'humidité de la langue et de la gorge . . . pendant que vous aspirez le délicieux arôme de leur tabac. Adoptez la cigarette Spud dans cette époque de vitesse . . . et adonnez-vous librement au plaisir de fumer à votre bon plaisir.

LA CIGARETTE SPUD

À FRAÎCHEUR DE MENTHOL

JUGEZ LA SPUD... non pas à la première bouffée, mais après un paquet. La surprise passée . . . la fraîcheur persiste et fait mieux goûter la saveur de son tabac. En Canada fabriquées par Rock City Tobacco Co., Ltd., Québec.



**Résultats
Vraiment
Merveilleux --
et ce sont les résultats
qui COMPTENT**

Les merveilleux témoignages en faveur de Virol, illustrés par des photographies véritables de sujets à partir de l'enfance jusqu'à l'âge de femme et d'homme vigoureux, ont donné une preuve convaincante à des milliers de parents anxieux, que Virol est une nourriture remarquable pour les enfants délicats et la croissance.

Si votre enfant "ne va pas bien" traitez-le au



Fait les Beaux Enfants Forts

AAIF

N'oubliez pas d'acheter

IEFTLM

En vente partout: 10 sous

**Soyez Populaire. . .
Apprenez la Musique**

Comme la musique intéresse, délasse, comme on entoure le musicien, le compliment, comme il fait réussir les soirées!

Et vous, pouvez-vous jouer? Non? Alors apprenez — C'est impossible? — Mais non, pas même difficile.

Déjà dans les cours par correspondance du Conservatoire de Musique Hawaïenne, des centaines de personnes, de tout âge et des deux sexes ont appris chez-eux à jouer du banjo, de la guitare ou de l'ukelele.

Vous les rencontrez peut-être jouant dans des orchestres, dans les réunions, dans les soirées. Ils vous diront combien vite et avec quelle facilité ils ont pu apprendre.

Et non seulement la dépense n'est pas forte, mais nous acceptons des versements faciles, et dès la première leçon nous envoyons, votre choix d'un de nos excellents banjos, guitares ou ukeleles, instruments de choix, faits spécialement pour nos élèves et que les connaisseurs endossent.

Quelques semaines suffisent pour apprendre à jouer — dans quelques mois on devient expert.

Voici la saison des longues veillées — Quelques heures par semaine suffiront pour vous qualifier pour accompagner le chant, pour jouer vous-même dans les réunions intimes, pour devenir musicien. Nous envoyons tous les détails gratuits. Remplissez le coupon et par retour du courrier, franc de port, nous vous expliquerons notre système.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE ENRG.

251, rue St-Joseph Québec, P.Q.

Vous recevrez un excellent instrument: Banjo, Guitare ou Ukelele avec la première leçon

GRATIS

Sans obligation et absolument gratis, envoyez-moi les détails de votre cours par correspondance. Banjo Guitare Ukelele Indiquez votre choix par un X.

Nom _____

Adresse _____



Cette Guitare Hawaïenne ENVOYÉE AVEC LA PREMIÈRE LEÇON

Nos Belles Familles Canadiennes

SOUS ce titre nous illustrons une lignée d'une famille Cousineau, écrite spécialement pour *La Revue Populaire*, d'après des recherches faites dans les différents registres de notre district.

Si, comme nous l'espérons, ces articles sont appréciés, M. Emile Falardeau continuera par la suite à composer, pour le bénéfice de nos lecteurs, une série de noms difficilement comptable de pouvoir trouver la série des mariages qui ont précédé la génération actuelle, et de se rattacher ainsi à l'ancêtre qui est venu au Canada.

Nous croyons ainsi satisfaire à une curiosité très naturelle chez nous, qui nous porte à connaître un peu de choses sur nos ancêtres, et ce qui a pu être fait pour la famille Cousineau en particulier, peut l'être aussi pour tous les noms d'origine française du Canada.

Nous demandons à ceux qui se reconnaîtront, de nous adresser leurs communications, car ce travail a été fait à leur insu, à la chronique des "Vieilles Familles", *La Revue Populaire*, 975 rue de Bullion, Montréal.

FAMILLE COUSINEAU

1ère ou 8ème GENERATION* —

OSIAS — (a) Marié le 29 juin 1909, dans la Chapelle du Sacré-Coeur, Eglise Notre-Dame, Montréal, à Demoiselle Gabrielle-Fernande-Paula Lanctôt, fille de défunts Alphonse Lanctôt (b) et Mélina Riendeau, en leur vivant de la paroisse de Saint-Constant, Comté de la Prairie.

2ème ou 7ème GENERATION —

LOUIS — Marié le 24 novembre 1875, Eglise Saint-Joseph (rue Richmond), Montréal, à Rose-de-Lima (et Emma) Cadotte, fille de Firmin Cadotte (c) et de Marie des Neiges Lemay, de la paroisse de Saint-Joseph d'Ottawa.

3ème ou 6ème GENERATION —

JEAN-BAPTISTE — Marié le 22 juin 1830, à Saint-Martin (sur l'île Jésus), à Françoise Monciaux-dite-Désormeaux, fille de Antoine Monciaux (d) et de Françoise Sigouin.

4ème ou 5ème GENERATION —

Michel — Marié le 1er février 1803, à Saint-Martin, Ile Jésus, à Marie Gauthier, fille de Jean-Baptiste Gaultier (Gauthier) et de Geneviève Dufort.

5ème ou 4ème GENERATION —

MICHEL — Marié le 30 juin 1778 à Saint-Laurent, Montréal, à Amable Deguire-dite-Larose, fille de Pierre Deguire-dite-Larose et de Françoise Groux. (e).

6ème ou 3ème GENERATION —

GABRIEL — Agé de 22 ans, marié le 13 février 1747 à Saint-Laurent, Montréal, à Apolline Germain, fille de François Germain et de Marie-Anne Perras.

7ème ou 2ème GENERATION —

JEAN-NOEL — Marié le 24 septembre 1720, Eglise Notre-Dame (précédente à celle actuelle) Montréal, à Louise Dionnette, fille de Jean Dionnette-dit-Lafleur, et de Marie Madeleine Arrivé (nom actuel Larivée).

8ème ou 1ère GENERATION —

JEAN-BAPTISTE — (f) Né vers 1662, en France, tailleur de pierre et maçon, marié le 2 janvier 1690 à Montréal, à Marie-Jeanne Besnard-dite-Lajeunesse, fille aînée de Mathurin Besnard (Bé-nard) et de Marguerite Viard.

EN FRANCE

Guy Cousineau, marié vers 1655 à Marie Pépuchon, et demeurant à Jumilhac-le-Grand, une paroisse de l'Evêché de Périgueux, située dans le Département actuel de la "Dordogne".

(a)—Avocat, actuellement Protonotaire-Conjoint au Palais de Justice de Sorel, pour le District de Richelieu. Il est le frère de M. Aimé Cousineau, ingénieur-civil, B.A.Sc.; chef du Service du Bureau de Santé de la ville de Montréal, et Président du Club Laval-sur-le-Lac, ainsi que M. Jean-Baptiste Cousineau, pharmacien de cette ville, etc.

(b)—Frère des Honorables Joseph et Husmer Lanctôt, le premier était Conseiller Législatif, et le second Magistrat de Police.

(c)—Descendante de Mathurin Cadau (Cadot) né vers 1649 en France, fils de René Cadau et de Renée Rogonde, marié le 31 juillet 1688 à Montréal, fille de Jean Durand.

(d) Dont le premier ancêtre est: Robert Mosion-dit-Lamouche, maître tailleur, marié à Québec le 15 mai 1666 à Anne Tavernier.

(e)—Descendante de Jean Grou et de Anne Goguet, (Goyette) mariée à Ville-Marie le 23 novembre 1671. Jean Grou, né vers 1650, était le fils de Etienne Grou et de Judith Lefer, de la paroisse de Saint-Maclou, évêché de Rouen, en Normandie, et Anne Goguet, fille de Pierre Goguet et de Louise Garnier. Jean Grou arriva à Ville-Marie, en 1666, âgé de dix-sept ans, il était cordonnier. Il acheta une concession située à l'extrême partie est de Montréal, Pointe-aux-Trembles. C'est sur sa terre, que s'est déroulé un acte sanglant à la suite d'une attaque des Iroquois, contre les Français. A cet endroit "connu sous le nom de coulée de Jean Grou", est élevé un quesne de pierre, qui en mentionne le fait aux passants, que ceux-ci peuvent voir à environ un mille plus bas que l'Eglise de la Rivière des Prairies.

(f)—Arriva au Canada vers 1686, et après son mariage, il demeura à Ville-Marie (Montréal), où il s'occupait de la construction des premières maisons en pierre (les premières ayant été faites en bois) et ce n'est que vers 1708, qu'il alla s'établir à Saint-Laurent, sur une Concession qu'il avait obtenu par achat de Dame Jeanne Mansion, veuve de Jean Cherlot-dit-Desmoulins, qu'elle avait acquise précédemment de Messieurs de Saint-Sulpice, Seigneurs de Montréal, en date du 25 octobre 1705, située dans le lieu connu "Cote de Notre-Dame des Vertus" cadastre actuel numéro deux cent dix (210).

EMILE FALARDEAU,

Membre de la Société Historique de Montréal.

Dans un prochain numéro: La famille DELUDE.

* REMARQUE: — Première génération, en prenant la génération actuelle.



**De Beaux Cils
et Sourcils**

La teinture Pember pour cils et sourcils, telle que préparée pour INECTO-Rapid, Canada, Limited, donnera à vos cils et sourcils la couleur qui sied le mieux à votre teint. Ce produit nouveau est très apprécié par nos clients et les commentaires, nombreux et tous favorables, que nous avons entendus nous encouragent à faire en sorte que toutes les dames puissent en profiter. Ecrivez directement aux Magasins Pember.

Pour cheveux gris

La Maison Boudou, de Londres et Paris, fut la première à découvrir INECTO-Rapid.

INECTO-Rapid rend aux cheveux grisonnants leur couleur première en pénétrant dans la racine des cheveux et en remplaçant le pigment disparu, lequel est le colorant naturel des cheveux. INECTO-Rapid contient les meilleurs toniques qui, nous rapportent de nombreux clients, ont fait repousser leurs cheveux.

INECTO-Rapid se vend en trois grandeurs — Par la poste, \$1.65, \$3.25 et \$5.25 — Chez votre coiffeur, à la pharmacie ou au magasin à rayons, \$1.50, \$3.00 et \$5.25.

THE W. T. PEMBER STORES LIMITED
129 Yonge St. Toronto, Ont.

INDEX

des annonces de
LA REVUE POPULAIRE
Octobre 1931.

ALIMENTATION

Borden, lait condensé	Pages 62
Bovril	37
Paris Pâté	39
Bière Carling	67
Bière Dow	47
Bière Molson	45

AUTOMOBILES

Dodge	3
De Soto	4

CIGARETTES

Cigarette Spud (à fraîcheur de menthol)	65
---	----

COUTURE

D-M-C (pour ouvrages de dames)	37
Priscilla (galon plié en biais)	39

CUISINE

Poudre à Pâte Magic	61
---------------------	----

DENTIFRICES

Colgate (Ribbon Dental Cream)	68
Pepsodent	63

EPIILATION

Gypsia	49
--------	----

HYGIENE

Modess	53
Plapao (Bandes Herniaires)	42
Vicks VapoRub	49
Virol	66

LIVRES

Le Chien, par Albert Peau	37
---------------------------	----

POUR LA MAISON

Duco (Ciment de ménage)	62
Silvo (poli pour argenterie)	35

PRODUITS DE BEAUTE

Cutex (poli liquide pour manucure)	59
Guy (traitement)	42
Myriam Dubreuil	41
Murine (pour les yeux)	41
Palmolive (savon)	2
Seventeen (Parfums, Poudres, Rouges, etc.)	29
Yardley (Parfums, Poudres, Crèmes, etc.)	35

TOILETTE DES ENFANTS

Poudre Johnson pour les bébés	55
-------------------------------	----

TEINTURERIE

Diamond Dyes (savon-teinture)	51
-------------------------------	----



Bienfaisante

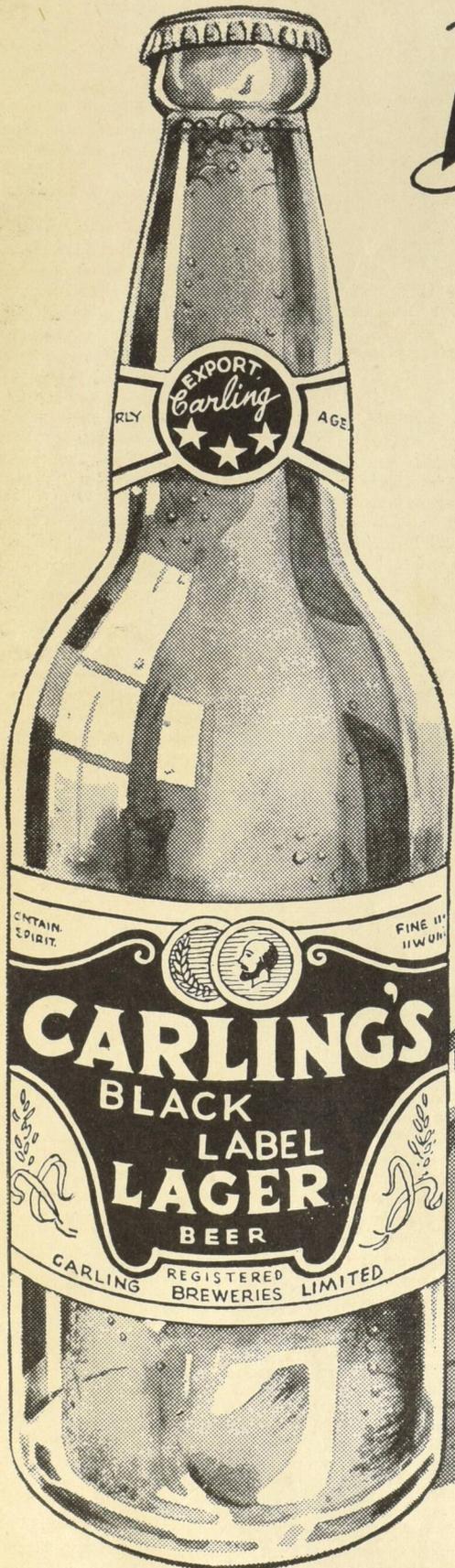
Comme l'ombre embaumée de la forêt

Quelques impalpables ingrédients qui créent en vous d'inoubliables souvenirs . . .

- . . . la fraîcheur d'un bouquet d'arbres
- . . . le miroitant éclat d'un ruisseau frangé de vertes frondaisons
- . . . le bienfaisant plongeon dans une piscine
- . . . la soulageante ondée par une journée suffocante.

Vous vous procurez d'aussi agréables sensations et bien d'autres par surcroît lorsque vous dégustez une bouteille de Carling's Black Label Lager, car là aussi, d'invisibles ingrédients concourent à faire de la Carling's Black Label Lager un souvenir que vous aimez revivre constamment.

Carling's Black Label Lager Beer
Malgré ses hautes qualités, elle coûte pas plus cher



Carling's Black Label Lager Beer

Carling Breweries Limited
450, rue Beaumont, Montréal

Propriété et direction de la
Brewing Corporation of
Canada, Limited

Que signifie ce sceau quand il est mis sur une pâte dentifrice ?

Cela signifie, Madame, que cette pâte dentifrice a été acceptée par le Conseil de Thérapeutique Dentaire de l'Association Dentaire Américaine



MADAME, ce sceau est la réponse la plus catégorique et la plus autoritaire à la question: "Quelle pâte dentifrice dois-je employer?" Il ne figure que sur les dentifrices acceptés par le Conseil de Thérapeutique Dentaire de l'Association Dentaire Américaine.

Qu'est le Conseil de Thérapeutique Dentaire?

Ce Conseil se compose de 13 hommes de science bien connus, nommés par l'Association Dentaire Américaine, et choisis pour leurs connaissances en diver-

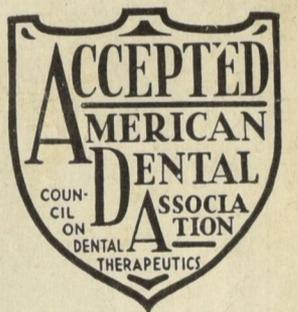
ses branches de la science dentaire moderne. Son but est d'analyser la composition de produits dentaires tels que les pâtes dentifrices, et de juger des revendications faites pour eux. Le Conseil n'est nullement intéressé à la vente du produit. Son seul but est de servir l'intérêt de la profession dentaire et du public — de remplir les fonctions de conseiller.

Que ce sceau soit votre guide

Le sceau marque les produits approuvés par le Conseil. Donc cherchez-le quand vous achetez une pâte dentifrice. C'est un guide expérimenté et sûr.

LE COLGATE PORTE CE SCEAU

Après avoir été en tête de liste depuis trente ans, la Crème Dentifrice en Ruban Colgate a été acceptée et approuvée par le Conseil de Thérapeutique Dentaire de l'Association Dentaire Américaine. Le Colgate a été plus recommandé par les dentistes que n'importe quelle autre pâte dentifrice.



Ce fameux dentifrice occupe une place insurpassée. Il a nettoyé à fond les dents de plus de personnes que tout autre dentifrice au monde.

Colgate se vend bon marché — mais cela seulement grâce au volume des ventes. C'est la qualité du Colgate — et rien que sa qualité — qui en a fait le premier dentifrice toutes ces années durant.

Que le Sceau d'Approbation soit votre guide. Employez le Colgate pour avoir les dents *sainement* et *complètement* propres.

FABRIQUE
AU
CANADA

et le Colgate ne coûte que **25c**